



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

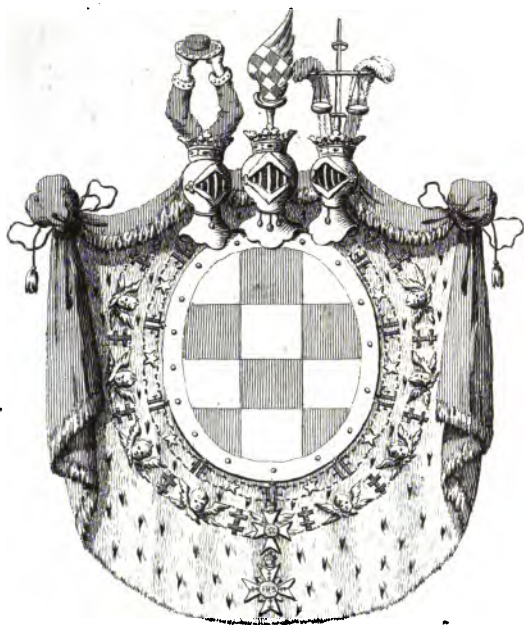
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

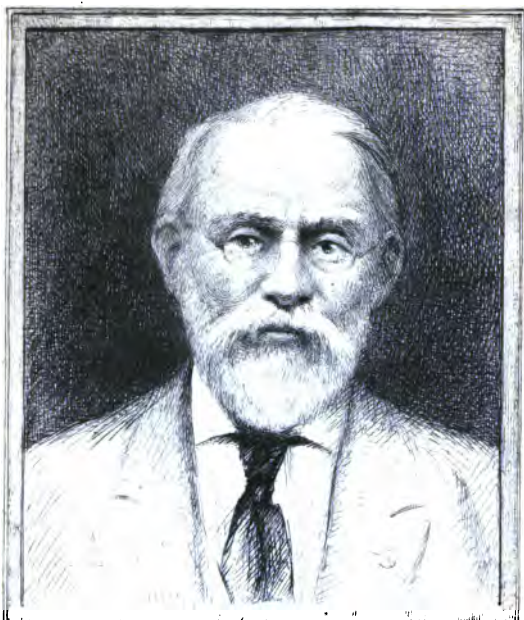
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Z

1007

B584



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES,

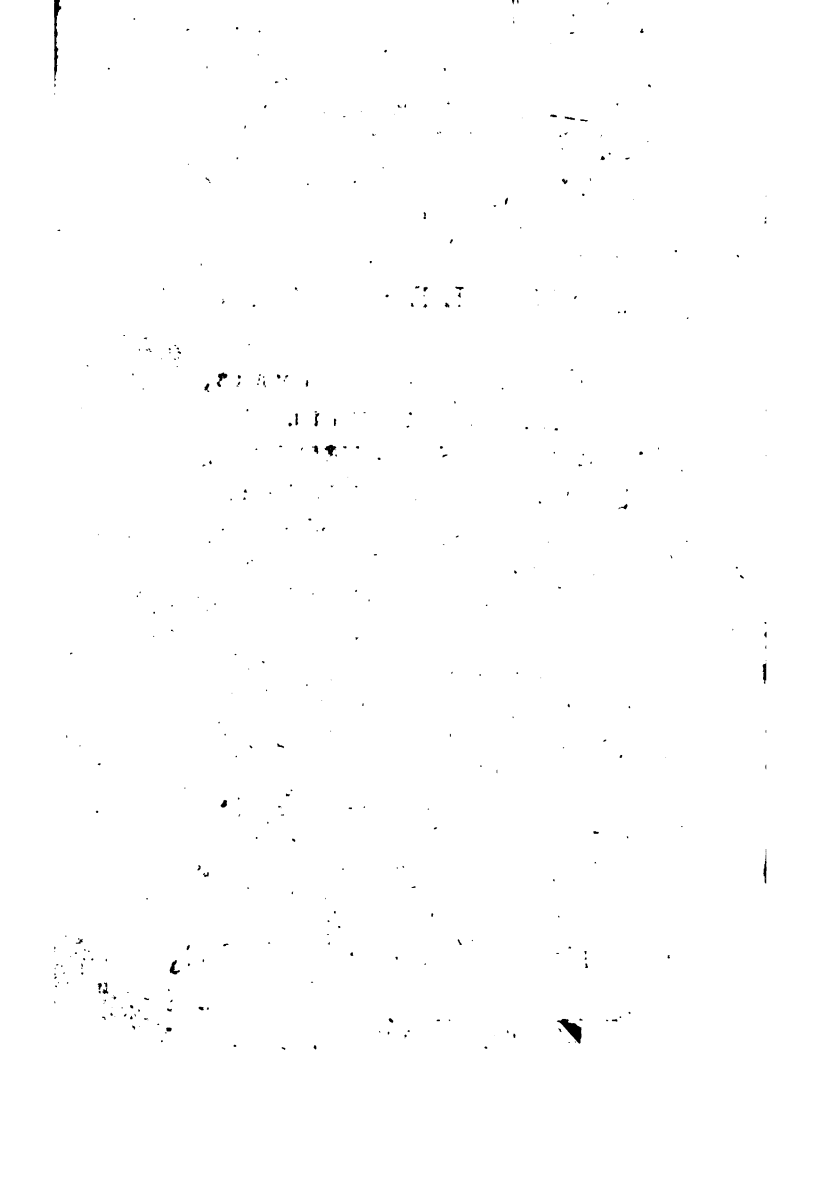
ET DES
BEAUX ARTS.
POUR LES MOIS

DE
JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE,
MDCCLXXVIII
TOME QUARANTE-NEUVIEME.
PREMIERE PARTIE,



A LA HATE,
Chez PIERRE FREDERIC GOSSE,
Libraire de S. A. S.

L. DCC. LXXVIII.



AVERTISSEMENT

Dunning
Gottschalk
11-27-39
39327

ARKSTÉE & MERKUS,

Libraires à Amsterdam & à Leipzig.

LA Continuation de l'estimable *Histoire de Pologne* par M. le Chevalier de Solignac; ainsi que l'*Hist. des Elektorats de Baviere & Palatin &c.* que nous avons publiés separément, peuvent faire juger du travail de nos sçavans Auteurs, & prouver, combien sont fausses & destituées de tout fondement les accusations par lesquelles une cabale de quelques écrivains affamés a jugé de son intérêt de tâcher à décréditer notre Edition (avec double Privilege) de l'*Histoire Universelle*, par une Société de gens de Lettres. Ce n'est pas que nous en ayons besoin mais nous croyons important de prévenir le Public, que l'Edition qu'on lui propose par souscription, en Volumes *in Octavo* de 40 à 45 feuilles d'impression, ne peut avoir pour but que d'abuser de sa confiance & de s'enrichir de ses avances.

En effet, nous en avons publié actuellement XLII Volumes grand *in Quarto* avec figures: ils contiennent chacun 80 à 90 feuilles, très serrées & toutes joliment imprimées en beau caractère nommé *Clervo*. On voit par là qu'il faudroit payer plus de deux Volumes *in Octavo* pour avoir ce qu'en contient un seul de l'Edition *in Quarto*, qui, tout bien compté, ne coûte pas davantage & pour laquelle on n'a pas besoin d'avancer son argent à pure perte & sans en recevoir la valeur. Nous avouons que le format *in Octavo* est plus

portatif, mais comme c'est un ouvrage de Bibliothèque qui doit être lu & consulté lorsqu'on est chez soi, vu les fréquens renvois aux autres Volumes, il n'est pas possible, à moins qu'on ne veuille porter sur soi toute la Collection, de s'en servir avec utilité & agrément, comme d'une simple brochure de poche. Nous ne saurions nous empêcher en outre, en épargnant nombre d'autres raisons, d'observer sur cette contrefaçon *in Octavo*, qu'au jugement de tout homme sensé, de la manière dont on la propose, elle ne peut absolument être; que tronquée, châtrée & défectueuse, d'autant plus qu'elle se feroit dans un pays où toutes les productions Littéraires sont soumises à la Censure la plus sévère, & où déjà plus d'une fois, des personnes aveuglées par une malhonnête avidité de gain, qui ont précédemment essayé cette entreprise, n'en ont eu que de la honte & le malheur d'échouer dès qu'elles l'avoient commencée. Il en est de cet ouvrage comme de ces productions de la Nature, qui languissent & meurent, en les transplantant dans un sol ou sous un climat, qui ne leur convient pas. *Voyez dans notre Tom. 42. l'Hist. de Russie, la réponse de Jean Casimir Roi de Pologne à Alexis Souverain de Russie, lorsqu'il cherchoit un prétexte de lui faire la guerre à cause d'une Histoire imprimée à Wilna & dans laquelle il croyoit que son pere ne fut pas assez menagé. Cette Histoire (lui répondit-il) a été composée par des hommes libres, imprimée dans un pays libre, les historiens sont les juges des Rois . . . s'ils se trompent refutez les & ne croyez pas que j'exige jamais qu'on supprime un Livre imprimé à &c.*

C'est là à peu près ce que nous avons cru devoir observer, lorsque cette entreprise fût annoncée; il y a plus de six mois. Du reste malgré tous les efforts

de ces Mrs. pour en imposer au Public par leurs charlataneries dégoûtantes à tous ceux qui connoissent notre Edition in Quarto, qui a une réputation soutenue depuis l'Année 1732, & qu'ils ont grand intérêt de décréditer aujourd'hui, pour faire recevoir leur contrefaction défectueuse comme nouvelle Traduction: enfin, & en dépit de tout ce que s'efforce de persuader certain Journaliste, qui est un de ces prétendus nouveaux Traducteurs sans entendre la Langue Angloise, ou ce que ses Echos, & ceux dont ils ont besoin d'acheter ou de briguer les louanges, en disent d'après eux; on peut se convaincre par leurs premiers Volumes qui viennent de paroître, qu'ils n'ont fait que suivre la premiere Edition non améliorée de notre Traduction, avec cette différence, qu'ils en ont supprimé ce qui étoit au-dessus de leurs connoissances superficielles, ou que la censure ne permettoit pas d'y laisser, & que quelquefois ils ont substitué une *turnure* romanesque, au style grave qui convient à l'Histoire; quelques mots à la mode du jour, aux termes universellement connus; & le faux esprit au bon sens. D'ailleurs si l'on veut se donner la peine de confronter leurs trois premiers Tomes avec le premier de notre dernière réimpression de 1770, on trouvera qu'on en a retranché des Sections entieres; qu'on en a mutilé d'autres jusqu'à les réduire au quart; que les indications des Livres, Chapitres & Sections au haut des pages de notre Edition, de même que les Sommaires qui s'y trouvent en marge, ont été omis dans cette pitoyable Contrefaction &c &c. Nous avons honte d'en détailler tous les défauts: mais nous allons mettre sous les yeux des Amateurs qui ne sont pas à portée de confronter les deux Editions, quelques échantillons de l'une & de l'autre, par lesquels ils peuvent juger de cette prétendue nouvelle Traduction; & être convain-

cus que réellement ce n'est qu'une mauvaise contrefaction très mutilée, tronquée, châtrée & en un mot très-défectueuse de notre Edition, & qu'ils ne peuvent renfermer les 42 Volumes qui en paroissent en moins de 120. de leur façon. Au reste si quelqu'un doute encore, que ces soi disans nouveaux traducteurs, travaillent autrement que sur la première édition de notre ouvrage, sans qu'ils aient seulement entre leurs mains l'original Anglois; nous le prions de remarquer, que quoiqu'ils omettent presque toujours, entr'autres, de citer les renvois aux endroits précédens qui se rencontrent si souventes fois dans cet ouvrage; que par malheur ils se trahissent dans leur second Tom. p. p. 311, & 342, où ils citent bonnement, „ *Supra pag. 510 & page 519.*” Tout comme on le trouve Tome premier de l'Edition in 40. p. p. 524 & 541. & que certainement ils auroient dû changer, s'ils avoient eu quelque peu d'attention ou seulement vu l'original Anglois. — Si l'on ne se croyoit obligé de prévenir le Public contre les in-

CONTREFACTION *in Octavo*,
Tom. I. pag. 244 - 247.

HISTOIRE UNIVERSELLE
SECTION VI.

*De l'état du Monde avant le Déluge,
& des changemens que ce fleau a causés sur la terre.*

..... Quelques Auteurs ont supposé que l'Astronomie a été cultivée avant le déluge. Cette supposition, selon toutes les ap-

insinuations trompeuses de certains Journalistes achetés ou intimidés par la Cabale ou ses protecteurs, on auroit pitié de ces pauvres gens, *dits de Lettres*, mais comparables à de misérables *grenouilles*, qui ne trouvant point de quoi se nourrir dans leur cloaque, se hazardent au delà de l'énorme fumier où ils en étoient, lorsque feu M. de Voltaire dans sa Lettre du 19 Juillet 1776, peint celui que, pour ne point profaner un titre sacré, on estime leur *chef*. La dite Lettre se trouve p. 13. Préface de la seconde Edition du Bureau d'Esprit Comédie in 8vo. &c.

Voici quelques morceaux dont Mrs. les prétendus nouveaux Traducteurs n'ont été obligés de supprimer que peu de chose; nous mettons à côté ces mêmes morceaux comme ils se trouvent dans notre Edition, & avec les caractères dont nous servons; mais il est à propos de remarquer qu'eux ayant sauté notre Ve. Section du Livre I. Chapitre I. leur VIe. fait notre VIIe. Section & qu'ayant également sauté notre IIIe. Section du Chapitre II. leur VIe. en fait aussi notre VIIe.

EDITION in Quarto, Tome I. p. 181.

*Histoire Asiatique depuis la Création
jusqu'au Déluge. Liv. I. Chap. I.*

SECTION VII.

*Etat du Monde avant le Déluge, &
Changemens que ce Fléau a causés
sur la Terre.*

SECT.
VII.
Etat du
Monde
avant le
Déluge.

..... Quelques Auteurs ont supposé que ceux qui ont vécu avant le Déluge, ont cultivé l'Astronomie; supposition qui, se-
Leurs
arts &
leurs
Sciences
lon

apparences, n'est fondée que sur une créateur de *Jofephe* ; mais il y a lieu de présumer que les progrès qu'ils firent dans cette science, & dans les autres, ne furent pas considérables, puisqu'on peut douter si les lettres furent connues avant le déluge, comme nous le prouverons ailleurs, quelque opinion avantageuse que plusieurs Savans aient conçue des connoissances presque universelles d'*Adam*. Quant aux livres qu'on a attribués à ce Pere du genre humain, à *Seth* & à *Henoc*, l'imposture est trop grossiere pour qu'elle puisse séduire personne. . . .

L'état du monde naturel avant le déluge, semble avoir été très-différent de ce qu'il est à présent.

Avant le déluge, la terre étoit, selon toutes les apparences, peuplée, non-seulement de plus d'habitans qu'elle n'en a actuellement, mais même de plus qu'elle n'en sauroit contenir ou nourrir aujourd'hui. C'est ce qui paroît probable d'après la longue vie des premiers hommes. Elle surpassoit le temps que nous vivons, dans la proportion au moins de dix à un, & ils pouvoient se multiplier au double, environ dans la dixième partie du temps qu'il fut maintenant. Car ils engendroient des enfans aussitôt, & cessoient d'en engen-

lon toutes les apparences, n'est fondée que sur une erreur de *Josèphe* (a): mais il y a lieu de présumer que les progrès qu'ils firent dans cette Science, aussi-bien que dans toute autre ne furent guères considérables; y ayant raison de douter que les Lettres ayent été connues avant le Déluge, comme nous le prouverons dans un autre endroit, quelque opinion avantageuse que quelques Savans aient conçue des connoissances presque universelles d'*Adam*. Car, pour ce qui regarde les Livres qu'on a attribués à ce Pere du Genre-humain, à *Seth* & à *Hénoc* (b), l'imposture est trop grossiere pour y être attrappé.

L'Etat du Monde Naturel avant le Déluge semble avoir été très différent de ce qu'il est à présent.

Avant le Déluge, la Terre étoit, selon *L'Ancien* toutes les apparences, peuplée, non seulement de plus d'habitans qu'elle n'en a actuellement, mais même de plus qu'elle n'en sauroit contenir ou nourrir à présent. *Monde étoit plus peuplé & plus fertile que celui d'à présent.* C'est ce qui paroît suivre naturellement de la longue vie des premiers hommes, qui, surpassant le têmes que nous vivons, dans la proportion au moins de dix à un, don-

(a) Supr. p. 133.

(b) Supr. p. 128. 129.

(De pareilles citations &c. ne se trouvent point dans la Contrefaçon.)

drer aussi tard que les hommes d'à présent, toute proportion observée ; & les différens enfans du même pere semblent s'être suivis d'aussi près qu'ils le font de nos jours. Or, comme plusieurs générations, qui ne font que se succéder de notre temps, étoient contemporaines avant le déluge, le nombre des hommes vivans à la fois sur la terre, fera assez augmenté par ce moyen, pour réparer le défaut inconnu que ce calcul pourroit avoir d'ailleurs.

CONTREFACTION in Octavo,

Tom. I. pag. 313, 314.

HISTOIRE UNIVERSELLE
SECTION VI.

*De l'origine du Gouvernement Civil, &
de l'établissement des premiers Empires.*

QUOIQ'UN pere n'ait point reçu de la Nature le droit de gouverner ses enfans, après que le temps a développé dans ceux-ci les qualités physiques & morales, il paroît assez vraisemblable pourtant, que le gouvernement Patriarchal fut le premier des gouvernemens. A quels autres qu'à leurs peres auroient obéi les premiers hommes ? Quels autres auroient-ils pris pour juges de leurs différends ? L'habitude, con-
tracée

noit occasion à ceux qui ont vécu avant le Déluge de se multiplier au double, environ dans la dixieme partie du tems qu'il faut maintenant au Genre-humain pour cela. Car ils engendroient des enfans aussitôt, & cessoient d'en engendrer aussitard que les hommes d'à présent, toute proportion observée; & les différens enfans du même Pere semblent s'être suivis d'aussi près qu'ils font de nos jours. Or, comme plusieurs générations, qui ne font que se succéder de notre tems, étoient contemporaines avant le Déluge, le nombre d'hommes vivans à la fois sur la Terre sera assez augmenté par ce moyen, pour réparer quelque défaut inconnu que ce calcul pourroit avoir d'ailleurs.

EDITION in Quarto Tome I. p. 311.

Histoire Asiatique depuis le Déluge jusqu'à Abraham. Liv. I. Ch. II.

SECT.
VII.
Origine
des Gouverne-
mens.

SECTION VII.

*De l'Origine du Gouvernement Civil,
& de l'Etablissement des premiers Royaumes.*

Nous avons observé ci-dessus, que la premiere Forme de Gouvernement étoit *Le premier Gouvernec-*

X CONTREFACTION *in Octavo.*

tractée dès l'enfance, d'honorer son pere, ne leur impofoit-elle pas la loi de confulter fa prudence dans les circonftances épineufes, & de refpecter les jugemens portés par fa raifon réunie à fon expérience? C'eft ainfi que les peres de famille, par l'accroiffement infenfible de leur autorité, ont pu devenir les chefs des premieres monarchies, & que leurs enfans ont pu fonder des royaumes, foit héréditaires, foit électifs, felon l'influence que le hafard ou la néceffité pouvoient avoir fur eux.

Noé étant le pere du genre humain renaiffant, il n'eft pas douteux que tous fes descendans n'aient vu en lui leur fupérieur. Il eft également probable qu'après fa mort, fes trois fils Sem, Cham & Japhet, ont eu chacun une pareille autorité fur la branche qui commençoit par eux, & que cette même autorité s'eft ainfi perpétuée dans leurs descendans: par exemple, que chaque fils de Sem doit avoir jugé, comme Chef de fa propre famille, non-feulement des différends furvenus entre fes enfans, mais &c.

Le Lecteur eft prié de faire attention que ce fragment étant plus étendu dans notre Edition; elle feule continue les trois pages qui fuivent.

certainement Patriarchale (c). Car quoi-^{ment}
 qu'un Pere n'ait aucun droit naturel de ^{étoit}
 gouverner ses Enfans, dès qu'ils ne sont ^{Patriar-}
 plus mineurs; & que, d'un autre côté, ^{chal.}
 cet honneur & ce respect, que des Enfans
 doivent à leurs Parens pendant tout le tems
 de leur vie, & dans tous les états, ne don-
 nent point aux Peres le pouvoir de faire
 des Loix, d'infliger des peines à ces En-
 fans, ou de disposer de leurs biens; il est
 néanmoins aisé de concevoir, que, dans
 les premiers Siecles du Monde, un Pere
 de Famille doit naturellement en être de-
 venu le Prince; & la même chose se feroit
 encore de nos jours, si les Familles étoient
 aussi séparées les unes des autres qu'elles
 l'étoient alors. Un Pere a eu de l'auto-
 rité sur ses Enfans, depuis les premieres
 années de leur vie; & comme il leur est
 impossible de vivre ensemble sans quelque
 espece de Gouvernement, n'est-il pas juste
 que, par le consentement exprès ou tacite
 des Enfans devenus grands, le Pere con-
 tinue à les gouverner? A qui obéiroient-
 ils, sinon à celui dont ils ont toujours sui-
 vi les directions pendant leur jeunesse, &
 qu'ils ont toujours regardé comme juge de
 leurs petits différends? Nous appelons
 leurs différends petits, parce qu'il y a lieu
 de

de présumer, que le peu qu'ils possédoient, & l'innocence de leur âge, ne permettoient pas qu'ils en eussent d'une autre genre. Que si la chose est arrivée, quel autre Arbitre pouvoient-ils choisir qu'un Pere, qui avoit eu soin de leur éducation, & de la tendresse de qui ils étoient tous les objets? Un pareil Gouvernement, bien loin de les gêner & de leur faire de la peine, devoit au contraire assurer leur tranquillité, leurs biens, & leur liberté.

Il se change en Gouvernement Monarchique. De cette maniere, des Peres de Famille, par un changement insensible, ont pu devenir des Monarques Politiques; & lorsqu'il leur arrivoit de vivre longtems, & de laisser de dignes Héritiers, fonder des Royaumes héréditaires ou électifs, dont la constitution étoit différente suivant l'influence que le hazard, la nécessité, ou d'autres circonstances avoient eue sur leur origine (a).

Police de Noé & de ses premiers Descendans. Ainsi, Noé étant le Pere commun du Genre-humain renaissant, nous ne saurions douter que tous ses Descendans ne l'aient regardé comme leur Supérieur. Après lui, ses trois fils, Sem, Cam & Japhet, ont eu apparemment la même autorité, chacun sur

(a) Locke of Gouvernement, Tr. II. c. 6 &c.

sur sa Branche, & ainsi de suite. Par exemple, chaque Fils de *Sem*, en qualité de Chef de sa propre Famille doit, non seulement avoir jugé les différends survenus entre ses enfans, mais &c.

Nous craindrions d'ennuyer le Lecteur en continuant de donner de ces paralleles: si jamais il sera permis de publier celles qu'un savant Parisien sans y avoir le moindre intérêt, a fait imprimer & que la protection de la Cabale a su moyen de faire supprimer en France, on en verra davantage & nous finissons par celles-ci.

EDITION in Quarto, Tom. I. p. 585.

Histoire des Peuples de Canaan.

Livre I. Chap. IV.

SECT. VI.
Hist. des
Canaanéens.

JUSQUES à présent nous avons été obligés de donner l'Histoire de ce Peuple par morceaux détachés, & nous devons continuer de-même, car il n'y a point de connexion d'événemens à espérer ici. Quand *Moyse* approcha pour la première fois des bords du Pays de promesse, les *Canaanéens* furent joints par les *Amalékites* (a), que nous devons supposer avoir eu forte envie de se venger des *Israélites* (b). Ces Peuples, ayant appris que *Moyse* avoit envoyé des

(a) Deut. III. 5.

(b) Supr. p. 569.

IV CONTREFACTION in Octavo.

CONTREFACTION in 8vo. Tom. III. pag. 15.

(p. 1. ce morceau y est intitulé.)

HISTOIRE UNIVERSELLE.

Livre premier, Chapitre premier, Section première, Histoire des Cananéens.

..... Les anneaux (*) qui forment la chaîne de l'Histoire de ce peuple, sont tellement épars, que nous ne pouvons guère que rapporter des traits isolés. Quand Moïse approcha pour la première fois, des limites de la Terre Promise, les Cananéens, des parties du sud-est s'unirent aux Amalekites, à qui nous pouvons naturellement supposer un extrême desir de se venger des Israélites (a). Ces peuples ayant appris que Moïse avoir envoyé des espions dans le pays, se placèrent vers les frontières, & les Israélites ayant voulu entrer dans leur territoire, contre l'ordre exprès de Dieu furent repoussés avec perte jusqu'à Hormah (b).

On ignore l'époque précise où Sihon, Roi des Amorrhéens, envahit les contrées des enfans de Moab & d'Ammon, & leur enleva ce qu'ils possédoient de l'autre côté du Jourdain & de la Mer Morte. Cette conquête a été célébrée par le plus ancien Poëme des Ecrivains profanes qui sont parvenus jusqu'à nous (c).

(a) Deut. III. v. 5. (b) Deut. III. v. 5.

(c) Nomb. XXI. v. 27.

des espions dans le Pays, se placèrent vers les frontieres ; & les *Israélites*, ayant voulu entrer dans leur Territoire contre l'ordre exprès de Dieu , furent repoussés , avec grande perte , jusqu'à *Hormah* (c).

On ne fait pas bien si ce fut avant ou après ceci , que *Sihon* Roi des *Amorrhéens* envahit les terres des enfans de *Moab* & d'*Ammon*, & leur ôta ce qu'ils possédoient au-delà du *Jourdain* & de la *Mer Morte* (d). Cette conquête a été célébrée par le plus ancien Poème (e) qui nous soit parvenu des Ecrivains profanes.

(c) Deut. III. 5.

(d) Supra p. 514. 528.

(e) Nomb. XXI. 27.

(*) Note sur le texte de la Contrefaçon ci contre. Des anneaux, épars, forment une chaîne ! on croyoit que c'étoit une faute d'impression & qu'il falloit Annales pour anneaux mais la chaîne qu'ils forment, fait voir que c'est ici un effort d'esprit faux à paroître plus sublime.

CONTRÉFACTION Tom. III. p. 32.

SECTION II.

Histoire des Philistins.

Nous avons déjà observé que ce peuple tiroit son origine du parti des Caphtorim, descendans les uns & les autres de Mizraïm, fils de Cam, fils de Noé: telle est leur généalogie. Ce qui donne lieu de croire que l'Egypte avoit été leur première demeure. Nous n'avons rien à ajouter &c.

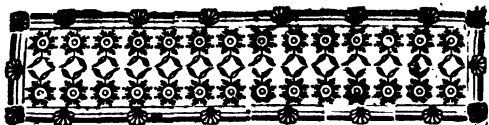
SECT. VII EDITION *in Quarto*, Tom. I. p. 598.

Hist. des Cananéens. *Histoire Asiatique des Peuples de Canaan, Livre I. Chap. IV.*

SECTION VII.

Histoire des Philistins.

Leur Origine. NOUS avons déjà observé que ce Peuple tiroit son origine en partie des *Castuhim*, & en partie des *Caphtorim* (a), descendans les uns & les autres de *Mizraïm*, fils de *Cam*, fils de *Noé*. C'est là leur Généalogie par où il paroît que l'Egypte avoit été leur première demeure. Nous n'avons rien à ajouter &c.



T A B L E D E S A R T I C L E S.

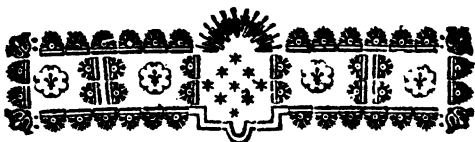
- ART. I. **N**OUVELLE VERSION DE
L'ANCIEN TESTA-
MENT avec des Notes, &c.
par M. MICHAELIS, trad.
en Hollandois, par M. le Ba-
ron DE PERPONCHER. pag. 1
- II. ENTRETIENS, DRAMES ET
CONTES MORaux, à l'u-
sage des enfans, par Ma-
dame DE LA FITE. 12
- III. HISTOIRE DE LA VILLE ET
DE LA MAIRIE DE BOIS-LE-
DUC, par M. VAN HEURN,
II. Extr. 34
- IV. HISTOIRE DU PEUPLE D'IS-
RAEL, par M. MAIZON-
NET, Tome II. 52
- V. MONDE PRIMITIF &c. con-
sidéré dans les ORIGINES
FRANÇOISES, ou DICTIONN.
ETYMOL. DE LA LANGUE
FRANÇ., par Mr. COURT
DE GEBELIN. II. Extr. 67
* 2 VI

TABLE DES ARTICLES

VI. ME'MOIRES CONCERNANT LES CHINOIS, Tome III. Ild. Extr.	81
VII. DICTIONNAIRE UNIVER- SEL DE JUSTICE NATUREL- LE & Civ. par M. DE FE- LICE, Tom. V & VI.	104
VIII. TABLEAU DE L'HISTOIRE GENERALE DES PROVIN- CES-UNIES.	129
IX. ABRE'GE' DE L'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE, par M M. FORMEY & DE LA FON- TAINES	147
X. ALMANACH DES MUSES 1778.	167
XI. ONOMASTICON LITERA- RIUM, par M. SAXIUS., Tome II.	178
XII. ELOGE DE M. DE VOL- TAIRE, par M. PALISSOT.	187
XIII. NOUVELLES LITTERAIRES	204



BIBLIO.



BIBLIOTHEQUE
D E S
SCIENCES
E T D E S
BEAUX ARTS,
P O U R L E S M O I S
D E

JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE,
M D C C L X X V I I I.



ARTICLE PREMIER.

J. D. MICHAËLIS *nieuwe Over-
zetting des Ouden Testaments, met
Aanmerkingen voor ongeleerden; in
het Nederduitsch overgebracht. IIdc
Deel's I. Stukje, een gedcelte van
het eerste Boek van Mozes be-
helzende; benevens eene Voorreede,
waer in de opkomst en eerste vorde-
ringen der menschlyke maetschappy
worden nagespoort*

Tome XLIX. Part. I. A C'est-

C'est - à - dire ,

NOUVELLE VERSION DE L'ANCIEN TESTAMENT, avec des Notes, pour les personnes non-lettrées; par Mr. MICHAËLIS. Ouvrage traduit de l'Allemand en Hollandois. *Tome II^d, première Partie*, contenant les dix premiers Chapitres du Livre de la *Genèse*, avec une Préface où l'on recherche les commencemens & les premiers progrès de la Société humaine. Avec cette épigraphe *Tendimus ad Coelestem Patriam*. Utrecht, chez J. van Schoonhoven & Comp. 1778. grand 8°. de 138 pp. sans la Préface qui en a 196.

DAns cette excellente Préface Mr. le Baron DE PERPONCHER donne d'abord un précis de la *Genèse*, & il fait des ré-

flexions très intéressantes sur la matière & le dessein de ce Livre Sacré. Celui de Job, dit-il, avoit été écrit par Moïse pour consoler les Israélites opprimés en Egypte, & pour tâcher de leur inspirer la soumission qu'ils devoient aux voies de la Providence. Mais enfin le temps d'épreuve & d'adversité finit, & l'on touchoit à l'heureuse époque des récompenses, pourvu seulement que les Hébreux fussent dociles à la voix de leur Dieu, & qu'ils lui obéissent avec cette fidélité que Moïse leur avoit tant recommandée durant leur oppression. Ce Peuple si avili, si méprisé en Egypte, alloit devenir une Nation heureuse & florissante, & jouir du glorieux privilège d'être particulièrement le Peuple de Dieu. Pour cet effet il ne suffisoit pas que leur Législateur & leur Chef les eût instruits, dans le Livre de Job, de cette première vérité qui est le fondement de toute Religion, sc. qu'après cette vie il y en aura une autre où les hommes seront récompensés ou punis selon leurs oeuvres; mais il étoit encore nécessaire de leur donner de justes notions de ce Dieu qui devoit être l'objet de leur culte, & il importoit de

le leur faire mieux connoître tant à l'égard de ses relations générales avec tous les hommes , qu'à l'égard des relations particulières qu'il vouloit bien avoir avec les Enfans d'Israël. C'est dans cette vue que Moïse leur représente ce Dieu , ce Jéhova au nom duquel il leur parloit , sous la double relation de Créateur de tout l'Univers , & de Dieu de leurs pères. Il consacre , pour cet effet , tout le Livre de la Genèse à l'histoire des ancêtres des Israélites ; mais il commence par les instruire sommairement de la première origine du Monde & du Genre-humain. La scène s'ouvre , pour ainsi dire , par un tableau raccourci , mais sublime , de la création de notre Globe & des autres parties de l'Univers ; tableau bien propre à faire sentir l'absurdité de l'idolâtrie , en montrant que le Soleil , la lune & les étoiles , le ciel avec toutes ses armées , les animaux , & les plantes de la terre , en un mot tous les êtres que les Egyptiens , les Cananéens & les divers Peuples dont les Israélites étoient environnés , honoroient comme des Dieux , n'étoient dans la réalité que les productions

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 3

tions de Jéhova leur Dieu ; tandis qu'entre toutes les créatures terrestres, l'homme étoit la seule que le Créateur eût jugé digne de porter le glorieux nom de son image & de sa ressemblance. Moïse enseigne ensuite aux Hébreux comment le mal étoit entré dans le monde , article essentiel sur lequel on ne trouve rien de satisfaisant dans aucun système de Philosophie. Après quoi il donne la généalogie & l'histoire des premiers Patriarches , & il découvre ainsi l'origine & les premiers progrès de la Société humaine ; en sorte que la Genèse contient des monumens d'un prix inestimable concernant les premiers temps du monde & les commencemens de la Société. Ce n'est même que dans ce Livre que l'on trouve de vraies lumières sur ces objets si intéressans, & tout ce que les Historiens & les Philosophes les plus célèbres de l'antiquité ont dit à cet égard, est ou bien manifestement absurde & fabuleux , ou bien emprunté des Ecrits de Moïse. C'est ce dont Mr. DE PERPONCHER donne des preuves convaincantes. Il trace ensuite l'intéressant tableau des progrès de la Société , il mon-

tre comment les hommes parvinrent par degrés à un état de civilisation, & il indique les moyens tant immédiats que médiats dont la Providence se servit pour les y conduire: il parle de l'origine des Loix, des Sciences, de l'agriculture, du commerce, de la navigation, des différentes formes de Gouvernement; il fait voir comment après la dispersion la plupart des hommes menèrent une vie errante & sauvage, & comment ensuite ils se civilisèrent par degrés; il les considère dans l'enfance de la vie sociale, il suit leurs progrès dans les différens états de Sociabilité par où ils passèrent, &c. Tout cela mériterait d'être traduit en entier: les recherches de Mr. DE PERPONCHER sont très savantes, & dans les réflexions qu'il fait sur ces intéressans sujets on retrouve cette justesse de raisonnement, cet esprit philosophique, cet amour de la vertu & de la Religion qui caractérisent tous les Ouvrages, dont il a enrichi la République des Lettres. Un exemple suffira pour donner une idée de sa manière d'envisager les objets.

Après avoir parlé de la prodigieuse différence qu'il y a entre les Peuples

po-

polices & les Peuples sauvages, il recherche d'où peut venir l'étrange diversité qu'on remarque entre les races des hommes. Y auroit-il en effet quelque différence *essentielle* entre les descendans d'un même Père? Seroit-il vrai que certains Peuples eussent une nature & des facultés supérieures à celles de quelques autres Nations? Ou bien toute la différence ne viendrait-elle que des circonstances plus ou moins favorables où l'homme se trouve placé sous la direction de la Providence? M. DE PERPONCHER se décide pour ce dernier sentiment, & il s'appuie d'abord de l'autorité de Mr. *Robertson*, dont il cite le passage que voici: „L'homme, dans
 „ son état primitif, sortant pour ainsi
 „ dire des mains de la nature, est par
 „ tout le même. Dans les premiers
 „ instans de l'enfance, soit parmi les
 „ Sauvages les plus bruts, soit dans la
 „ Société la plus civilisée, on ne lui
 „ reconnoît aucune qualité qui marque
 „ quelque distinction ou quelque supé-
 „ riorité. Il paroît par-tout suscepti-
 „ ble de la même perfectibilité, & les
 „ talens qu'il peut acquérir par la suite,
 „ ainsi que les vertus qu'il peut devenir

„ capable d'exercer, dépendent entiè-
 „ rement de l'état de Société dans le-
 „ quel il se trouve placé. Son esprit
 „ se conforme naturellement à cet état
 „ & en reçoit ses lumières & ses idées.
 „ Ses facultés intellectuelles sont mises
 „ en activité, en proportion des be-
 „ soins habituels que sa situation lui fait
 „ éprouver & des occupations qu'elle
 „ lui impose. Les affections de son
 „ cœur se développent selon les rap-
 „ ports qui se trouvent établis entre
 „ lui & les êtres de son espèce. ” (1).
 Que l'on suive l'homme dans quelque
 partie du Monde qu'il habite, on se
 convaincra par-tout de la vérité de
 ces principes. Par-tout on verra que
 sa perfection augmente ou diminue se-
 lon les circonstances où il est placé. Se
 trouve-t-il dans un pays inculte, y
 vit-il seul ou avec un petit nombre de
 ses semblables, il ne manque pas de
 tomber dans l'état le plus sauvage, par-
 ce que toute son attention, toute son
 activité sont renfermées dans le cercle
 étroit des premiers & des plus indispen-
 sables besoins; & qu'après avoir satis-
 fait

(1) *Histoire de l'Amérique*, Tom. 2^e pag. 474.

fait ces besoins, il ne lui reste plus de temps pour cultiver son esprit, pour méditer, ou pour s'instruire dans le commerce des hommes. Les difficultés qu'il rencontre à chaque pas, les travaux continuels, les peines toujours renaissantes de son état, l'endureissent, lui resserrent le coeur, & tandis que ses facultés intellectuelles se limitent de plus en plus dans leurs opérations, son humeur devient farouche, son ame se ferme aux affections douces, il tombe dans cet état d'insensibilité, d'indifférence, de dureté, que l'on remarque dans les Sauvages de l'Amérique. Mais dès que les membres de la petite Société commencent à se multiplier, dès qu'ils se procurent avec plus d'aisance les moyens de subsister, dès qu'ils ont appris à se garantir des principaux désagréemens qui sont propres à leur état, on ne tarde pas à voir les principes de la civilisation se développer parmi eux. La sociabilité augmente de jour en jour, les avantages des secours & des offices réciproques se font plus vivement sentir, les mœurs s'adoucisent & les liens de l'affection mutuelle se serrent de plus en plus. Il est vrai que les be-

soins se multiplient aussi, mais comme les moyens d'y satisfaire augmentent à proportion, la multiplicité des occupations n'empêche pas qu'il ne reste encore du temps à consacrer à l'étude & à la culture de l'esprit; on se communique mutuellement les fruits de ses recherches & de ses découvertes, & de cette manière les facultés de l'homme se développent à tous égards & se perfectionnent de plus en plus.

Les incommodités, les besoins, & les dangers de l'état sauvage sont en si grand nombre, & diverses circonstances qui l'accompagnent ou qui en dérivent, sont si nuisibles à la population, que les hommes ne se seroient multipliés que bien lentement & bien peu, si le Créateur les avoit originairement placés dans l'état sauvage. Aussi les disposa-t-il d'abord pour l'état de Société, & il arrangea les circonstances de manière qu'ils dussent naturellement se civiliser de plus en plus. Les bienfaiteurs de l'humanité qui ont voulu polir les hommes, & les réunir en Sociétés réglées, se sont sur-tout appliqués
1°. à en rassembler un certain nombre
& à leur inspirer le goût de l'agriculture;

re ; 2. à établir des loix pour la propriété & la sûreté des possessions , & pour punir les délits qui pourroient troubler le repos de la société ; 3. à instituer le mariage ; 4. à introduire un Culte réglé & public ; 5. à nommer des Magistrats chargés de maintenir ces diverses institutions. Or notre habile Auteur prouve fort en détail par les Livres de Moïse , que l'on trouve des traces sensibles de tout cela dans l'état des premiers hommes ; & que ces institutions si utiles viennent de Dieu même , soit par des ordres exprès & immédiats , soit par les dispensations de sa Providence & par les circonstances où il plaça le genre humain.

Il nous reste à présent à rendre compte, dans un second Extrait , de la Version de Mr. MICHAËLIS , de ses Notes, & de celles de Mr. DE PERPONCHER.





ARTICLE SECOND.

ENTRETIENS, DRAMES & CON-
TES MORaux à l'usage des En-
fans. Par Madame DE LA FITE;
*in 12 de pp. 453; la Haye, chez
Detune 1778.*

Plusieurs de nos Lecteurs instruits de
l'intérêt que nous devons prendre à
cet Ouvrage, ne seront pas surpris que
laissant au Public le soin de le juger, nous
nous bornions à rendre compte du but
qu'on s'y propose, à donner une idée
générale de ce qu'il renferme, & à trans-
crire un morceau qui fera connoître si
le style est assorti au genre, & si l'Auteur
est parvenu à se rendre intelligible aux En-
fans sans trop sacrifier l'élégance. „ Une
des Mères les plus éclairées, *dit M^e.
DE LA FITE dans sa Préface*, & qui a
tous les droits possibles au respect des
ames honnêtes, m'encourage à publier
des essais qui n'étoient destinés d'abord
qu'à l'instruction de mes propres Enfans.

On

On se plaint généralement qu'il est peu de Livres qu'on puisse mettre entre les mains de ceux qui sont sortis de la première enfance. Quelques uns des *Ecrits de Made. de Beaumont*, & les *Conversations d'Emilie* sont presque les seuls Ouvrages François où la morale soit mise à leur portée. Les Dialogues de *Made. de Beaumont* ont eu sans doute un succès mérité ; cependant je n'ai pas cru devoir la prendre entièrement pour modèle. Le merveilleux qu'elle a mis dans presque tous ses Contes, s'il est fait pour amuser de jeunes lecteurs, me paroît propre aussi à leur donner des idées fausses ; c'est encore l'inconvénient de la plupart des Fables, & je crains que les Enfans ne soient portés à croire ou bien que tout est vrai dans ce mélange de mensonges & de vérités, ou bien que tout y est fiction, la morale ainsi que l'existence, les actions & les discours des personnages qui la fournissent. Pour rendre la leçon plus sûre & non moins intéressante, il faut ce me semble, éviter avec soin toute invraisemblance, toute exagération, peindre des caractères vrais, offrir des situations analogues à celles où peuvent se trouver les en-
fans

sans pour lesquels on écrit. Il est plus difficile sans doute de faire une bonne Tragédie qu'un bon Drame, mais il me paroît que celui-ci peut être beaucoup plus utile. C'est par la même raison qu'un Enfant retirera plus de fruit d'un Conte dont les personnages se rapprochent de lui par l'âge & les circonstances, que d'une histoire où il ne voit agir que des hommes faits. Pénétrée de respect pour la Religion, l'Auteur du Magasin des Enfans a cru ne pouvoir commencer trop tôt à la leur prêcher, & à leur en faire connoître la partie historique. Remplie du même respect, persuadée que la Religion est la seule voie qui mène au bonheur & à la perfection dont l'homme est susceptible, j'ai cru cependant devoir adopter une méthode différente de celle de *Madame de Beaumont*. On écarte des yeux débiles de l'enfance une trop forte lumière ; la foiblesse de l'entendement n'exige-t-elle pas les mêmes précautions ? Faut-il tant se hâter, me disois-je, de lui offrir l'objet le plus sublime ? Je ne m'autorisais pas ici de l'opinion d'un grand homme, dont les amis de la vérité & les partisans de l'erreur se ré-

cla-

clament tour-à-tour; mais je savois que deux excellens esprits, deux hommes d'une piété reconnue, & qui ont fait de l'éducation chrétienne l'objet de leurs méditations & de quelques-uns de leurs Ecrits (1), se sont accordés à croire que les instructions religieuses exigent des connoissances préparatoires, & qu'un des moyens de les rendre plus touchantes, plus efficaces & plus solides, est de ne pas les rendre prématurées. ”

„J'aurois donc voulu qu'on commençât par rendre les Enfans attentifs aux traces de sagesse & de bonté dont l'Univers porte l'empreinte, & qu'avant de leur apprendre que son Auteur existe, on essayât de les conduire par degrés à découvrir eux-mêmes la nécessité de son existence & de ses attributs. Il me sembloit que les vertus morales étoient la meilleure préparation aux vertus chrétiennes, & la contemplation de la Nature

(1) Voyez les *Instructions d'un Père à son Fils*, par Mr. le Baron de Perponcher; & le *Discours de feu Mr. A. Châtelain sur la manière dont on doit cultiver l'esprit & le cœur des Enfans*, &c.

ture la meilleure préparation à la con-
 noissance de son Auteur. *La Nature*
est aussi une révélation, dit le pieux La-
 vater, *c'est l'expression de pensées divines*.
 Je n'ose plus décider que la méthode à
 laquelle j'ai donné la préférence, soit
 toujours & à tous égards meilleure que
 l'ancienne. Cette nature intéressante
 va être traitée par un Observateur, qui
 consacre la vie à chercher la vérité & à
 faire le bien, qui honore l'humanité par
 ses lumières, ses travaux & ses vertus,
 & dont le nom sera également cher &
 célèbre parmi les Philosophes & parmi
 les Chrétiens. Diverses conversations
 que je viens d'avoir avec lui sur la ma-
 nière dont il faut s'y prendre pour ensei-
 gner la Religion aux Enfans, m'ont
 convaincue qu'on peut arriver au mê-
 me but par des voies différentes, & que
 le succès dépend sur tout de l'habileté,
 du zèle & de l'exemple du Maître. En-
 tre les causes du peu d'influence qu'a la
 la Religion sur plusieurs de ceux qui la
 professent, il faut compter l'impruden-
 ce des parens ou des instituteurs qui
 ont prétendu la leur enseigner: la Reli-
 gion est l'affaire du cœur, & on la ré-
 duit souvent à une science de mémoire;
 le

le maître au lieu de parler le langage du sentiment, garde toujours le ton didactique, & qu'arrive-t-il? que l'Enfant rebuté d'une étude peu assortie aux goûts & à la légèreté de son âge, s'accoutume à l'envisager comme un joug pénible; de là vient que tout ce que la Religion offre de consolant & de sublime, est presque entièrement voilé à ses yeux.

Si en cherchant à inspirer la vertu à mes jeunes lecteurs, je ne fais pas encore valoir les motifs tirés de la Religion, je tâche au moins de ne leur en présenter aucun qu'elle puisse exclure. Il me semble qu'en général on n'est pas assez attentif à cet égard; cependant un Enfant qu'on n'excite à bien faire que par l'espoir d'être admiré ou d'obtenir quelque parure, est très loin des dispositions qu'exige le Christianisme & la vraie vertu. On réussit sans doute à hâter les progrès au moyen d'un ressort aussi puissant que la vanité; mais n'en est-il pas d'elle comme de ces remèdes dont l'effet est sûr, & qui en même temps disposent à une maladie plus dangereuse que celle qu'ils ont servi à guérir?

C'est d'après ces idées que Me. DE LA FITE a écrit l'Ouvrage qu'elle consacre
Tome XLIX. Part. I. B aux

aux Enfans & dont ce Volume fera la première Partie. Les quatre Drames qu'il contient sont traduits de l'Allemand, & nous paroissent bien supérieurs à tous ceux que Mr. de Moissy a composés dans le même but: ils sont suivis d'un Entretien relatif au sujet pour accoutumer les Enfans à réfléchir sur ce qu'ils lisent. Tous les Contes sont originaux, à la réserve d'un seul: l'Auteur a cru qu'il falloit en user avec les Enfans comme avec les Princes Orientaux, déguiser la leçon pour la faire recevoir en leur présentant la vérité sous le voile de la fiction. Pour donner une idée de son style & de sa manière, nous allons transcrire le Conte qui a pour titre:

La Petite Reine.

“ Un bon Roi régnoit dans une Isle & se faisoit aimer de tous ses sujets. Il les gouvernoit comme un bon Père gouverne sa famille, avoit soin de leur procurer ce qui leur étoit nécessaire, récompensoit ceux qui employoient leurs talens à se rendre utiles aux autres, punissoit ceux qui ne vouloient rien faire & ceux qui faisoient du mal. Ce Prince
n'a-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 19

n'avoit qu'un chagrin, c'étoit de voir que *Mira*, sa fille unique, étoit encore très ignorante à l'âge de douze ans, si étourdie qu'elle oubloit les choses qu'on lui avoit apprises, & si présomptueuse qu'elle n'avoit nulle envie de s'instruire parce qu'elle se croyoit déjà fort habile. Un jour *Mira* s'avisa de dire que tout iroit bien mieux dans le Royaume, si c'étoit elle qui en eût le gouvernement. On rapporta ce discours au Roi, qui ordonna tout de suite qu'on fit venir la Princeesse. Au lieu de se fâcher & de faire des reproches à sa fille, il lui dit avec un air de bonté : vous devez un jour régner dans cette Isle, je crois qu'il seroit à propos d'essayer si vous avez quelques-uns des talens nécessaires pour bien gouverner. Vous pouvez faire cette expérience dans une Isle voisine de celle-ci. La Géographie vous ennuie, m'a-t-on dit, cependant vous n'ignorez pas, j'espère, que l'Isle Fortunée m'appartient; cette Isle est petite, mais fort peuplée, les habitans sont laborieux, industrieux, très gais & très attachés à leur Maître. Désormais soyez leur Souveraine; je vais donner ordre qu'on prépare un vaisseau qui vous

conduise dans vos Etats. Adieu, Madame, ajouta-t-il en souriant, & faisant à Mira une profonde révérence, je souhaite bien du plaisir à Votre Majesté dans son petit Royaume. Mira, très-surprise, ne croyoit pas que le Roi parlât sérieusement, mais elle vit bientôt que ce n'étoit pas pour badiner qu'il lui proposoit d'être Reine, car elle apprit qu'on arrangeoit tout pour le départ. Le Roi lui permit de se nommer une Cour, c'est-à-dire, de choisir parmi ses connoissances quelques personnes pour l'accompagner dans cette Isle. Mira choisit une douzaine de jeunes gens à peu près de son âge. Ils sont si raisonnables, dit-elle à son Père, qu'ils peuvent très bien se passer, je vous assure, de leurs gouverneurs & de leurs gouvernantes. Le Roi n'étant pas de cet avis, ordonna que tous ceux qui dirigeoient l'éducation de ces enfans fussent du voyage. Mira voulut aussi des Musiciens, un Maître à danser pour diriger les Bals, & une Troupe de Comédiens. Le jour du départ elle répandit quelques larmes en prenant congé de son Père; mais le plaisir de songer qu'on alloit faire tout ce qu'elle voudroit, la consola bientôt de cette séparation.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 44

tion. Le seul conseil que je vous donne, lui dit le Roi en la quittant, c'est de suivre en tout les avis d'Artiste, Gouverneur de l'Isle; c'est un des hommes que j'estime le plus, parce qu'il est éclairé, juste & bon. Vous ferez très bien de le choisir pour votre premier Ministre, c'est-à-dire, de le consulter sur ce qu'il y a à faire pour le bien de vos sujets, & de le charger d'exécuter vos ordres. Mira-auroit bien mieux aimé choisir Philinte pour son Ministre; car ce jeune homme étoit de toute la Cour la personne qu'elle aimoit le plus. Il dançoit avec grâce, chantoit avec goût, avoit des manières agréables; mais du reste aussi ignorant que Mira il ne pouvoit souffrir la lecture, & s'ennuyoit des leçons que lui donnoit son Gouverneur. Il avoit un très grand défaut, c'étoit de dire des choses obligantes qu'il savoit n'être pas vraies; ordinairement c'étoit pour plaire à Mira qu'il mentoit ainsi; on appelle cela être flattent. Par exemple, il lui répétoit souvent qu'on l'admiroit beaucoup; & qu'on disoit en parlant d'elle, que jamais il n'y avoit eu de Princesse plus parfaite. Cependant il savoit très bien

qu'on pensoit tout le contraire, qu'on reprochoit à Mira de ressembler bien peu à son Père, puis qu'elle employoit tout son temps à se promener, à jouer, à voir du monde, & à donner des fêtes.

Arrivée dans son Isle, Mira vit d'abord une troupe de Bergers & de Bergères, qui formoient des danfes, chantoient des chansons, & crioient vive la Reine! Tous étoient habillés de blanc, les jeunes filles étoient ornées de rubans couleur de rose & les garçons de rubans verts; ils semoient des fleurs sous les pas de la Reine & lui présentoient des bouquets. Mira fort contente de ses sujets, leur fit donner de l'argent. Ariste la conduisit dans un joli petit Château, préparé pour la recevoir. Toute la Cour étant un peu fatiguée du voyage, on se coucha de bonne heure; mais la Reine ordonna pour le lendemain une représentation de Comedie & un Bal suivi d'un grand souper. Le matin on se promena dans la petite Ville qui environnoit le Château. Ariste fit remarquer à la Reine l'air de contentement qui brilloit sur tous les visages. C'est la présence de Sa Majesté qui en est l'unique cause, dit Philinte. Assurément
elle

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 23

elle y contribue, reprit Ariste, mais je dois dire aussi que cette gaieté leur est naturelle: le Roi leur a donné des loix si sages, qu'ils se regardent comme les heureux Enfans du meilleur des Pères. La joie & l'abondance règnent également dans les villages. . . Je veux voir aussi les habitans de la campagne, dit la Reine; aussi-tôt les voitures prirent la route du hameau le plus voisin. La Reine voyant un beau verger dont les arbres étoient en fleurs, voulut se promener à pied. Elle entendit un bourdonnement dont elle demanda la cause, on lui dit que c'étoit celui des abeilles. Elle étoit alors près d'une ruche, & malheureusement un de ces insectes la piqua. Voilà d'horribles mouches, s'écria-t-elle, je ressens une douleur très vive. Il faudroit, dit Philinte, chercher à détruire des insectes aussi nuisibles. Vous avez raison, dit la Reine; ce n'est point à cause du mal qu'ils viennent de me faire, mais à cause de celui qu'ils feront à mes sujets. Mais, dit Ariste, ces piqures sont rares, & après tout ce mal n'est rien en comparaison de l'utilité qu'on retire des abeilles: vos sujets, Madame, ne peuvent s'en passer,

car ... Philinte alors se mit à éclater de rire, comment! on ne pourroit pas se passer d'un insecte qui pique, cela est bon à faire croire aux Enfans. J'ordonne qu'on les détruise, dit Mira. Votre Majesté pourra s'en repentir, dit Ariste. Je prétends que mes ordres soient exécutés, ajouta-elle; Ariste soupira, & Philinte applaudit.

Le soir la Reine s'amusa beaucoup au Spectacle, puis au Bal qui dura jusqu'à deux heures après minuit. Parmi les Dames d'honneur il y en avoit deux, qui n'étant âgées que de dix ans avoient coutume de se coucher de bonne heure & de souper frugalement. Mais le souper de la Reine avoit été si beau, & le Bal si amusant qu'elles n'avoient pu se résoudre à écouter les avis de leurs Gouvernantes. Le lendemain toutes les deux se trouvèrent malades, le Médecin fut appelé & ordonna des remèdes. Quand on les leur présenta, elles refusèrent de les prendre; la Reine nous permet de faire tout ce que nous voulons, disoient-elles, & nous avons résolu de ne plus obéir qu'à elle. Cependant le mal empira, elles perdirent la gaieté, le sommeil & l'appétit, & l'une des deux eut un

un accès de fièvre. On avertit la Reine que l'indocilité des petites malades pouvoit avoir des suites très fâcheuses, & Mira fut obligée d'ordonner à ses Dames d'honneur d'écouter les conseils de leurs Gouvernantes. Elles obéirent & peu de temps après leur santé fut rétablie.

Un jour que la Reine se promenoit dans le jardin du Château, elle observa que les chenilles avoient rongé les feuilles de plusieurs arbres : voilà encore de bien vilains insectes, dit-elle à Philinte, voyez tout le dégât qu'ils ont fait ici. -- Je crois, Madame, qu'il seroit très à propos de leur faire la guerre, & de promettre des récompenses à ceux qui travailleront à les détruire. --- Aristote, dit la Reine, soutiendrez-vous aussi qu'on ne peut se passer de chenilles ? Votre Majesté se souvient des abeilles, répondit le Gouverneur ; ici le cas est différent, les chenilles que nous voyons sur ces arbres nuisent sans faire aucun bien. -- Je suis charmée, dit la Reine, que vous ne preniez pas leur parti, car je veux qu'on détruise tout ce qui s'appelle chenille, je ne puis les souffrir. --- La destruction ne sera pas générale, dit

Ariste, Votre Majesté n'ignore point que la chenille du ver à soie doit être exceptée. --- Oh! qu'importe le nom, dit Philinte tout bas à la Reine, Votre Majesté ne voit-elle point qu'Ariste ne songe qu'à la contredire. Je veux, dit Mira, qu'il en soit des chenilles comme des abeilles & qu'on travaille tout de suite à en délivrer mon Royaume.

J'aime bien ces allées & ces bosquets, dit la Reine à son favori, mais de voir du verd, & puis du verd, & toujours du verd cela ennuie à la fin. Je voudrois avoir un berceau tout couleur de rose. Philinte dès le lendemain songea à satisfaire la Reine. En visitant le jardin, il y observa un berceau garni de chèvre-feuille & dont le treillage étoit peint en verd; il ordonna qu'on arrachât les feuilles & les fleurs & qu'on peignît le bois en rouge. Puis il rassembla une multitude de roses artificielles, qu'il y fit attacher avec de longs rubans de la même couleur. La Reine trouva que rien n'étoit plus joli que ce berceau, & voulut qu'on y servît le dîner. Le soleil étoit très ardent ce jour là, & à peine fut-on resté un demi quart d'heure à table,

ble, que les uns se plainquirent de mal de tête, d'autres de mal aux yeux, on ne mangeoit pas & tout étoit si éblouissant qu'on ne distinguoit plus rien. Un des Chambellans plus sensé que le reste de la Cour, conseilla à tout le monde de se lever, & d'aller reposer sa vue sur un beau gazon dans une allée bien sombre. On convint qu'il seroit difficile de se promener le jour, si les feuilles au lieu d'être vertes, étoient couleur de rose.

La Reine se plaisoit tellement dans le Château, qu'elle s'inquiétoit fort peu de ce qui se passoit dans le reste de l'Isle; sa vie s'écouloit dans une suite d'amusemens & son plus grand soin étoit de les varier. Quelquefois cependant elle se promenoit dans la Ville, mais sa présence n'excitoit plus la joie. Un jour elle s'en aperçut: je n'entends pas crier *vive la Reine* ! dit-elle à Philinte, quelle en peut être la raison ? Mes sujets ne m'aimeroient-ils plus ? — S'ils pouvoient ne pas aimer une pareille Souveraine, dit le Favori, ils ne mériteroient pas que vous prissiez la peine de les gouverner. Mira avoit l'air un peu rêveur, mais Philinte pour la distraire lui parla de danses & de spectacles;

cies; bientôt elle reprit sa gaieté & forma le projet d'une nouvelle fête. Ennuyée des bals ordinaires, elle voulut que toutes les personnes de sa Cour s'habillâssent en Bergers & en Bergères, & qu'on dansât dans un salon de verdure; elle recommanda sur-tout que les habits fussent très élégans. „ On ne „ pourra les faire que de toile”, lui dit sa première femme de chambre. ---

Et d'où vient cela? ---

„ C'est qu'il n'y a plus de taffetas dans „ toute l'Isle. ” ---

Vous vous trompez sûrement, car plusieurs boutiques en étoient pleines lors que je suis arrivée. ---

„ Oui, Madame, mais actuellement „ ces boutiques sont fermées & les „ Marchands sont partis. ” ---

Et par quelle raison? ---

„ C'est qu'on ne peut plus fabriquer „ de taffetas dans le Royaume, depuis „ que Votre Majesté a voulu qu'on détruisît toutes les chenilles. ” ---

Mais quel rapport y a-t-il entre le taffetas & les chenilles? ---

„ C'est qu'il y a une espèce de chenille qui fournit la soie dont les taffetas & toutes les belles étoffes sont fabriqués. ”

qués. Les Marchands qui en ven-
doient ici sont fils ou gendres de ceux
qui les fabriquoient, & ne pouvant se
résoudre à se séparer de leur famille tous
ensemble ont quitté l'Isle."

Le soir du même jour au lieu d'éclairer les appartemens de bougies, on ne vit sur tous les lustres & sur toutes les tables que des chandelles de suif. Quelle horreur est cela ! s'écria la Reine, pourquoi ce changement ? --- C'est, répondit-on, qu'il n'y a plus de bougies à trouver dans cette Isle. Cela n'est pas possible, dit-elle, qu'on fasse venir Ariste. Ne m'avez-vous pas dit, Mr. le Gouverneur, qu'on fabriquoit des bougies dans mon Royaume ? --- Oui, Madame, autrefois. --- Et d'où vient n'en fait-on plus. -- Parce que Votre Majesté a voulu qu'on détruisît les abeilles. Philinte se mit à rire, & la Reine demanda avec surprise quel rapport il y avoit entre les abeilles & les bougies ? Les abeilles, dit Ariste, sont la cire dont les bougies sont composées. --

Et à quoi s'occupent à présent ceux qui fabriquoient des bougies, demanda la Reine ? --

Ces

Ces pauvres gens voyant qu'on leur ôtoit les moyens de travailler ont pris la résolution de sortir du Royaume. Si Votre Majesté vouloit faire le tour de l'Isle comme elle l'a fait à son arrivée, elle y trouveroit bien du changement. Philinte voulut plaifanter, mais la Reine lui imposa silence d'un ton très sérieux. Le lendemain matin elle fit appeller Ariste & monta en voiture avec lui. Vous aviez bien raison, dit-elle, de m'annoncer du changement, plus de gaieté, plus de chansons, comme autrefois ... Mais que vois-je des mendiants ! comme leurs habits sont en lambeaux ! La Reine tira sa bourse & leur donna de l'argent. Autrefois, dit Ariste, personne ne mendoit ici. Le Roi a fait construire une grande maison en faveur des pauvres ; on y soigne les vieillards & les infirmes, & les jeunes gens y travaillent à divers ouvrages. Mais depuis que Votre Majesté a permis à tous les Enfans de l'Isle qui auroient douze ans accomplis, de faire tout ce qu'ils voudroient, plusieurs étourdis ont quitté la maison de leur Père, d'autres la Maison de charité ; & comme ils ne sont pas en état de gagner leur vie, les

voilà

voilà réduits à mendier leur pain. --- Mais, dit la Reine, autrefois il y avoit une foule de monde dans la principale rue de cette Ville, elle est presque déserte aujourd'hui. --- Cela vient de ce que les Marchands, les Fabriquans, leurs ouvriers, leurs commis & leurs familles ont quitté l'Isle. Les tailleurs & les cordonniers qui faisoient des habits & des souliers pour tous ces gens-là, s'affligent de n'avoir plus rien à faire, & vont bientôt à leur tour abandonner ce Royaume. Les Paysans qui fournissoient de la farine, des légumes, du lait, du beurre à tous ceux que je viens de nommer sont très à plaindre aussi... Qu'ai-je fait, dit la Reine, pourquoi ne suis je pas restée à la Cour de mon Père! ô combien je suis punie de ma présomption! Dès demain je veux quitter cette Isle. Ariste je vous en conjure, préparez tout pour mon départ. La Reine s'embarqua bientôt après avec toute sa Cour, & arriva sans accident dans la Capitale du grand Royaume. Aussitôt qu'elle vit le Roi elle se jeta à ses pieds --- Quoi ma fille, vous voilà de retour! d'où vient quittez vous vos Etats? vous ennuyez-vous d'être Reine?

ne? --- Ah! mon Père, dit Mira en versant des larmes, jamais il n'y eut de Souveraine plus à plaindre que moi, car j'ai rendu mes sujets malheureux. L'Isle *Fortune* ne mérite plus ce nom depuis qu'elle a été gouvernée par un Enfant : elle étoit fort peuplée quand j'y suis venue; aujourd'hui elle est presque déserte. Je vous prie, mon Père, de faire vendre tous mes diamans & d'en envoyer le prix aux habitans qui sont restés dans l'Isle, afin de réparer une partie de mes torts; si je savois où sont allés les autres.... — Rassurez-vous, ma fille, dit le Roi en l'embrassant, le mal n'est pas si grand que vous croyez, je suis instruit de tout. Je prévoyois que vous feriez des fautes; mais j'avois pourvu en même temps aux moyens de les réparer. Ceux de vos sujets qui ont quitté l'Isle sont venus se réfugier dans mon Royaume par ordre d'Ariste; on a eu soin d'eux; rien ne leur a manqué, & demain ils retourneront dans leur patrie. Vous avez le cœur bon, ma chère Mira, & n'avez fait du mal qu'en croyant faire du bien. Cela vous apprend combien il importe aux Princes de s'instruire, de consulter les gens éclairés

éclairés, & sur-tout de n'avoir pas trop bonne opinion d'eux-mêmes. Les fautes des particuliers ne peuvent guère nuire qu'à un petit nombre de personnes, mais les fautes des Princes nuisent à tout un Etat. Mira profita de cette leçon, employa la plus grande partie de son temps à l'étude, & défendit à Philinte de se présenter devant elle. "

Me. DE LA FITE prévient que si d'autres occupations le lui permettent, ce Volume sera bientôt suivi d'un second, ou elle se dédommagera de la gêne qu'elle s'est imposée dans celui-ci en gardant le silence sur ce qui concerne la Religion. Cet Ouvrage est dédié à S. M. la Reine de la Grande Bretagne.





ARTICLE TROISIEME.

HISTOIRE *der* STAD *en* MEYER-
 RYE *van* 's HERTOGENBOSCH
 &c. c. à. d. HISTOIRE de la
 - VILLE & de la MAIRIE de Bois-
 LE-DUC, &c.

Second Extrait.

Il n'est pas étonnant que la Réforma-
 tion se soit répandue de bonne heure
 dans les Pays-Bas, où depuis long-temps
 on en desiroit une. Près d'un siècle avant
 la Prédication de Luther, c. à d. vers
 l'an 1430, un Moine nommé *Henri Wil-*
de, natif de Bois-le-Duc, & parvenu par
 ses vertus distinguées au grade de Prieur
 des Réguliers, avoit attaqué vivement,
 tant à Amsterdam & autres lieux de la
 Hollande, qu'à Tillemont en Brabant,
 la mauvaise vie des Ecclésiastiques, &
 la manière dont on célébroit le Service
 Divin. D'ailleurs, dans le même temps
 que Luther commença de prêcher sa doc-
 trine, le Siège Episcopal d'Utrecht étoit oc-

occupé par un homme (1), qui auroit bien voulu introduire quelque réforme dans l'Eglise, & qui en parloit souvent avec ses amis. Il trouvoit, p. ex. qu'il y avoit trop de jours de fête; & la lecture de la Bible lui paroissoit infiniment préférable à celle des légendes, qu'il traitoit de fables puériles, & dont il se moquoit ouvertement. Par rapport à Bois-le-Duc, où nous avons vu comment la Réformation s'étoit introduite, elle eut temps d'y faire des progrès, puis que ce ne fut qu'en 1526 qu'on commença à y rechercher ceux qui l'avoient embrassée & qu'on appelloit alors *Luthériens*. Neuf de ces prétendus Hérétiques, ayant été interrogés pendant quinze jours, & convaincus d'adhérer aux nouvelles opinions, furent condamnés à être brûlés, s'ils n'aimoient mieux en faire une abjuration publique. --- La terreur que cette sentence répandit parmi les Réformés de Bois-le-Duc, n'éteignit point leur zèle, & n'empêcha pas que leur Doctrine n'y fit de nouveau progrès.

En

(1) *Philippe de Bourgogne.*

En 1533, ils s'assemblèrent publiquement dans les environs, ce qui fit tomber sur eux un nouvel orage. Plusieurs furent pris. D'autres qui s'étoient sauvés, furent bannis par contumace. De ceux qu'on avoit saisis, il y en eut de condamnés au dernier supplice, quelques-uns même à celui du feu. Ceux que la crainte de la mort fit renoncer à leur croyance, furent obligés de paroître sur l'échaffaud, & de porter, de l'Hôtel-de-Ville jusqu'à l'Eglise Cathédrale, une torche devant le S. Sacrement.

En 1547, il y avoit parmi les Frères Mineurs de Bois-le-Duc, un Prédicateur fort éloquent, nommé *Albert van Kampen*, qui goûtant beaucoup la Doctrine des Réformés, combattit dans ses Sermons plusieurs articles de la Religion Romaine, en les réfutant uniquement par des passages de l'Ecriture Sainte. Il y accusoit aussi les Ecclesiastiques d'avarice, d'orgueil, d'envie, & d'autres vices. Menacé d'être chassé du Monastère, ou même emprisonné, s'il continuoit à prêcher sur ce ton; il fut soutenu par divers membres de la Magistrature, qui en présence des Religieux

le

le reconnurent pour un homme de bien, savant & pieux Prédicateur, &c. *Philippe van Doorn*, Doyen du Chapitre de la Cathédrale, ayant vainement exhorté *van Kampen* à renoncer à sa manière de prêcher, celui-ci fut mandé à Louvain, où l'on avoit déjà transporté ses Livres & ses Sermons pour y être examinés. Après qu'il eut reconnu pour siens les Ecrits qu'on lui présenta, on lui dit qu'il devoit se résoudre à les brûler, ou à l'être lui-même. Il prit le premier parti, mit lui-même ses Livres au feu, & promit ne plus prêcher comme il avoit fait. On le conduisit ensuite à St. Tron, où il fut mis en prison chez les Cordeliers. Cette affaire attira à ceux de Bois-le-Duc, l'aversion des Bourgeois, qui leur disoient des injures lorsqu'ils alloient quêter par la Ville & ne manquoient pas de leur reprocher l'emprisonnement du *Frère Albert*. Bientôt pourtant un Cordelier d'Amsterdam, qui avoit aussi beaucoup d'éloquence, parvint à rétablir ses Confrères dans l'esprit des Bourgeois, & à leur faire oublier *van Kampen*; celui-ci fut enfin relâché & envoyé en Frise, dans un Couvent

de son Ordre, où il finit tranquillement ses jours. ---

En 1566, le mécontentement des Grands & des Nobles au sujet de l'Inquisition & des Edits, donna du courage aux Réformés. Ils s'assemblèrent publiquement à trois quarts de lieue de la Ville, ayant pour Ministre *Corneille van Dieft*, que venoient entendre aussi nombre d'habitans de Gornichem, de Bommel, & de Heusden, & qui, le service fini, se retiroit, accompagné de 6 ou 7 Bourgeois armés, à Hedel, chez un Curé qui lui-même favorisoit beaucoup la nouvelle doctrine. Le Grand-Baillif de Bois-le-Duc pria la Régence de lui prêter main forte pour empêcher ces assemblées, & pour prendre ou chasser le Ministre; mais cette demande ne lui ayant pas été accordée, les Réformés continuèrent à s'assembler sans obstacle. Il paroît même qu'ils firent quelque temps après le Service Divin dans plusieurs des Eglises de la Ville de l'aveu des Magistrats. Bien des gens les soupçonnèrent d'avoir eu part aux désordres que la canaille avoit commis tant en brisant les autels & les images de la Cathédrale, qu'en pillant les Couvens:
mais

mais ils s'en justifient, & il faut que leur innocence n'ait pas été douteuse, puisque dans l'Apologie qu'ils présentèrent à Philippe, ils osèrent lui demander, quoique à ce qu'il paroît inutilement, la liberté d'exercer leur Culte dans la Ville, offrant même de l'argent pour l'obtenir. — En 1568 & 1569, on sevit de nouveau contre eux; mais cette persécution, qui avoit continué sous le Gouverneur *D. Louis de Requesens*, cessa presque entièrement sous son Successeur *D. Jean d'Autriche*. Ensuite les Etats-Généraux ayant déféré le Gouvernement à l'Archiduc *MATTHIAS*, celui-ci forma, de concert avec le Conseil d'Etat, un Plan qu'on appella *Paix de Religion*. Ce Plan ne fut pas reçu par-tout: mais il le fut entre autres à Bois-le-Duc, où, en conséquence, on accorda aux Réformés, outre les Eglises de S. Pierre & de S. Jaques, la Chapelle de S. Corneille & celle de S. Anne (à présent l'Eglise Wallonne), où on leur permit d'exercer leur culte & d'enterrer leur morts. Ils ne jouirent pas long-temps de ce privilège, puis que dès l'année suivante, c. à d. en 1579, un concours de circonstances, qu'il se-

roit trop long de rapporter, les obligea de quitter la Ville; & que celle-ci ayant peu après consenti à se soumettre au Roi d'Espagne, l'exercice de leur Religion y demeura supprimé. Enfin en 1629, la Ville de Bois-le-Duc ayant été réduite par FREDERIC HENRI sous la domination des Etats-Généraux, après quatre mois & demi de Siège, l'exercice de la Religion Réformée y fut publiquement établi; comme il le fut, en 1648, dans toute la Mairie, en conséquence de la Paix de Munster, qui les en avoit rendus Souverains.

Pendant que Bois-le-Duc étoit sous la domination Espagnole, & que loin d'accorder aux Réformés la liberté d'y exercer leur Culte, on ne leur permettoit pas seulement d'y demeurer; il s'exerçoit publiquement à une lieue de la Ville, dans deux Villages du territoire de Hollande, *Engelen & Vlymen*; de même que dans le Fort *Crevecœur*, qui appartenoit aux Provinces-Unies. Les Ministres de ces lieux distribuant des aumônes considérables à tous les pauvres sans s'informer d'où ils venoient, plusieurs pauvres habitans de la Ville ne manquoient pas, pour cette raison,

de s'y rendre, tandis que d'autres y alloient par curiosité. On fit d'abord semblant de l'ignorer. Mais un Prêtre, à qui un Bourgeois de Bois-le-Duc avoit confessé sur son lit de mort, qu'il y étoit allé plusieurs fois avec sa femme, & qu'il avoit entendu avec plaisir les Ministres Réformés, en ayant donné avis à la Régence, elle fit sur le champ défendre aux habitans de se rendre dans ces endroits-là les Dimanches & les jours de fête.

Sept ans après que la Ville & la Mairie eurent été cédées aux Etats-Généraux, c. à d. en 1655, il se fit par leur ordre une Collecte en faveur des Vaudois, à qui le Duc de Savoye faisoit la guerre. On recueillit, tant à B. le D. même que dans la Mairie, 2300 florins. Cette somme, qu'on pourroit trouver petite en égard à l'étendue de la Ville, ne le paroîtra point, si l'on considère qu'il n'y demeurait pas alors beaucoup de Réformés & qu'il y en avoit très peu dans la Mairie. Dans la suite, il se fit encore quelques Collectes pour le même objet. Par rapport aux Réformés que la révocation de l'Édit de Nantes amena dans ces Provin-

ces, on fait l'accueil vraiment fraternel qu'ils reçurent par tout le Pays. Les Magistrats de Bois-le-Duc y concoururent, tant par l'hospitalité qu'ils exerçèrent envers ceux de ces infortunés qui s'étoient rendus dans leur Ville, & les secours qu'ils leur procurèrent par des Collectes; que par les privilèges considérables qu'ils accordèrent à ceux qui voudroient s'y établir.

Passons à quelques autres Evenemens. Le 30 Avril 1419, une grande partie de la Ville de B. le D. fut réduite en cendres, entr'autres l'Eglise Cathédrale, la Maison des Pauvres, le Couvent des Jacobins, le Quartier des Béguines, & l'Hôpital. Cent douze personnes périrent dans cet Incendie; moins funeste cependant que celui qui eut lieu le 13 Juin 1463, puisque ce dernier, où l'on prétend que plus de 4000 maisons furent la proie des flammes, consuma l'Hôtel de Ville, avec les Archives & les Livres qu'on y conservoit. Perte que notre Historien déplore à juste titre, & qui l'a privé de l'avantage de consulter ces monumens originaux, sur divers événemens antérieurs, que les Auteurs auxquels il a été obligé de re-
cou-

courir ont rapportés d'une manière assez défectueuse.

En 1529, mourut, dans le Grand-Hôpital de Bois-le-Duc, un certain *Daniel de Schoenlapper* (2), qui avoit nommé pour ses héritiers, l'Hôpital & une autre Maison de charité. Toute la succession, qu'après son décès on alla prendre dans une petite maison qu'il avoit autrefois occupée, consistoit en vieux souliers & en vieilles bottes, mais en si grande quantité, qu'il y en eut de quoi charger 10 ou 12 chariots à deux chevaux, & que le tout ayant été mis en vente, produisit au-delà de 1300 florins.

Au mois d'Août 1538, seize ou 17 Anabaptistes des deux sexes, ayant été trahis par un déserteur de leur foi furent saisis à *Vugt* près de Bois-le-Duc. Parmi ces gens, la plupart étrangers, & qui ne savoient ni lire ni écrire, il y avoit un Orfèvre nommé *Paul van Drunen*, qui se qualifioit d'Evêque. Quelques-uns furent étranglés & brûlés. Dans la prison, deux Cordeliers & deux Jacobins, qu'on leur avoit envoyés, leur ayant présenté un crucifix, ils refusèrent d'y jeter les yeux, disant qu'a-

(2) C'est-à-dire, *Daniel le Savetier*.

*yant Dieu dans leur coeur, ils ne vouloient adorer ni le bois ni la pierre. Ils prièrent pour ceux qui les avoient condamnés, & dirent que le serviteur n'étoit pas plus excellent que le Maître & qu'ils mourroient volontairement en son nom. Peu après, on étrangla, dans la même Ville au même endroit, un homme & trois femmes, dont l'une étoit mariée à van Drunen. Celle-ci pria Dieu d'éclairer les yeux de ses Juges, & lui rendit grâces, de ce qu'il la réputoit digne de souffrir pour son nom. Sur le lieu même du supplice, l'homme cria aux Bourgeois, de lire l'Evangile, d'y conformer leur conduite, & de s'abstenir de l'ivrognerie, des méchancetés, & des querelles. Tous moururent avec joie (3). Quelque temps après, on décapita encore un homme de leur communion. *Quis talia fando, Temperet a lacrimis?**

L'action du nommé Herman de Ruiter,

(3) Parmi les Ouvrages que Mr. V. H. cite sur cet événement, il y a un Manuscrit intitulé *MOLLII Annales Civitatis Buscoducensis*, écrit par un Prêtre, & recommandable par son extrême fidélité.

ter, en 1570, mérite d'être rapportée. C'étoit un Marchand de boeufs, natif de Bois-le-Duc, mais que la persécution fuscitée aux Réformés, avoit obligé de se retirer. Ayant obtenu du Comte van den Berg, au nom du Prince d'Orange, une Commission pour s'opposer au Duc d'Albe, il entreprit de s'emparer par surprise du Château de Loevestein. Déguisé en Cordelier, il entra dans le Fort & tue le Châtelain. Au plutôt, il fortifie la place, & se prépare, avec environ 24 hommes, la plupart Bourgeois réfugiés de Bois-le-Duc, à une vigoureuse défense. Le Duc d'Albe, informé du cas, envoya *Lorenço Perea*, avec 300 Espagnols, pour reprendre la Forteresse. Sommé de se rendre, *de Ruiter*, qui se flattoit d'être secouru, inspira tant de courage à sa petite troupe, qu'elle résolut de tout risquer, & de périr honorablement plutôt que par les mains du Bourreau. Sur leur refus donc, les Espagnols escaladèrent les retranchemens, & chassèrent les assiégés jusqu'au dedans des murs du Château, dont bientôt ils se rendirent maîtres. De Ruiter, s'étant retiré dans un des appartemens in-

térieurs, tua d'abord plusieurs de ses assaillans avec un espadon: mais se voyant accablé par le nombre, il les fit sauter en l'air avec lui, en mettant le feu à la poudre, répandue d'avance sur le plancher. Les autres ayant trouvé sa tête sous les ruines, la clouèrent à la potence de Bois-le-Duc. Dix-sept de ses gens, qui étoient demeurés en vie, furent envoyés à Anvers, où l'on en condamna deux à la roue, & le reste au gibet.

Dans l'année 1595, on arrêta dans la Mairie, plusieurs personnes accusées de magie. Ceux de ces malheureux qui jettés dans l'eau n'alloient pas à fond, étoient censés coupables de ce crime, & s'ils refusoient de le confesser, condamnés à être brûlés vifs. Les Magistrats de Bois-le-Duc s'en plaignirent fortement au Chancelier & au Conseil de Brabant, représentant „ l'épreuve de l'eau, non seulement comme une innovation, mais encore comme incertaine, fëntant la superstition, & propre à faire condamner des innocens ”. Ils ajoutèrent que „ conformément à leur serment, à leur conscience, & à l'avis de l'Evêque de Bois-le-Duc, ils
s'd-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 47

s'étoient crus dans l'obligation de faire des remontrances à ce sujet, „ &c. --- Le Chancelier & le Conseil répondirent fort sagement à ces plaintes, & promirent de pourvoir par un Edit aux abus qui y avoient donné lieu. Il ne peroit pas cependant que la Ville ait jamais reçu cet Edit.

En 1619. après le Synode de Dordrecht, les Ministres Remontrans furent bannis des Provinces-Unies, & conduits à Walwyck. Le Seigneur de ce Village fit tout ce qu'il put pour les y retenir, malgré les clameurs du peuple. L'Evêque de Bois-le-Duc s'étant rendu à Walwyck pour quelques affaires, le Seigneur conseilla aux Remontrans de demander au Prélat qu'il leur permit d'y faire leur séjour. Ils lui députèrent *Episcopus* & *Niellius*. L'Evêque leur fit un accueil fort gracieux, & sur le refus qu'ils firent de dîner avec lui au Cloître, il pria le Seigneur du Lieu d'inviter *Episcopus* à dîner avec lui, & de lui dire qu'il amenât les Ministres qu'il jugeroit à propos. Les Remontrans qui savoient qu'ils ne pouvoient demeurer dans ce Village sans la permission de l'Evêque, engagèrent
Epis-

Episcopus & Niellius à accepter l'invitation. Ces deux Ministres étant arrivés trouvèrent l'Evêque, deux Jésuites, deux Dominicains, un Chanoine licentié, & le Père Confesseur des Religieuses de Walwyck. A l'arrivée des Théologiens Remontrans, le Prélat leur donna la main & leur parla en ces termes: *Mes Frères, soyez les bien venus. Quoi que nous ayons des sentimens différens sur certains articles de Religion, je ne laisse pas de vous appeller mes Frères, parce que nous cherchons tous notre salut en Jésus-Christ. Votre oppression m'afflige sensiblement. Le Duc d'Albe, par ses Placards rigoureux & ses cruelles persécutions, a extrêmement nui à la Religion Catholique & à nos affaires. Il est surprenant que les Etats-Généraux des Provinces-Unies puissent s'imaginer qu'il leur est avantageux de suivre une méthode qui a causé notre ruine. Pendant le repas on parla de la manière dont les Remontrans avoient été traités à Dordrecht: l'Evêque & les Jésuites la désapprouvèrent fort; mais les Dominicains parurent très peu favorables aux Exilés, & ils engagèrent même le Curé du Village à prêcher contr'eux le Dimanche suivant.*

vant. Il le fit avec beaucoup de violence, & traitant les Remontrants de Sémi-Pelagiens il dit que c'étoient des hérétiques plus rusés & plus dangereux que Calvin. Le Seigneur du Lieu en porta ses plaintes à l'Evêque, qui envoya querir ce Pasteur & lui fit une vive réprimande. Le Dimanche suivant un Moine Augustin prêcha par ordre du Prélat, & réfuta tout ce que le Curé avoit dit contre les Remontrants. Il exhorta ses auditeurs à traiter les Exilés avec humanité, il dit que ces Théologiens étoient des gens vertueux & sçavans, qu'à la vérité ils étoient nés dans une Religion erronnée; mais que la doctrine pour laquelle ils souffroient étoit une ancienne vérité Catholique; que les habitans de Walwyck devoient montrer que leur foi étoit plus orthodoxe que celle des Réformés, en faisant du bien à ces personnes opprimées; que les Prêtres Catholiques étoient persécutés dans les Provinces-Unies, mais qu'il falloit faire voir en accueillant les exilés & en leur rendant toutes sortes de bons offices qu'on avoit plus de vertu que les Calvinistes; que J. C. nous

Tome XLIX. Part. I. D or-

ordonné d'aimer nos ennemis , & qu'il y a plus de mérite en cela que dans le zèle contre ceux qui pensent différemment de nous , &c. Les Remontrants obtinrent de l'Evêque la permission de passer encore quelques mois à Walwyck ; mais les Etats Généraux ayant ordonné aux Commandans de Heusden & de Geertruydenberg, d'empêcher que leurs sujets n'eussent aucune correspondance avec les Ministres Remontrants de Walwyck , ceux-ci ne se crurent plus en sûreté dans ce Village , & se retirèrent à Bois-le-Duc ou ailleurs.

En 1663, un Médecin d'Oirschot , nommé *Arnold Fey*, se rendit célèbre dans toute l'Europe en guérissant des maux qu'on tenoit pour incurables. Le bruit se répandit parmi le peuple, que ces guérisons étoient miraculeuses, & que le Dr. Fey les opéroit par une huile qui découloit, disoit-on, du cadavre de *Marguerite de Valkenisse*. C'étoit une Fille de qualité, issue d'une ancienne famille de Zélande, & décédée en 1656 à Oirschot, où elle étoit Carmélite. Les Etats-Généraux informés de ce bruit, résolurent de faire trans-

transporter ce Corps à Bois-le-Duc. Il étoit si bien caché, qu'on eut de la peine à le trouver. On le placa dans un cercueil dont on s'étoit muni exprès, & on le remit aux Echevins, qui le firent garder à l'Hôtel de Ville. *Louis de Bils*, Sgr de Coppensdamme, & Bail-
 lif d'Ardenbourg, très savant en Anatomie, l'ayant, par ordre des Etats-Généraux, & en présence des Députés de la Magistrature, soigneusement examiné, avec plusieurs Médecins & Chirurgiens, dont quelques-uns étoient de la Religion Catholique Romaine; fit un rapport, qu'ils signèrent comme lui, par lequel il constoit que le fait étoit absolument faux. On enterra le Corps dans la Cathédrale, les Echevins présents. De Fey continua ses cures avec le même succès qu'auparavant, & fut employé par diverses Personnes de haut rang. Louis XIV ayant prié les Etats-Généraux de permettre à cet homme d'aller à Paris pour tâcher de guérir la Reine-Mère, il eut le bonheur d'y réussir. Et le Monarque, en remerciant LL. HH. PP. à ce sujet, rendit le témoignage le plus avantageux à l'habileté du Médecin.

A l'occasion d'un Canon de fer d'une longueur extraordinaire, M. VAN HERBORN rapporte, qu'il se souvient d'avoir vu dans sa jeunesse, sur le rempart, une Pièce d'Artillerie, plus courte, mais assez grosse pour servir de banc, & dont la bouche pouvoit avoir un pied & demi de diamètre, desorte que les enfans y entroient. Cette Pièce, qu'on croit avoir été un Pierrier, n'étoit pas jettée en moule, mais composée de fortes barres de fer, que plusieurs gros anneaux de même matière tenoient unies comme les douves d'un tonneau. Depuis elle a été vendue pour vieux fer, & Mr. V. H., qui en a vu rompre les cercles, dit qu'on eut beaucoup de peine à y réussir.



JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 51



ARTICLE QUATRIEME.

HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAËL, &c.

par M. MAIZONNET. 1778.

Tome II. grand in 8o. pp. 457.

Plus on médite l'histoire de la postérité de Jacob, plus on est frappé des phénomènes de tout genre qu'elle présente. Il en est un sur-tout qui mérite d'être considéré parce qu'il donne lieu à des réflexions très importantes; M. MAIZONNET les a si bien développées dans la Préface qui est à la tête du premier Volume, que nous croyons devoir mettre ce morceau sous les yeux de nos Lecteurs. „ Tandis que tous les Peuples du Monde, même les plus policés, les plus célèbres par leurs progrès dans les Sciences & dans les Arts, sont enveloppés des profondes ténèbres de l'Idolâtrie, & d'une superstition qui fait rougir le bon sens, les Israélites seuls, dans un petit coin de la Terre, ces Israélites haïs & méprisés par

toutes les autres Nations, possèdent des Ecrits qu'ils m'assurent avoir été dictés par Dieu même, & qui servent de base à leur Gouvernement, à leur Religion, à leur Culte, à leurs Loix, à leurs Usages & à toutes leurs espérances. J'ouvre, j'étudie ces Ecrits, & à chaque page je suis étonné par des traits si frappans de supériorité sur les Ouvrages humains, que je n'hésite pas à y reconnoître l'Inspiration du Dieu de vérité. Je n'y trouve rien qui flatte l'orgueil, la vanité, l'ambition, l'intérêt, l'amour des plaisirs sensuels, & la vaine gloire. Tout y tend à humilier l'homme par le sentiment de sa foiblesse, mais en même temps à l'ennoblir, en l'élevant au dessus des choses sensibles, & en tournant ses regards vers les Cieux. Je n'y vois aucune affectation d'éloquence, aucun goût pour les faillies d'esprit, aucune envie de briller, aucune prétention aux éloges, aucune chaleur de parti, aucune vue de s'agrandir, de dominer, ou de s'attirer une grande réputation. Dans tous ces Ecrits, je ne vois que modestie, que simplicité, que droiture, que candeur, que naïveté & franchise, jointes à une élévation de sen-

sentiment, à une grandeur & à une justesse dans les images qui me touchent, me pénètrent & me ravissent en admiration. Si leurs Auteurs ont des faiblesses, s'ils ont commis des fautes, ils les racontent ingénument sans les pallier: si les Héros qu'ils célèbrent, ont eu le malheur de se souiller de quelques crimes, ils ne balancent point à les condamner: si la Nation qu'ils veulent instruire, tombe dans quelque calamité, ils en découvrent la cause, & la montrent dans les péchés par lesquels elle a excité la juste vengeance du souverain Législateur. — — Mais comment est-il arrivé que dans le sein du Peuple Juif, & de lui seul, dans le sein de ce Peuple grossier & bien inférieur à d'autres Nations du côté du génie & des sciences humaines, il s'est élevé dès l'antiquité la plus reculée, & de siècle en siècle, tant d'illustres Personnages, qui lui ont transmis une Religion dont tous les traits portent l'auguste empreinte de la vérité, de la vertu & de la sagesse; qui se sont rendus respectables par des prodiges que nul autre qu'eux ne put jamais opérer, & qui lui ont annoncée sa destinée future,

celle de diverses autres Nations & celle du Monde entier, par des Oracles dont l'accomplissement a démontré la certitude infaillible? Un phénomène si étonnant est-il dans l'ordre & dans le cours naturel des choses humaines? Et pourroit-on l'expliquer, sans reconnoître que Dieu lui-même éclairoit & fortifioit ces grands Personnages, afin qu'ils communiquassent ses Révélations à ce Peuple qu'ils étoient appelés à conduire dans les chemins de la perfection & de la félicité. "

Le second Volume de cette Histoire n'est nullement inférieur au premier : même clarté dans l'exposition des faits, même sagesse dans les réflexions, même habileté à résoudre les questions délicates, à éclaircir les points difficiles & obscurs; il s'étend depuis l'Histoire de *Job* jusqu'à l'onction de *Saül*. Une des plus grandes calamités que les Israélites essayèrent durant ce période, fut la guerre civile que les autres Tribus firent à celle de Benjamin. Parmi les fautes si multipliées auxquelles cette guerre donna lieu, on doit compter la supercherie qu'employèrent les Chefs de la Nation pour procurer des femmes à deux cens

Ben.

Benjamites. „ Le temps approchoit où l'on devoit célébrer à Silo une grande Solemnité, & peut-être étoit-ce la Fête des Tabernacles. Dans ces sortes de réjouissances publiques, les jeunes filles de Silo & des lieux voisins, se rendoient ordinairement dans une grande plaine hors de la Ville, & s'y livroient à une joie innocente, à des amusemens honnêtes, tels qu'étoient la musique, les chansons, les danses, dont la Religion ne condamnoit point l'usage modéré. On résolut donc d'avertir secrettement les Benjamites du temps de cette fête, & de leur conseiller de se cacher dans les vignes qui environnoient la Plaine de Silo; de venir surprendre tout à coup ces jeunes filles au milieu de leurs divertissemens; d'en enlever deux cens & de les conduire dans les lieux de leurs demeures. -- Mais comme on prévint qu'il s'éleveroit de toutes parts des cris contre les ravisseurs, on résolut de les protéger & de répondre aux plaintes qui seroient infailiblement portées contre eux: Que vu la défense faite par la Loi, d'épouser des Cananéennes, vu l'impossibilité où étoient les Benjamites d'obtenir de bon gré des femmes parmi leurs

compatriotes qui avoient juré de ne leur en donner aucune, ils s'étoient vus dans une sorte de nécessité d'en enlever, pour ne pas laisser périr leur Tribu: Qu'il falloit, par compassion, & pour l'intérêt commun de la République leur pardonner cette violence; d'autant plus que les filles enlevées deviendroient des femmes légitimes & feroient par ces mariages des établissemens fort avantageux, puisque le petit nombre des Benjamites qui étoient demeurés de reste, possédoit *toutes* les terres de *toute* la Tribu: Que d'ailleurs, on ne devoit pas craindre l'effet de l'imprécation prononcée contre ceux qui leur auroient donné leurs filles en mariage, puisque ni ces filles ni leurs pères, n'avoient consenti directement au rapt qui en avoit été fait: Et enfin que le mal étant sans remède, il valoit mieux le souffrir patiemment, que d'achever la ruine d'une Tribu. Cette résolution étant prise & gardée sous le sceau du secret, fut exécutée de point en point. --- Mais que penser du parti que prirent dans cette rencontre les Chefs du Peuple? Il nous paroît qu'on ne sauroit le justifier. L'esprit du serment que les onze Tribus

avoient

avoient prêté, étoit d'empêcher à l'avenir tout mariage des filles d'Israël avec les Benjamites. Ce serment étoit nul en lui-même, parce qu'il étoit téméraire & injuste, mais ils le croyoient obligatoire; & néanmoins ils se permirent de le violer réellement par la ruse qu'ils imaginèrent. --- On conçoit bien que les Chefs eurent soin que leurs propres filles ne se trouvassent point dans la plaine de Silo: mais n'étoit-ce pas agir directement contre l'intention connue du serment prêté, que de permettre aux Benjamites, de leur conseiller même de ravir les filles de Silo, & de les protéger contre ceux qui se plaindroient de ce rapt odieux? --- Et à supposer même qu'ils étoient innocens d'un parjure formel, tout au moins il faut avouer qu'ils évitèrent un crime par une complication d'autres fautes. Ils troublèrent l'innocente joie d'une solemnité religieuse en donnant lieu par leur ruse à un attentat inouï: ils autorisèrent par leur conseil un acte de violence, dont l'exemple contagieux pouvoit dans la suite produire les plus tristes effets: ils ôtèrent frauduleusement à un grand nombre de Pères de famille le pouvoir de disposer de

de leurs filles, & aux filles enlevées le pouvoir de donner librement la main à des époux agréés de leurs parens: ils livrèrent deux cens jeunes filles à des mariages forcés qui pouvoient devenir pour elles des sources d'afflictions & d'amertumes; c'en est trop pour pouvoir justifier le parti que prirent les Chefs de la Nation. Nous n'entreprenons point leur apologie; mais en considérant toutes les circonstances du trait d'Histoire que nous venons de rapporter, nous deplo-
rons les égaremens où se jette le cœur humain, dès qu'au lieu de consulter les Loix divines, il écoute & il suit inconsidérément les suggestions des passions charnelles, & les fausses lueurs de la politique humaine. — Nous devrions toujours nous défier des turbulentes émotions de la colère, de la haine, de l'esprit de parti, lors sur-tout qu'elles paroissent autorisées par des motifs de justice & de Religion. --- C'est un grand malheur pour un Peuple d'être gouverné par des Chefs qui manquent de sagesse & de vraie piété, qui ne répriment pas dès leur origine les déreglemens du vice; ou qui lorsque le désordre est parvenu à un excès qu'on n'oseroit plus tolérer.

se portent à le punir, non point avec la modération & la prudence qu'exige le bien public, mais avec l'emportement de la vengeance. Dans de pareilles circonstances, la corruption fait toujours les progrès les plus scandaleux, & les obstacles mêmes qu'on leur oppose enfin, deviennent souvent des sources de désastres & de calamités pour toute une Nation &c."

Mr. *Chais* en expliquant dans son excellent Commentaire le Cantique de *Débora*, observe que long-temps avant que les Grecs fussent sortis des ténèbres de l'ignorance, la Poésie avoit été déjà portée à un degré éminent de perfection parmi les Hébreux, dans la bouche de leurs Prophètes qu'échauffoit un enthousiasme véritablement divin; & il place avec raison ce morceau de Poésie au dessus des plus belles pièces des Poëtes Grecs & Latins. Mr. *MARZONNET* le caractérise très bien aussi: „ Rien de plus noble, de plus majestueux, de plus sublime. Partout on y voit éclater ce feu divin, ce céleste enthousiasme, qui distingue les Ecrits des Prophètes. La variété des images, la beauté des figures, la richesse

chesse des expressions, la grandeur des idées, l'élévation des sentimens; tout y respire une force d'imagination, une supériorité de génie, que les Sages du monde ne connurent point. Ce sont les élans inimitables d'une ame religieuse, qui s'élève jusqu'aux Cieux, & qui puise dans la source même des lumières, les vifs sentimens, les idées ravissantes dont elle doit être pénétrée, pour célébrer dignement les merveilles du Dieu fort. " Il n'appartenoit qu'au Chantre du Messie de tenter l'imitation de ce qui en effet paroît *inimitable*; M. Klopstock suppose dans son Poëme que *Débora & Miriam*, témoins invisibles des souffrances de Jésus sur la croix, expriment leur douleur par des chants doux & plaintifs; cet essai de Poésie Hébraïque passe pour un chef-d'œuvre & ne sera point déplacé dans cet Extrait (1). „ O le plus beau des „ hommes! Il étoit le plus beau des „ hommes; mais la mort, la mort sanglante l'a défiguré.

„ Mon coeur se fend; une sombre „ tris-

(1) Voyez la Traduction des dix premiers Chants du Messie, publiée à Paris en 1760.

„ tristesse m'environne mais il est
 „ le plus beau, le plus parfait de tous
 „ les Êtres créés, plus que tous les en-
 „ fans de la lumière! oui, tout couvert
 „ de sang, il est encore plus beau qu'eux
 „ tous, lorsque dans tout leur éclat,
 „ ils sont prosternés en adoration aux
 „ pieds de l'Infini!

„ Cèdres, jetez des larmes. Il étoit
 „ sur le Liban, ce cèdre qui gémit: if
 „ prêtoit son ombre au voyageur fati-
 „ gué; mais il a été taillé en croix!

„ Buissons fleuris de la vallée, attri-
 „ stez-vous: cette branche homicide
 „ croissoit près du ruisseau argentin;
 „ elle a été pliée en couronne autour
 „ de la tête de l'Homme divin.

„ Ces mains infatigables qu'il élevoit
 „ sans cesse vers son Père en faveur des
 „ pécheurs; ces pieds qu'ils ne se las-
 „ soient point de porter dans la cabane
 „ du malheureux: ses pieds & ses mains
 „ sont percés par le fer?

„ Ce front divin qu'il humilioit dans
 „ la poussière; ce front d'où couloit sur
 „ la montagne une sueur mêlée de sang:
 „ ce front est déchiré par la couronne
 „ ensanglantée!

„ Le glaive de la douleur perce l'âme
 „ de

„ de sa Mère! ... Prends pitié de ta
 „ Mère, Fils divin! soutiens-la; em-
 „ pêche-la de mourir? Si j'étois sa
 „ Mère, & que je fusse déjà dans le
 „ sein de la joie éternelle, le glaive de
 „ la douleur viendrait encore y percer
 „ mon ame!

„ *Miriam!* son oeil s'éteint: il ne res-
 „ pire plus qu'avec peine! Bientôt,
 „ hélas! il élèvera vers le Ciel son der-
 „ nier regard!

„ La pâleur de la mort, ô Débora!
 „ couvre ses lèvres flétries. Bientôt,
 „ bientôt, hélas! sa tête se penchera
 „ pour ne plus se relever!

„ Toi qui brilles là haut & qui éclai-
 „ res les habitans des Cieux, Jérusalem
 „ céleste! verse des larmes de joie; bien-
 „ tôt l'heure du sacrifice est passée!

„ Toi dont l'aspect souille la Terre;
 „ homicide Jérusalem, pleure sur toi!
 „ Bientôt le Juge viendra réclamer &
 „ venger son sang! Tous les Astres se
 „ sont arrêtés dans leur course; la Nature
 „ interdite est restée muette. Le Dieu
 „ souffrant, Jésus le Pontife éternel,
 „ est dans le Saint des Saints où il ré-
 „ concilie le genre humain!

„ Le

„ Le Globe de la Terre s'est arrêté;
„ le Soleil a cessé de luire pour les ha-
„ bitans de la poussière! Jésus, le Grand
„ Prêtre éternel est dans le Saint des
„ Saints, il réconcilie Dieu avec le
„ genre humain. ”



ARTICLE CINQUIEME.

MONDE PRIMITIF, analysé &
comparé avec le Monde moder-
ne, considéré dans les ORIGI-
NES FRANÇOISES, ou DIC-
TIONNAIRE ETYMOLOGIQUE
DE LA LANGUE FRANÇOISE; par
M. COURT DE GEBELIN, &c.

• *Second Extrait.*

La plupart des Savans qui ont cher-
ché l'origine de notre Langue,
n'ont vu dans le François qu'un Latin
corrompu; & préférant les étymologies
les plus étranges, les plus absurdes aux
étymologies simples & lumineuses que
leur auroit fourni la Langue Celtique,
Tome XLIX. Part. I. E ils

ils ont fait un cahos des origines de la Langue Française. M. DE GEBELIN a suivi une route toute différente, & comme on l'a vu dans notre premier Extrait, il a évidemment prouvé que le François descend du Celte, Langue primitive de l'Europe, que les anciens Habitans des Gaules avoient conservée dans toute sa pureté, tandis que les autres Nations Celtiques l'avoient déjà altérée par leur mélange avec divers autres Peuples. Il est vrai qu'elle s'altéra aussi dans les Gaules lors que les Romains y pénétrèrent : les Gaulois empruntèrent un grand nombre de mots Latins, ils adoptèrent même la prononciation Latine, & il se forma une Langue nouvelle, non par l'oubli total de la Langue Celtique, mais par son mélange avec la Latine. Ainsi deux couleurs en se mêlant ne se détruisent pas, mais s'altérant chacune mutuellement il en résulte une troisième qui sans être aucune des deux, tient de chacune.

Tel étoit l'état de la Langue des Gaulois, quand les Francs en firent la conquête; alors on y parla une Langue de plus, celle des Vainqueurs, c'est-à-dire,

re, la Thioïse, Théotisque ou Tudesque, la même que celle des Germains & des Allemands. On l'appella la Langue des François, & elle se parla à la Cour tant que les Monarques François régnèrent sur une partie de l'Allemagne; mais du moment que sous la troisième Race des Rois, les Peuples de la Germanie eurent choisi pour les commander des Princes de leur Nation, on ne parla plus la Langue Tudesque en France; & la Langue Romance ou Romane vulgaire, intermédiaire entre le Celte, le Latin, & le Tudesque ou le Franc, devint exclusivement à toute autre la Langue de la Cour, se perfectionna de plus en plus, & fut enfin appelée, dès le IX. Siècle, la *Langue Française*. Dans le quatrième Article de son Discours préliminaire, M. DE GEBELIN présente un tableau très bien fait des révolutions & des progrès de cette Langue jusques à l'établissement de l'Académie Française, & il a toujours soin de rapporter quelques morceaux de prose ou de poésie propres à faire connoître l'état de la Langue dans chaque Siècle. Nous ne saurions le suivre dans ces détails quelque intéressans qu'ils soient, &

nous nous bornerons à donner un échantillon du langage du Xe Siècle. On fit alors une Version des Livres de Samuel & des Rois: voici comment on rendit les derniers versets du Chap. I. du premier Livre des Rois: *Anna al tabernacle ne vult retourner, j'esque lui fust de l'enfant à Deu presenter, que à remanance i poust ester; mais puisque il out set aux passied, la mere aturnad un bel present de flur, de sa pecunie & de fiex vin, & menad l'enfant j'esque en Sylo. Del present out primes Deus sa part, puis al Evêste fust bel regard, & si li dist: Sire, Sire entent à mei. Jo sui la tue ancele ki ja devant tei preieres fis, e pur cest enfant dunt Deurequis, il me le dunad à sun plaisir, e jo li rend pur lui servir. Se il te plaist, receif l'enfant que serve à Deus dès ore en avant. E puis urad Anna, se dist, mis quers est esléexciez, &c.*

L'Auteur de cette Version a mis envers le Cantique d'Anne qui se trouve dans le Chapitre suivant, & nous allons en rapporter un morceau pour donner une idée de la Poésie de ce temps-là:

*Li arcs des forz est surmuntez
E li-fieble sunt efforciez.*

Ki

*Ki primes furent jafiez,
Ore se sunt pur pain luez,
Et li fameillus sunt asaziez.
Puisque la baraigne plusurs enfantad,
E cele ki mulz out enfanz a febliad.*

On voit, dit M. DE GEBELIN, par ces premiers monumens de la Langue François, que son génie étoit déjà formé; qu'il différoit essentiellement de celui du Latin, marquant les cas par des articles & par des prépositions, & non par des terminaisons comme les Grecs, les Latins & même les Allemands. *Etre* & *avoir* y servent déjà à conjuguer les verbes, en sorte que si par ses mots cette Langue paroît Latine, elle en diffère absolument par sa forme. Notre habile Auteur termine ce 4^e Article par l'indication des Dialectes de l'ancien François, & par la notice de quelques Ouvrages écrits dans ces Dialectes.

Dans le 5^e Article il traite des familles de mots & de leurs causes, & d'abord il observe que les familles immenses que forment les mots dérivés d'une même souche, d'un seul mot tige de tant d'autres, ne furent point formées par le hasard, mais qu'elle seurent toujours pour base la Nature & la raison dans notre

Langue comme dans les autres. Il indique ensuite les causes qui conduisirent les hommes à réduire les mots fondamentaux du Langage à un petit nombre, & à élever sur ce petit nombre la masse entière des mots. Ce détail offre des objets intéressans & nouveaux : on y voit en particulier que chaque mot dérivé renferme constamment & les élémens vocaux du mot radical, & un rapport plus ou moins étroit avec sa signification. „ Ainsi, comme tout est lié dans la Nature, & qu'avec le moins d'élémens qui se puisse, elle produit tous les êtres; de même les Hommes, ses fidèles imitateurs lièrent tous leurs mots entr'eux, & les dérivèrent avec autant de facilité que de justesse, d'un très petit nombre de mots simples & primitifs. -- Les Langues ne se forment & ne s'agrandissent qu'insensiblement, suivant que le besoin ou la réflexion exigent de nouveaux signes pour exprimer de nouvelles idées. D'abord, on donna des noms aux êtres physiques dont on étoit environné : on en donna ensuite aux effets de l'industrie ou aux objets relatifs aux Arts, à mesure que ceux-ci se développèrent ; on en donna

na également aux objets spirituels, intelligens ou moraux, lorsque l'homme, après s'être promené au dehors sur toute la Nature, rentrant au dedans de lui-même, découvrit en lui des rapports étonnans avec ce Monde qu'il venoit de parcourir, & chercha à rendre sensibles par ces rapports des objets qui ne tombent pas sous les sens. De là résultent trois suites de mots très distinctes; trois Dictionnaires dans le Langage, qu'il ne faut jamais confondre, mais qui doivent servir de guide pour classer les mots de chaque Peuple, & pour juger de l'étendue de leurs connoissances & des progrès de leur raison. Ces trois Dictionnaires sont : le Dictionnaire Physique, le Dictionnaire des Arts, le Dictionnaire Intellectuel; Dictionnaires de l'Homme sauvage ou couteux, de l'Homme agricole ou sédentaire, & de l'Homme moral ou éclairé, leur réunion forme les Langues véritablement dignes de ce nom, de même que la réunion de ces trois êtres en un seul, forme l'Homme civilisé, l'Homme par excellence."

M. DE GEBELIN trace le plan de ces trois Dictionnaires, & passant ensuite à la formation des mots il montre qu'ils n'ont jamais été choisis au hazard,

zard, mais qu'ils portent toujours leur raison avec eux-mêmes. La Nature nous enseigna à désigner tout être qui produisoit un son, ou qui faisoit entendre quelque bruit, par l'imitation de ce bruit ou de ce son. Ainsi tandis que les animaux étoient nommés par l'imitation de leurs cris, les êtres inanimés étoient désignés par l'imitation du bruit qui leur étoit propre. L'homme désigna également par un moyen semblable ses cris, ses mouvemens, ses sensations & leurs effets, source immense de mots. A ces mots se joignirent tous ceux qu'on forma, en peignant les qualités qu'on remarquoit dans un objet, par des sons vocaux analogues à ces qualités: telle étant la nature de ces sons qu'au moyen de leurs propriétés différentes, on peut les appliquer chacun en particulier à des objets différens: ainsi les sons doux furent choisis pour désigner les objets agréables & doux, tandis que les sons rudes étoient réservés pour les objets désagréables & rudes. Ces diverses espèces de mots, dont les premiers furent appelés *onomatopées*, & dont les derniers peuvent être appelés *pittoresques*, forment l'ensemble

ble des mots naturels & primitifs : mots que chacun entendit sans peine & qu'on ne put jamais oublier ; mais ces mots furent bientôt épuisés, & cependant il restoit encore une foule d'idées à peindre, & d'objets à nommer. On eut donc recours à divers moyens que notre habile Auteur détaille, & que nous allons indiquer sommairement.

1. *Dérivation*. Lors qu'on eut désigné les idées principales & essentielles, il ne fut pas difficile de trouver des noms pour les idées accessoiress ou subordonnées : on leur donna le nom de l'idée principale en les modifiant d'une manière conforme à la nature de l'idée subordonnée. Ainsi naquirent tout ce qu'on appelle Adjectifs, Verbes, Adverbes, Prépositions : ces mots furent autant de *dérivés* des mots radicaux. & il n'existe aucun verbe, aucun adjectif, &c. qu'on ne puisse ramener à un nom, à une racine primitive, & qui ne doive y être ramené si on veut en connoître l'étymologie. Les verbes relatifs aux opérations du corps, par ex. prennent leurs noms des parties du corps même qui servent à ces opérations. *Sentir* vient du mot *sens*, *manier* de main,

labourer de labour. Il en est de même des verbes semblables que nous tenons de Langues plus anciennes. *Ouir* vint d'*ous*, oreille; *aider* de *aid*, main; *prendre* en Latin *pre-bend-ere*, de *band*, la main. D'autres verbes se formèrent des noms des objets dont ils font l'effet: *crayonner* de *crayon*, *moissonner* de *moisson*. D'autres au contraire se formèrent du nom de leurs effets: ainsi *dire*, en Latin *dicere*, vint de *di*, lumière, parce que *dire* c'est mettre au jour sa pensée. Il en fut de même des adjectifs; ils se formèrent également des noms avec des modifications ou des terminaisons qui leur furent propres. De *jus*, sauce, potage, les Latins firent *justus*, juste, mot-à-mot celui qui donne à chacun la portion de potage qui lui revient. De *lumen*, lumière, on fit *lumineux*, &c.

2. *Composition*. De deux ou trois mots on en fit un, & l'on forma ainsi des mots composés, tels que *porte-voix*, *tourne-sol*, *lieu-tenant*, *passe-par-tout*. On diversifia le sens des mots en les faisant précéder d'une préposition; du verbe *mettre*, par ex. on fit *admettre*, *commettre*, *démettre*; de *vox*, voix, *invoquer*.

3. *Com.*

3. *Comparaison.* L'Homme n'a pas seulement la faculté d'envisager les objets en eux-mêmes, il a encore celle de les comparer entr'eux & d'en considérer les rapports. De là sont résultés une multitude de mots, sans augmenter le nombre des primitifs. On n'a eu qu'à transporter à un objet le nom qui en désignoit déjà un de la même nature. Ainsi comme le mot *mar* exprimoit l'idée de lumière, on l'a pris pour la racine des noms des objets qui ont quelque trait à la lumière; de là sont venus le mot Grec *be-mer-a*, jour, l'Oriental *a-mar*, parole, dire.

4. *Epithètes, & mots abstraits.* Les idées des rapports furent toujours des idées primitives: dès que l'homme intelligent exista, il aperçut les rapports des êtres; ouvrit-il les yeux? il acquit l'idée de lumière, & celles de grandeur & de petitesse, d'égalité & d'inégalité, de hauteur & de profondeur, de longueur & de largeur. Etendit-il la main? il trouva résistance ou vuide, solidité, ou fluidité, dureté ou mollesse. Le goût lui donna les idées du bon & du mauvais, du doux & de l'amer, &c. Ainsi les seules sensations physiques lui procu-
rè-

rèrent une multitude d'idées simples; & devenant une source abondante de rapports, elles occasionnèrent quantité de mots généraux dont chacun devint le nom de plusieurs objets unis par ce rapport commun. C'est de cette branche de mots que naquirent les *Epithètes*, espèce de mots très abondans, mais presque tous formés par ellipse & qui peignent moins ce que les objets sont en eux-mêmes que les rapports qu'on y découvre. Ces mots savans, riches, grands, petits, sont formés par ellipse, comme si on disoit les personnes qui sont douées de savoir, de richesse, d'élévation, ou de puissance, &c. Tous les noms formés de ceux-là, tels que savoir, richesse, grandeur, petitesse, blancheur, couleur, rondeur, &c. entrent donc nécessairement dans la classe des épithètes; ils ne désignent que des modifications & non des êtres: ce furent des mots abstraits.

5. *Mots figurés.* Jusques ici tous ces mots primitifs, dérivés, composés, abstraits, n'ont peint que des objets physiques ou des modifications physiques de ces objets: mais les objets qui constituent le Dictionnaire intellectuel n'ont point

point de corps, ne tombent pas sous les sens : comment les imiter ? En comparant l'idée qu'on avoit d'un être intellectuel avec celle des objets physiques qui lui sembloient les plus analogues : ainsi se formèrent les mots *Dieu*, *esprit*, *ame*, *pensée*, *vertu*, *vice*, &c. *Di* signifioit la lumière : mais quel Être plus lumineux que celui qui est le père de la lumière ? il fut donc appelé *Dieu*, ou la lumière par excellence. Rien de plus subtil que l'esprit : c'est une vapeur qu'on ne peut saisir, qui ne tombe pas sous les sens : on le compara donc à ce souffle qui forme la *respiration* : de là son nom. Ce qui dans nous fut envisagé comme la cause qui nous anime, en fut appelé *anima*, mot que nous avons altéré dans le mot *ame*. Cette ame considère ses idées, elle les pèse pour les comparer, pour en tirer des résultats : ce que les Latins appelloient *pensare* ; de là le mot *pensata*, pensée, chose pesée, réfléchie, considérée, &c qui est une ellipse. Ce qui nous porte au bien avec force fut appelé *vertu*, *virtus* en Latin, du mot *vires*, forces. Le penchant au mal, ce penchant contre lequel il falloit s'armer, qu'on devoit

éviter, s'appella *vice*, *vitium*, mot-à-mot, ce qu'il faut éviter. Ainsi se formèrent les mots figurés: ils furent aussi abondans que les mots physiques, car tout mot physique peut être pris dans un sens abstrait, & tous le furent. C'est ainsi, par ex. que les noms de toutes les parties du corps se prirent dans des sens figurés. La main fut la *puissance*; l'oeil, *vigilance*, soif, garde; le nez, sagacité, pénétration, &c. Les mots figurés peuvent se rapporter à ces trois classes: 1. Le sens de *Synecdoque*, figure qui consiste à désigner un objet par une de ses parties; à dire, par ex. *trente hivers* pour trente années, ou *trente voiles* pour trente navires. 2. Le sens de *Metonymie*, figure par laquelle on transporte le nom d'un objet à un autre qui a quelque liaison avec lui, qui en est la cause ou l'effet: ainsi quand on appelle une lance, *frêne*, *sapin*, &c. & un vaisseau *pin*, on prend les noms de ces arbres dans un sens figuré. 3. Le sens de *Métaphore*: cette figure consiste à transporter le nom d'une chose à une autre qui pût lui être comparée par ses qualités; par ses effets, &c. C'est dans ce sens qu'on dit la *plaine liquide*, la

che-

chevelure des arbres, les ailes d'une maison, d'une armée, &c.

6. *Significations restreintes.* Les mots subissent diverses révolutions : souvent ils sont employés d'abord dans un sens étendu, ou ils sont pris en bonne part ; & dans la suite, ils ne se prennent plus que dans un sens restreint, ou en mauvaise part. Entre les mots qui ont été resserrés à un sens particulier, on peut mettre la plus grande partie des mots consacrés par la Religion. *Eglise*, signifioit auparavant assemblée, convocation ; *Prêtre*, vieillard ; *Evêque*, surveillant ; *Pape*, père, papa ; *Concile*, assemblée de vieillards ; *Légat*, envoyé ; *Bref*, petite lettre. Entre les mots qui après avoir été pris en bonne part, se sont pris en une mauvaise, on peut mettre *Astuce*, qui formé du Grec *Astu*, Ville, désignoit dans l'origine la politesse des habitans des Villes, leur finesse, leurs grandes perfections. *Vilain*, qui formé de *Villa*, maison des Champs, désignoit les habitans de la Campagne. *Payens*, qui formé de *Pagus*, contrée, canton, étoit le nom des habitans du Canton. *Contagion* ne signifioit que contact. *Démon*, un génie, un Etre divin,

yin, distingué par une puissance & par un savoir surnaturels.

7. *Sens négatif.* A toutes ces causes qui multiplient les dérivés d'un même mot, il faut en ajouter une qui n'a pas peu contribué à dérouter les Etymologistes. C'est que, tout mot radical n'exprime pas seulement les idées positives relatives à un objet, à un point de vue déterminé, mais qu'il désigne en même temps les idées négatives qui se rapportent au même objet. Ainsi il n'y a aucun mot négatif dans quelque Langue que ce soit, qui ne tienne à un mot positif: les mots négatifs *rien*, *point*, *goute*, *néant*, *nul*, *pas*, &c. tiennent tous à des mots positifs Latins ou François; aux Latins *rem*, *ens*, *ull*, qui désignent une chose, un être, l'unité; & aux mots François un *point*, une *goute*, un *pas*. Le Latin *nemo*, personne, est la réunion des deux mots *non homo*, nul homme.

Le reste au Trimestre prochain.





ARTICLE SIXIEME.

MEMOIRES CONCERNANT LES CHINOIS &c. Tome III.

Second Extrait.

Nous avons déjà parlé de quelques-uns des illustres Chinois, dont on a rassemblé les portraits dans ce Volume. Parmi les Personnages que leurs vertus, leurs services, leur Science ou leurs exploits ont immortalisés, il en est aussi qui semblables à *Erostrate* doivent leur célébrité au crime, & qui seroient peu connus de la postérité s'ils n'eussent été l'horreur & le fléau de leurs contemporains. Tel est l'Empereur **TSIN-CHE'-HOANG-TY**, surnommé *Incendiaire des Livres*. Ce n'est pas seulement son portrait qui a trouvé place dans ce Recueil, c'est l'histoire entière de sa vie, avec toutes les particularités qui ont précédé sa naissance & suivi sa mort. Les premières sur-tout sont très remarquables. Ce Prince étoit réputé fils d'un riche marchand du Royaume de *Tchao*, & d'une fille que ce même Marchand

Tome XLIX. Part. I. F

chand avoit achetée non pour en faire sa légitime épouse mais sa concubine. On sent que pour expliquer comment le Marchand parvint à faire passer son fils pour celui du Roi , il a fallu ou l'imagination d'un Romancier , ou la réunion des circonstances les plus bizarres ; nous ne nous arrêterons pas à cette discussion plus curieuse qu'utile. Il est plus intéressant de savoir ce qui déterminâ Ché-Hoang-Ty à faire brûler des Livres qui depuis tant de siècles étoient l'objet de la vénération des Chinois. Ce Prince voluptueux, vain, & cruel, étoit dans le cas de ces Grands *qui redoutent les Gens de Lettres, par la même raison que les voleurs craignent les réverbères* (1). Souillé de crimes, il aspirait pourtant à la louange ; d'indignes flatteurs la lui prodiguèrent, mais parmi les Lettrés il se trouva des Sages courageux qui lui opposant l'exemple & les maximes des anciens Empereurs, lui firent entendre des vérités humiliantes pour son orgueil. De là sa haine pour les Lettrés & les Livres ; il crut anéantir les Savans

(1) Ce mot ingénieux de M. de Clos a été ^{en} cité dans la Partie précédente de ce Journal.

en leur ôtant l'aliment de la Science. Les coupables vont souvent au devant des maux qu'ils redoutent le plus! *Che-Hoang-Ty* craignoit la mort jusqu'à ne vouloir pas souffrir qu'on proférât en sa présence le moindre mot qui pût lui en faire naître l'idée, jusqu'à ne vouloir pas qu'on le dit malade; par cette raison lorsqu'il se sentit frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau, il négligea durant quelques temps les précautions nécessaires en pareil cas & personne n'osa l'avertir du danger où il étoit. *Li-jée*, digne Ministre de ce Tyran, cacha sa mort pour faire tomber la Couronne sur la tête d'un fils cadet de l'Empereur, & dépêcha, au nom de *Hoang-ti*, un Courier au Prince *Fou-sou* l'héritier légitime & à *Mong-tien* Généralissime des Troupes Impériales, qui leur portoit l'ordre de se donner la mort. *Fou sou* dans cette occasion poussa le respect filial jusqu'au fanatisme. Le courier ayant assemblé les deux illustres proscrits, leur présenta les dépêches dont il étoit chargé. A la lecture de cet ordre cruel, le Prince poussa un profond soupir & laissa couler quelques larmes; puis, se rassurant : *Je mourrai donc*, dit-il, *puisque mon Père le veut*. Il alloit

s'exécuter sur le champ, quand *Mong-*
tion l'arrêta & lui dit: „ Ce n'est point
 „ ainsi, Seigneur, qu'on en agit quand
 „ on veut se défaire de deux hommes
 „ tels que vous & moi; vous Héritier
 „ présomptif de la Couronne; moi Gé-
 „ néralissime des Troupes de l'Empire.
 „ Il y a là du mal entendu, ou tout au
 „ au moins, quelque chose d'inexpli-
 „ cable. J'ai actuellement trois cens
 „ mille hommes sous mes ordres; on
 „ ne m'en ôte point le commandement,
 „ on ne nomme personne à ma place,
 „ & l'on veut que je me fasse mourir.
 „ Nous nous donnerons toujours assez
 „ tôt la mort, si telle est véritablement
 „ la volonté de votre père; mais aupa-
 „ ravant, il faut s'en éclaircir. ” —
 „ Pourquoi attendre & nous informer
 „ de nouveau, *répondit le Prince*? L'or-
 „ dre qu'on vient de nous remettre est
 „ visiblement de l'Empereur, j'y vois
 „ l'empreinte de son sceau; il ne m'en
 „ faut pas davantage. Un fils doit, par
 „ dessus tout, obéir à son père, & un su-
 „ jet à son maître. L'Empereur, mon
 „ père & mon maître, veut que je meu-
 „ re; je lui rends ce qu'il m'a donné,
 „ je lui donne ce que je lui dois. ” A
 ces

cés mots, il s'enfonce un poignard dans le sein, & tombe mort aux pieds de *Mong-tien*. Ce Général ne crut pas devoir l'imiter. Il se rendit à la Cour pour se justifier des crimes qu'on pouvoit lui avoir imputés; mais à peine fut-il arrivé qu'on le chargea de fers, & quelque temps après on le fit périr par le poison.

Pendant que *Che-Hoang-Ty* poursuivoit avec fureur l'extinction des monumens littéraires, de ceux sur-tout qui expliquoient la morale & détailloient les usages de la vénérable Antiquité, un Lettré ne craignit point de s'exposer à toute la rigueur des Loix pour préserver de l'incendie un exemplaire du *Chou-King*, & quelques autres Livres dont il faisoit plus de cas que de sa propre vie. Cet homme qui étoit en même temps un Savant du premier ordre, un Magistrat intègre, & un Sage, se nommoit *Fou-cheng*. A ce nom, on ajoute celui de *Tsé-king*, qui signifie *vil disciple qui n'est digne que de mépris*. Ce nom qu'il prit lui-même par modestie lors qu'il n'étoit encore qu'écolier, & dont il se glorifia le reste de ses jours, lui valut de n'être point inquiété, comme le furent quanti-

té d'autres de la même profession que lui. Il étoit né dans un village, de parens pauvres; les Lettrés des environs s'y rendent de temps en temps pour honorer sa mémoire, qu'ils respectent à l'égal de leurs ancêtres. „ Aussi-tôt qu'il vit le feu de la persécution s'allumer contre les Livres, il renonça à tous les emplois & se retira dans son village. Il avoit trouvé le moyen de mettre à couvert un exemplaire du *Cbou-king*, & quelques autres Livres qu'il crut mériter le plus d'être conservés; il les cacha dans l'épaisseur d'un mur, pour les en tirer ensuite quand le temps auroit amené des circonstances plus favorables. Uniquement occupé du souvenir de ses anciennes études, il en parloit sans cesse avec ceux de ses compatriotes & de ses voisins qu'il avoit choisis pour amis. -- Il me semble le voir ce bon Lettré réciter de longues tirades du *Cbou-king*, -- parler avec transport des vertus des Princes de la haute antiquité, de la sagesse de leur gouvernement, de l'utilité de ce qu'ils avoient établi, & de tout ce qu'ils avoient fait pour assurer le bonheur des peuples; & finir par dire à ses disciples, la larme à l'œil: Voilà ce que j'ai

j'ai appris autrefois dans ces écoles dont il ne reste plus que le souvenir, &c. " Cette instruction verbale, la seule que *Fou-Cbeng* osât se permettre dans son exil volontaire, fut la plus douce comme la plus chère de ses occupations pendant tout le temps que les *Tsin* furent encore sur le Trône. Mais sur la fin du règne de *Eulb-ché-boang-ti* il fut obligé de prendre la fuite pour mettre ses jours à couvert de la fureur des gens de guerre, qui s'étant emparés des lieux circonvoisins y mettoient tout à feu & à sang. Lorsque le grand *Lieou-pang*, environ dix ans après, eut réuni l'Empire sous sa domination, les Lettres recommencèrent à germer, il fut libre à chacun de les cultiver. *Fou-cheng* se ressouvint des Livres qu'il avoit cachés, & retourna dans son pays. Il apprit chemin faisant que son village avoit été renversé de fond en comble, & qu'il n'y restoit plus que quelques mesures abandonnées. Il ne laissa pas de s'y transporter, fouilla dans les décombres, & à force de travail & de patience il vint à bout de retrouver une partie de ce qu'il cherchoit. Avec ce secours & à l'aide de sa mémoire, il mit en ordre vingt neuf arti-

cles du *Cbou king*. Il revit ses anciens disciples, en fit un grand nombre de nouveaux, & c'est à leur Ecole que la Chine est redevable de ce qu'elle fait de plus certain sur les commencemens de sa Monarchie. Les Savans qu'a produits cette Ecole, se conduisoient d'après des maximes dont l'une sur-tout n'a pas été adoptée par certaines Académies d'Europe. Il avoient pour loi „ de ne jamais se louer entr'eux, de ne „ jamais blâmer les autres, de ne ja „ mais disputer. ” L'amour des Lettres se perpétua dans la famille de *Fou-cheng*, & la vie de *Fou-tchan* son arrière petit-fils nous fourniroit des anecdotes intéressantes si nous n'avions besoin de l'espace qui nous reste pour faire connoître deux personnages plus remarquables encore.

L'Histoire des Grecs & des Romains ne fournit pas un plus bel exemple de courage, de fidélité, de dévouement que celui qu'offrit Sou-ou dans le cours d'une longue vie, tissée d'actions héroïques. Ce grand homme envoyé en Ambassade chez le Roi des Tartares *Hiong-nou*, avoit pour second un lâche qui se laissa entraîner dans

dans un complot. Le Roi pénétré d'estime pour *Sou-ou* feignit cependant de le croire coupable, afin de pouvoir lui offrir la vie avec l'abolition de son prétendu crime s'il vouloit se fixer chez les *Hioung-nou*. *Je vais te convaincre que je ne cherche pas à vivre*, répondit *Sou-ou* à l'envoyé du Prince, & tirant son sabre il se porta un coup qui le fit tomber sans connoissance aux pieds du Ministre. Heureusement la plaie n'étoit pas mortelle; les secours qu'on lui prodigua furent efficaces, & le Roi lui fit dire qu'il étoit convaincu de son innocence. Ce Prince résolut de se l'attacher s'il étoit possible, par le lien des richesses & des honneurs. Il employa dans ce dessein le ministère de *Oeui-liu*, transfuge Chinois, qu'il avoit séduit par les mêmes moyens. *Sou-ou* rejetta avec indignation les offres du Prince Tartare, qui résolut alors de lui faire éprouver les horreur d'une mort lente, dans l'espérance qu'il pourroit enfin le fléchir en lui accordant avec la vie les autres avantages qu'il lui avoit déjà fait proposer. Il le condamna à être jetté dans une fosse profonde, où on devoit le laisser mourir de faim, à moins qu'il ne demandât

humblement sa grace & ne s'engageât au service des Tartares. Cet arrêt fut exécuté. L'intrepide *Sou-ou* descend dans la fosse, n'emportant pour vêtemens que quelques méchans haillons de laine. Le Sage se détermine suivant les circonstances. Quand il crut qu'on pouvoit le soupçonner avec quelque fondement d'avoir commis un crime dont la honte eût réjailli sur son Prince & sur sa Nation, *Sou-ou* se regardant comme indigne de vivre, voulut se donner la mort. Quand il fut persuadé que personne ne doutoit de son innocence, il n'oublia rien pour conserver sa vie. Il se servit de ses haillons mêmes pour tâcher de prolonger des jours, qu'il ne désespéroit pas de pouvoir employer encore au service de son Maître. Il en déchira une partie qu'il mit en parcelles, & avec la neige qui tomboit en assez grande quantité dans la fosse, il se fit un mets d'un nouveau genre. Ses gardes & ceux qui alloient de temps en temps pour s'assurer de sa mort, ou pour lui demander s'il ne vouloit pas vivre aux conditions qu'on lui avoit proposées, ennuyés de le trouver toujours vivant & toujours plus

plus ferme dans la résolution de mourir fidèle à son devoir, commencèrent à regarder comme un prodige ce qu'ils ne croyoient pas pouvoir se faire naturellement. Ils le représentèrent au Roi comme un esprit, ou le favori de quelque esprit qui lui fournissoit d'une manière invisible sa nourriture de chaque jour. ---

Eh bien, répondit le Roi, puisque c'est un homme extraordinaire, il faut le mettre dans le cas de faire des choses extraordinaires. Qu'on le tire du lieu où il est, & qu'on le conduise jusques sur les bords de la mer. Là on lui donnera des moutons à garder sans mélange d'aucune brebis, & on lui promettra de ma part, qu'aussi-tôt que ces moutons auront mis bas des petits & auront du lait pour les nourrir, il sera renvoyé dans sa patrie avec toutes sortes de bonheurs. On tira le Chinois de sa fosse, on lui représenta encore que forcé de vivre sous une domination étrangère, il étoit absurde d'aimer mieux y être dans la misère qu'au sein de l'abondance & des grandeurs. Je n'ai pas craint de mourir, répondit Sou-ou, je ne crains pas de vivre. Qu'on m'accable sous le poids des travaux; qu'on me fasse

ressentir tous les effets de la plus cruelle tyrannie ; je suis prêt à tout &c. Il n'accusa point le Ciel, ne murmura point contre l'injustice des hommes ; mais avec cette résignation absolue, cette égalité d'ame qui fait le caractère du Sage, il commença ce nouveau genre de vie, comme si ç'eût été la profession de ses pères. Les cinq ou six premières années, furent pour lui la plus terrible épreuve à laquelle il eût jamais pu s'attendre. Le lieu de son exil étoit un désert sablonneux où ne croissoit tout au plus que quelques herbes ; & ceux qui devoient lui apporter la portion de nourriture qu'on ne peut refuser au plus vil d'entre les esclaves, ou ne venoient pas au temps marqué, ou ne venoient point du tout. N'ayant bientôt plus de vêtemens pour se couvrir, plus de grains, ni autres choses semblables pour se nourrir, il ne lui resta que sa fermeté pour toute consolation & son industrie pour tout secours. Une petite forêt devint sa ressource ; il y trouva de quoi faire des arcs & des fleches pour la chasse & des filets pour la pêche ; il mit tout à profit. Le Roi fit encore diverses tentatives pour corrompre sa fidélité ; il lui dé-

députa un Chinois nommé *Liling*, son ancien ami, qui injustement accusé d'avoir trahi l'Empereur, avoit reconnu le Roi des Tartares pour son Maître. *Votre vieille Mère est sans appui & sans secours*, dit *Liling* à son ami, *l'Empereur n'a pas seulement daigné se souvenir d'elle. Votre épouse n'entendant plus parler de vous a passé dans un autre lit. --- Pour l'amour de qui voulez-vous souffrir tant de maux?* Rien ne put ébranler la constance de *Sou-ou*. Enfin, après tant d'infortunes, il eut la joie de revoir sa patrie; il y fut reçu aux acclamations du peuple & comblé d'honneurs par le Souverain. Le temps lui amena quelques nouvelles disgraces; mais il rendit encore d'importans services à l'Etat, & le reste de ses jours s'écoula dans une tranquillité inaltérable. „ L'Empereur le regardoit comme son ami, & le peuple ne voyoit dans sa personne qu'un protecteur sincère & désintéressé. Sans envieux, parce qu'il ne faisoit ombre à personne; sans ennemis, parce qu'il faisoit du bien à tous; il goûtoit en paix tous les fruits de la gloire, de la bienfaisance & de la vertu. Tout ce que la fortune peut faire sentir de plus

ri-

anciens & modernes non encore débrouillés. A la tête d'un nombre de Savans choisis, elle travailla dans cette Bibliothèque avec un succès qui fit l'admiration de tous les Lettrés, & qui surpassa ses propres espérances. Elle tira du profond oubli dans lequel elles étoient ensevelies, quelques productions utiles des Savans des siècles passés; elle expliqua avec une clarté qui ne laissoit rien à desirer quelques bons Ouvrages des Savans modernes qu'une trop grande obscurité, & un goût tout-à-fait bizarre rendoient presque inintelligibles. Elle s'éleva, sans y prétendre, au rang des plus sublimes Auteurs, parmi lesquels la finesse de son goût, la beauté de son style, la profondeur de son érudition, & la justesse de sa critique lui firent décerner une place distinguée. Elle s'abassa, le voulant bien, jusqu'au niveau des femmes les plus ordinaires, auxquelles par la simplicité de ses mœurs, par son assiduité à vaquer aux affaires domestiques, & par son attention scrupuleuse à ne négliger aucun des menus détails du ménage, elle ne dédaigna pas de se rendre semblable, pour leur apprendre que dans quelque poste qu'elles

puis-

puissent se trouver, quel que soit le rang qu'elles occupent, les devoirs particuliers du sexe doivent toujours être remplis par préférence, & être regardés comme les plus essentiels & les premiers de leurs devoirs. Jouissant de tous les honneurs qu'on accorde aux talens & au vrai mérite quand ils sont reconnus; estimée des Gens de Lettres, dont elle étoit regardée comme l'oracle; respectée des personnes de son sexe, auxquelles néanmoins elle n'avoit pas craint de dire les plus humiliantes vérités, elle vécut jusqu'à une extrême vieillesse, dans le sein du travail & de la vertu, toujours en paix avec elle-même & avec les autres. Puisse le précieux souvenir de ses vertus & de son mérite, la faire vivre dans les siècles à venir, jusques chez les plus reculés de nos descendans !"

Ce Volume est terminé par des notices très curieuses & très détaillées de quelques plantes, arbrisseaux, &c. de la Chine; nous ne pourrons presque que les indiquer. 1. Le *Nénuphar* de Chine. Cette plante aquatique a de très belles fleurs, qui ornement les bords des grands bassins, des étangs &c. Comme elles sont

Tome XLIX. Part. I. G plus

plus grosses que les plus gros pavots, d'un blanc ou d'un rouge fort éclatant, & qu'elles s'épanouissent en rose, elles tranchent admirablement sur le verd des feuilles: les boutons même ajoutent à la variété & à l'éclat du tableau. Les Poètes les plus célèbres ont chanté les promenades en bateau, sur-tout au clair de la lune, dans les étangs bordés de Nénuphars en fleurs. La graine de Nénuphar se mange en Chine comme les noisettes en Europe. La fleur, le fruit & la racine servent en Médecine. 2. Le *Tu-lan*; cet arbre qui s'élève de terre à la hauteur de 30 & même 40 pieds, ressemble quand il est en fleurs, à un noyer dont les branches rangées en tête de pin seroient couvertes de beaux lys. On confit au vinaigre ou au gingembre les boutons de ces fleurs; c'est un assaisonnement de plus pour les riz. 3. Le *Tsieu-bai-tang*; c'est une fleur que les Poètes Chinois célèbrent comme ceux d'Europe parlent des roses & des lys. 4. Le *Mo-li-bo*, espèce de jasmin, précieux à cause de sa beauté & du parfum exquis de ses fleurs. Le moins que coûte un pied prêt à donner ses fleurs, c'est cinq à six onces d'argent; il y en a de dix

dix & douze onces. Les confiseurs & liquoristes font grand usage de ces fleurs, les teinturiers se servent de ses baies, la Médecine emploie les unes & les autres dans les ardeurs de poitrine, les échauffemens d'entrailles, la rétention d'urine, &c. 5. La *Châtaigne d'eau*. Soit que les Chinois aient été plus attentifs que nous à profiter des dons du Créateur, ou que les climats de ce grand Empire soient plus favorables aux plantes aquatiques, ils en cultivent un très grand nombre dont on n'a pas l'idée en France. — Ils cultivent dans l'eau plusieurs plantes dont les racines & les fruits sont les délices des meilleures tables. " Le Gouvernement a soin de faire planter des châtaigniers dans les étangs: le fruit, rafraîchissant & agréable en été, peut, lors qu'on l'a séché, être réduit en farine, & faire une très bonne bonillie. 6. Le *Lien-Kien*, ou *Ki-teou*, plante aquatique très singulière, que les Chinois rangent dans la classe des Nénuphar. La graine fournit une bonne farine dont on fait des gâteaux. 7. Le *Kiu-hoa* ou la *Matricaire* de Chine; cette plante est remarquable par la légèreté de ses branches, la belle décou-

pure de ses fanes, la grosseur, la beauté, l'éclat, la durée de ses fleurs prodigieusement variées pour la figure & pour la couleur. On en compte au delà de 300 espèces. La matricaire cultivée est douce; on en mange les branches cuites, ou en salade. La fleur entre dans quelques confitures, se prend en infusion comme le thé, & donne son nom à une espèce de bière où on dit qu'elle entre. 8. Le *Mou-tan*; c'est une Pivoine ligneuse qui s'élève en arbrisseau, étend ses branches, pousse des tiges, & forme une tête aussi grosse que celles des plus beaux orangers de caisse. On l'appelle aussi *Hoa-ouang*, roi des fleurs, à cause de sa beauté; & *Pé-leang-kin*, cent onces d'or, à cause du prix excessif où les curieux portèrent autrefois certaines espèces. Sa culture est l'amusement favori des grands, des riches & des gens de lettres. 9. Le *Té-biang-boua*, c'est-à-dire, fleur qui sent la nuit; ainsi appelée parce qu'elle n'a presque aucune odeur pendant le jour, au lieu que la nuit elle est si douce, si suave, & d'un parfum si exquis, qu'on ne connoît aucune fleur à qui on puisse

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 161

puisse la comparer. 10. Le *Pé-gé-bong*. Cet arbrisseau est remarquable par la beauté de ses fleurs, par leur singularité, & sur-tout par leur durée, qui lui a fait donner le nom de *pé-gé-bong, rouge de cent jours*. Il fleurit à Pé-king au commencement de juillet. Ses fleurs forment des bouquets au bout des branches, & se succèdent tellement les unes aux autres qu'elles durent jusqu'à la fin de Septembre, si l'on a l'attention de les défendre du grand soleil. 11. Le *Jujubier*. Les Chinois n'ont rien négligé pour perfectionner la culture de cet arbrer, dont le fruit est très abondant & digne de paroître sur les meilleures tables. On l'ente sur des pruniers, des cerisiers, des pêchers, des abricotiers, & en particulier sur l'arbre des figues caques; par ce moyen on est parvenu à se procurer d'excellentes jujubes de plusieurs espèces. Le même soin pourroit procurer le même succès en Provence & dans le Languedoc où il y a des Jujubiers. 12. Le *Cbène*. Il s'en trouve dans la Chine un plus grand nombre d'espèces qu'en France. Il y en a une dont les feuilles approchent de celles du Châtaigner & dont le gland est très gros. Dans

quelques Provinces on ente le chêne pour avoir de plus gros glands, & pour qu'ils soient plus doux. Peut-être que l'on a enté le chêne sur le châtaignier, & que ce mélange a produit une amélioration du gland. L'essai est si facile, si peu dispendieux, & peut avoir de si heureuses suites qu'il seroit à souhaiter qu'on le fit en Europe. Les Chinois font des entes bien plus singulières, & qui leur réussissent: témoin celle du coin sur le citronnier. Dans les Provinces méridionales de la Chine, le gland ainsi amélioré fournit une nourriture très saine & tient lieu de pain.

13 *Le Châtaignier.* Cet arbre si utile est fort cultivé en Chine, & même par les Princes. Les Missionnaires remarquent à ce sujet, que si la Chine est si riche en arbres de toutes les sortes, & sur-tout en arbres à fruit, elle le doit à la curiosité ou plutôt à la sage politique qu'ont eu les plus grands Empereurs, de les faire cultiver sous leurs yeux dans leurs parcs: ces soins excitoient ceux des peuples. *Les arbres que fait arroser le Prince, dit un Poëte, poussent des racines sur les pierres, & donnent des rejettons aux deux bouts de l'Empire.* Il y a des châtaignes qui

qui approchent de la noix par leur faveur : il est vraisemblable qu'elles viennent originairement d'entres faites sur des noyers : on sent que le bois du châtaignier doit devenir d'une singulière beauté en se mariant avec celui du noyer.

14 *Les Oranges-Coins*. Les Chinois greffent le Coignassier sur l'Oranger, ce qui leur donne un fruit oblong, de la grosseur d'un petit melon, dont la couleur, la chair, les pepins, l'odeur, le goût, l'eau participent des deux espèces. Cela devroit, disent nos Missionnaires, engager les Amateurs à des tentatives qui pourroient augmenter nos richesses, car dès que le Coignassier peut s'enter sur l'oranger ; le poirier, le prunier le peuvent aussi. Si les pepins sont une indication décisive d'un seul & même genre, ce qu'on ne nie plus, les noyaux le sont d'un second genre ; & en allant ainsi de genre en genre, on pourra essayer d'enter le châtaignier sur le chêne, & le chêne sur le hêtre, &c. Les variétés que les Chinois ont produites en mêlant les espèces par les greffes, se sont perpétuées de dynastie en dynastie, & vont toujours en croissant. Les saïlins de la Province de *Hoaï-lai* bien sont d'une grandeur gigantes-

tesque ; leurs grains sont gros comme des prunes damas violet , & la grappe longue & grande à proportion. Le climat peut y contribuer , mais cela vient originairement ce qu'on a enté des vignes sur des jujubiers : l'épaisseur de la peau de ces raisins , donne au moins tout lieu de le croire.



ARTICLE SEPTIEME.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL
RAISONNÉ DE JUSTICE NATURELLE ET CIVILE, &c.
Revu & mis en ordre par M.
DE FELICE ; *Tome V. Doc...*
ERZ, in 4°. pp. 724. Tome VI.
ESC --- FOU, pp. 746.

Ce ne seroit pas rendre justice à cet
Ouvrage que de le regarder comme un simple dépouillement de l'Encyclopédie d'Yverdon. Il est vrai que tout ce qu'elle a de meilleur sur la Juris-

jurisprudence & sur la Morale, a été, & a du être, transporté dans ce Dictionnaire; mais il est certain aussi qu'il contient une multitude d'Articles ou entièrement nouveaux ou très augmentés. Tels sont, par ex. dans les deux Volumes que nous avons sous les yeux les Articles, *Dol. Domat. Domestiques. Doria. Douane. Douceur. Droit criminel. Droit canon. Droit Anglois. Droit Italien. Droit de Suède. Droit Vénitien. Du Bas. Echange. Ecoles de Droit. Ediles. Education, Morale. Election, Droit public de France. Empire d'Allemagne. Empoisonnement. Enjouement. Epoux, devoir des. Esclaves, chez les Romains. Espagne, Droit public. Etats, puissance des. Etrangers, Droit Romain. Eviction, Jurisprudence. Expérience morale. Exploration, Jurisprudence. Fabrique, Droit canon. Faquité. Faveur, morale. Favori, Morale & Droit politique. Fausseté. Félicité, Morale. Félonie. Fermeté. Foi & hommage, Droit féodal. Force, Morale. Force, Droit Naturel & Jurisprud. Fort, Droit des Gens & Politique.* L'Article *Education morale*, que l'on doit à M. DE FELICE, peut être regardé comme un Traité complet sur cette

importante matière. Le grand but de l'habile Auteur est de faire voir qu'une bonne éducation n'est dans le vrai, & ne peut être, que la morale rendue familière à la jeunesse, ou dont les principes lui sont inculqués de bonne heure, afin que par la suite ils lui servent dans tout le cours de la vie. Qu'est-ce en effet qu'élever un jeune homme? c'est lui communiquer de bonne heure les connoissances nécessaires à l'état qu'on veut lui faire embrasser; c'est l'habituer à tenir la conduite la plus propre à se faire estimer & chérir de ceux avec lesquels il aura des rapports; c'est lui indiquer les moyens d'être heureux dans ce monde, & de parvenir enfin à ce bonheur qui fait le but de sa création. C'est par le cœur que l'éducation devrait toujours commencer. „ La morale devrait être le but unique de toutes les sciences qu'on enseigne à la jeunesse: toutes à leur manière doivent contribuer à rendre les hommes utiles; toutes doivent par des moyens divers concourir à procurer la félicité générale par le bien-être des individus. En s'occupant utilement pour tous, le Savant acquiert des droits très légitimes à sa propre subsistance.

stistance, à la gloire, à la reconnoissance du Public. Le mérite de la Physique, de la Médecine, de la Chymie, de la Mécanique, de l'Astronomie, &c. ne peut être fondé que sur le bien que ces sciences font aux hommes. Les arts, les manufactures, le commerce, l'agriculture, les différens métiers fournissent aux gens du peuple mille moyens de subsister, de faire une fortune honnête : en contribuant au bien-être social, ils travaillent à leur propre félicité. La morale, si honteusement négligée dans l'éducation, est évidemment le bien de la Société, & la vraie lumière dans le chemin de la vertu. Elle oblige à leur insu, des ingrats qui la dédaignent. *Apprens tes devoirs, apprens à t'en acquitter, afin de vivre heureux en ce monde, & d'obtenir enfin le bonheur éternel dans l'autre. Voilà ce que l'éducation, d'accord avec la vraie morale doit inculquer à l'homme.*"

Un Moraliste célèbre a cru que l'éducation pouvoit tout faire sur les hommes, & qu'ils étoient tous également susceptibles d'être modifiés de la façon qu'on desiroit, pourvu que l'on fût mettre leur intérêt en jeu : mais, dit avec rai-

raison M. DE FELICE, l'expérience nous prouve qu'il est des enfans dans l'ame desquels on ne peut allumer aucun intérêt puissant; il en est qu'il faut pousser, & d'autres que l'on peut à peine retenir; il en est qu'un naturel stupide, une organisation fâcheuse, un tempérament rebelle rendent très peu susceptibles d'être modifiés. La même éducation donnée à six enfans, en fait des génies & des stupides, des artistes & des savans, des vertueux & des vicieux, des personnes gaies & des génies sombres. C'est donc se tromper de croire que l'éducation puisse tout faire dans l'homme; elle ne peut qu'employer les matériaux que la nature lui présente; elle ne peut semer avec succès que dans un terrain préparé par la nature, de façon à répondre aux soins que la culture lui donnera. Mais il ne s'agit ici que des grands talens; car pour les principes généraux de nos devoirs, la nature elle-même les ayant semés dans tous les hommes, la terre y est très bien préparée; & personne ne sauroit s'excuser sur la stérilité du terrain, de ce qu'il n'a pas vécu conformément à ces mêmes principes. „ Des parens raison-

nables iront-ils se désoler parce que leurs enfans n'ont pas les penchans, l'esprit, & le goût qu'ils ont eux-mêmes? Haïront-ils leurs descendans, parce que le destin ne leur a donné ni les mêmes traits du visage, ni les mêmes facultés intellectuelles? Loin de tout père équitable ces sentimens dénaturés s'il ne peut faire un Savant de son fils, il peut du moins se promettre d'en faire un honnête homme. Les grands talens sont le partage d'un petit nombre de mortels; mais tout être susceptible de raison peut apprendre à chérir la vertu, à connoître ses avantages, à sentir la force des motifs qui doivent la faire pratiquer. Il n'est pas d'élève en qui, si l'on s'accommodoit à son âge, on ne pût dès la plus tendre enfance, semer les germes de la sagesse. Il est plus important pour un père que son fils devienne un jour juste, reconnoissant, sensible à ses bienfaits, compatissant pour sa vieillesse, que de le voir devenir un géomètre, un jurisconsulte, un métaphysicien. Il importe plus à la Société d'être peuplée de gens de bien, que de gens de lettres méchans, de savans sans probité, de poètes adulateurs, de
gens

gens d'esprit sans mœurs. Il faut aux familles des cœurs honnêtes, il faut aux nations des citoyens vertueux. ”

Notre judicieux Auteur veut que l'on compâtisse à la foiblesse du jeune âge, & il désapprouve ces parens qui voulant faire de leurs enfans des prodiges, s'obstinent à forcer la nature. L'éducation ne fait des prodiges, que lorsque la nature lui fournit des matériaux nécessaires pour les exécuter. “ Les enfans précoces finissent le plus souvent par devenir des hommes très médiocres. Il ne faut pas s'en étonner: pour s'exercer avec succès, il faut que les organes aient pris de la consistance & de la vigueur; exiger qu'un enfant montre une application suivie, c'est vouloir qu'il soit plus fort que son âge ne le comporte. Les disciples qu'on veut faire trop promptement avancer dans la carrière des Sciences, ou se rebutent, ou sont bientôt épuisés par les efforts qu'on leur demande: ceux dont on prétend faire des prodiges, n'ont d'ordinaire que beaucoup de mémoire, & très peu de jugement; ce sont des machines frêles dont on a trop tendu les ressorts: quant à ceux qui réfléchissent avant d'être

tre

tré parvenus à la maturité, ils sont communément d'une santé délicate qui les fait périr de très bonne heure. *Ne serve point, dit Phocylide, trop fortement la main d'un tendre enfant.* "

C'est dans l'âge tendre qu'il faut empêcher les passions, les vices & les défauts de naître, ou qu'il faut du moins forcer les enfans de les contenir; par là ils prennent l'habitude de les maîtriser. Il importe sur-tout de réprimer leur orgueil, en leur faisant sentir leur propre foiblesse, & le besoin continuel qu'ils ont des hommes qui leur paroissent les plus abjets. C'est le vrai moyen de faire naître en eux la sensibilité, disposition si précieuse dans la vie sociale. " L'enfant s'intéressera au sort du malheureux qu'il voit si nécessaire à son propre bien-être. On aura soin de cultiver en lui cette bienveillance humaine & tendre; on remuera son cœur par des secousses fréquentes, par des tableaux touchans présentés à ses yeux, & capables d'agir sur l'imagination; on le conduira dans la cabane du pauvre, près du lit du malade; on lui montrera les détails de la misère de l'homme utile — il éprouvera le sentiment de la pi-

pitie, il partagera les peines des infortunés, il se félicitera de se voir en état de les soulager, il reconnoitra que le seul véritable avantage qu'un homme puisse avoir sur les autres, consiste dans le pouvoir de les rendre heureux. ”

M. DE FELICE s'élève avec beaucoup de force contre la mauvaise éducation que l'on donne au beau sexe. La danse, la musique, l'aiguille, voilà pour l'ordinaire toute la science que l'on enseigne à de jeunes personnes qui gouverneront un jour des familles. Des pères ignorans & sans vue négligent d'instruire ces êtres si sensibles, de les fortifier contre les dangers de leur propre cœur, de leur inspirer le courage de la vertu : on diroit qu'ils craignent que les ornemens de l'esprit & du cœur ne fassent tort aux agrémens du corps. Il est cependant certain qu'un esprit cultivé prête à la beauté plus d'empire, & que la vertu rendra cette beauté plus estimable, & la remplacera lors qu'elle n'existera plus. „ Que ce sexe charmant, fait pour répandre tant d'agrémens & de douceur dans la vie, ne craigne donc point de cultiver son esprit : des connoissances utiles ne nuiront point à ses
grâ-

graces. Qu'il songe sur-tout à cultiver un coeur que la nature a rendu susceptible des vertus les plus sociales. Par là les femmes plairont toujours; elles exerceront un empire plus flatteur & plus durable que ce pouvoir éphémère qui n'est du qu'à des appas sujets à se flétrir --- elles seront honorées & recherchées pendant toute leur vie; jusqu'à dans la vieillesse & dans la solitude elles retrouveront en elles-mêmes les connoissances dont elles se seront ornées; elles jouiront & de l'estime publique, & d'une sérénité préférable au tumulte des plaisirs, & à ces vains amusemens qui ne font d'ordinaire qu'une diversion momentanée à des ennuis continuels. ”

ENJOUEMENT. L'Auteur de cet Article indique d'abord les nuances, qui suivant l'Abbé Girard distinguent le gai, l'enjoué, & le réjouissant. „ C'est par l'humeur qu'on est gai, par le caractère d'esprit qu'on est enjoué, & par les façons d'agir qu'on est réjouissant. Notre gaieté tourne presque entièrement à notre profit; notre enjouement satisfait autant ceux avec qui nous nous trouvons que nous-mêmes; mais nous

sommes uniquement réjouissans pour les autres. Un homme gai veut rire; un homme enjoué est de bonne compagnie; un homme réjouissant fait rire. Il convient d'être gai dans les divertissemens, d'être enjoué dans les conversations libres; & il faut éviter d'être réjouissant par le ridicule. " L'enjouement actuel paroît prendre sa source dans la gaieté habituelle; & celle-ci vient pour l'ordinaire du tempérament. Il y a des gens organisés de façon que rien ne les attriste, & qu'ils tirent même des situations en apparence les plus accablantes des sujets de plaisanterie. Personne n'a égalé Scarron à cet égard; mais il n'est pas plus un modèle à suivre dans ses propos que dans ses Ecrits. La jeunesse est l'âge des plaisirs & des ris; mais les passions rembrunissent ce fond; elles jettent dans des situations violentes, elles amènent des revers, des catastrophes. Il n'y a point de coup-d'œil plus satisfaisant que celui d'une troupe brillante de jeunes gens des deux sexes, qui prennent tous les amusemens honnêtes qu'on leur permet, & qu'on feroit fort mal de ne leur pas permettre.

Les

Les éducations tristes & sévères aboutissent ordinairement à former des élèves qui, dès qu'ils sont émancipés prétendent regagner le temps perdu, & s'enivrent des plaisirs dont il auroit fallu leur permettre l'usage modéré. Il n'y a qu'à lire les *Adelphes* de Ténence, pour voir ces exemples mis en action. L'enjouement est sur-tout d'une extrême utilité dans deux cas principaux. D'abord dans la vie domestique. L'intérieur des ménages est ordinairement sombre. Les maris & les femmes, dès que la satiété a succédé aux transports de la possession, se regardent à peine, parlent par monosyllabes, ou même tantôt boudent tantôt se querellent. Rien ne rend la vie plus amère, rien aussi ne préjudicie plus à l'éducation. Les enfans pâtiſſent de ces mauvaises humeurs, ils sont maltraités sans raison, & ils sentent très bien l'injustice de ces traitemens. Et quand ils ne seroient que témoins de ces scènes, elles diminuent beaucoup de l'idée avantageuse, des sentimens de respect & d'affection que leurs pères devroient leur inspirer. Les domestiques aussi participent à ces désagréments, & servent

en conséquence. L'autre cas où l'enjouement rend d'excellens services, est la vieillesse. Les personnes âgées deviennent naturellement désagréables par leur seul aspect & par leurs infirmités; mais elles deviennent insupportables quand elles y joignent la mauvaise humeur. Le seul moyen qui leur reste pour se faire supporter, est l'enjouement. ”

L'Auteur termine cet Article par une remarque qui seroit susceptible d'un grand développement. „ C'est qu'il importeroit pour le bonheur des Peuples que les Souverains fussent gais, & que pour cet effet, ils eussent autour d'eux des gens gais. La gaieté & la bonhomie ont rendu Henri IV. cher à la France, & lui conservent la première place entre les bons Rois. Sans ce secours, le pouvoir conduit au despotisme toujours dur. Le Médecin qui conseilloit au Cardinal de Richelieu *une dragme de Bois Robert*, valoit mieux que tous les Esculapes ”. Ceci nous rappelle ce que dit M. de Mirabeau, que la gaieté qui ne paroît au premier coup d'œil qu'une propriété frivole, est cependant une qualité d'une grande res-
four-

source dans des mains vraiment politiques. „ Un Prince avécu, *ajoute-t-il*, qui choqua tout à coup tous les préjugés à la fois: déréglé dans ses mœurs, il l'étoit encore plus dans ses discours; parfaitement au dessus du chapitre des conséquences, il attaquoit tout à la fois la fortune, l'honneur, & la vanité des corps & des particuliers; il nous fit combattre les Nations amies, s'unir à nos éternels ennemis, bouleverser tout enfin le verre à la main; mais ce Prince étoit non seulement homme de génie, mais homme d'esprit, gai, vif, aimable & bienfaisant. -- La révolution la plus entière qui fut jamais, ne parut à la Nation qu'une scène de théâtre, parce que les acteurs étoient gaillards; & au bout il se trouva que des banquets de Pétrone étoit sortie une opération de Platon, puis qu'elle libéra le public aux dépens des particuliers (1). ”

A la suite d'un très bon Article sur l'*Esclavage*, un Auteur désigné par les Let-

(1) *L'Ami des Hommes*, Tom. 2. pag. 243-246.

Lettres H. M., a mis un Supplément qui suppose une grande connoissance de l'Histoire & de la Jurisprudence Romaine. Nous allons en donner le précis. Il y avoit à Rome une multitude prodigieuse d'esclaves, qui vivoient presque tous dans l'espérance d'obtenir leur liberté & de devenir citoyens Romains. Cependant leur condition très supportable dans les premiers siècles de la République, devint à la fin des plus misérables & des plus dures, par l'abus que les maîtres faisoient de l'autorité que les loix leur confioient. Elles leur donnoient, il est vrai, le droit de vie & de mort sur les esclaves; mais ils l'exerçoient de la manière la plus arbitraire & la plus cruelle. Anciennement les maîtres vivoient avec leurs esclaves comme un Magistrat avec ses concitoyens. Le titre de maître, *Dominus*, leur paroïssoit trop fastueux. Ils se contentoient de celui de père de famille, & appelloient les esclaves leurs familiers, *familiares*. Un sentiment d'humanité leur avoit fait instituer la fête des Saturnales, dans laquelle, pour marquer l'inconstance des choses de ce monde, les esclaves dominoient à leur tour,

& étoient servis par leurs maîtres. Une maison étoit une espèce de République, où il n'y avoit que les loix qui gouvernoient, & où le maître étoit préposé à les faire exécuter. C'est ainsi que Caton le Censeur, s'il surprenoit un de ses esclaves en faute, le faisoit juger par ses compagnons d'esclavage, & se contentoit de faire exécuter la sentence qu'ils avoient prononcée contre lui.

Le luxe & la mollesse étouffèrent dans la suite ces sentimens d'humanité. On voit que dès le temps de Plaute on faisoit souffrir aux esclaves des supplices fort cruels. On les suspendoit à une poutre, leur attachant un poids de cent livres aux pieds, & on les laissoit pendus ainsi des jours & des nuits, en leur faisant donner la bastonnade de temps à autre. Bientôt ces peines devinrent légères, au prix de celles que fit inventer un raffinement barbare. La moindre faute étoit punie de mort, & souvent de la mort la plus cruelle. Nous voyons dans la Satyre de Pétrone un maître qui, recommandant à son esclave de lui garder un plat, le menace que si les vers s'y mettent, ou que si les souris en approchent, il le fera brûler

vif. Juvenal faifant parler une femme impérieufe & cruelle, qui venoit d'ordonner qu'on mit un efclave en croix, fur ce que fon mari lui demande quel eft fon crime, & dit qu'il faut examiner s'il a mérité la mort: „ quoy, dit-elle, „ un efclave eft-il quelque chofe. Hé „ bien, qu'il n'ait rien fait; je le veux, „ je l'ordonne, & ma volonté doit tenir lieu de raifon. ”

O demens! ita ferous homo eft! nil fecerit, efto.

Sic volo, fic jubeo, fit pro ratione voluntas.

Sénèque raconte qu'un certain *Vedius Pollion*, donnant à manger à Augufte, condamna en fa préfence un efclave qui venoit de casser un vafe de porcelaine, à être jetté dans un vivier, pour y fervir de pâture à de grands poiffons qu'il y nourriffoit. Augufte fava la vie à ce miférable, & s'étant fait apporter tous les vases de porcelaine qui fe trouvoient dans la maifon de Védus, il les cassa tous en fa préfence, & fit combler le vivier, pour ôter l'occafion de renouveler un fupplice qui n'avoit point eu

en d'exemple. Ce fut peut-être ce qui engagea Auguste à mettre quelques bornes à ce pouvoir tyrannique que les maîtres exerçoient sur leurs esclaves. L'Empereur Adrien ordonna que ces malheureux ne fussent mis à mort que d'après la sentence des Juges. Mais quoique le droit de vie & de mort fût ôté aux maîtres, on continua à condamner aux supplices les plus cruels les esclaves qui avoient commis quelque crime. On les mettoit en croix, on les brûloit vifs, on les faisoit déchirer par les bêtes féroces. Si leur condition étoit dure à cet égard, elle l'étoit encore à divers autres. On punissoit de mort un esclave qui avoit préféré sa propre conservation à celle de son maître. Si un maître étoit assassiné, tous ses esclaves qui s'étoient trouvés sous le même toit, étoient mis à la torture la plus cruelle & souvent enveloppés dans le même supplice. On n'appelloit point d'esclaves à témoins dans des affaires criminelles, qu'on ne leur fit essuyer la torture.

Les esclaves les plus misérables, & traités avec le moins d'humanité, étoient ceux qu'on employoit au travail

des terres. Il n'y avoit presque point de particulier considérable qui n'eût dans ses terres des prisons souterraines, où le jour n'entroit qu'à peine, & où il tenoit enfermés un grand nombre d'esclaves qu'il employoit aux travaux les plus rudes. On nommoit ces prisons *ergastula*. Ce n'étoit pas seulement au travail des terres qu'on les employoit; mais aussi dans les carrières, à scier les pierres, ou à moudre, &c. Outre qu'on les tenoit toujours aux fers, même pendant le travail, la plupart portoient sur le front l'empreinte d'un fer rouge, & pour leur donner une espèce de ridicule, on leur faisoit raser la tête d'un côté, pendant qu'ils laissoient croître leurs cheveux de l'autre. Apulée en fait une peinture qui prouve qu'il ne se pouvoit rien de plus triste que la condition de ces misérables, qu'outre le rude travail auquel on les occupoit, on laissoit à moitié mourir de faim, & qu'on accabloit de coups.

Les Jurisconsultes ne mettent aucune différence dans la condition des esclaves, parce qu'ils étoient tous dans une égale dépendance de leurs maîtres. Il y avoit cependant de la différence à
bien

bien des égards, & suivant les différentes fonctions auxquelles on les employoit ; il y en avoit qui paroissent tenir un rang plus distingué dans la maison de leurs maîtres, & qui affectoient une espèce de supériorité sur leurs compagnons d'esclavage. Les uns étoient employés aux ministères les plus bas & au travail le plus rude, pendant que d'autres avoient des fonctions assez relevées. Tels étoient entr'autres ceux qui, dans une grande maison, faisoient les fonctions de lecteurs, de secrétaires, de précepteurs, de médecins, &c ; qui étoient sans doute tenus dans une aisance proportionnée à leur profession. Il y avoit des esclaves publics, ou appartenans à l'Etat, dont la condition étoit meilleure à divers égards que celle des esclaves qui appartenoient à des particuliers. Il y a bien de l'apparence qu'ils étoient la plupart des prisonniers de guerre. Scipion l'Africain, ayant pris Carthage la neuve en Espagne, réduisit 2000 Artisans de cette Ville à la condition d'esclaves publics, leur donnant espérance que s'ils se conduisoient bien ils ne tarderoient pas à être

être remis en liberté. Il y en avoit beaucoup aussi qui avoient été réduits à cette condition pour avoir commis quelques crimes. Ils étoient entretenus des deniers de la Ville à laquelle ils appartenoient ; & n'étoient employés qu'à des ministères publics, & à rendre service aux Magistrats qui en avoient chacun un certain nombre à leurs ordres. Ils pouvoient acquérir quelque chose en propre, & même disposer de la moitié de leurs biens par testament. Les esclaves des particuliers faisoient aussi quelquefois des épargnes. On leur donnoit une certaine portion, soit par jour, soit par mois, & de ce qu'ils tâchoient d'épargner là dessus, ils se formoient une bourse qu'on appelloit *peculium*, que par la concession des maîtres ils possédoient en propre. Ils amassoient ainsi quelquefois une somme assez considérable pour racheter leur liberté ; & Cicéron dit qu'il étoit rare que des esclaves sobres & laborieux restassent plus de six ans dans la servitude. Ce qu'il y avoit de dur pour eux, c'est qu'en diverses occasions ils étoient obligés de donner à leur maître une partie
de

de leurs épargnes, soit à la naissance, ou à l'anniversaire de la naissance de quelqu'un de ses enfans, soit lors qu'il les marioit. En toutes ces choses la condition des esclaves dépendoit de l'humanité de leurs maîtres; car il ne tenoit qu'à ceux-ci d'abuser de l'autorité que leur confioient les loix. Il se faisoit souvent une espèce d'accord entre le maître & l'esclave, que lors que celui-ci seroit en état de payer une certaine somme, le maître le mettroit en liberté. Cette liberté étoit pour eux quelque chose de si précieux, qu'ils retranchoient tout ce qu'ils pouvoient sur leur petit ordinaire, pour amasser cette somme. Il y avoit cependant des maîtres assez durs & injustes, pour prendre cet argent de leurs esclaves, sans remplir la condition sous laquelle il leur étoit donné; & il n'y eut point de justice à espérer pour eux avant le règne de Marc-Aurèle, qui adoucit encore leur condition en ceci. Il leur permit d'en porter leurs plaintes au Juge ordinaire, & ordonna de mettre d'abord en liberté ceux qui l'avoient déjà achetée de leurs maîtres.

Les Romains avoient un nombre prodigieux d'esclaves. La passion favorite de la plupart d'entr'eux étoit de posséder une grande étendue de terres contiguës, de sorte qu'il se trouvoit des particuliers qui par acquisition ou par usurpation, possédoient des provinces entières, & qui n'en faisoient cultiver les terres que par des esclaves enchaînés, sans doute parce qu'il leur en coûtoit beaucoup moins que s'ils y eussent employé des personnes libres, ne donnant aux esclaves qu'au plus juste ce qu'il falloit pour vivre. C'étoit aussi sans doute pourquoi ils les tenoient aux fers, parce qu'ils ne pouvoient qu'être portés, vu la manière dure dont ils étoient tenus, à saisir la première occasion de s'échapper. On vit même des maîtres, qui pour ne point nourrir leurs esclaves, leur permirent de voler sur les grands chemins: ce qui excita une guerre très dangereuse en Sicile, lors qu'on voulut les réprimer. Sénèque dit qu'on délibéra dans le Sénat de Rome, de faire porter aux esclaves un habillement qui les distinguât des gens libres, mais qu'on craignit de leur

four-

fournir un moyen de connoître combien ils étoient supérieurs en nombre. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'assure Athénée, que plusieurs Romains avoient jusqu'à dix mille, & même jusqu'à vingt mille esclaves.

A l'égard des mariages des esclaves, il n'y avoit aucune police à Rome, & tout y dépendoit du caprice des maîtres. Les loix lâchoient la bride à leur incontinence, & il n'y en avoit aucune qui tendît à rassurer la pudicité des servantes. Si ces esclaves privés du droit du mariage, contractoient entr'eux quelque union, elle n'étoit point qualifiée de mariage, mais de cohabitation, *contubernium*, & n'en avoit les effets & la durée qu'autant que le maître vouloit. Caton, ce rigide Censeur, faisoit de sa maison un lieu de débauche, n'y mettant d'autre ordre si ce n'est qu'il exigeoit qu'un valet qui vouloit avoir commerce avec une servante, lui payât une certaine taxe pour en avoir la permission.

Si le tableau que nous venons de présenter, d'après Mr. M. de la misé-
ble

ble condition des esclaves, est affligeant pour l'humanité; d'un autre côté il est bien propre à faire sentir combien à cet égard, ainsi qu'à tant d'autres, la Religion Chrétienne a été avantageuse au genre humain. C'est l'Evangile qui a aboli l'esclavage dans une grande partie de la Terre, & qui a rendu l'existence civile à ce nombre infini de créatures humaines qu'on daignoit à peine honorer du nom d'hommes. Que de millions d'esclaves n'y auroit-il pas actuellement en Europe, si Jésus-Christ ne fût pas venu au monde!





ARTICLE HUITIEME.

TABLEAU DE L'HISTOIRE GÉ-
NÉRALE DES PROVINCES-
UNIES. *Utrecht, chez van Schoonho-*
ven & Comp. 1777. Trois Volumes
in 12, dont le premier est de pp.
442 (sans y comprendre le Dis-
cours préliminaire qui en a 56),
le 2d. de 622, le 3e. de 540 (1).

L'amour de la liberté est le caractère
distinctif des habitans de ces Pro-
vinces: il a été le principe de leurs que-
relles, de leurs vengeances, de leurs tra-
vaux, de leurs exploits, enfin de leur
bonheur actuel; & ce caractère indélé-
bile s'est maintenu depuis dix-neuf siè-
cles

(1) Si nous rendons si tard compte de cet
Ouvrage, c'est que l'Exemplaire qu'on nous en
avoit destiné s'étoit égaré, & ne nous est par-
venu que depuis peu.

Tome XLIX. Part. I.

cles au milieu des révolutions physiques, morales & politiques qu'ils ont subies. Pour écrire dignement l'Histoire d'un tel Peuple, il faut avoir l'ame républicaine, être animé soi-même du noble enthousiasme de la liberté; & pour marquer les différences essentielles qui se trouvoient dans le gouvernement & les loix de plusieurs Provinces voisines, mais indépendantes & divisées, & rassembler ainsi tant de fils épars sans les brouiller, il semble qu'il faille joindre encore à des talens peu communs & à des recherches laborieuses, l'avantage d'être né au sein de ces Provinces. Cependant, c'est à un Etranger, c'est à un jeune François (Mr. CÉRISIÈRE), que nous devons l'intéressant Ouvrage que nous annonçons; mais quoique né sujet d'un Monarque, il n'est pas moins passionné pour la liberté que le Peuple dont il a retracé l'Histoire. Pour faire connoître à la fois son plan, sa manière, son style & les guides qu'il a suivis, arrêtons nous d'abord au Discours préliminaire qui est en quelque sorte l'esquisse du Tableau.

„ La République des Provinces-Unies paroît avoir fait peu de figure avant la

la

la dernière révolution. On s'imagine qu'elle n'étoit alors que comme un point perdu, imperceptible, dans l'immensité du Globe. Mais ce point recéloit un volcan d'où il s'étoit déjà échappé de brillantes flammes. Pour éclater, il attendoit une pression plus forte; le despotisme est arrivé; son poids devenu tous les jours plus pesant a tout ébranlé; l'explosion s'est faite; la liberté échappée de sa prison a développé cette force énergique qui lui est particulière. Indomptable, renaissante de ses cendres; elle a lancé des traits de lumière auxquels l'Europe doit peut-être celle dont elle jouit à présent. Quoique ce magnifique spectacle qui n'est point d'imagination, ne se déploie dans toute sa grandeur & sa richesse, qu'à la crise de la révolution; faute cependant d'en avoir, dans les faits qui précèdent, démêlé les ressorts & saisi l'ensemble, plusieurs illustres Ecrivains, *étrangers & nationaux*, ont commis d'étranges erreurs. Quel plaisir d'ailleurs de parcourir les foibles commencemens & de suivre les progrès d'un Peuple qui tient un rang si respectable dans le système de l'Europe, & qui est sans con-

tredit le plus fameux de la Terre, relativement à l'espace qu'il y occupe! — Qu'il est beau!, qu'il est instructif d'examiner, comment dans l'histoire ancienne, ce Peuple éclos du sein de la nature, y a resté si long-temps! de le suivre dans sa longue enfance, de voir se succéder tant de scènes mouvantes & variées, d'expéditions militaires, d'émigrations, de changemens physiques du sol! de voir les Villes s'élever, l'esprit humain agrandir sa sphère, le commerce sortir du néant, étendre rapidement ses branches, enfanter les privilèges, sources primitives de la révolution! On ne sauroit dissimuler que cette carrière ne paroisse, au premier coup-d'œil, ingrate & épineuse. On sera cependant étonné de voir qu'elle offre des particularités caractéristiques & différentielles, qu'on ne trouve dans aucun Peuple de l'Europe aux mêmes époques. Le spectacle en est aussi curieux que bizarre, quelquefois instructif, & presque toujours neuf & piquant. C'est en rassemblant ces traits épars sous un même point de vue, qu'on apprendra à connoître le génie national sur lequel le climat a tant d'influence, & qu'on verra
 éclore-

éclorre les germes du Gouvernement actuel. Que d'erreurs énormes & d'hypothèses absurdes, ce plan bien exécuté ne dévoileroit-il pas! Combien de fois, par exemple, soit ignorance, soit démangeaison de faire des hyperboles, n'a-t-on pas répété que la mer & les poissons habitoient ce pays avant la dernière révolution? que le peuple étoit alors en très petit nombre & absolument nul? On n'a pas fait attention qu'il n'eût jamais pu tenter la fameuse insurrection qu'on vante si fort, s'il eût été aussi foible qu'on le suppose. Toutes les Villes étoient non seulement formées au milieu du quinziesme siècle; on voit encore la Hollande & la Zélande inspirer la plus active rivalité à la Ligue Anséatique, & seules lui tenir tête, balayer l'Océan & saisir le sceptre des Mers du Nord. Dans une seule occasion Leide nourrit deux mille pauvres, Amsterdam plus de dix mille: Nimègue, Utrecht, Amersfort, Déventer, Groningue, paroissent avoir été aussi peuplées, aussi puissantes que de nos jours &c". Tout ce que l'Auteur avance ici est confirmé dans un Ouvrage dont nous avons rendu compte

il n'y a pas long-temps & qui a pour titre *Richesse de la Hollande*. On y fait voir que long-temps avant la Révolution qu'il se a affranchis du joug des Comtes, les Hollandois étoient une Nation industrieuse, commerçante & guerrière.

Animé de l'esprit républicain, notre Auteur n'a garde d'imiter ceux qui se bornant à écrire l'Histoire des Souverains perdent de vue le peuple. „ Nous avons eu cependant, *dit-il*, à parler des Princes dans Histoire, mais comme il nous a paru qu'ils sont faits pour la Nation, plutôt que la Nation pour eux, nous nous sommes attachés à elle plutôt qu'à eux. Quand l'occasion s'est offerte de les louer, nous l'avons fait avec droiture & impartialité. Lorsque les temps deviennent intéressans, nous avons essayé quelques traits sur leur caractère; ils coulent entièrement des faits, servent à les expliquer, & ont des rapports essentiels à l'état de la Nation. — C'est sur-tout à la fin de chaque administration que, pour ne pas rompre le fil du récit, j'ai rassemblé sous un même point de vue, tout ce qui a quelque rapport aux mœurs, coutumes, législations, opinions,

nions, principes du Droit public, nouvelles découvertes, grands hommes. Je puis me tromper, j'ai cependant cru qu'il étoit plus intéressant d'entendre parler d'un *Erasme*, d'un *Grotius*, d'un *Brandt* &c. que des fils, arrière-petit-fils de tel ou tel Prince dont l'ambition détruisoit ou défoloit souvent ces hommes, que les Savans éclairoient par leur lumière bienfaisante. Nous avons pris plaisir à rappeler tout ce qui peut jeter quelque jour sur la force nationale au dehors, l'administration politique au dedans, les institutions législatives, les finances & l'élection des Magistrats. Il nous a paru que les particularités du système municipal des Villes, trop souvent négligées, étoient cependant nécessaires pour l'intelligence des grands événemens auxquelles elles ont donné lieu."

Notre Auteur a gardé le milieu entre ces Histoires volumineuses qui effrayent par leur prolixité, & ces abrégés qui ne laissent guère dans la mémoire que des noms & des dates. L'Histoire de la Frise lui ayant paru curieuse & peu connue, il s'y est particulièrement attaché, & la publication des Chartes de Frise, par Mr. le Baron *Schwartzenberg*, lui a fourni

des matériaux qu'il a mis en oeuvre. L'Historien dont il a suivi les traces avec le plus de confiance est le célèbre *Wagenaar*; mais son plan étant différent du sien, il n'a pu le suivre toujours. Il n'a pas négligé non plus de consulter les autres Historiens Hollandois, & de mettre à profit les Ouvrages de MM. *van de Wall*, *Idsinga*, *Huidecooper*, *van de Spiegel*, *te Water*; des *Montesquieu*, des *Robertson*, &c. &c. Mr. **CHRISIER** doit aussi d'excellens conseils à un Ecrivain, dont la réputation a précédé l'âge (le savant Mr. *Paulus*); & d'illustres Professeurs qu'il a consultés sur quelques points épineux lui ont fait part de leurs lumières. Peut-être n'a t-il manqué d'autre secours à notre Historien, que celui d'un critique qui l'eût engagé à mieux soigner son style, à donner à quelques-unes de ses expressions plus de propriété & de justesse, & à retrancher certaines figures où les gens de goût trouveront trop de recherche. Si nous nous permettons d'indiquer les taches qui déparent quelquefois son estimable Ouvrage, c'est que nous sommes persuadés qu'il lui sera facile de les faire disparaître. On étoit
d'au-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 137

d'autant moins fondé à les lui reprocher avec amertume, que son style joint souvent à la précision beaucoup de chaleur & d'énergie, comme on en pourra juger par les morceaux que nous rapporterons. D'ailleurs la modestie avec laquelle il parle dans sa Préface de cette partie de son travail, auroit du ce semble adoucir le ton des Critiques.

Le premier Volume, le seul dont nous pourrons nous occuper aujourd'hui, commence à l'expédition des Cimbres & des Teutons, environ un siècle avant l'Ere Chrétienne, & s'étend jusqu'à l'année 1356. La description du séjour & des mœurs des Bataves & des Frisons, leur alliance avec les Romains, l'orgueilleux ascendant de leurs cohortes, les exploits de *Civilis* &c, forment ici les premiers traits du Tableau. Dans les guerres civiles occasionnées par la rivalité d'*Otho* & de *Vitellius*, une circonstance critique arracha aux Romains un témoignage bien glorieux pour les Bataves. Le Général *Valens* voulant affoiblir ceux-ci, toujours inquiets, toujours turbulents, crut que le meilleur expédient étoit de les disperfer & d'en détacher

une partie. A cette nouvelle les Alliés furent consternés, les Légions s'écrièrent en frémissant : *qu'à la veille d'un combat, à la vue de l'ennemi, on ne devoit pas leur enlever les plus braves guerriers, des vétérans si souvent victorieux, les membres les plus fermes du corps de l'armée.* Les Bataves ne démentoiient pas l'idée qu'on avoit de leur bravoure. Leur impétuosité dédaignoit de se servir de barques & de ponts, lorsqu'il falloit franchir les fleuves. Ils s'y jettoient comme dans leur élément, ils s'y battoient, & le Pô fut le théâtre d'un combat, où les Othoniens étonnés de voir leurs barques enlevées & submergées par ces étranges plongeurs, leur abandonnèrent honteusement la partie, & le nouveau champ de bataille.

Mr. CERISIER après avoir suivi les Bataves sous les Empereurs Romains jusqu'au règne de *Caracalla*, indique l'origine des émigrations des Barbares. Les Vandales, les Goths, les Huns & les Aïains se succèdent comme les flots de la mer. Les Provinces les plus riantes & les plus méridionales sont envahies par les Peuples les plus
sep-

septentrionaux & les plus féroces. L'Europe éprouve une révolution de mœurs, de loix, de langage. Cette révolution fut cependant moins sensible dans nos Provinces, quoiqu'elles aient subi un grand nombre d'invasions; c'est que ceux qui les envahirent, Francs, Saxons, Frisons, étoient tous sortis d'un même Pays, de la Germanie.

On sait que les premiers Missionnaires qui plantèrent la foi dans la Frise (nom qui pendant long-temps fut commun à toutes nos Provinces), furent fournis par l'Angleterre. Comme ils ne prêchoient guère qu'un demi-Christianisme, qui consistoit à se laisser baptiser, & à croire qu'un Pontife résidant sur les bords du Tibre étoit le Roi des Evêques & le premier des hommes, ces ardens convertisseurs n'eurent pas de grands succès. Dans la suite les Frisons s'opposèrent de toutes leurs forces à la prédication de l'Evangile, sans considérer qu'elle étoit soutenue par *Pepin*; mais enfin la Religion des vainqueurs fut prêchée avec sécurité. Ces mêmes Frisons qui depuis encore, sous *Charlemagne*, envisagèrent avec horreur une Religion qu'ils regardoient com-

comme un instrument dont on se servoit pour les façonner au joug, se montrèrent quelques siècles après plus ardens que les autres Peuples de l'Europe dans les guerres des Croisades.

L'Auteur décrit ensuite les conquêtes des Normands ; leur puissance devint trop tyrannique pour durer longtemps : sur ses débris s'éleva celle des grands feudataires. Le territoire des Provinces-Unies , démembré en quatre fiefs principaux, resta attaché au corps germanique. Il paroît que les Frisons supportèrent toujours impatiemment cette domination féodale ; ils reconnoissent l'Empereur , mais ils n'en veillent qu'avec plus de soin à se maintenir libres. „ Tandis qu'ardente à étendre ses propriétés aux dépens de la Couronne , une troupe de petits tyrans appelés vassaux , s'appliquoit dans tout le reste de l'Europe à opprimer & à dégrader la partie la plus nombreuse & la plus utile de l'humanité, le Peuple Frison conserva une espèce d'antique férocité , & les vertus qui sont le partage des Nations sauvages , le produit de l'indépendance & de l'égalité. Il conserva la force d'ame, le sentiment de

de sa dignité personnelle, le mépris du danger & de la mort. La Frise s'offre à l'oeil du Philosophe, comme un chêne robuste à qui la sève de la liberté a conservé sa verdure, sa force, sa beauté, tandis que le reste de l'Europe ne lui présente que l'aspect d'une vaste forêt, dont le souffle impur & impétueux de la tyrannie aristocratique a dépouillé, flétri, ou déraciné tous les arbres. "

On sait que le système féodal avoit introduit, chez les successeurs de *Charlemagne*, la coutume de donner des fiefs aux Officiers dont ils vouloient récompenser les services. Notre Auteur dit „qu'en 868, un Comte Frison nommé *Théodorik* avoit obtenu du Roi *Louis*, des territoires considérables dont on voit ensuite les Comtes de Hollande jouir comme par héritage. " Mr. *CARRISIER* a été ici induit en erreur par divers Historiens, qui ont confondu *Théodorik* avec son Père *Gérolf*. Vraisemblablement *Théodorik* n'étoit pas encore né en 868. Ce fut à *Gérolf* que l'Empereur *Arnoul*, Souverain de la Lorraine, accorda, non en 868. mais

en 889 (*), une forêt & de vastes possessions entre le Rhin & *Suitbardesbage*, village près de Bodegrave, avec les habitations, les serfs, les bois, eaux, moulins, chemins, droits de pêche, enfin une propriété libre & absolue avec le pouvoir de la transmettre à ses descendants. Voilà l'origine de la puissance des Comtes de Hollande. On croit assez communément que Gérolf laissa ses possessions à ses deux fils. Le plus jeune, nommé *Walger*, obtint le Comté de Teisterbant; mais l'aîné, nommé *Theodorik*, est regardé comme le premier Comte de Hollande, quoiqu'il ne possédât selon toute apparence qu'une partie de la Hollande actuelle, qui ne paroît pas même avoir été connue sous le nom qu'elle porte à présent. Charles le Simple étant venu en 922 dans ses Etats de Lorraine, fit à Théodorik cette fameuse donation qu'on regarde comme la charte qui érige la Hollande en Etat presque indépendant.

L'Histoire de nos Provinces sous l'admini-

(*) Vid. *A. Kluit Historia Critica Comitatus Hollandiae & Zeelandiae* &c. Tom. I. P. I. pag. 15, 16, & 23,

ministration des premiers Comtes, est encore le tableau de la longue enfance d'un Peuple, presque toujours en proie aux maux qu'entraînent la superstition, les guerres intestines, ou l'ambition de ses voisins. Au lieu de présenter à nos Lecteurs ce spectacle affligeant, nous préférons de leur faire part de quelques-unes des réflexions que fournit à Mr. CERISIER l'administration de FLORENT V. & celle de MARGUARITE. „ Florent surpassa tous ses prédécesseurs, en puissance & en crédit. --- Aucun Comte n'accorda plus de privilèges aux communes ; aucun n'en fut plus aimé. Il avoit le génie élevé, ferme, droit, plus enclin au grand, au vaste, à l'appareil, qu'aux souplesses d'une politique tortueuse, qui commençoit alors à s'établir ; il ne prévoyoit ni n'imaginait la perfidie. Il paroît que sa louable inflexibilité sur la justice, rendit son administration favorable au peuple. On peut cependant lui reprocher des traits de vengeance, qui tiennent de la férocité du siècle & du droit de la guerre encore si barbare. --- Cette idée de briser le joug de la servitude, de rendre les communes puissantes, d'abaisser le

le pouvoir des Nobles, devenue alors l'esprit général de tous les Souverains des Pays-bas, & de leurs voisins, eût les suites les plus heureuses, quant à la condition civile & politique des peuples. Nous ne dissimulerons cependant pas qu'elle ne paroisse aussi avoir été dictée par l'intérêt personnel. En effet les Comtes augmentoient leur pouvoir & abaissoient la Noblesse par les privilèges donnés aux Villes &c. " On observe que c'est à peu près sous le règne de Florent (*c'est-à-dire dans le treizième siècle*), qu'on commença à écrire & à rimer les Histoires en Langue Tudesque, à donner quelques actes publics dans le même idiôme; on ne se servoit auparavant que d'un Latin barbare. L'amour des fables & des visions, un style ampoulé, vuide de sens, de goût, de raison étoient la passion & le défaut du siècle. La crédulité étoit extrême, les mœurs cependant commençoient à se civiliser.

MARGUERITE, la fille & l'épouse des deux Princes les plus politiques de leur siècle, laissée à elle même ourdit la trame de ses propres malheurs. „ Le problème le plus singulier de sa vie, c'est

c'est que ses privilèges en faveur des Villes, lui firent seulement des ennemis, ses bienfaits envers son fils, un ingrat ; victorieuse sans être plus puissante, elle fut terrassée au premier revers, sans pouvoir jamais se relever. Elle montra que les bienfaits ne sont souvent que l'effet de la pusillanimité de coeur plutôt que d'un esprit généreux & éclairé. D'ailleurs dans une constitution ébauchée, informe, où les peuples n'aspiroient qu'à être libres, sans savoir ce qu'ils devoient à leur maître, l'ascendant du Souverain formoit toute son autorité. Et alors sa foiblesse échappoit d'autant moins à l'œil fier & curieux des citoyens, qu'il étoit obligé de descendre jusqu'à eux, de s'incorporer pour ainsi dire à eux pour les besoins les plus pressans. A présent les Princes, ceux mêmes dont l'autorité est la plus bornée, sont si fort éloignés du peuple, ils se tiennent tellement hors de sa sphère, le sceau de l'étiquette couvre si bien leurs défauts personnels qu'ils peuvent être imbécilles & stupides impunément. Les Ministres dont chacun a son département

Tome XLIX. Part. I. K ass-

assigné, font tout; on ne connoît que les Souverains dont le génie brise les entraves des formalités, qui sont eux-mêmes leur propre conseil & dont l'esprit conquérant veut bouleverser l'Univers. Mais alors la foiblesse du Souverain étoit d'une conséquence d'autant plus dangereuse pour lui, que tous les citoyens étoient encore dans cette crise violente que produit le passage de l'esclavage à la liberté, de la barbarie à la civilisation, de l'ignorance aux lumières, de la pauvreté aux richesses, de la simplicité au luxe. ”

La suite pour le Trimestre prochain.



JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 147



ARTICLE NEUVIEME.

**KORT BEGRIP DER KERKE-
LYKE HISTORIE**, door den be-
roemden Heer J. H. S. FORMEY,
*Hof-Raad, Professor in de Philoso-
phie, steeds aanblyvend Secretaris
van de Koninglyke Academie der
Weetenschappen, te Berlyn, &c.*
In 't Nederduitsch gevolgd en met
veel byvoegselen vermeerderd door
J. DE LA FONTAINE, *Rustend
Predikant van s' Gravenzande. Twee-
de merkelyk verbeterde Uitgave;*

C'est-à-dire,

**ABRE'GE' DE L'HISTOIRE EC-
CLE'IASTIQUE**, par M. FOR-
MEY. Traduit en Hollandois, &
accompagné d'un grand nombre
d'additions, par M. DE LA FONTAINE,
Pasteur Emérite de 's Gravezande.

Nouvelle Edition considérablement augmentée; *Utrecht*, chez *S. de Waal*, 1778, grand 8°. quatre Parties d'environ 325 pp. chacune.

Parmi tant d'Abrégés d'Histoire Ecclésiastique qui ont paru dans le cours de ce Siècle, il n'en est certainement aucun dont la simple annonce ait été aussi propre à prévenir avantageusement le Public, que celui que nous avons sous les yeux. C'est l'Ouvrage de quatre Savans d'un mérite distingué. Feu M. JEAN ALPHONSE TURRETIN, Pasteur & Professeur à Genève, donna en 1734 un Abrégé Latin qui fut universellement goûté (1). Vingt ans après, le célèbre Mr. P. E. JABLONSKI, Professeur à Francfort sur l'Oder, publia un autre Abrégé dans la même Langue, qui n'eut pas moins de

(1) *Historia Ecclesiastica Compendium a Christo nato, usque ad Annum 1700, Auctore J. A. Turretino, in 80.*

de succès. (2). Chacun de ces excellens Abrégés avoit des avantages qui lui étoient propres, & que Mr. FORMEY pensa à réunir en fondant ensemble les deux Ouvrages pour en former un troisième, qu'il fit imprimer en 1763 sous le titre d'*Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, deux Vol. in 8. Nous rendîmes justice au travail de ce Savant respectable, & les deux Extraits que nous donnâmes de son Livre (3) engagèrent M. DE LA FONTAINE, l'un des plus habiles & des plus judicieux Théologiens de ces Provinces, à en faire une Traduction Hollandoise, qui devint fort supérieure à l'Original par la multitude & l'utilité des Notes dont elle fut

en-

(2) *Institutiones Historiæ Christianæ antiquioris & recentioris*, 1754 & 1756, deux Vol. in 8°. Après la mort de M. Jablonski, M. Stofch, Professeur aussi à Francfort sur l'Oder, continua cette Histoire & la poussa jusques vers le milieu de ce Siècle. MM. FORMEY & DE LA FONTAINE ne paroissent pas avoir fait usage de cette continuation.

(3) *Biblioth. des Sc.* Tom. XIX. Part. II. Art. IV. & Tom. XX. Part. I. Art. VI.

enrichie. On peut voir ce que nous en dismes dans le XXIV^e Tome de cette *Bibliothèque* Part. I. Art. X. Le jugement que nous en portâmes a été confirmé par le Public: cette Traduction a eu le plus grand succès, & l'Edition en étant épuisée on a de toutes parts sollicité l'Auteur d'en donner une nouvelle. Il s'y est prêté d'autant plus volontiers qu'il voyoit encore un grand nombre d'additions à y faire. En effet l'Ouvrage tel que nous l'annonçons à présent, est augmenté pour le moins d'un tiers, soit par des Chapitres entiers insérés dans le texte, soit par quantité de Notes nouvelles, & dont il n'y en a aucune qui ne soit instructive & judicieuse. Pour enrichir cette Edition & pour lui donner toute la perfection dont elle étoit susceptible, M. DE LA FONTAINE ne s'est pas contenté de recourir aux sources, afin de rectifier par leur moyen les méprises qui étoient échappées aux trois Guides qu'il a suivis; il a encore consulté tous les Ouvrages qui ont paru depuis les leurs: Histoires, Dissertations, Journaux, Ecrits Latins, François, Anglois, Allemands, Hollandois, il a tout mis à con-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 152

contribution avec un discernement exquis. Ce qui lui fait sur-tout beaucoup d'honneur c'est qu'il a écrit dans le même esprit que ses devanciers, & que par ses lumières, sa modération, son impartialité, & son amour pour la tolérance il s'est montré digne d'être associé aux TURRETIN, aux JABLONSKI, & aux FORMEY. Aussi ne craignons-nous pas de recommander cet Abrégé comme le meilleur qui ait encore été fait de l'Histoire Ecclesiastique. Rien d'essentiel n'y est omis, rien de superflu n'y est inséré; & ceux qui ne veulent pas faire leur étude principale des Annales de l'Eglise, peuvent s'en tenir à ces quatre petits Volumes: ils y trouveront tout ce qu'il y a d'intéressant à savoir sur les Siècles qui se sont écoulés depuis le commencement de l'Ere Chrétienne jusqu'à la fin du XVII^e.

De tous les Ecrivains modernes l'illustre *Mosheim* est peut-être celui qui a répandu le plus de jour sur l'Histoire Ecclesiastique: M. DE LA FONTAINE n'a pas négligé de le consulter, & il le cite très souvent. Quelquefois aussi il le réfute: en voici un exemple. Mos-

heim, & d'après lui MM. JABLONSKI & FORMEY ont cru que les Gnostiques étoient connus dès le temps des Apôtres, & que les premiers principes de leur doctrine étoient tirés de la Philosophie *Alexandrine*, qui consistoit dans un mélange bizarre des opinions Orientales & des dogmes de Platon. „ Deux grands hommes, *dit là dessus notre Auteur*, Mosheim & Brucker, ont soutenu que dans le premier Siècle du Christianisme, & même plutôt, on enseignoit en Syrie, dans l'Asie mineure, dans la Palestine, en Egypte & dans les Pays voisins, une certaine Philosophie Orientale, différente de la Philosophie Grecque, & qu'elle a donné naissance au système des Gnostiques. La plupart des Savans ont adopté cette opinion de Mosheim & de Brucker, qui aussi a été suivie par M. JABLONSKI. Mais quelques autres, & sur-tout le célèbre *Ernesli*, y ont opposé des difficultés considérables, & Mr. C. C. *Tittmann* leur a donné une nouvelle force dans une savante Dissertation, où il soutient qu'il n'est rien moins que prouvé qu'il y ait eu un système particulier tel que celui que M. Mosheim appelle

Phi-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 153

Philosophie Orientale. Il fait voir que les Ecrivains Ecclésiastiques du milieu du second siècle parlent des Gnostiques, comme d'une Secte qui étoit alors toute nouvelle; & il rend très vraisemblable que ces Hérétiques ne parurent pas d'abord en Asie & dans la Palestine, mais en Egypte, vers le temps de l'Empereur Adrien; & que leur doctrine étoit empruntée de la Philosophie Platonicienne & de la Pythagoricienne, des fables des Payens sur la Théogonie, de la Théologie Cabalistique, & enfin de quelques dogmes de la Religion Chrétienne; de sorte que leur système étoit un absurde mélange du Paganisme, du Judaïsme, & du Christianisme. Il est vrai que le docte *Hammond* & quelques Savans d'après lui, ont cherché par-tout les Gnostiques dans le Nouveau Testament, & ont cru voir que les Apôtres dans plusieurs endroits de leurs Epîtres font allusion à la monstrueuse doctrine de ces Hérétiques. Mais d'autres, & particulièrement le célèbre M. *Michaëlis* ont montré qu'il n'est point du tout question de ces gens-là dans nos saints Livres; & M. *Tittmann* en discutant tous les passages où

l'on a prétendu qu'il étoit parlé d'eux, a très bien prouvé qu'on le supposoit sans fondement. Il a fait voir aussi que les vestiges de la prétendue Philosophie Orientale que l'on croit trouver dans quelques anciens Auteurs, ne sont relatifs qu'à la magie, & à ce commerce chimérique avec le Monde des Esprits, au moyen duquel on se vantoit d'opérer des choses supérieures aux forces de la Nature. Du reste M. *Tittmann* ne disconvient pas que Pythagore, Platon, & d'autres Philosophes Grecs, n'aient emprunté des Orientaux quelques-unes de leurs doctrines, & qu'elles n'aient ensuite passé jusques aux Gnostiques; mais il ne s'ensuit pas de là qu'il y eût du temps des Apôtres un système particulier de Philosophie Orientale, ni que la Secte des Gnostiques existât des lors. La Dissertation dont nous venons de parler a pour titre: *C. G. Tittmanni, A. M. & Longosaliſſæ Ecclesiæ Tractatus de vestigiis Gnosticorum in N. Testamento frustra quæſitis; Lipsiæ 1773.* " Nous observerons ici que cette excellente Dissertation qui étoit assez peu connue dans nos Provinces, a été tout nouvellement insérée

rée par M. le Professeur *Barkey*, dans la seconde Partie du Tome II. de son *Museum Haganum*.

A l'article de Mahomet, M. DE LA FONTAINE recherche si cet Homme fameux étoit un fanatique ou un imposteur, & il conclut avec raison qu'il étoit l'un & l'autre. En effet l'expérience de tous les siècles montre que le fanatisme dégénère souvent en fourberie, & se sert quelquefois des moyens les moins honnêtes pour parvenir à ses fins. Il est bien vraisemblable que dans les commencemens Mahomet étoit de bonne foi, & que son fanatisme & celui de ses premiers Disciples lui persuada qu'il étoit un Prophète envoyé de Dieu pour réformer la Religion des Arabes. Dans cette idée il se crut autorisé à repousser ses ennemis par les armes, & à les contraindre même d'embrasser sa nouvelle Doctrine. Ensuite pour se concilier de plus en plus le respect des Peuples, il embellit les prétendues révélations qu'il s'imaginait recevoir, il en supposa de nouvelles, & surpris lui-même de la rapidité de ses progrès, il se livra de plus en plus à l'ambition, &

se

se persuada que pour la satisfaire toutes sortes de moyens étoient légitimes. Ainsi le fanatisme comme il étoit le principe de sa nouvelle Religion, fut aussi le fondement de son Empire: ses impostures étoient autorisées à ses yeux par le fanatisme, & ses entreprises furent favorisées par l'enthousiasme qu'il fut inspirer à ses sectateurs. Mais ce qui contribua le plus aux progrès de sa doctrine, ce fut sans doute le succès prodigieux de ses armes. On n'osa plus s'élever contre la nouvelle Religion, ni contre l'Empire qui étoit fondé sur elle; & au défaut de meilleures preuves, celle-ci suffit aux Arabes pour les persuader que ce Conquérant étoit véritablement envoyé de Dieu; persuasion qui se fortifia de plus en plus par les victoires de ses Successeurs.

Au reste, comme l'observe notre judicieux Auteur, on ne sauroit disconvenir que la Religion Mahométane n'ait répandu la connoissance d'un seul vrai Dieu parmi un grand nombre de Peuples, & même jusques bien avant dans les Indes, où l'Idolâtrie régnoit auparavant. De plus la Doctrine de Mahomet

met contient diverses autres vérités importantes de la Religion tant Naturelle que Révélée, concernant les Perfections Divines, la Création, la Providence, &c.; aussi bien que plusieurs excellens préceptes de Morale.

M. FORMEY répète d'après une infinité d'Auteurs que le dixième siècle n'offre que les objets les plus hideux, l'ignorance la plus crasse, les mœurs les plus corrompues; & que c'est ce qui lui a fait donner les surnoms de siècle obscur & malheureux, de siècle de fer & de plomb. M. DE LA FONTAINE convient que dans ce siècle les Papes furent plutôt des monstres que des hommes; mais du reste il croit avec *Leibnitz* qu'à l'égard de l'ignorance, ce siècle mérite moins que le 12 & le 13 les qualifications qu'on lui a données. Il est vrai que *Mosheim* a suivi l'opinion commune, & qu'il a tâché de la fortifier par les aveux de *Mabillon* & d'autres Auteurs François. Mais M. *Semler* qui a écrit après lui & qui tient un rang très distingué parmi les Savans d'aujourd'hui, ne balance point à se déclarer pour le sentiment de *Leib-*

Leibnitz, & il assure qu'après avoir lu avec beaucoup de soin les Ouvrages du 10. Siècle & ceux des trois suivans, il a trouvé que les premiers supposent beaucoup plus de lumières & de bon sens que les autres. Il ajoute que les grandes actions des Empereurs & des Rois qui fleurirent dans ce siècle, prouvent qu'il produisit beaucoup de personnages distingués par leur habileté & par leurs talens. Il en appelle aussi à cette multitude d'Ecoles & de Collèges, qui furent fondés & entretenus avec soin tant dans les Monastères que dans les Villes Episcopales, & à l'usage que l'on y faisoit des anciens Auteurs Latins pour les expliquer & pour tirer des copies de leurs Ouvrages.

Dès l'an 1521. *Corneille Honius* ou *Hoen*, savant Jurisconsulte & Conseiller de la Cour de Hollande, écrivit une Lettre (4) où il donnoit un sens figuré à ces paroles de l'institution de la S. Cène: *ceci est mon corps*. On croyoit que cette explication qu'il trouva parmi les
pa-

(4) On la trouve dans l'Histoire Ecclesiastique de *Trigland*.

papiers de *Jacob Hook*, autrefois Doyen de Naaldwyk, avoit deux cens ans d'antiquité.

M. DE LA FONTAINE a fait des additions considérables à l'Article des Wiclésites, & sur-tout à celui de la Réformation des Pays-Bas. MM. JABLONSKI & FORMEY disent que Charles-Quint avoit fait d'inutiles efforts pour introduire l'Inquisition dans ces Provinces. Il est cependant certain, remarque notre Auteur, que Philippe II. écrivit en 1565 que *l'Inquisition ne devoit pas être regardée comme une chose nouvelle, puis qu'elle avoit été introduite par son Père.* Cette assertion n'étoit pas entièrement fausse, car quoi que l'Inquisition telle qu'elle a lieu en Espagne, sans la participation des Juges séculiers auxquels on ne laisse que l'exécution de la sentence, ne fût pas pratiquée de cette manière dans les Pays-Bas, Charles Quint y avoit cependant établi dès l'an 1522, des Inquisiteurs devant lesquels tous ceux qui étoient soupçonnés d'hérésie étoient obligés de comparoître pour répondre à toutes les questions qu'on leur feroit sur leur croyance, & sur celle des Personnes de leur

leur connoissance. Il est vrai que dans certains endroits on refusa d'admettre ces Inquisiteurs, & que dans les lieux même où ils furent reçus, ils étoient obligés d'abandonner aux Juges ordinaires la saisie des hérétiques & toute les procédures de la Justice. Mais par la connivence de plusieurs Magistrats, leur autorité s'accrut insensiblement, & elle devint presque sans bornes par les placards rigoureux qui furent publiés contre les prétendues hérésies. M. Gerdes rapporte, dans son *Histoire de la Réformation*, un Bref que le Pape Clément VII. écrivit en 1525 au Cardinal de *Marcha*, Evêque de Liège, pour lui conférer l'emploi de *Grand-Inquisiteur* de tous les Pays-Bas.

Après que ces Provinces eurent secoué le joug de Philippe, les Etats-Généraux se souvenant des funestes effets de l'intolérance dont ce Pays avoit été la victime sous la domination Espagnole, accordèrent le libre exercice de toutes les Religions dans l'étendue de leur domaine. M. DE LA FONTAINE observe là-dessus que le Fondateur de la Liberté de ces Provinces, *Guillaume I.*, jugeoit aussi que cette tolérance étoit
utile

utile & nécessaire. „ Conséquemment, lors de la grande & heureuse révolution qui arriva dans ce Pays, ceux des habitans qui n'avoient pas embrassé la Religion Réformée, ne perdirent point le droit de professer celle à laquelle ils étoient attachés. Ainsi les Catholiques Romains, les Luthériens, les Anabaptistes, qui avoient tous le même intérêt à la liberté de ces Provinces, purent sinon avoir des Temples publics, vaquer au moins librement à leur culte dans des Lieux particuliers d'assemblée, sans aucun empêchement de la part du Souverain. Les Etats trouvèrent cependant bon dans la suite, de publier des placards très rigoureux contre les assemblées des Catholiques Romains; & ces placards furent renouvelés de temps en temps, non pas que ne l'on ne se crût obligé à aucune tolérance envers ces Catholiques qui s'étoient joints aux Réformés pour secouer le joug de l'Espagne; mais parce qu'on appréhendoit les intrigues de leurs Prêtres & de leurs Moines, qui auroient voulu ramener la domination Espagnole, & qui, si l'on n'y avoit mis empêchement, auroient en effet

replongé la Patrie dans son premier esclavage. Dans la suite les assemblées des Luthériens & des Anabaptistes furent aussi défendues en quelques endroits ; & personne n'ignore que lorsque dans le 17 Siècle les Remontrans se séparèrent de l'Eglise Nationale, on usa de beaucoup de sévérité envers eux, soit par la dispersion de leurs assemblées, soit par des amendes, soit par l'emprisonnement de leurs Pasteurs. Mais ces temps de trouble & de danger étant passés, tout se disposa de nouveau à cette heureuse tolérance, qui par la sagesse de nos Souverains règne depuis si long-temps dans ces Provinces ; & c'est une vérité de fait que les Sectes Chrétiennes qui n'appartiennent pas à l'Eglise Nationale, ont des Lieux d'assemblée particuliers & bien connus, où elles peuvent exercer librement leur culte du sçu & avec la permission du Gouvernement ”.

L'Article des progrès de la Réformation en Bohème est entièrement nouveau & très intéressant ; mais il est si long que nous ne pouvons que l'indiquer. Celui de la propagation de l'Evangile parmi les Infidèles, est considéré-

dérablement augmenté. M. FORMEY n'avoit rien dit de l'état du Christianisme en Afrique, & il faut convenir qu'en effet notre Religion y a fait peu de progrès. Les travaux Apostoliques des Jésuites, dit M. DE LA FONTAINE, ne se sont jamais étendus jusques là. Ils ne pouvoient guère espérer de trouver dans les contrées de l'Afrique la moisson qu'ils se propoisoient. Aussi les Papes ont-ils jugé qu'il failloit y envoyer des Missionnaires endurcis aux travaux, & accoutumés à une vie austère. On donna donc la préférence aux Capucins, qui ambitionnoient assez cette mission, & qui s'y sont effectivement donné des peines incroyables, mais sans beaucoup de fruit. L'intérieur du Pays est inaccessible aux Européens, & les tentatives que l'on a faites sur les Côtes pour y répandre la connoissance de l'Evangile, ont eu très peu de succès. Le commerce d'esclaves que les Nations Européennes font à la Côte de Guinée, semble réduire à la condition des brutes cette multitude de créatures humaines qu'on arrache de leur patrie, sans que l'on se mette en peine de donner à ces infortunés la

connoissance de leur Créateur, ou d'élever leurs enfans dans la Religion Chrétienne. On dit cependant à la louange des *Herrenbutters*, que dans leurs Plantations à Surinam, ils ne négligent pas l'instruction de leurs esclaves. L'espérance que l'on avoit conçue il y a quelques années en Hollande, de convertir les habitans de la Côte de Guinée par le ministère d'un de leurs compatriotes qu'on avoit fait étudier à Leyde, a été trompée; car cet homme ayant été renvoyé dans sa Patrie, ne tarda pas à y reprendre les coutumes & les mœurs dépravées des Infidèles. Les peines que les Hollandois se sont données avec beaucoup de zèle au Cap de Bonne-Espérance, pour communiquer aux Hottentots de justes notions de la Divinité & pour leur faire embrasser l'Evangile, ont aussi été entièrement perdues; ceux même de ces infortunés qui ont été instruits dès leur enfance dans les maisons des Chrétiens, retournent tôt ou tard à la barbarie de leurs pères.

Les Hollandois ont été plus heureux dans les Indes Orientales, & particulièrement dans l'Isle de Ceylon. Ils y ont tra-

travaillé avec autant de fruit que de zèle à faire connoître la vraie Religion aux Peuples de ces Contrées. Par-tout où ils ont pu se procurer des établissemens solides ils ont bâti des Temples, formé des Eglises, fait même de très grandes dépenses pour procurer la Version des Saintes Ecritures dans la Langue du Pays. Mr. *Werndley*, Pasteur à Batavia, traduisit en 1733 la Bible en Langue Malaye, & elle fut imprimée à Amsterdam en caractères Romains. Mais cette Edition n'étant d'aucune utilité aux Indiens qui ne pouvoient lire que le Malaye ou l'Arabe, on pensa en 1754 à en procurer une autre en caractères Arabes. Jusques ici on n'a encore imprimé que l'Ancien Testament: il faut espérer que le Nouveau ne tardera pas à paroître. D'une Imprimerie établie à Kolumbo, on a déjà vu sortir une Version du Nouveau Testament en Langue Malabare, & une autre en Langue Singalèse, aussi bien que le Catéchisme de Heidelberg, & quelques Livres de dévotion. En 1690 on fonda à Jaffanapatnam, dans l'île de Ceylon, un Séminaire pour la jeunesse Malabare, & quelques années après on en

établit un autre à Kolumbo pour les Singalais. Depuis, ces deux Séminaires ont été réunis dans la dernière Ville, & l'on y enseigne non seulement la Théologie, mais aussi le Latin, le Grec, & l'Hébreu. Les jeunes gens qui se distinguent dans ce Séminaire, sont envoyés en Hollande pour y achever leurs études. Des 13 qui sont venus dans ces Provinces depuis 1743 jusqu'en 1755, dix sont retournés à Ceylon après avoir été reçus au St. Ministère, & ils ont parfaitement répondu à l'espérance qu'on en avoit conçue. Diverses circonstances ont fait interrompre ces missions pendant quelques années; mais le Gouverneur actuel de Ceylon, Mr. Falck, travaille avec zèle à remettre les choses sur l'ancien pied, & l'on a tout lieu de s'en promettre un bon succès. Les détails qu'on vient de lire, & divers autres que nous sommes obligés de passer sous silence, ont été communiqués à M. DE LA FONTAINE par M. Meyer, Pasteur à Batavia, & qui a été pendant quelque temps Recteur du Séminaire de Kolumbo.



ARTICLE DIXIEME.

ALMANACH DES MUSES. 1778.

Paris, chez *Delalain*; in 12. de
pp. 321.

Ce Recueil toujours très bien accueilli en France, est cette année, grâce à l'indulgence de l'Editeur, plus volumineux qu'il ne l'a jamais été. On peut dire de cet Almanach (& peut-être le parallèle a-t-il déjà été fait), qu'il est pour les Poètes François ce que l'exposition des tableaux au Louvre est pour les Peintres: on y voit l'essai d'un Elève à côté de l'ouvrage d'un grand Maître. Quelques pièces de VOLT-AIRE insérées dans ce Volume, sont déjà trop connues pour que nous les rapportions: nous préférons de transcrire une partie de l'Epitre de Mr. DORAT aux manes de Colardeau. Ici l'amitié & la douleur ont ennobli les accens de ce Poète toujours agréable & léger, mais trop souvent frivole; l'ami qu'il pleure & qu'il célèbre semble l'inspirer,

on retrouve dans plusieurs de ses vers
cette sensibilité douce qui fait le charme
des Poésies de Colardeau.

*C'est donc toi que je presse, Urne simple &
cérère,*

*Où la feuille du myrthe au cyprès se marie,
C'en est fait ! il n'est plus ce Chantre harmonieux
Qui parloit aux mortels le langage des Dieux !
Astre brillant & pur, dans sa courte carrière,
Il versa doucement sa tranquille lumière.
L'amitié jusqu'à lui, vint m'ouvrir un accès :
J'enviai ses talens, & non pas ses succès.
Rivaux toujours unis, ensemble nous franchîmes,
Les rocs glissans du Pinde, & ses hauteurs su-
blimes :*

*Nous respirions tous deux un légitime orgueil.
Dieux ! son char de triomphe enfermoit son cer-
cueil ! . . .*

*Ici tout vient finir : dans cet abyme immense ,
Aux portes du trépas l'égalité commence.
Ici la gloire même a perdu sa fierté ,
Et n'est qu'un bruit stérile au hasard répété.
Mais non : une ame douce en ses écrits respire ;
La terre est sa prison , le ciel est son empire ,
L'éternité son terme, & reprenant ses dons ,
L'Olympe s'enrichit des biens que nous perdans,*

.
.

On

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 169

On applaudira à ce parallèle entre la
Poésie ancienne & moderne.

*L'antique Poésie aujourd'hui détrônée ,
S'achemine à pas lents de pavots couronnée.
Ce n'est plus , ce n'est plus cette fille des cieux
Qui construisit l'Olympe , & donna l'être aux
Dieux ;*

*Qui du chaos informe où dormoit la matière ,
Fit éclore la vie & jaillir la lumière ,
Alluma de Vulcain l'autre toujours ardent ,
Trempa l'acier de Mars , où forgea le trident ,
Sous la sensible écorce enferma les Driades ,
Faignit l'urne d'Alphée à l'urne des Nymphes ,
Soupira de Syrinx le douloureux accent ,
Suspendit de Phœbé le mobile croissant ,
De roses parjema le berceau de l'Aurore ,
Attela les coursiers du Dieu qui la colore ,
Et se jouant parmi tant de trésors ouverts ,
Des rêves de la Fable enrichit l'univers.
C'est une Muse adroite , indigente & glacée ,
Gardant en vain l'orgueil de sa gloire éclipsée ,
Dépouillant de ses fleurs son front grave &
batain*

*Et mesurant sa marche un compas à la main.
Une raison timide a surpris son hommage.
Altière dans ses vœux , humble dans son langage ,
Elle n'habite hélas ! qu'un ciel sans majesté ,
Où les feux d'un beau jour n'ont jamais éclaté.*

*Sous l'infidèle abri de sa palme fragile,
L'Héritier de Pradon, s'égalant à Virgile,
D'un esprit uniforme & jamais inspiré,
Alligne tristement son vers décoloré:
Un autre se traînant sur la scène avilie,
D'un appareil funèbre enveloppe Thalie,
Et fier de rembrunir ses caractères faux,
Emeut le Spectateur à force d'échaffauds.*

Le Poète se représente son ami dans l'Elisée; Young lui offre un cypres; Sappho lui demande des vers pour attendre Phaon &c. &c.

Oui, oui, tu fus aimer. . . cher aux sensibles cœurs,

*Tu connus le plaisir de répandre des pleurs;
Peintre des passions, tu ressentis leur flamme
La douce aménité respiroit dans ton ame.*

*.
Puisse hélas! de cette urne & si triste & si chère,*

*Jusqu'à moi réjaillir un rayon salutaire,
Qui calme les transports de ce cœur trop ardent
Que nul pouvoir encor n'a rendu dépendant,
De ce cœur peu connu, mais content de lui-même
Qui ne se croit heureux que du moment qu'il aime,
Qui ne sait point boîr, mais qui sait résister,
Pardonner aux méchans, & non les imiter.*

Tom-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 171

Tombe aux pieds de la mort l'ameur propre
frivole,

L'orgueil que tout aigrit & que rien ne console!

O vous de qui mon nom réveille la fureur,

Importune l'oreille & fatigue le cœur,

Sur ces débris formés des dépouilles humaines,

Oublions nos débats, & déposons nos haines.

Sous des chaînes de fer, au fond de ces caveaux,

La Parque inexorable unit tous les rivaux.

Venez, n'attendons pas qu'aux bornes de la vie,

Le tombeau nous rapproche & nous réconcilie.

Et toi de la concorde, ami toujours constant

Que rien n'a pu jamais aigrir un seul instant,

Toi de qui les conseils dictés par l'indulgence,

Dans mes sens captivés suspendoient la ven-
geance,

Sur ta cendre aujourd'hui vois expirer ses
feux! . . .

L'ennemi que j'embrasse est mon frère en ces
lieux.

On trouvera un morale ingénieuse
dans le morceau qui a pour titre : *La*
jeune Fille corrigée, par Mr. SELIS.

Au temps jadis, certaine Fée habile
Corrigea bien une fière beauté.

Cla-

Cloris voyoit son dix-septième été ;
 Cloris avoit l'oeil vif , la jambe agile ,
 Et le corps droit. La jeunesse en sa fleur
 Entretenoit sur sa peau blanche & lisse
 Ce velouté , cette douce fraîcheur
 De la santé voluptueux indice ;
 Bref , tous ses sens étoient dans leur primeur.
 Mais elle étoit trop vaine & trop moqueuse ,
 S'imaginant être à l'abri du temps ,
 Et riant fort sur-tout des vieilles gens.
 Pourquoi souvent sa mère affectueuse
 Lui dit : „ Mon Dieu ! soyez moins orgueil-
 „ leuse ;

„ L'âge viendra : vos couleurs , par degrés
 „ S'effaceront , & vous vous fanerez ”
 Sermon usé qui ne la touchoit guère !
 La Maman donc , en sa douleur amère ,
 Un beau matin la conduit sans fracas
 Chez une Fée humaine & déhonnatée.
 A qui d'avance elle avoit dit le cas.
 Or celle ci , (son nom étoit Alcine)
 Pour la guérir n'employa qu'un miroir
 Miroir unique , ou par vertu divine ,
 Aux yeux des gens l'avenir se fait voir ,
 --- „ Allons , Cloris , que voyez vous ? --- Ma-
 „ dame ,

„ J'apperçois là je ne sais quelle femme ,
 „ Qui m'a bien l'air parmi ses grands enfans ,
 „ De regretter en secret son printemps !

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 175

„ Ah ! qu'elle est drôle avec sa peau brunie ,
„ Son pied très gros , & sa taille arrondie !
--- „ Belle Cloris , la reconnoissez vous ?
--- „ Moi ! ... non , vraiment. --- Et celle-ci ma
„ chère ? ...

„ Remarquez bien ! ... --- Quoi ! cette douai-
„ rière ,

„ Et triste & maigre , & soit dit entre nous ,
„ N'ayant jamais eu de gorge peut-être !

--- „ Oh ! je n'ai pas l'honneur de la connoître ;

--- „ Cette autre enfin ! ... --- Cette autre à
„ soixante ans :

„ Fi quelle horreur ! elle a le corps étique ;

„ Elle est ridée , & sous sa coëffe antique ,

„ De tous côtés percent les cheveux blancs.

„ Ces femmes-là font un trio comique ,

„ Et j'ai bien droit de rire à leurs dépens.

--- „ C'est fort bien dit ! riez donc de vous-mêmes ;

„ Ou mieux encor abjurez vos travers.

„ D'avance ici grace à mon art suprême ,

„ Vous voici peinte à trois âges divers.

„ Quand plusieurs fois vous aurez été mère

„ Vers quarante ans , adieu , taille légère ,

„ Teint animé , port noble , & cœtera

„ Et vous serez la femme que voilà.

„ Celle qui suit , est l'image certaine

„ De vos attrait à votre cinquantaine ,

„ Pour la dernière , abjet fastidieux ,

„ C'est vous encor qu'elle peint à vos yeux ;

„ Telle

„ Telle qu'un jour , sans doute un peu plus sage ;
 „ Vous paroitrez dans l'hiver de votre âge ;
 „ Et cet hiver , hélas ! viendra bientôt. ”

A ce discours , Cloris ne répond mot :
 Mais la pauvrete affectant de l'audace ,
 Les yeux troublés regarde dans la glace ,
 Et se détourne , & puis toute en émoi
 Regarde encore , & recule d'effroi.
 Bien est il vrai que ce spectacle utile
 Rabattit net son orgueil indocile.

Belles , le temps vous mine à chaque pas ,
 Et cependant la vanité vous berce
 D'autres pensers. Si ces tristes dégâts
 S'offroient soudain à vos yeux délicats.
 Vous tomberiez toutes à la renverse.

Les Ouvrages de Poésie qui ont paru
 en 1777 sont en général très bien ca-
 ractérisés à la fin de ce Recueil ; nous
 rapporterons quelques unes de ces noti-
 ces. *Voyage de Bourgogne à M**.* Paris ,
Le jay , in 8o. de 28 pages. „ Opuscule
 mêlé de prose & de vers , dans le goût
 du *Voyage de Chapelle* & de *Bachau-*
mont Moins de feu & d'imagination :
 des vers délicats , faciles & bien tournés. ”
Fables , par M. VILLEMAIN D'ABAN-
 COURT Paris , Cellot , in 8o. de 258
 pages. „ Cent Fables : c'est le compte
 or-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 175

ordinaire depuis la Motte. Beaucoup imitées de l'Allemand, beaucoup dont la moralité est inintelligible; quelques unes assez agréables. Facilité lâche, verbeuse; quelque naturel, mais souvent de la trivialité, ou un excès de naïveté plaisante, comme lorsque l'Auteur dit à *la Fontaine*.

*Si l'âne avec toi peut parler ,
L'âne avec moi ne fait que braire.*

Fables nouvelles , suivies du Poëme de Pyrame & de Thisbé & autres Pièces fugitives, par le Sieur NIVET DES-BRIERES, gradué en l'Université d'Orléans & Professeur des Langues modernes. Londres; Paris; Bastien, in 8°. de 96 pages. „ Eloge délicat du bon *la Fontaine*. M. NIVET a imaginé de faire réimprimer une vingtaine des chefs d'oeuvre de notre Fabuliste, & de mettre à côté de chacun une imitation envers de sa façon. Jamais ce contraste ne manque son effet.&c. ”

Hymne au Soleil, par Mr. l'Abbé DE REYRAC, Censeur Royal, Associé Correspondant de l'Académie Royale des
la-

Inscriptions & Belles Lettres, &c. *Paris*; Lacombe, petit in 12. d'environ 200 pages. „A la suite de cette Hymne en prose, pleine de grandes idées, de superbes descriptions & d'images vraiment poétiques, une douzaine de petites Pièces fort agréables &c.” Nous ajouterons que ce n'est plus à un Poète Grec que Mr. DE REYRAC fait l'honneur de cette belle production, il s'en est déclaré le véritable Auteur. Le morceau que nous en rapporterons fera voir que la prose de Mr. DE REYRAC est plus poétique, que la plupart des Vers qui ont paru en France depuis quelques années. „Tel qu'un fleuve profond & majestueux, dont les eaux coulent toujours avec la même abondance; ou tel qu'un volcan intarissable qui ne cesse de faire jaillir de son sein des sources de feu, & de vomir des torrens de flamme, abyme infini de lumière, tu la répands, tu la prodigues, depuis la naissance des Siècles, sans jamais l'épuiser. . . Mille fois tu as vu la terre se renouveler, ses habitans changer de maîtres, de loix, de mœurs, & de langage: tu as vu mille fois les Nations se diviser & se détruire; des Cités su-
per-

perbes & opulentes sortir du sein des déserts, & s'y ensevelir; des Empires se former, s'agrandir, devenir formidables, décroître & s'éteindre, ou renaître pour périr encore; les Rois se combattre, se détrôner les uns les autres; les Peuples, tantôt foibles ruisseaux, tantôt fleuves débordés, inonder, ravager la surface de la Terre; tous enfin, Peuples & Rois, après un peu de bruit, tomber & disparaître dans l'abyme du temps toujours ouvert pour les engloutir. Tu n'éclaires donc plus que les restes de ces antiques Empires & les débris de leurs vastes grandeurs. Le monde entier n'est plus à tes regards qu'un vaste tombeau, où les cendres de ces générations innombrables de Peuples & de Souverains sont entassées & confondues, sans que la main qui les remue puisse distinguer ce qui a été, ni en retrouver aucun vestige. Tandis que toi seul, ô Soleil! ô flambeau de l'Univers! toi seul, témoin de ces grands spectacles, & immuable au milieu de ces révolutions, existes par toi-même (1). Tu poursuis ta carrière,

(1) Il ne faut pas oublier que l'Auteur fait parler un Payen.

re, & triomphes au plus haut des cieux
des outrages du temps. Ce temps,
toujours enchaîné à ton char, ne peut
étendre sur toi ses ravages. Tu par-
cours depuis le commencement l'im-
mense étendue des airs avec la même
rapidité, & tu roules ton globe resplen-
dissant au milieu du torrent des âges,
sans qu'ils puissent ni t'affoiblir, ni t'ar-
rêter, &c. "



ARTICLE ONZIEME.

CHRISTOPHORI SAXI, ONO-
MASTICON LITERARIUM *sive*
Nomenclator Historico-Criticus prae-
stantissimorum omnis aetatis, populi,
artiumque formulae Scriptorum. Item
Monumentorum maxime illustrium,
ab Orbe condito usque ad Saeculi
quod vivimus, tempora digestus, &
verisimilibus, quantum fieri potuit,
anno-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 179

*annorum notis accommodatus. Pars
secunda;*

C'est-à-dire,

TABLETTES LITTÉRAIRES, ou
Notices historiques, critiques,
& chronologiques des princi-
paux Auteurs de tous les Siècles
& de toutes les Nations, qui
ont écrit sur quelque Science &
sur quelque Art que ce soit, aussi
bien que des Monumens les plus
célèbres depuis le commence-
ment du Monde jusqu'à présent,
&c. par Mr. le Professeur SAXIUS;
Utrecht, chez G. T. & A. à Pad-
denburg, & J. van Schoonhoven &
Comp. 1777. Tome II., grand
8°. de 659. pp.

Ceux qui ont vu le premier Tome
de cet excellent Ouvrage, ou mê-
me qui ne le connoissent que par l'Ex-
trait que nous en donnâmes il y a

deux ans (1), apprendront sans doute avec plaisir la publication de ce second Volume. Il n'est en rien inférieur au précédent, & le grand Littérateur auquel on le doit s'assure de plus en plus la reconnoissance & les applaudissemens du Public par l'exactitude de ses notices, par la sagesse des jugemens qu'il porte sur les Ecrivains de tous les Siècles, & par son attention à indiquer toutes les bonnes sources où l'on peut trouver des détails ultérieurs. Une docte & judicieuse Critique a présidé sur le tout, le style est élégant & pur; en un mot c'est ici un de ces Livres classiques dont les Gens de Lettres ne sauroient se passer. Ce second Volume s'étend depuis l'an 476 de l'Ere Chrétienne jusqu'à la fin du XV^e. Siècle; de sorte qu'il ne reste qu'à parler des Auteurs qui ont écrit dans les Siècles XVI, XVII, & XVIII^e; mais leur nombre est immense, & ce ne sera pas la partie la plus facile du travail de M. S A X.

Un Ouvrage de la nature de celui-ci n'est

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XLVI. Part. I.
Art. XI.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 181

n'est pas susceptible d'extrait : après avoir exposé le plan de l'Auteur, comme nous l'avons fait précédemment, & avoir dit ce que nous pensons de l'exécution, il ne reste à présent qu'à d'indiquer quelques-uns des Articles que nous avons particulièrement remarqués : *Charlemagne* ; *Constantinus Cephalas* ; *Etymologicon magnum* ; *Berenger* ; *Pandectes* ; *Benjamin de Tudèle* (il n'auroit peut-être pas été hors de propos d'observer, que *Jean Philippe Baratier*, le plus célèbre des Enfans précoces, traduisit de l'Hébreu à l'âge de onze ans, l'Itinéraire de ce Rabbín) ; *Nicolaus Colinus* ou *Klaas Kolyn* ; *Petrus Crescentius* ou de *Crescentiis* (il y a dans la Bibliothèque d'Utrecht deux exemplaires manuscrits de l'Ouvrage que ce célèbre Médecin composa dans le 13^e Siècle, sous le titre de *Liber ruralium Commodorum*) ; *Bartbolomeus Albicius* ou de *Pisis* (c'est l'Auteur des fameuses *Conformités de la Vie de S. François avec celle de Jésus-Christ* : aux Ecrivains qui parlent de ce Moine extravagant, M. SAX auroit pu ajouter *Froeper Marchand*, dont le *Dictionnaire Historique* contient un Article très détaillé &

très curieux sur cet *Albicius* ou de *Albizis*, surnommé de *Pisis* parce qu'il demeurait dans la Ville de Pise); *Janus Pannonius* (Evêque de la Ville de Cinq-Eglises en Hongrie, & l'un des meilleurs Poètes Latins du XV^e Siècle: il y a dans cet Article une savante Lettre que M. le Comte *Teleki* a écrite à M. SAX sur ce Pannonius, des Poésies duquel il fait espérer une nouvelle Edition); *Laurentius Bonincontrius*; *Julius Sanseverinus Sabbinus*) que plusieurs Savans croient être le même que *Pomponius Lætus*); *Daniel Gaitanus*, ou *Cajetanus*; *Savonarole*; *Aldus Manutius*; *Sebastian. Brand*: voici l'Article qui le concerne *S. B. Argentinenfis, fctus, Historicus & carminum Scriptor, notiffimæ Satyræ quæ inscribitur: Das Narrenschif, Navis stultifera hoc anno (1494) divulgata, auctor. M. SAX* indique ensuite quelques Ecrivains qui ont parlé de Brand; mais vraisemblablement il n'a pas connu un Article très curieux que le célèbre M. *Wieland* a inféré en 1776 dans son *Mercure Allemand*. Nous allons en extraire quelques particularités, qui seront sans doute nouvelles pour la plupart de nos Lecteurs.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 183.

teurs. *Brand*, Professeur à Basle, étoit né à Strasbourg en 1458. C'étoit un habile Jurisconsulte & un bon Littérateur. Ses Poésies Latines furent fort goûtées, & vers la fin du XV^e. Siècle il jouissoit de la plus haute considération. L'Empereur Maximilien l'appella souvent à sa Cour, lui donna le titre de Conseiller, & le créa Comte Palatin. Dans la suite il fut Chancelier à Strasbourg, où il mourut en 1520. On a de lui quelques Ouvrages; mais celui qui eut le plus de succès fut son *Navire des Fous* (*Narren Schiff* oder *Schiff aus Narragonien*). C'est une satire très ingénieuse des diverses extravagances des hommes. Elle fut traduite en François en 1499 & en Anglois en 1509. *Maittaire* parle de ces Traductions dans ses *Annales Typographiques*. *Brand* étoit ami d'*Erasme*, & celui-ci fit à son honneur les vers suivans:

*Ornarunt alios suae Camoenas,
Ornas ipse tuas magis Camoenas.
Multos patria reddidit celebres,
Urbem tu celebrem celebriorem.
Multo constitui, Sebastiane,
Lingua, moribus, eruditione,*

Libris, consilio, severitate :

Sic cum foenore plurimo rependis

Acceptum decus, e tuo vicissim

Illustrans patriamque literasque.

L'Article *Bartbolomæus Facius*, est d'autant plus intéressant que M. SAXY fait connoître un Ouvrage que des Savans du premier ordre croyoient perdu, ou qu'ils soupçonnoient même n'avoir jamais existé. *Facius* étoit un savant Génois du XV^e. Siècle, connu par ses démêlés avec Laurent Valla, & par divers Ecrits. Son Livre de *Viris sui ævi illustribus* a été publié à Florence en 1745 par M. Laur. Mebus. On lui attribuoit un autre Ouvrage intitulé : *De differentiis verborum Latinorum*. Mais le célèbre Fabricius, & quelques autres Bibliographes, ont douté que ce Livre existât. Il est cependant certain qu'il y en a eu une Edition faite à Rome en 1491. L'illustre M. Meerman en avoit un exemplaire, dont M. le Professeur Bondam a tiré une copie qu'il a bien voulu communiquer à M. SAXY en lui permettant de la publier, afin que les Gens de Lettres puissent désormais jouir de ce petit Ouvrage qui ne peut que les intéresser
beau.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 185

beaucoup, puis qu'il est pour la Langue Latine ce que l'excellent Traité des *Synonimes* par l'Abbé Girard est pour la Langue Françoisé. Comme l'Ecrit de *Faci*us est assez court, M. SAX l'a inséré tout entier dans les *Analec*tes (2) du Volume que nous avons sous les yeux. Nous allons en rapporter un morceau, pour donner une idée de l'Ouvrage. *ASPICIMUS quod obijcitur oculis. INSPICIMUS inclusa. SUSPICIMUS superiorem quem veneramur, & partes superiores. PROSPICIMUS quæ longe sunt quasi procul a nobis. DESPICIMUS inferiorem partem vel ignavum. CIRCUMSPICIMUS in orbem. CONSPICIMUS cum prope intuemur cum causa. VIDEMUS natura. SPECTAMUS cum voluptate. VISIMUS experta.*

N'oublions pas d'avertir qu'à la fin de ce Volume on trouve une Table alphabétique très exacte & très commode, de tous les Ecrivains dont il est parlé dans les deux premiers Tomes.

Le

(2) Ces *Analec*tes sont des corrections & des additions que M. SAX a placées à la fin de chaque Volume.

Le savant Auteur y a fait entrer aussi une notice de toutes les Universités qui ont été fondées avant le XVI^e Siècle. Les plus anciennes sont celles de *Paris*, de *Toulouse*, & d'*Osnabrug*, qui furent toutes les trois fondées en 802. Il faut cependant observer que dans ces commencemens, c'étoient plutôt des Ecoles que des Universités.

Le Volume est terminé par une Liste des surnoms, souvent très ridicules qu'on donnoit autrefois aux Théologiens, aux Jurisconsultes & aux Philosophes Scholastiques; par ex. le Docteur *Angélique* (*Thomas d'Aquin*); le Dr. *Invincible* (*G. Occam*); le Dr. *Irrefragable* (*A. de Hales*); l'*Idole des Avocats* (*Accurse*); le *Miroir du Monde* (*J. Bosnian*), &c.



JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 787



ARTICLE DOUZIEME.

ELOGE M. DE VOLTAIRE. Par
M. PALISSOT. *Londres, & se
trouve à Paris, chez J. F. Bastien.
in 8°. de pp. 96.*

Il est peu d'hommes dont on ne puisse faire deux portraits entièrement différens l'un de l'autre, & toutefois également ressemblans. Mais cette maxime est sur-tout vraie lorsqu'il est question de peindre un homme extraordinaire, dominé par la sensibilité la plus vive, & qui cédant toujours à l'impression du moment, aussi capable de faire le bien que facile à se permettre le mal, offroit une suite de contradictions; d'un homme enfin dont les talens, la gloire, & les erreurs lui ont attiré une foule d'admirateurs, d'envieux, & d'adversaires.

Il est donc bien difficile & peut-être impossible en peignant *Voltaire* de se concilier un suffrage général. D'un côté telle est la foiblesse de l'esprit humain, qu'il n'est pas toujours exempt d'illu-
sions

sions, même en partant des principes les plus nobles ; combien d'hommes religieux & d'ailleurs éclairés, méconnoissent les services qu'il a rendus à l'humanité, à cause du mal plus réel encore qu'il a fait à son siècle, & cherchent à rabaisser son génie parce qu'il a attaqué ce qui fait l'objet de leur respect, comme si l'abus des talens en détruisoit l'existence. D'un autre côté l'enthousiasme de ses admirateurs les rend aussi aveugles sur ses torts, qu'injustes envers ses rivaux. Quant au Panégyriste dont nous annonçons l'Ouvrage, s'il n'a pas entièrement imité le Peintre de *Philippe* en ne montrant son objet que du côté favorable, au moins il jette un voile adroit sur quelques uns des défauts qu'il n'a pu dissimuler. Nous aurons soin d'indiquer l'une des omissions qu'il s'est permises à cet égard, après avoir recueilli les principales observations que renferme cet Eloge.

Parmi cette longue suite de singularités brillantes qui se sont succédées dans le cours de la vie de *Voltaire*, il en est d'un ordre purement physique. C'en est une, p. ex. que cette heureuse organisation capable de suffire à l'applica-
tion

tion la plus continue, & qui sans être assujettie aux variations du temps, ne se délassoit du travail que par le travail même. „ Malgré une constitution, très délicate en apparence, aucun homme n'a été à la fois plus précoce que *M. de Voltaire* & n'a joui d'une vieillesse plus saine & plus robuste ". Nous observerons cependant qu'environ 24 ans avant sa mort il écrivoit ces vers:

*La mère de la mort, la vieillesse pesante
A de son bras d'airain courbé mon foible
corps etc.*

„ Aucun, poursuit *M. Palissot*, n'a commencé sa carrière d'une manière plus brillante, & ne l'a terminée avec plus de gloire. Non seulement il a suffi à des travaux littéraires qui auroient donné matière à trente réputations distinguées, mais à des soins qui sembloient incompatibles avec cette passion toujours prédominante pour l'étude. *M. de Voltaire* n'étoit étranger ni aux spéculations du Commerce, ni à celles de la Finance: il a su conserver & augmenter sa fortune. Il a trou-

vé du temps pour les plaisirs; il en a trouvé pour entretenir dans toute l'Europe, la correspondance la plus vaste qu'aucun particulier ait jamais eue, soit avec les Savans & les Artistes les plus recommandables de son Siècle, soit avec plusieurs Souverains, qui l'ont honoré d'une intimité dont la gloire doit réjaillir à jamais sur les Lettres, & dont le monde n'avoit pas vu d'exemples depuis les temps de *Philippe & d'Alexandre*. Il en a trouvé pour se rendre utile à une foule d'Infortunés célèbres, qu'il a défendus par son éloquence. Enfin il a trouvé celui de fonder, à quelques lieues de Genève, une Colonie florissante. Colonie dont il n'a jamais cessé d'être le bienfaiteur, devenue orpheline par sa mort, & qui s'est montrée digne de ses bontés par sa reconnaissance. --- Le moral, dans cet homme singulier, n'offrit pas moins de phénomènes que le physique. C'est à l'âge de dix-huit ans qu'il fit sa première Tragédie; & comme nous l'avons dit après *la Motte*, qui eut le mérite de le prévoir, & le courage de l'annoncer, *Corneille & Racine* eurent un succès-

cesseur. C'étoit un prodige qu'un pareil début; mais par un prodige plus grand encore, il méditoit dès lors le seul Ouvrage de génie qui n'eût pas été tenté dans le Siècle de *Louis XIV*, ou du moins qui l'avoit été si malheureusement qu'il ne reste de tous ces essais aucun vestige. Il conçut le projet de la *Henriade*, & la France fut étonnée de devoir son premier Poëme épique à un Auteur de vingt-quatre ans. Le même homme est devenu depuis le rival de l'Arioste dans un autre Poëme. Le même a été Historien de *Pierre le Grand*, de *Charles XII*, de *Louis XIV*, & celui de toutes les Nations depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. Le même a étendu la carrière de l'Histoire, trop resserrée avant lui, dans les détails de la politique & de l'ambition des Princes; comme s'il étoit de la destinée des Peuples, de leur être sacrifiés en tout & jusques dans les Annales du monde. --- Cette révolution de l'Histoire, perfectionnée par la Philosophie, est peut-être une des choses qui lui a donné le plus de droits à l'admiration de ses contemporains, & à

la

la reconnoissance de la postérité. Le même a enrichi notre Littérature d'un nouveau genre de Romans, & d'une foule de Poésies légères, saillies rapides d'une imagination inépuisable toujours active, toujours brillante, & dont quelques-unes ont un caractère original qui n'appartient qu'à lui seul, & du goût le plus exquis. Le même a mesuré la hauteur & fixé pour ainsi dire les limites du génie de *Corneille* (1). - Enfin il étoit réservé encore à cet homme uni-

(1) « Il seroit à souhaiter sans doute, que dans ce Commentaire l'Auteur se fût interdit quelques-unes de ces expressions trop amères & qui sembleroient injurieuses à la mémoire de *Corneille*, si *M. de Voltaire* n'eût pas témoigné en mille autres endroits, toute l'admiration dont il étoit pénétré pour ce génie Créateur. L'humeur qui paroît percer, sur-tout dans les dernières Editions de cet Ouvrage, n'étoit pas contre *Corneille*, mais contre les Admirateurs fanatiques de ce grand homme, qui s'étoient pressés de publier d'avance que ce Commentaire ne seroit qu'une Satyre dictée par l'envie, & qui dès qu'il parut ne manquèrent pas de s'élever contre ses remarques
les

unique, de nous donner les premières notions de la Littérature Angloise; de nous familiariser avec la Métaphysique de *Locke*; de nous instruire des découvertes de *Newton*; de nous encourager à la pratique hardie, mais salutaire de l'Inoculation, dont personne en France n'avoit parlé avant lui, & qu'on a tentée depuis sur les Têtes les plus précieuses, les plus chères à la Nation; de combattre en Philosophie, en Littérature, en Histoire, une multitude de préjugés; d'approfondir, en paroissant les effleurer, soit dans ses *Mélanges*, soit dans ses *Questions Encyclopédiques*, un nombre à peine croyable d'idées curieuses

les plus justes, avec une fureur aveugle, qui prouvoit assez qu'ils n'étoient pas dignes de se passionner pour *Corneille* ---- Malheureusement, en blessant la sensibilité de M. de *Voltaire*, il n'étoit que trop aisé de le précipiter vers les extrêmes. Ses adulateurs & ses ennemis n'ignoroient pas ce fatal secret; & c'est à l'adresse perfide avec laquelle les uns & les autres abusoient également de son caractère, qu'on doit imputer une partie de ses fautes &c. "

Note de M. PALISSOT.

Tome XLIX. Part. I. N

ses & intéressantes, & de nous laisser, dans le vaste Recueil de ses Oeuvres, une bibliothèque immense émanée de son seul génie ”.

M. P. accorde aux Censeurs de *Voltaire* que la *Henriade* a dû nécessairement se ressentir de la jeunesse de l'Auteur ; que s'il en eût conçu le plan dans un âge plus mûr, l'ordonnance en eût été plus riche & plus imposante ; que l'antithèse y seroit plus ménagée ; qu'au lieu de se borner à faire des portraits, d'un coloris, à la vérité, très brillant, l'Auteur eût peint ses Personnages d'une manière plus grande, en les faisant agir ; qu'il eût moins négligé la partie dramatique, & donné par conséquent plus d'intérêt à son Poëme. Le Panégyriste convient avec la même impartialité, que *Voltaire* n'a fait aucun chef-d'œuvre qui puisse être comparé en son entier aux chefs-d'œuvre de Racine. L'Auteur d'*Atbalie* avoit porté l'Art à ce degré de perfection désespérante, comme on l'a dit très heureusement, qui ne laisse pas de place à la rivalité. „ *Racine* étoit donc le seul homme dont M. de *Voltaire* eût à redouter la comparaison ; & c'est celui qu'il a toujours loué

loué avec transport, avec cette éloquence énergique & attendrissante, qui ne peut venir que du cœur. Nous ne connoissons rien, dans sa vie, qui l'honore autant que ce trait, qui décele mieux sa véritable supériorité: & c'est une barrière que nous opposerons toujours à ceux qui l'ont accusé de jalousie.. "

On lui a souvent reproché d'être un Romancier agréable plutôt qu'un Historien véridique, M. P. le justifie à cet égard, & allègue en sa faveur le jugement du célèbre *Robertson* qui l'a nommé un *Historien savant & profond*. " C'est dans le genre de l'Histoire, sur-tout, que *M. de Voltaire* a répandu cet esprit de tolérance & de paix, d'humanité & de bienfaisance qui le caractérise essentiellement. Les oppresseurs y sont peints sous des couleurs si odieuses, les opprimés y deviennent si intéressans, qu'il est peu d'âmes qui n'éprouvent, en le lisant, la douce illusion de se croire meilleures. "

M. PALISSOT après avoir parcouru les diverses branches de la réputation de son Héros, parle des foiblesses qu'on lui reproche. " Naturellement bon, humain, généreux, comme il est aisé de

le prouver par une suite non interrompue de belles actions dont sa vie est semée, les contrariétés, les injustices, les persécutions, aigrissent quelquefois son caractère, au point de lui inspirer, du moins en apparence, des haines très violentes. Le fiel coula de sa plume, non seulement contre une foule de détracteurs obscurs qu'il auroit du mépriser, mais contre des hommes que leur mérite auroit du lui rendre sacrés, quoiqu'ils eussent eu le malheur d'être ses ennemis. Tel fut son acharnement contre Jean Baptiste Rousseau, & contre un grand homme du même nom, dont il avoit eu plus encore à se louer qu'à se plaindre. — Incapable, au fond, de se venger autrement que par sa plume --- il se répandit en sarcasmes, quelquefois même en invectives trop exagérées pour être véritablement offensantes; mais on ne connoît aucun homme qu'il ait réellement persécuté, aucun dont il ait détruit, ou cherché à détruire la fortune. ”

Quant au reproche le plus essentiel qu'on puisse faire à la mémoire de *Voltaire*, l'Auteur de cet Eloge convient qu'il eut le malheur de ne pas distinguer

guer assez de la Religion de l'Evangile, la Religion pervertie & dénaturée par les hommes. « Mais enfin, *ajoute-t-il*, sans vouloir pénétrer dans les vues profondes de la Providence, qui peut tirer du scandale même un bien qui échappe d'abord à nos foibles yeux, qui fait si en fuscitant au Christianisme un pareil adversaire, Dieu n'a pas voulu justifier, de la manière la plus éclatante, que les efforts humains ne prévau-
droient jamais contre son ouvrage"? L'intérêt de la vérité eut voulu sans doute que M. PALISSOT ne dissimulât point la mauvaise foi dont *Voltaire* a si souvent usé dans ses attaques, & l'indécence de ses plaisanteries. Combien de fois n'a-t-il pas altéré, dénaturé les expressions de nos Livres sacrés, & joint l'imposture à la profanation en présentant les objets sous le jour le plus faux. De là il est résulté que ces attaques ont paru aussi méprisables aux vrais Savans, qu'elles sont dangereuses pour les gens frivoles, qui séduits par les grâces de son style, éblouis par l'éclat de son nom, le lisent sans défiance & sans examen. Si l'on veut voir un exemple de l'abus qu'il a fait de la plaisante-

rie, qu'on jette les yeux sur un passage de ses Ecrits où il tourne en ridicule les plus fameux Ouvrages du célèbre Citoyen de Genève. „ Les loix ne „ peuvent pas punir un calomniateur „ littéraire, encore moins un charlatan „ déclamateur qui se contredit à cha- „ que page; un romancier qui croit „ éclipser Télémaque en élevant un „ jeune Seigneur pour en faire un me- „ nuisier, & qui croit surpasser Mada- „ me de la Fayette en faisant donner „ des baisers dres par une suisse à un „ précepteur suisse ” (2). C'est avec une méthode & des armes pareilles qu'il s'est permis d'attaquer ce qui faisoit l'objet de la vénération des *Pascal*, des *Newton*, des *Leibnitz*, &c. &c. Du reste, il faut reconnoître avec Mr. P. que si *Voltaire* eut le malheur de s'égarer dans la Foi, il n'abjura jamais ce dogme essentiel & fondamental d'un Dieu rémunérateur & vengeur, qu'il en fut au contraire un des défenseurs les plus zélés, & qu'il rendit un hommage constant aux vérités de première ré-

(2) Voyez l'Epilogue de *la Guerre civile de Genève*.

révélation renfermées dans la Loi Naturelle.

On a reproché à *Voltaire* la légèreté, l'avarice, la méchanceté, & suivant M. PALISSOT personne peut-être n'a porté plus loin les vertus opposées. Il a conservé presque tous ses amis, & s'il eut le malheur d'en perdre quelques-uns, on peut assurer que les premiers torts ne furent jamais de son côté. Tout le monde sait ce qu'il a fait pour les *Calas*, les *Sirven*, les *Montbailly*, &c. on rapporte encore de lui des traits d'humanité moins connus. „ De malheureux Paysans de sa Terre, ruinés par un procès qu'ils avoient perdu, se présentèrent à lui, fondant en larmes, & implorant ses bonnés. Il voulut voir leurs papiers, les remit à un Avocat célèbre pour les examiner, & dit à ces infortunés de revenir. L'Arrêt qui les avoit condamnés étoit irréprochable par le fond & par la forme. Cette fatale lumière, en leur ôtant toute espérance sembloit les accabler d'un nouveau malheur. L'objet de leur perte se montoit à mille écus, somme exorbitante pour de pauvres Cultivateurs chargés d'une famille nombreuse. M. de

Voltaire ne put tenir à ce spectacle de douleur; il passa dans son cabinet, leur apporta cette somme, en les remerciant de l'occasion qu'ils lui avoient procurée de leur donner ce secours, qui ne fut pas le dernier qu'il répandit sur eux. — Les richesses qui le mettoient à portée de se procurer des jouissances si douces, il les avoit acquises par le commerce de Cadix, & par un intérêt considérable que *M. du Verney* lui avoit donné dans les vivres, & dont il avoit fait les fonds. On a cru long-temps que ses Ouvrages lui avoient rapporté des produits immenses: mais les registres des Comédiens feront foi qu'à l'exception de ses premières Tragédies, dont il avoit tiré quelques émolumens, il n'a jamais reçu la part d'Auteur, qu'il étoit en droit d'exiger. Plusieurs Libraires, MM. *Cramer* de Genève, entr'autres, se sont fait un devoir de publier qu'ils lui avoient l'entière obligation de leur fortune, sans qu'il ait accepté d'eux la plus légère rétribution. " Sur la fin de sa vie il prit les plus tendres soins de la jeunesse de *Mademoiselle de Varicourt*, aujourd'hui *Marquise de Villette*. S'étant apperçu des assiduités du

du Marquis auprès de sa jeune pupille, il lui proposa un jour cinquante mille écus pour la dot de Mademoiselle *de Vari-court*, mais Mr. *de Villette* ne voulut jamais consentir à cette générosité.

„ Pendant sa dernière maladie, occasionnée comme on le fait, non par la nature, qui sembloit respecter encore un de ses plus rares ouvrages, mais par une dose forcée d'opium, qu'il avoit eu le malheur de prendre indiscretement, il ne cessoit de demander à Mad. la Marquise *de Villette*, un Notaire, dans l'intention, sans doute, de lui laisser des marques de son souvenir, aussi bien qu'à plusieurs de ses amis : mais trop attendrie pour s'occuper d'elle-même, trop noble pour penser à de nouveaux bienfaits après ceux qu'elle avoit reçus, elle ne manqua envers lui que de cette complaisance. Cependant la mort qui éteignoit par degrés M. *de Voltaire*, n'avoit pu éteindre encore sa sensibilité. Il voulut écrire, & les derniers mots que traça sa main mourante furent une Lettre à son ami M. *d'Alembert*, dans laquelle il lui disoit, que n'ayant plus que quelques momens à

vivre, il lui recommandoit Mad. la Marquise de Villette. Il n'eut pas la force d'en écrire davantage; il perdit la connoissance & le sentiment, & il expira le 30 Mai 1778." Depuis quelques jours l'idée de sa mort l'occupoit sans cesse: il disoit sur son arrivée à Paris: *Je suis venu chercher la gloire & la mort.* Peu de temps avant sa maladie, il vint voir à table M. le Marquis de Villette, & après quelques momens du recueillement le plus sombre, il lui dit: *Vous êtes comme ces Rois d'Egypte qui en mangeant, avoient une tête de mort devant eux.* Il répondit à un Artiste, qui lui présentoit le tableau de son Triomphe: *C'est mon tombeau qu'il me faut, & non pas mon triomphe.*

L'Eloge dont nous venons de rendre compte aura l'avantage de précéder „ celui que l'Europe attend avec impatience du Roi de Prusse, & qui deviendra encore une des plus brillantes singularités de la destinée de M. de Voltaire ”.

Les *Pièces justificatives* de l'Eloge offrent une suite de morceaux intéressans, mais déjà connus; deux Lettres du Roi de Prusse; une autre de S. A. R.

Ma-

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 203

Madame la Margrave de Bareith; l'admirable analyse que *Voltaire* a donnée de la Tragédie d'*Iphigénie*; des Vers qu'il adressa à l'âge de quatre vingts ans à *Madame la Marquise D****; des fragmens de deux Lettres de *J. B. Rousseau*; enfin une Ode de *M. le Brun* à *Voltaire*, au sujet de la petite Nièce du grand *Corneille*. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en transcrire une strophe :

*Quoi ! des fils de Plutus la barbare industrie
Boit dans des coupes d'or les pleurs de la Patrie !
Quoi ! leur faste insolent fatigue nos lambris !
Et de nos demi-Dieux la Race dédaignée ,
Dans ses larmes baignée ,
Traîne d'un nom fameux les stériles débris !*

Rapportons aussi les vers que le même Poète a faits sur la mort de *Voltaire*.

*O Parnasse ! frémis de douleur & d'effroi !
Pleurez, Muses ! brisez vos Lyres immortelles !*

*Toi, dont il fatigua les cent voix & les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure & repose toi.
Pour*

Pour rappeler à nos Lecteurs ce que nous avons dit en commençant cet Extrait, opposons à ces Vers une Epitaphe remarquable par sa concision, & qui de notre connoissance n'a pas encore été imprimée :

Ci gît l'Enfant gâté du Siècle qu'il gâta.



NOUVELLES LITTERAIRES.

F R A N C E.

PARIS. *Sermon pour les jeunes Dames & les jeunes Demoiselles; par M. JAMES FORDYCE, Docteur en Théologie de l'Université de Glaskow, & Pasteur d'une Congrégation de la Cité de Londres: traduits de l'Anglois, chez les Frères Etienne 1778. in 12 de 465 pages. C'est sur la septième Edition de l'Original que cette Traduction a été faite; & lorsqu'il est question d'un Ouvrage de morale le succès prouve le mérite de la manière la moins équivoque. Il est peu de Livres en effet qui doivent être plus répandus que les Sermons de Mr. FORDYCE, puis qu'il y traite des intérêts & des*

des devoirs d'une moitié du genre humain; & aucun Moraliste peut-être n'a pris un ton plus propre à captiver l'attention & à gagner la confiance de celles pour qui il écrit. Divers morceaux nous paroissent fort bien rendus; cependant le style du Traducteur n'est pas exempt de taches: qu'on en juge par ces exemples: „ En vous encourageant à conserver une juste estime de vous-mêmes, je desire d'un côté vous garantir de ce qui peut vous dégrader, & de l'autre diriger votre ambition vers ce qu'il y a de plus parfait; vous porter à aspirer à toutes les qualités nobles & aimables qui sont propres à votre état, & qui peuvent maintenir l'importance pour laquelle vous êtes nées. ” Le titre du Sermon dont ce passage est tiré, est sans doute trop littéralement traduit: *l'importance du Sexe, sur-tout dans la jeunesse*, n'offre pas en François un sens bien déterminé. Dans le Discours intitulé *sur la vertu, l'amitié, la conversation*, l'Auteur après avoir dit: „ Qu'une aisance sans „ apprêt devoit être l'ornement de la conversation des Dames qui ont de l'éducation ” ajoute: „ Par là j'ai entendu que le discours doit avoir une élégance facile, laquelle résulte d'idées claires & vives; que cette élégance doit être exprimée avec „ une

„ une simplicité naturelle, &c. ” On dit bien *s'exprimer avec élégance*, mais ce n'est pas *l'élégance* qu'on exprime. A la fin de la Préface du Traducteur, on trouve diverses particularités sur la vie & les Ouvrages du Dr. FORDYCE: tout ce qui concerne un Ecrivain aussi recommandable par ses vertus & par ses talens, ne peut qu'intéresser les Lecteurs.

Un autre excellent Ouvrage Anglois vient d'être supérieurement traduit en François: c'est *l'Histoire de l'Amérique*, par M. ROBERTSON; 4 Vol. in 12. chez Pankoucke, 1778. Nous en rendons compte.

Bienfaisance Françoisse ou Mémoires pour servir à l'Histoire de ce Siècle. Par M. DAGUES DE CLAIRFONTAINE, de l'Académie des Sciences, Arts & Belles Lettres d'Angers, & de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Tours.

Homines ad Deos nulla re propius accedunt, quam salutem hominibus dando. *Orat. pro Ligario.* Cap. 12. Deux Vol. petit in 8°. dont le 1^r. est de pp 652, le 2^d. de 649. chez BASTIEN 1778. (& se trouve à la Haye, chez P. F. Goffe). Ces Mémoires commencent à l'époque du règne de Louis XV & finissent à sa mort. Le but du Compilateur dans l'hommage qu'il rend

à sa Nation, a été de recueillir toutes les belles actions, tous les traits remarquables d'humanité, de desintéressement, de courage & d'héroïsme qui sont parvenus à sa connoissance. Princes, Guerriers, Magistrats, Ecclésiastiques, Médecins, Artistes, Gens de Lettres, Gens du Peuple, tous ceux qui se sont distingués par quelque vertu, sont nommés, célébrés & offerts en exemple. Quelqu'un qui ne connoitroit *Louis XV*, le Régent, & les François de ce Siècle que par ce Livre, pourroit croire que ces deux Princes ont été exempts de foiblesses, & ne balanceroit guère à adopter cette maxime de Mr. CLAIRFONTAINE: *La vertu est naturelle à tous les cœurs François, ils n'ambitionnent d'autre récompense que celle de faire le bien.* Comme il n'a donc fait voir que le beau côté de ceux dont il parle, il est résulté de là que plusieurs d'entr'eux ont un air de famille, sans caractère, sans physionomie qui leur soit propre. Cependant il a senti qu'il falloit mettre de la variété dans ce recueil ; pour cet effet il a donné au mot *Bienfaisance* beaucoup plus d'extension qu'il n'en a d'ordinaire, car quelques-uns des traits que nous allons citer désignent d'autres vertus, d'autres qualités que la bienfaisance

sance proprement dite. „ Le Roi, (*Louis XIV.*) en faisant la maison du Duc de *Berry*, donna à M. *Fagon* la charge de premier Médecin de ce Prince, pour la vendre à qui il voudroit. Ce n'étoit pas une somme à mépriser, mais M. *Fagon* ne se démentit point: il représenta: *qu'une place aussi importante ne devoit point être vénale*, & il la fit tomber à M. de la *Carlière* qu'il en jugea le plus digne. *Chéron*, Peintre François, se trouvant à Londres, „ un Milord lui proposa de peindre dans le plafond de son cabinet, un sujet extrêmement libre: *Chéron*, en s'excusant de le faire lui répondit: Milord il n'y a point d'idée que la Peinture ne puisse rendre; je suis fâché que celle-ci répugne à l'honnête homme &c. ” —

André de Bayon Chanoine Régulier &c. mourut âgé de près de 100 ans. „ On l'avoit cru mort à l'âge de 6 mois, & on l'avoit enveloppé d'un linge. Sa sœur qui l'aimoit tendrement, voulut lui donner le dernier baiser avant qu'on le mit dans la fosse. A l'application du baiser l'enfant sourit à sa sœur; on cria Miracle, on le rapporta à sa Mère, & il continua depuis à se bien porter. ” — Un homme condamné à être pendu pour vol domestique, fut remis entre

les

les mains de quatre Archers, pour être conduit à Paris, par appel de son jugement. Il trouva moyen de se dérober à la vigilance de ses Gardes, qui ne purent découvrir le lieu de sa retraite. Les Archers arrivés à Paris sans leur prisonnier, sont écroués à la requête du Procureur-Général, qui les en rendoit responsables. On alloit travailler à leur procès, lorsque le criminel, ne pouvant étouffer les remords de sa conscience, se détermina à les délivrer aux dépens de sa vie, & pour cet effet à venir se constituer dans les prisons de la Capitale. „ Cette action de probité d'autant plus étonnante, qu'elle partoît d'un homme qui devoit en paroître incapable, fut rapportée au Duc Régent; elle toucha ce grand Prince qui donna la grace du criminel & une somme d'argent pour lui faire reprendre le chemin de son pays.” —

„ Un Caporal de la Compagnie de Colleville au Régiment d'Auvergne, étoit resté sur les derrières le jour de la marche de l'Armée de Neufs à Meurs, il joint sa troupe le soir, veille de la bataille, & reçoit le lendemain un coup de fusil au travers du corps. Deux de ses camarades blessés comme lui, mais moins grièvement, le portoient à Meurs. Cet homme prêt à expi-

rer leur disoit: *Mon Dieu, que je suis heureux d'être arrivé bier au soir!* " — „Au dernier siège de Philipsbourg en 1734, le jeune de Vallière opéroit pour la première fois sous les yeux de son père. La batterie qu'il commandoit attiroit tout le feu des ennemis; cette grêle de boulets & de bombes cauſoit quelquefois des distractions au jeune Elève. Son Père qui l'observoit lui dit, du ton de l'amitié: *Si vous étiez bien occupé de ce que vous faites, vous ne vous appercevriez pas, mon fils, de toutes ces choses-là.* " Ce mot rappelle celui de Charles XII. à son Secrétaire: *Qu'a de commun cette bombe avec la lettre que je vous dicte?*

Les exploits guerriers trouvent ici le tribut de louanges qui leur est dû; mais on s'est plus attaché encore à présenter des exemples de ces vertus obscures dont l'exercice est si utile à la société. La vie de M. de la Noë Mesnard, celle d'un Curé d'Ussy &c. &c. offrent aux Ecclésiastiques de beaux modèles de piété & de charité chrétienne; nous regrettons que la longueur de ces articles nous empêche de les transcrire. Le Sieur Mécas, Curé de Seillons, près Saint Maximin, Diocèse d'Aix en Provence, étoit à la tête d'une Paroisse pauvre & menoit
une

une vie apostolique. „ Le village de Seillons est composé d'habitans qui n'ont proprement ni toit ni maisons. Leur retraite est dans les antres des rochers, où ils ont l'industrie de pratiquer leur petit ménage. Les exemples du zélé Ministre, firent encore plus d'effet sur les esprits, que les instructions. Pendant plus de vingt-cinq ans de persévérante résidence, il ne perdit pas un seul jour de vue son cher troupeau. Pour être en état de le soulager dans ses besoins corporels, à la faveur de sa frugalité, il s'abstint de viande l'espace de vingt ans & n'en usa que sur la fin de sa vie, parce qu'il fut contraint par ses infirmités de renoncer à son ancien & austère régime”

... L'Auteur de ce Recueil assure que le célèbre *Montesquieu* parla & agit dans ses derniers momens en Philosophe Chrétien.

„ Comme le Père Routh, Jésuite Irlandois qui le confessa, le pressoit de livrer les corrections qu'il avoit faites aux Lettres Persannes, il donna son manuscrit à la Duchesse d'Aiguillon, en lui disant: *Je sacrifierai tout à la Religion & à la raison; voyez avec mes amis si ceci doit paraître, &c.*”

Mr. de Fontenelle est compris au nombre des Gens de Lettres qui se sont distingués par leur bienfaisance: il avoit, dit-on, pour maxi-

me : Qu'il falloit se refuser le superflu pour procurer aux autres le nécessaire. Il étoit intimément lié avec M. Brunel, jamais il n'y eut deux plus parfaits amis, suivant M. DE CLAIR FONTAINE; on a de la peine à concilier cette amitié avec l'indifférence apathique tant reprochée à Fontenelle. M. Brunel lui écrivit un jour : *Vous avez mille écus, envoyez-les moi.* Fontenelle répondit : „ Lorsque j'ai reçu votre Lettre „ j'allois placer mes mille écus, & je ne „ retrouverois pas aisément une aussi bon- „ ne occasion; voyez donc. ” Toute la réplique de M. Brunel fut; *Envoyez-moi vos mille écus.* Fontenelle les lui envoya & lui scû un gré infini de son style laconique, qui prouvoit la confiance la plus intime. L'idée de cet Ouvrage n'a pu être conçue que par une ame honnête & doit plaire aux cœurs sensibles : la lecture de tant de belles actions, en excitant à la pratique de la vertu, fournira peut-être de nouveaux matériaux à l'Auteur, qui promet une continuation. Les vues qu'il se propose sont si louables qu'il nous en coûte de relever les défauts qui déparent son Livre; cependant nous observerons que sa piété n'est pas tout à fait exempte de superstition, puis qu'il croit à une guérison opérée par l'attouchement

de

de Louis XV. le jour de son sacre. Son style quelquefois incorrect, est très inégal parce qu'il a puisé dans une multitude de sources. Il auroit pu supprimer la plupart des lieux communs de morale qui lui servent de transition, sur-tout il eût bien fait de sacrifier cette phrase, qui n'est pas un lieu commun, mais qui présente un sens louche & contradictoire: *Dans les ames les plus communes on découvre souvent les plus grands traits d'héroïsme & de vertu.*

Histoire générale de Hongrie, depuis la première invasion des Huns jusqu'à nos jours. Par M. DE SACY, Censeur Royal, Membre de l'Institut Royal d'Histoire de Göttingen, des Académies de Caen, d'Arras, &c. chez Demonville, (& se trouve à la Haye, chez P. F. Goffe) 1778, deux Vol. in 12. dont le 1^r est de 432 pp. & le 2^d de 533. Cet Ouvrage, très bien écrit, ne peut qu'ajouter encore à l'idée avantageuse qu'on avoit déjà des talens de l'Auteur pour le genre historique. M. DE SACY a consulté les bonnes sources, & il a toujours soin de les indiquer. Dans une Introduction de 86 pages, il a su renfermer tout ce qu'il y a d'intéressant à savoir sur les anciens Hongrois ou Huns, jusques à Etienne le premier de leurs

Chefs qui porta le titre de Roi. Ce Prince embrassa la Religion Chrétienne & l'établit dans ses Etats. Il mourut vers l'an 997, & la Cour de Rome le plaça au nombre des Saints, nonobstant les excessives cruautés dont son Règne avoit été souillé. L'Histoire même est divisée en 12 Livres & finit avec l'année 1748. A la fin de chaque Volume M. DE SACY a placé des Notes qu'il ne faut pas négliger de lire: outre de savantes discussions on y trouvera diverses anecdotes qui feront plaisir. En voici une sur *Koprolî Mustapha* Pacha, un des plus grands hommes qui aient gouverné l'Empire Ottoman. „ Soliman l'éleva au rang de Grand Visir, dans un temps où des revers successifs, l'épuisement des finances, la corruption des mœurs, le découragement universel, imposoient silence aux intrigues de cour pour laisser éclater la voix de la misère publique, qui demandoit pour Ministre un homme de génie. *Koprolî* fut à peine installé dans sa place, que tout changea dans l'Empire. Des Ambassadeurs étoient partis pour aller demander la paix à Vienne. Il les rappelle. Les Troupes étoient découragées & peu nombreuses; ce n'étoit qu'un ramas de paysans arrachés par violence à leurs travaux rustiques, que la crainte seule rete-

noit

noit sous leurs enseignes. Koproli fait publier qu'il leur permet de se retirer, qu'il défend aux Pachas d'enrôler par force, & qu'il ne veut dans son camp que des soldats comme lui, animés par l'amour du bien public. En un moment l'honneur réveille le patriotisme dans tous les cœurs, & des extrémités de l'Empire on voit accourir une jeunesse brillante sous les drapeaux du Grand Visir : en peu de mois Koproli a créé une Nation nouvelle ; car un des avantages du Gouvernement despotique, & peut-être le seul, est qu'un Ministre peut y faire le bien sans obstacles. Les mœurs sont réformées. On voyoit dans les camps un grand nombre de jeunes gens qui y étoient pour un tout autre usage que pour le service militaire. Koproli les chasse ignominieusement. Les largesses du Sultan avoient épuisé le trésor public ; le Visir ne croit pas qu'il soit déshonorant pour la majesté de l'Empire de faire restituer aux favoris les sommes qu'ils avoient reçues, & de préférer les besoins réels de l'Etat aux besoins imaginaires des courtisans. Les Moines Grecs, chose étrange dans un Pays infidèle, prétendoient être exempts de payer les impôts ; ils n'avoient pas manqué d'appuyer leur demande d'une charte qu'ils disoient avoir été

accordée par le Prophète aux Moines du Mont Sinai. Le Visir rit de la charte, & les força à payer. C'étoit l'équité seule, & non point un zèle fanatique pour sa Religion, qui dictoit au Visir la conduite qu'il tint dans cette occasion; il savoit que le Despote le plus absolu ne peut commander aux volontés, & il croyoit que les hommes, quelle que soit la différence de leur culte, n'en sont pas moins enfans d'un même père. Il protégea ouvertement les Chrétiens; sa mémoire est encore chère aux Grecs, & ils ont coutume de dire que Koproli a bâti plus d'Eglises que Justinien. Un jour qu'il passoit près d'un gros bourg de Bulgarie, il fut surpris de le voir presque désert. Il en demande la cause, un vieillard lui répond: notre Eglise a été brûlée, & les loix nous défendent de la rebâtir. Notre jeunesse est allée fixer sa demeure dans un lieu où elle ne soit pas privée de la célébration de nos mystères. Koproli répond: *Un Musulman ne sauroit vivre où il n'y a point de Jari; il en est de même d'un Chrétien, il lui faut une Eglise dans le lieu de sa demeure. Allez, mon ami, je vous permets de rebâtir votre Temple; servez-y votre Dieu, & soyez fidèle au Sultan.* Puis, comme s'il eût voulu faire payer cet-

te grace, il demande à chacun des habitans une poule ; on lui en apporta cinquante-trois. Six mois après, il repasse par ce village, & exige le même témoignage de reconnoissance. Le nombre des poules se trouva monter à cent vingt-cinq. *Voyez, dit alors le Visir à sa suite, quels sont les fruits de la tolérance & combien le rigorisme de Religion est contraire à la prospérité d'un Empire.* La maison de Koproli est une des plus distinguées de l'Empire Ottoman. Mehemet Koproli, père de Mustapha, étoit fils d'un Gentilhomme François, qui perdit la vie dans un combat qu'il livra à un corsaire Turc. Le jeune Koproli fut vendu au Gouverneur de Cypre, celui-ci charmé de la bonne mine & de la grâce de son esclave, le fit circoncire, & l'éleva comme son fils. Mehemet Koproli se distingua par son courage dans l'armée de Perse, & parvint à force de grandes actions, au rang de Grand Visir. On se rappellera toujours avec attendrissement les dernières paroles de ce grand-homme : *Prophète, disoit-il en fixant les yeux sur l'Alcoran, je m'en vais voir si tu dis vrai ; mais vrai ou non, je suis assuré d'être heureux, si la vertu est la meilleure des Religions.* La mort de Mustapha Koproli, à la Bataille de Salankemen (gagnée con-

tre les Turcs en 1692 par le Prince de Bade) replongea l'Empire Ottoman dans l'état déplorable où il l'avoit trouvé. A cette Bataille dans le fort de la mêlée, un Janissaire laisse tomber son turban; un Soldat Allemand le ramasse. Le Janissaire veut le lui arracher; mais l'Allemand le lui rend généreusement, en lui disant: *Ami, voilà ton turban; tu te bats pour le Sultan que tu ne connois pas, je sers Léopold que je ne connois pas davantage. Tu es Soldat, je le suis aussi, nous devons nous traiter en frères.* Le Janissaire prend d'une main son turban, & de l'autre présente son mousquet à son généreux ennemi: *Accepte cette arme, dit-il, puis que nous sommes frères, je n'en ai plus besoin.*" Le Discours Préliminaire de Mr. DE SACY est écrit avec beaucoup de chaleur, & l'on y trouve des réflexions philosophiques sur la servitude qui a encore lieu en Hongrie, sur les causes du peu de progrès de la population dans ce Royaume, sur les avantages des Monarchies héréditaires; &c. „L'institution des Empires électifs, dit le judicieux Auteur, étoit sans doute la plus belle dans la spéculation; on vouloit donner la Couronne au plus vertueux, mais la crainte la décerna au plus fort, l'avarice la vendit au plus prodigue: de-

de-là les brigues, les factions, les guerres civiles, tous les désastres, & tous les crimes. Par-là, des contrées dont la fécondité, aidée par l'industrie du cultivateur, auroit suffi à la subsistance de plusieurs Nations, sont devenues des déserts incultes, arrosés du sang des hommes, qui ne leur devoient que le tribut de leurs sueurs. Lors qu'en Pologne, on proposa de rendre la Couronne héréditaire, pour mettre un terme aux maux dont la patrie étoit déchirée, pour prévenir les troubles qui précèdent & qui suivent les élections, un Palatin s'écria : *Malo periculosam libertatem, quam tranquillum servitium.* Ce mot est grand sans doute, mais ce n'est qu'un mot; & l'expérience a démontré que dans les Royaumes électifs, le choix de la Nation se rapprochoit du cours ordinaire de la nature, & qu'il couronnoit, comme elle, tantôt un Prince qui honoroit sa dignité, tantôt un Prince qui avoit besoin d'être honoré par elle. Cette liberté de se choisir un maître, n'a donc pas plus d'avantages que la contrainte d'adopter celui que le droit d'hérédité nous a donné. Mais elle a de plus grands périls; & si des exemples récents & mémorables ne suffisoient pas pour

dé.

démontrer cette vérité, les annales de la Hongrie en convaincront tout lecteur sensé, qui ne mettra point sur ses yeux le bandeau du fanatisme républicain." Un Ecrivain célèbre a dit qu'un Peuple ne commençoit à être connu, que lors qu'il cessoit d'être heureux & sage; M. DE SACY croit que par une conséquence nécessaire, les Hongrois n'ont été sages & heureux que lors qu'ils ont renoncé à ce fantôme de liberté, pour lequel ils avoient tant combattu, & qui les avoit rendus si célèbres. " Ils ont gagné en bien-être ce qu'ils ont perdu en célébrité: mais jusqu'à cette époque, combien de révolutions ont changé la face de cet Etat; combien de flots de sang répandu pour cette liberté, qui n'étoit que le droit de choisir ses chaînes. Cette liberté même n'étoit point celle de la Nation: les Nobles seuls en goûtoient les douceurs au prix de leur repos. Eux seuls formoient la République; les autres Hongrois n'étoient que des espèces d'animaux domestiques, tremblans sous le sceptre de leur Seigneur, qui les vendoit avec sa terre, comme les arbres dont elle étoit couverte. --- Le Règne de Marie-Thérèse sera dans la Hongrie, l'époque d'une ré-

volution semblable à celle que Pierre le Grand a faite en Russie. Les Arts utiles commencent à fleurir dans cette contrée; les Sciences même y ont répandu un demi-jour bienfaisant, &c.

Des Canaux de Navigation , & spécialement du Canal de Languedoc ; par Mr. DE LA LANDE , Professeur Royal de Mathématiques , Censeur Royal , des Académies de France , d'Angleterre , de Hollande , de Suède , de Russie , d'Allemagne & d'Italie. Venet classis quocumque vocarit spes lucri, Juven. Chez la Veuve Desaint, 1778. in folio de 588 pp. avec des Planches. On trouve dans ce magnifique Ouvrage des recherches également curieuses & importantes, non seulement sur le Canal de Languedoc & sur tous ceux de la France , mais encore sur ceux que les anciens & les modernes ont exécutés dans toutes les parties du Monde. Nous nous promettons bien d'orner notre Journal de quelques-uns des détails que Mr. DE LA LANDE présente sur cet intéressant objet, & sur-tout des judicieuses réflexions qu'il fait sur les avantages des Canaux de navigation, & sur les moyens de les multiplier.

Cours d'Education, à l'usage des Elèves destinés aux premières Professions & aux grands Emplois de l'Etat : contenant les Plans d'Education littéraire, physique, morale & chrétienne de l'Enfance, de l'Adolescence & de la première Jeunesse ; le Plan encyclopédique des Etudes : & des Reglemens généraux d'Education. Par Mr. VERDIER, Instituteur d'une Maison d'Education à Paris, Conseiller, Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, Avocat en Parlement &c. Mens sana in corpore sano Juv. chez l'Auteur, & chez Moutard &c. (se trouve à la Haye chez P. F. Goffe) in 8°. de 396 pages. 1777. La nécessité d'une réforme dans le grand Art de l'Education, n'a jamais été mieux sentie que de nos jours ; on voit se multiplier les Ouvrages & les établissemens qui tendent à ce but, & c'est un des plus heureux fruits de la Philosophie de notre Siècle. L'Auteur du Livre que nous annonçons, prévient qu'il a employé tout le loisir que vingt années lui ont laissé, à puiser dans les sources que les Académies des Sciences & des Belles-Lettres, les Critiques de l'Ecriture Sainte, les Antiquaires, les Grammairiens, les
Géo-

Géographes, les Naturalistes, les Physio-
logistes, les Philosophes & les Instituteurs
ont ouvertes au zèle & à l'industrie. Une
grande Bibliothèque toute remplie de
ses manuscrits, contient les extraits,
les réflexions & les observations qu'il
a accumulées chaque jour. Pour me
rendre utile à mes Concitoyens, dit
Mr. V. j'ouvris il y a quatre ans, une
Maison d'Education physique & morale, où
je proposois de dresser & d'exécuter le plan
de chacun des Elèves, d'après leur consti-
tution, d'après les vues particulières des
parens, & d'après les principes exposés
dans mes *Recueils de Mémoires & d'Obser-
vations sur la perfectibilité de l'homme*. La
réussite de mon projet a passé mes espéran-
ces. Les succès ont répondu à la théorie
& aux vues des grands Hommes dont j'a-
vois mis les Ouvrages à contribution. Ma
Maison a été d'abord occupée par plusieurs
ensans foibles, infirmes & difformes, qui
tous y ont reçu la santé avec la vigueur, &
la rectitude qu'on doit espérer d'un régime
approprié. Ils ont été suivis d'ensans sains &
bien constitués; & sur plus de cinquante qui y
sont entrés, les deux plus foibles sont les
seuls qui aient été malades." Les temoignages
les

les plus honorables de la capacité, du zèle, & des succès de M. *Verdier* confirment ce qu'il avance ici. Notre Auteur adopte & rejette tour à tour les idées de *J. J. Rousseau* sur l'éducation. Il s'en écarte entièrement lors qu'il soutient que *les exercices du corps sont bien plus fatiguans que ceux de l'esprit*. Le grand art est sans doute de faire succéder à propos les uns aux autres. Dans une maison d'Education bien réglée, observe Mr. *V.* il ne doit point y avoir de récréation proprement dite. Toute la journée ne doit être qu'une récréation continuée; mais distribuée par exercices littéraires & gymnastiques. " Cette idée nous paroît très heureuse. En traitant de l'*Education physique*, Mr. *VERDIER* soutient que " l'accroissement varie *infiniment* par une *infinité* de causes toutes soumises à la direction de l'Instituteur. En réglant l'usage des alimens aqueux, matériels ou spiritueux; du repos & du travail; des exercices plus ou moins propres à animer les forces intérieures qui poussent, & les extérieures qui attirent; il pourra donner à ses Elèves plus ou moins de stature au gré de leurs parens. " N'est-ce pas attribuer ici un peu trop d'influence à l'Education? l'Auteur

teur semble avoir perdu de vue que l'homme par ses sens ne peut ajouter une couleur à sa stature. La lecture de son Livre seroit moins sèche, plus utile & plus agréable, s'il avoit éclairci & développé ses idées par des exemples, & s'il eût écrit avec moins de négligence. Cet Ouvrage suppose tant de lecture & des connoissances si variées, que l'on est surpris d'y trouver des expressions aussi impropres & des phrases aussi incorrectes que celles que nous allons citer. „ Ce Philosophe (il est question de l'Auteur d'Emile) qui aime la nature jusqu'à l'idolâtrie ; & qui possède à un si haut degré le double art de ravir l'imagination par l'Ecriture & par la Musique. ” --- „ Vous conviendrez qu'un bon Instituteur attend tout d'un Enfant qu'il commence à quatre à cinq ans &c. ” „ — Il n'est donc point de sujet vivant qui n'ait des reconnoissances à rendre au Très Haut, &c. &c. ”. Mr. VERDIER se trompe en avançant sur le témoignage de quelques Officiers, qu'en Allemagne & dans les autres Pays du Nord, tout le monde apprend le Latin jusqu'aux gens du Peuple, jusqu'aux mendiants”.

PETERSBOURG. *Sujet du Prix proposé par l'Académie Impériale des Sciences, pour l'Année 1781.* „ Comme toutes les mesures du temps se rapportent finalement au mouvement diurne de la Terre, qu'on a regardé de tout temps comme uniforme & inaltérable, par la résistance de l'athmosphère ou de l'éther, par les forces du Soleil & de la Lune sur le sphéroïde applati, par la marée qui change la figure de ce sphéroïde, & conséquemment aussi les axes principaux, ou enfin par d'autres forces quelconques, entant que leur moyenne direction ne passe pas par le centre de gravité de notre Globe; sans que jusqu'ici personne ait démontré que cette supposition soit conforme à la vérité, on demande: „ Si l'on peut produire des preuves convaincantes de cette égalité des rotations de la Terre? ” Ou bien, en cas que ce mouvement diurne ne soit pas uniforme, & qu'il ait souffert réellement quelques légères altérations par la résistance de l'air & de l'éther, ou par quelque autre force qui puisse agir sur la Terre, on demande encore: „ 1. Par quels phénomènes on peut connoître ces altérations produites dans le mouvement diurne? 2. Par quels

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 227

quels moyens on peut rectifier la mesure du temps, afin d'en tirer une comparaison exacte entre la mesure du temps des Siècles passés & celle de nos jours. Les Pièces seront adressées avant le 1 Janvier 1781 à M. *Jean Albert Euler*, Secrétaire de l'Académie; en observant les conditions énoncées dans les Programmes précédens.

A L L E M A G N E.

LEIPSICK. On distribue ici le *Prospectus* de l'*Histoire de l'Art de l'Antiquité*, par M. **WINKELMANN**, traduite de l'Allemand par M. **HUBER**, d'après l'*Original* refondus par l'Auteur. *Ouvrage proposé par souscription.* Ce *Prospectus* qui est de deux feuilles in 40. ne pouvant vu sa longueur être inséré ici, nous nous contenterons d'en donner la substance. L'*Histoire de l'Art de l'Antiquité* étoit l'ouvrage de prédilection de feu Mr. **WINKELMANN**. Ce Livre composé à la source du beau à Rome, parut à Dresde en 1764 en un Volume in 40. L'Auteur voulant le répandre de plus en plus, conçut dès lors le dessein de le faire traduire en François. Il fut prévenu dans l'exécution de ce projet par une Traduction Française, Imprimée

mée à Paris chez Saillant en 1766, deux Volumes in 8o. „ Souverainement mécontent de cette production, M. WINKELMANN a montré dans cette occasion une sensibilité d'Auteur qui passe les bornes ordinaires, jusqu'à soupçonner que ses ennemis présidoient à l'entreprise pour détruire sa réputation. Dans la Préface de ses Remarques sur l'Histoire de l'Art, publiées en 1767, il s'exprime ainsi. „ Il faut que je „ déplore le malheur arrivé à mon Histoire „ de l'Art par la Traduction Française. On „ a mis tout mon Ouvrage en pièces, en „ le découpant en une infinité de Sections „ & de paragraphes. Ce n'est plus un corps „ entier: ce ne sont que des membres isolés. — Pour la Traduction même, „ je ne saurois y penser sans dégoût. Je ne „ crois pas qu'il y ait un Livre, rendu d'une „ Langue dans une autre, plus maltraité „ que celui-là. J'avois commencé à marquer en marge les méprises du Traducteur; „ mais je me suis bientôt lassé de ce travail, „ n'ayant pas trouvé une page sans quelque „ faute grossière. Je me serois prêté avec „ plaisir à revoir la Traduction, mais on „ n'a pas voulu. J'avois fait prier M. le „ Lieutenant de Police de Paris, de ne pas „ lais-

„ laisser passer cet Ouvrage à la censure que
 „ je n'en eusse fait la révision ; sans doute
 „ je m'y suis pris trop tard, & le montre
 „ parut. — Platon dit quelque part que
 „ personne n'est méchant de propos délibé-
 „ ré ; cette maxime paroît démentie par le
 „ cas présent. ” — Cependant cette
 Traduction produisit ce bon effet, de lui
 faire entreprendre une refonte générale de
 son Ouvrage. Il avoit dessein de le faire
 traduire en François, & de donner cette
 Traduction avant de publier l'Original.
 Dans un Avertissement qu'on a trouvé par-
 mi ses papiers, voici comme il s'exprime :
 „ Après le premier Essai de l'Histoire de
 „ l'Art, traduite en François, l'Auteur vo-
 „ yant que son Ouvrage a été reçu favora-
 „ blement du Public, a tâché de se perfection-
 „ ner. Par l'expérience de plusieurs an-
 „ nées, par les découvertes & les observa-
 „ tions qu'il a eu occasion de faire, il l'a
 „ tellement refondu, qu'au lieu d'un Vo-
 „ lume de l'impression allemande, il l'a aug-
 „ menté jusqu'à deux Volumes in 4o. —
 „ La Traduction Française se fera à Berlin
 „ par M. *Toussaint*, Auteur du Livre des
 „ Mœurs, sous les yeux même de l'Auteur,
 „ qui y va dans ce dessein, & avec l'assistan-

„ ce de plusieurs Savans de l'Académie Royale.
 „ le. Quand la Traduction sera achevée, l'Au-
 „ teur la fera imprimer à Rome & à ses
 „ frais. ” — La mort tragique de ce
 grand Homme renversa ce dessein ; mais quel-
 ques-uns de ses manuscrits passèrent à Vien-
 ne, où l'on annonça dès lors l'Edition re-
 fondue de l'Histoire de l'Art, qui paruten-
 fin dans cette Ville en 1776. „ Le projet
 de l'Auteur n'ayant pu avoir lieu, je con-
 çus, *dit M. Huber*, l'idée de l'exécuter &
 je me mis à l'ouvrage dès que l'Edition de
 Vienne me fut parvenue. J'ai entrepris
 cette Traduction sans autre encouragement
 que celui de mes amis, dans la seule vûe
 de faire connoître aux Etrangers un Ouvra-
 ge que je regarde comme le meilleur de ma
 Nation. J'ai étudié mon Auteur. WIN-
 KELMANN qui n'a fait que suivre l'impul-
 sion de la nature en s'appliquant à l'étude
 de l'Antiquité, s'est laissé entraîner quelque-
 fois par son enthousiasme. Né avec une
 imagination brillante, il porta l'esprit de
 Platon dans la discussion de l'Art, comme
 on peut s'en convaincre par ses descriptions
 de quelques Antiques du premier rang. Son
 style est grave, plus nombreux qu'élégant :
 il est, s'il est permis de me servir de la ma-
 nière de WINKELMANN, comme un
 hom.

homme qui a son opinion à lui, & qui s'annonce avec plus de force & de sens, que de grace & de politesse. J'ai tâché de conserver les mêmes procédés dans ma Traduction autant que me l'a permis le génie de la Langue François. " Pour donner une idée de la manière dont cette Traduction sera exécutée, M. H. en a inséré quelques fragmens dans ce Prospectus. Elle sera ornée de gravures analogues. A la tête de chaque chapitre, il y aura une vignette & à la fin un cul de lampe. Les ornemens seront en grande partie de l'invention & du dessin d'un ancien ami de M. WINKELMANN, de M. Oeser Directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Leipzick. On trouvera à la tête du 1er. Volume la Vie de l'Auteur.

Conditions de la Souscription.

„ L'Ouvrage sera composé de 3 Volumes in 40. & paroîtra en entier à la Foire de Pâque 1780 : j'ai pris le terme d'une année pour pouvoir donner tous mes soins à l'édition. On souscrit à Leipzick chez l'Auteur & dans les autres Villes chez les Amis de l'Auteur qu'on tâchera d'indiquer par la voie des Journaux. On payera pour tout l'Ouvrage deux Louis neufs, faisant quarante huit livres de France, ou 12 Rthlr. On paie un Louis

BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

ou 6 Rthlr. en recevant l'exemplaire complet. La souscription sera ouverte jusqu'à Pâque 1779. "

Leipsick ce 28 Septembre 1778.

Feu M. *Franke*, Bibliothécaire de la Bibliothèque Electorale de Dresde, & l'ami de tous les temps de WINKELMANN, avoit promis au Public sa Vie & un Recueil de ses Lettres; mais la mort le surprit avant qu'il eut le temps d'ériger ce monument à l'amitié. Ce Savant estimable a eu un digne successeur en M. DASSDORF, qui a déjà publié un Volume des Lettres de WINKELMANN sous ce titre: *WINKELMANN'S Briefe an seine Freunde. Erster Theil. Mit einigen Zusätzen und Litterarischen Anmerkungen herausgegeben von Karl Wilhelm Dalsdorf, Churfürstlichem Bibliothekar*; c'est-à-dire, *Lettres de WINKELMANN à ses Amis, publiées, avec quelques Additions & Remarques Littéraires par M. Dalsdorf, Bibliothécaire de S. A. E. Dresde, 1777 in 80.* chez *Waltber*. Ces Lettres, écrites d'Italie, sont adressées à M. le Comte de Bunau, à M. *Franke*, à M. *Heyne*, & à M. le Baron de *Riedesel*. Elles seront précieuses non seulement aux Gens de Lettres, mais aussi à tous les cœurs sensibles: WINKELMANN

y exprime de la manière la plus touchante sa tendresse pour ses amis & sa reconnoissance pour ses bienfaiteurs. M. DASSDORF promet un second Volume de Lettres, & la Vie de cet Homme célèbre. Les recherches du Biographe Allemand, fourniront des matériaux à M. HUBER pour la Vie de WINKELMANN qu'il placera à la tête du premier Volume de l'*Histoire de l'Art*.

CHRISTIAN JOSEPH JAGEMANN'S *Geschichte der freyen Künste und Wissenschaften in Italien*; c'est à dire, *Histoire des Beaux-Arts & des Sciences en Italie*, par M. JAGEMANN; *Leipsick* 1777. Tome I. in 8o. pp. 349. sans la Préface & une Dissertation sur les Etrusques. L'Auteur, qui a passé plusieurs années en Italie, & qui n'a rien négligé pour se mettre bien au fait de la Littérature, des Arts, & des Antiquités de ce beau Pays, se propose de communiquer à ses Compatriotes les lumières qu'il a acquises, tant par ses propres recherches que par la lecture du grand Ouvrage que M. l'Abbé Tiraboschi, Bibliothécaire du Duc de Modène publie sous le titre de *Storia della Letteratura Italiana*, & dont il y a déjà six Volumes in 4o. Cet Ouvrage est très estimé, mais il est trop volumineux & trop

rempli de petits détails qui ne sauroient intéresser les Etrangers. M. JACHMANN l'abrégera donc considérablement, & il compte que nonobstant ses propres remarques, ses corrections & ses supplémens, il pourra se borner à quatre Volumes in 8°. Le premier qui paroît à présent contient l'ancienne Histoire des Sciences & des Beaux-Arts jusques à la mort d'Auguste, avec une savante Dissertation sur l'origine & les antiquités des Etrusques. Le 2^d s'étendra jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident; le 3^e jusqu'à la renaissance des Lettres sous les Médicis; & le 4^e enfin jusques à nos jours. A en juger par le premier Tome, ce plan sera très bien exécuté; & nous présumons que si l'on faisoit une bonne Traduction Françoisse de cet intéressant Ouvrage, le Public la recevrait avec empressement.

M. EICHORN, Professeur à Jéna, publie ici chez *Weidmann & Reich*, un très bon Ouvrage périodique, entièrement consacré à la Critique Sacrée & à la Littérature Orientale: en voici le titre *Repertorium für die Biblische und Morgenländische Litteratur*. Tom. I. in 8. pp. 280.

Le même M. EICHORN a procuré une nouvelle Edition du bel Ouvrage de M. JONES sur la Poésie Asiatique: *Poesæos Asiaticæ*

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 235.

tica Commentariorum Libri sex cum Appen-
dice, Auctore GUIL. JONES, A. M. Col-
legii Universitatis in Academia Oxoniensi, &
Societatum Regiarum Londinensis & Haf-
niensis Socio. Recudi curavit J. G. Eich-
horn, Prof. Jen. Lipsiae, apud Heredes
Weidmanni & Reichium; 1777 in 8°. pp.
448 sans les Préfaces de l'Auteur & de l'E-
diteur qui en ont 54. Outre diverses Ob-
servations intéressantes sur la Littérature
Orientale, il y a dans la Préface de M.
EICHORN un article sur la Poésie Sy-
riaque, dont M. JONES n'avoit point
parlé.

Les Héritiers de *Weidmann & Reich* ont
encore imprimé; *Sammlung antiquarischer*
Aufsätze von CHR. G. HEYNE. Première
Partie 1778. grand 8°. de 235 pp. Ce sont
des Dissertations sur diverses matières de
l'Antiquité, sur d'anciens monumens, sur
des Artistes Grecs & Romains, &c. On
trouve dans ces différens morceaux l'éru-
dition & le goût qui caractérisent toutes les
productions de M. le Professeur HEYNE,
l'un de ces Hommes célèbres qui donnent
tant de lustre à l'Université de Göttingen.

Crusius débite; HORATII FLACCI
Ope.

226 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Opera. Recensuit, varietate lectionis & perpetua adnotatione illustravit M. CHRIST. DAV. JANI; Tom. I. grand 8o. 1778 Cette Edition d'Horace est élégante & correcte; mais ce qui doit sur-tout la faire rechercher ce sont les excellentes Notes de M. JANI (Correcteur à Halle). Ne se bornant pas à des Remarques critiques & grammaticales, il s'est particulièrement attaché à faire sentir les beautés de son Auteur, & l'on peut dire qu'il l'a commenté en homme de goût. Ce premier Volume contient deux Livres des Odes.

ALTENBURG. Richter a imprimé: T. C. HARLES *Introductio in Historiam Linguae Graecae*; 1778 grand 8o. de 717 pp. Mr. HARLES tient beaucoup plus qu'il ne promet: il nous donne l'Histoire non seulement de la Langue, mais de toute la Littérature Grecque; & l'on trouve dans ce Volume des notices très exactes des Auteurs Grecs, de leurs Ouvrages, des divers jugemens qu'on en a portés, des Editions qu'on en a faites, &c.

MANNHEIM. Le IVe. Tome de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie Electorale des Sciences & des Belles-Lettres de
cet.

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 237

cette Ville, vient d'être publié: *Historia & Commentationes Academiae Electoralis Scientiarum & elegantiorum Litterarum Theodoro-Palatinae, Volumen IV. Typis Academicis, 1778 in 4^o.*

Les sujets des Prix que cette Académie propose sont, pour l'Année 1779. *In animalibus fulmine, vel naturali vel artificiali, percussis causam mortis indubiis observationibus & experimentis definire.*

Pour l'Année 1780. I. *Quaeritur de rationibus geographicis, ad quas institutae ac descriptae sunt in Angaria & Westphalia Dioceses episcopales, quarum potissimum fines accurate investigandi, docendi & ad statum geographico politicum, secundum pagos illius aevi, reducendi sunt.*

II. *De summis S. R. I. officiis quatuor secularibus, vulgo Archiepiscopis, quomodo & quando facta sint hereditaria archiepiscopatibus, quibus Aureae Bullae sanctione adhuc inhaerent.*

Les Mémoires, écrits en Latin, en Allemand, ou en François doivent être envoyés avant le Mois d'Août des années indiquées, à M. Lamey, Secrétaire de l'Académie. Le Prix est une médaille de la valeur de 50 ducats.

Le

La Galerie Electorale de Dusseldorf, ou Catalogue Raisonné & Figuré de ses Tableaux, dans lequel on donne une connoissance exacte de cette fameuse Collection & de son local par des Descriptions détaillées, & par une suite de 30 Planches contenant 365 petites Estampes rédigées & gravées d'après ces mêmes Tableaux par *Chrétien de Meubel*, Graveur de S. A. S. Monseigneur l'Electeur Palatin, & Membre de plusieurs Académies. Ouvrage composé dans un goût nouveau par **NICOLAS DE FIGAGE**, de l'Académie de St. Luc à Rome, Associé correspondant de celle d'Architecture à Paris, premier Architecte, Directeur général des Bâtimens & Jardins de S. A. S. Electorale Palatine.

Cet Ouvrage entrepris sous les auspices & avec privilège de S. A. S. Electorale Palatine, est imprimé sur de beau papier grand in 40. oblong; les caractères en sont neufs; les Planches & Estampes qui l'enrichissent sont gravées avec le plus grand soin. Le prix de l'Exemplaire broché en deux Volumes, l'un pour les Descriptions, & l'autre pour les Estampes, est de six Louis d'or neufs ou Carolins d'Empire. On peut en avoir chez le Directeur de la Galerie Electorale à Dusseldorf, ou bien chez **M. DE FIGAGE** à Manheim.

Tout

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 239

Tout le monde connoît la Galerie Electorale de Duffeldorf; cette collection de tableaux, une des plus riches & des plus précieuses de l'Europe, fait chaque jour l'admiration des amateurs & des artistes: les soins que le Souverain apporte, pour la conserver dans tout son éclat, le zèle & les lumières de ceux qui en ont la direction, l'accès facile qu'on y donne aux étrangers de tout rang, & particulièrement aux jeunes artistes, qui y viennent puiser les vraies leçons de l'art, en augmentent encore le mérite & la magnificence. Mais il manquoit jusqu'ici à cette célèbre Galerie une Description accompagnée de Gravures d'après ses Tableaux, tant pour en donner une notion exacte à ceux qui ne l'ont point vue, que pour en rappeler le souvenir à ceux qui la connoissent. C'est ce que Mr. DE PINGORE vient d'exécuter heureusement dans l'Ouvrage que nous annonçons, & qui ne peut manquer d'être d'autant plus favorablement accueilli du Public, qu'il a déjà obtenu le suffrage d'un grand nombre d'amateurs & d'artistes distingués; particulièrement de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture de Paris. L'Auteur a répandu dans ses Descrip-

criptions, qui sont d'un style simple & coulant, toute la clarté, toute la précision & tout l'intérêt dont elles étoient susceptibles : & pour s'assurer du succès des gravures, il a employé un des plus habiles Graveurs de l'Europe dans la personne de *Mr. de Mechel* de Bâle, qui depuis est devenu associé dans l'entreprise, & a non seulement rempli sa tâche avec distinction, mais aussi coopéré avec zèle pour porter tout l'Ouvrage à sa perfection.

Ce sont ces Gravures en grand nombre, exécutées avec tout le soin & toute l'intelligence possible, qui font l'ornement & la richesse principale de l'Ouvrage. Elles représentent exactement en petit sur des planches géométrales la Galerie dans tous les détails, avec tous les Tableaux qu'elle contient, suivant leur grandeur & proportion, & dans le même ordre qu'on les voit exposés en nature : elles mettent pour ainsi dire sous les yeux la Galerie à côté de sa Description.

L'Ouvrage est divisé en huit Sections. La première contient la Préface ou Introduction, laquelle donne l'histoire de l'établissement de la Galerie, décrit la disposition

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 241

sition de son Bâtiment, & rend compte de l'Ouvrage même. Les six Sections suivantes renferment la Description des Tableaux, & la dernière une Table alphabétique des Peintres dont on a décrit les Tableaux, où l'on trouve leurs noms, leurs pays, la date de leur naissance & de leur mort. Chaque Section est précédée d'un Frontispice, ou d'une Vignette allégorique ingénieusement composée & soigneusement gravée, suivie des Planches qui y appartiennent.

Quoique cet Ouvrage ait été fait pour ne former qu'un Volume, on le livre en deux Volumes brochés, dont l'un contient le texte, & l'autre les Planches & Estampes. On laisse aux amateurs la liberté de les joindre ensemble, ou de les faire relier séparément.

GÖTTINGEN. La Veuve van den Hoek a mis en vente: le IX^e. Tome de la nouvelle *Version Allemande de l'Ancien Testament*; avec des Remarques pour les Personnes non-lettrées. par M. MICHAËLIS; 1778 in 4^o. pp. 338. Ce Volume contient les *Révélations & les Lamentations de Jérémie*.

Tome XLIX. Part. 1.

Q. PRO.

PROVINCES UNIES.

UTRECHT: G. T. van Paddenburg, la
 Veuve J. van Schoonhoven, & G. van den
 Brink Jansz. ont imprimé: *Theoris der
 Schoone Kunsten en Wetenschappen*, grooten
 deels overgenomen uit het Hoogduitsch van
 F. J. RIEDEL, en met Byvoegfelen, Aan-
 teekeningen, en zont Inleiding vermeerderd
 door Mr. HERONYMUS VAN ALPHEN,
 Lid van de Maatschappij der Nederlandfche
 Letterkonde te Leiden. *Eerste Deel; G'est-
 indte, Théorie des Beaux Arts & des Scien-
 ces, tirée en grande partie de l'Allemand de
 M. RIEDEL, & accompagnée d'additions,
 de remarques, & d'une Introduction par M.
 VAN ALPHEN, etc.* Tome I. 1778. grand
 8°. de 380 pp. fans l'Introduction qui en a
 96. Cet Ouvrage, qui vraisemblablement
 fera époque dans la Littérature Hollandoi-
 fe, nous occupera le Trimestre prochain.

Les *Essais de petits Poëmes pour les En-
 fans*, que ce même M. VAN ALPHEN pu-
 blia au commencement de cette année, ont
 eu tout le succès que nous avions prévu (*).

II

(*) Voyez ce que nous en avons dit *Biblioth.
 des Sc. Tom. XLVIII. pag. 269.*

Il s'en est déjà fait quatre ou cinq Editions ;
 ils se trouvent dans un grand nombre de
 Familles, les Enfans les savent par cœur
 & en font leurs délices, les Parens ne se
 lassent point de les leur entendre réciter,
 & de toutes parts on a sollicité l'Auteur
 de continuer un Ouvrage si agréable & si
 utile. Il vient donc d'en donner une sui-
 te, que la Veuve J. van Terveen & Fils
 ont imprimée sous ce titre : *Vervolg der
 kleine Gedigten voor Kinderen, van Mr.
 H. VAN ALPHEN*, 1778. petit 8o. de 33-
 pp. Tout le bien que nous avons dit du
 premier Cahier, est parfaitement applicable
 à celui-ci ; & pour que rien ne manque à ce
 charmant Recueil de ce qui peut le rendre
 précieux à la Jeunesse, on distribuera dans
 peu des estampes relatives aux sujets de ces
 Poésies. Elles seront gravées par MM.
Pant & van der Meer, d'après les dessins
 de M. Buys. Pour se procurer les premiè-
 res & les meilleures épreuves, on pourra
 s'adresser à la Veuve van Terveen, ou à J.
Allart, Libraire d'Amsterdam.

G. van den Brink Jansz., Libraire ici
 & la Veuve van Ervelde & Holstrop, Li-
 braires à Amsterdam, ont imprimé & débi-
 tent J. J. BJÖRNSTÄHL'S *Reise door Eu-*

ropa en het Oosten. Eerste Deel, bevattende Frankryk en Neder-Italien; 1778. grand 8o. de 410. pp. Nous avons annoncé la Traduction Allemande de ces intéressans Voyages de M. BJÖRNSTÄHL. Outre divers avantages que la Traduction Hollandoise a sur la première, elle est enrichie d'une Préface de M. le Professeur Tydeman. Nous en rendrons compte aussi bien que de tout l'Ouvrage.

On trouve ici chez *A van Paddenburg*, & à *Amsterdam* chez la Veuve *van Ervelde & Holtröp*: *Catechismus der Lugt, of Schetse der Natuurlyke Historie, met opzigt tot de Lugt, de dampen en de uitwassemingen, door M. A. C. D. Majoor in dienst van de Republiek der Vereenigde Nederlanden. Uit het Fransch vertaald; c'est-à-dire, Catéchisme de l'Air, ou Essai d'Histoire Naturelle relativement à l'air, aux vapeurs & aux exhalaisons, par M. A. C. D. Major au Service de la République des Provinces Unies Traduit du François; 1778. grand 8o. de 68. pp.* Cet Ecrit intéressant & instructif, peut être fort utile à la Jeunesse. L'estimable Auteur, qui a consulté les Ouvrages des plus habiles Naturalistes, expose avec clarté les propriétés & les effets de l'air, & il a toujours
soin

JUILLET, AOÛT, SEPTEMB. 1778. 249

soin de rendre ses Lecteurs attentifs à la grandeur, à la sagesse & à la bonté Divine qui s'y manifestent.

AMSTERDAM. La Veuve van Esveld & Holtrop ont imprimé: *De beste Wyze om de Godlyke Schriften te bestudeeren met betrekking op den tegenwoordigen toestand des Christendoms; voorgesteld door JACOB HESZ, Schryver der Historie van Jesus. Uit het Hoogduitsch vertaald; c'est-à-dire, La meilleure méthode d'étudier l'Ecriture Sainte, relativement à l'état actuel du Christianisme; par M. HESZ, 1778. grand 8o. de 70 pp.* M. HESZ. Pasteur à Zurich, s'est fait une réputation si distinguée par son Histoire de Jésus-Christ, & par celle des Israélites, que tout ce qui sort de sa plume est toujours reçu avec empressement. Les Hollandois qui possèdent déjà dans leur Langue quelques-uns de ses Ouvrages, accueilleront aussi sans doute l'Ecrit que nous annonçons & sauront gré à l'estimable Traducteur de le leur avoir fait connoître. Ils y trouveront d'excellentes réflexions, qui sans être absolument nouvelles, sont au moins présentées sous un jour nouveau & propre à faire beaucoup d'impression. Le judicieux Auteur s'applique principalement à montrer que

pour étudier l'Ecriture Sainte avec fruit, il faut la lire avec un esprit libre de préjugés, & perdre de vue, autant qu'il est possible, tout système de Théologie. considérer la Bible dans son ensemble, donner une attention toute particulière aux Livres Historiques, pour y découvrir les vues que Dieu s'est proposées, les rapports que tous les événemens ont eus les uns avec les autres, la manière dont le plan de la Providence s'est graduellement développé, &c. M. HERSZ en donne des exemples très intéressans.

LEYDE. S. & J. Luchtmans, Libraires ici, & G. Fresling, Libraire à Leeuwarden ont mis en vente: HERMANNI VENERMA *Institutiones Historiae Ecclesiae Veteris Testamenti, seu Patriarchalis & Israeliticæ. Tomus II. a Templi Salomonis initio ad totale Reip. Judaicæ excidium per Romanos; 1778, in 4o. pp. 610.* L'Extrait que nous avons promis du premier Tome de cet excellent Ouvrage, est tout dressé; mais l'espace nous manque & nous sommes obligés de le renvoyer au Trimestre prochain

LA HAYE J. A. Bouvint a Imprimé:
Verbaasling over de Noodzaaklykheid der
Stel-

JUILLET, AOÛT, SEPTENN. 1778. 247

*Stellige Wetten, mitsgaders over derzelver
oorsprong en uitbreiding by de Romeinen.
Naar het Fransch van OLIVIER; c'est-à-
dire, Dissertation sur la nécessité des Loix
positives, leur origine chez les Romains &
leurs progrès, traduite du François de M.
OLIVIER; 1778. grand 8°. de 40 pp. M.
OLIVIER publia en 1776 un excellent Ou-
vrage en deux Volumes in 12. sous le titre
de *Principes du Droit Civil Romain*. A la
tête de ce Livre, trop peu connu dans ces
Provinces, il plaça un Discours très bien
pensé & très bien écrit sur les Loix positi-
ves, sur leur origine, sur les divers états
de la Jurisprudence Romaine &c. C'est de
ce Discours dont on donne à présent une
bonne Traduction Hollandoise, & il est bien
à souhaiter que l'Anonyme à qui on la doit
traduise tout l'Ouvrage de M. OLIVIER.
Cette introduction à l'étude du Droit se-
roit très utile non seulement aux jeunes
Jurisconsultes, mais encore à tous ceux qui
sans se destiner à la Jurisprudence, veulent
néanmoins en avoir une légère teinture.*

Le même Libraire a imprimé deux autres
Ouvrages, dont nous ne pouvons à présent
rapporter que les titres: *Vergelyking tus-
schen de Musyk, de Schilderkunst en de Poezy.*

naar

naar het Fransch , 1778. grand 8o. de pp. 30.
C'est une Traduction libre de l'excellent
Discours sur la Musique , la Peinture & la
Poësie , par M. l'Abbé LE BATTEUX ,

Verbandeling over de Rekenkunsten. Te weeten met twee , drie , vier , &c. Caraktters , na goedvinden afgeleid uit dezelve gronden waar op onze gewoone wyze van Rekenen met tien caraktters rust : als mede de Arithmetica Romana , de Arithmetica calculorum , de Arithmetica digitalis , en het Boere Krytje Voorts over den oorsprong onzer bedendaagsche Arithmetica met tien caraktters. Vervolgens word aangetoond dat Fohi of Noach , eerste Grondlegger van het Chineesche Ryk , waarschyntlyk de Uitvinder is van de beste Arithmetica. Door I. BAART DE LA FAILLE , in leven A. L. M. Phil. Doct en Leeraar in de Mathesis , Mechanica en Pbyfica Experim; Lid van het Batavisch Genootschap door proefondervindelyke Wysbegeerte te Rotterdam. In 's licht gegeven door deszelfs Zoon I. Baart de la Faille , A. L. M. Phil. Doctor en Lector der Wis- en Natuurkunde , in 's Hoge , Lid van het Konstgenootschap te Utrecht , onder de Zinspreuk : Besteet den tyd met Konst en Plyt ; 1778. grand 8o. de 167. pp. C'est un savant Traité des différentes espèces d'Arithmétique.

PIERRE

PIERRE LE GRAND si satisfait de la Nation Françoisé durant le séjour qu'il fit à Paris , ne prévoyoit pas cependant qu'il trouveroit chez cette Nation un Historien (1), un Poëte (2), & un Artiste également zélés pour sa gloire, & tous trois dignes de transmettre à la postérité le souvenir de ses grandes actions. Les chefs-d'oeuvres de quelque genre qu'ils soient n'échappent point à la censure; on vient de réimprimer un *Dialogue entre un Voyageur & un Statuaire*, où l'Auteur (M. FALCONNET) répond aux critiques qu'un célèbre Ecrivain a faites du beau monument de Pétersbourg. Fidèles à la résolution que nous avons prise de ne discuter aucun Ouvrage polémique, nous laissons au Public à décider entre le Critique & l'Artiste. Cette Brochure de deux feuilles, in-8o. se vend chez *Detune*. L'Auteur y a fait une addition.

On trouve chez le même Libraire: *Reflexions sur l'Economie politique, Ouvrage traduit de l'Italien de Mr. le Comte VERRI, par M.*

(1) *Voltaire.*

(2) *Mr. Thomas* travaille depuis quelques années à un Poëme Epique; dont *Pierre le Grand* est le Héros.

M. MINGARD; 1779 in 12. pp. 369 sans les Préfaces qui en ont 52. Nous rendrons compte de cet excellent Ouvrage.

J. H. Munnikhuizen & C. Plaat distribuent : *Symbolae Litterariae Haganae, ad incrementum Scientiarum omne genus a variis amice collatae. Classis primae Fasciculus tertius & ultimus*; 1778. petit 8o. de 200. pp. Les Pièces que M. le Professeur BARKEY publie dans ce Volume sont: 1. RUTGERE OUWENSII, *illustris Scholae Haganae Rectoris, & Litterarum Humaniorum Praeceptoris, Emeriti. Disquisitio, unde, mutata in sanguinem jussu Dei omni Aegyptiorum aqua, nancisci aquam Magi potuerint. quam & ipsi in sanguinem mutarent, ad Exodi VII: 17. Pars posterior.* 2. JACOBI CREMER, *I. I. F., V. D. M. Hulstensis, Observatio Exegetica in locum Paulinum 2 Cor. X: 5.* 3. JOANNIS CAROLI BONNET, *V. D. M. Observatio ad Joan. XIV: 2.* 4. ANTONII CORNELII BARKEY *Nic F., S. Theolog. Doct. & Profess. in Lyceo Arnoldino Steinfurtenfi, Observatio ad Dissertatiunculam Dythm, Hackmanni in Gen. IV: 7 quae legitur in Symbolarum harum Fasciculo I. Num. 3.* 5. *Septem Epistolae G. G. Leibnitii ad Gerardum Meierum, Profess. & V. D. M.* Bra-

Bromenſem Stephanienſem ex Manuſcriptis.
 Ces Lettres de l'illuſtre Leibnitz furent
 écrites en 1693 & en 1691. On y trou-
 ve des anecdotes, des jugemens ſur quel-
 ques Ouvrages qui paroifſoient dans ce
 temps-là, des réflexions ſur le Cartéſianiſ-
 me, &c. A l'occaſion de la polygamie de
 Philippe Landgrave de Heſſe, Leibnitz dit
 dans ſa dernière Lettre: *Quid judicas de*
polygamia hujus Principis, de qua Galli qui-
dam Scriptores nuper paratragediantur. Ego
non dubito, quin Eccleſia magnas ob cauſſas
polygamiam aut Divortii permittere poſſit, ut
ſi ea re integri populi, veluti Sinenſes, Ia-
ponenſes, ad fidem converti facilius poſſint.
Itaque & Regi aut magno Principi talia recte
concedi puto, majoris mali cavendi cauſſa.
Chriſtus quæ contra polygamiam & divor-
tium dicit, de jure divino ordinario, ſed diſ-
penſabili, intelligenda ſunt. Si durities cor-
dis talia, nunc quoque permitti jubeat, ipſius
Dei exemplo temperari legum ſeveritas poteſt.
Et in divortio concedendo faciliores Magi-
ſtratus eſſe debere, quam ſunt, non dubito.
Sed de polygamia ſecus eſt, cum non facile
occurrat caſus. ubi magna ratio eam conce-
di jubeat. Les Nouvelles Littérales qui
 terminent cette Partie des *Symbolæ*, ſont
 allez

assez abondantes, & les jugemens que M. BARKEY porte des Ouvrages qu'il annonce sont tels qu'on doit les attendre d'un Savant aussi éclairé.

On trouve chez le Libraire de ce Journal: *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des connoissances humaines. Mis en ordre par Mr. DE FELICE. Planches. Tome VII. IMP. -- MAR Tverdon 1778* Ces Planches au nombre de 160. sont aussi bien exécutées que celles des Volumes précédens; les Arts auxquels elles se rapportent sont: I. l'Imprimerie en caractères; II. l'Imprimerie en taille-douce; III. l'Art de faire des Lacets; IV. La Lutherie; VII. La Maçonnerie; VIII. Le Maréage; IX. La Marbrerie; X. L'Art du Marbreur de papier; XI. La Marine; XII. L'Art des Evolutions navales.

F I N.

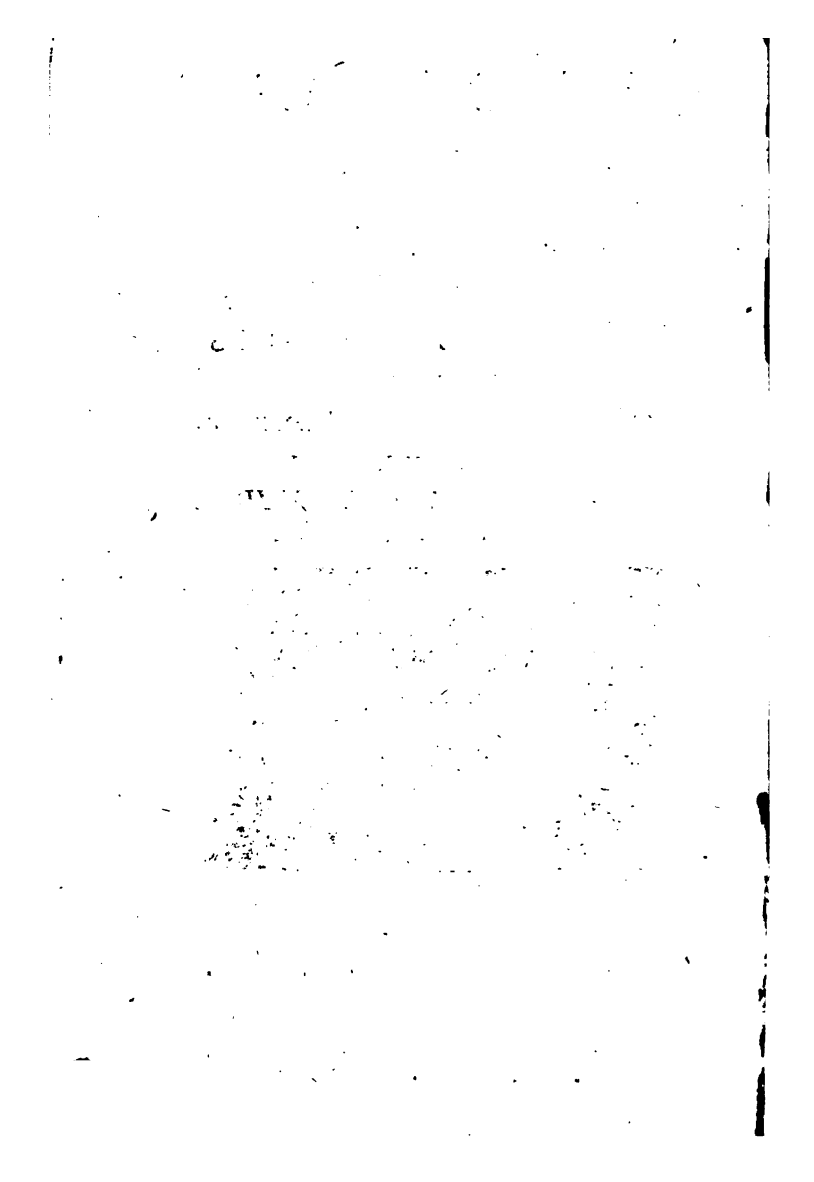


BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES,
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE,
M D C C L X X V I I I .
TOME QUARANTE-NEUVIEME.
SECONDE PARTIE.



A L A H A T E,
Chez PIERRE FREDERIC GOSSE,
Libraire de S. A. S.

M. DCC. LXXVIII.



PROGRAMME
DE LA
SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE
ÉTABLIE
à
AMSTERDAM.

1779.

La Société d'Agriculture établie à Amsterdam, a jugé dans son Assemblée du 28 Septembre de cette année, que de tous les Mémoires, qui lui étoient envoyés pour servir de réponse à la Question, qu'elle avoit proposée en 1777. *Quels sont les*
A *diag.*

diagnostiques de la Maladie des Brébis, connuë sous le nom de foye douvé, en Hollandois Ongans? Quelles en sont les causes, les préservatifs & les remèdes? le Memoire qui portoit pour devise

*Van Oudsber gingen band aan band
De welvaart van ons Vee, den Boer en
't Vaderland.*

avoit le mieux répondu au but qu'elle s'étoit proposée. A l'ouverture du Billet, appartenant à ce Memoire, M. JOHANNES VEIRAC, Docteur en Médecine &c. à Rotterdam, s'est trouvé en être l'Auteur. L'Assemblée lui a adjugé le prix proposé, consistant en une *Medaille d'Or de la valeur de cinquante Ducats*, ou bien en la même somme en espèce avec une *Medaille d'argent*, au choix de l'auteur.

Ensuite elle a adjugé l'*Accesfit* d'une *Medaille d'argent*, à l'Auteur du Memoire qui a pour devise

— *Hoc credas jubeo, finire dolores
Præteritos meditor.*

auquel elle la remettra, pourvu qu'il lui découvre son nom avant le 1 Decembre prochain.

Elle a proposée, pour y répondre avant le 1 Decembre 1781, la Question suivante: „ Comme l'Expérience démontre „ que l'on rencontre, parmi le gros bétail, des qualités, qui ne sont pas générales à toute l'espèce, mais que seulement quelques individus possèdent, ou „ en particulier, ou à un plus grand degré que les autres; & que ces qualités „ leur sont utiles ou nuisibles, non seulement quand ils jouissent d'une parfaite „ santé, mais aussi dans le cas qu'ils deviennent malades ”: l'on demande.

„ Quelles de ces qualités se perpétuent & „ se transmettent aux Veaux? Quelles, au „ contraire, soient seulement propres à quelques individus, & se bornent à ceux-là,

„ sans se transmettre à leur race ? Quels
 „ sont les signes par lesquels on peut décou-
 „ vrir celles , qui sont permanentes & se
 „ perpétuent ? Et de quelle manière peut on
 „ se servir de cette connoissance , pour en
 „ retirer le plus grand profit ?

La Société attend , suivant son Programme de l'année 1778, avant le 1 Janvier 1780, les supplémens, les éclaircissemens & les preuves plus décisives, qu'elle a désiré que MM. les Auteurs ajoutassent aux Mémoires, qui lui sont parvenus, pour servir de réponse à la question touchant l'*Equisetum*, proposée en 1776.

De même elle attend, avant le 1 Mars 1780, les avis & les témoignages des expériences, faites avec l'inoculation des veaux: pour concourir au prix de *Quarante Ducats*, que la Société a offert dans son Programme précédent à celui, qui, depuis le 1 Janvier 1779. jusqu'au 1 Décembre suivant, auroit inoculé, la plus grande quan-

quantité de veaux (pas moins que trente) avec le succès le plus accompli.

Les Questions que la Société a proposé en 1778. sont celles ci : La première : *Quelle est la manière la plus avantageuse de dessécher des terres basses & inondées, jusqu'à ce qu'elles soient partagées par des fossés ?* Pour y répondre avant le 1 Decembre 1779. La Seconde : *Quel est le meilleur moyen de cultiver des terres basses & desséchées nouvellement, après qu'on les a partagées par des fossés, & de les accommoder, de façon qu'elles puissent rendre un profit constant & durable à leurs propriétaires ?* pour lui envoyer les réponses avant le 1 Decembre 1780.

Le Prix que la Société propose à celui qui aura le mieux répondu à une des Questions susmentionnées, consiste en une Médaille d'or de la valeur de cinquante Ducats, frappée au coin de la Société avec le nom de l'Auteur en gravure ; ou bien

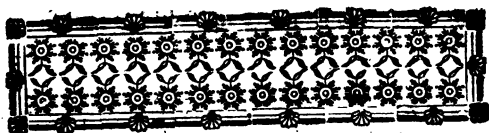
en une somme de la même valeur avec une Medaille d'argent, à son choix.

Au cas que, selon le jugement de la Société, aucun des Mémoires n'ait mérité le prix proposé, elle se réserve le droit de proposer la Question une seconde fois, ou de la retirer. Au contraire si, parmi les Memoires qui lui seront adressés, il s'en trouve plus d'un seul qui paroisse meriter quelque distinction, elle offre un *Accessit*, au concurrent qui aura approché le plus près au Memoire le mieux satisfaisant; & avant que l'on ouvre le billet appartenant à sa Dissertation, cette distinction lui sera notifiée dans les papiers publics.

La Société gratifiera aussi d'une Medaille d'argent, ceux qui lui communiqueront, quelques découvertes interessantes, relatives à l'agriculture, & en encouragera le succès selon qu'elle le jugera à propos.

Les

Les Auteurs qui concourront, pour le Prix enverront, avec leurs Mémoires, un Billet cacheté, contenant *leur Nom & leur demeure*, marqué en dehors de la même devise, qui se trouvera à la fin de leurs Mémoires. Ceux-ci seront écrits d'une main lisible, en *Hollandois*, en *Latin*, en *François*, en *Anglois* ou en *Allemand*; & remis, ainsi que toutes les autres Pièces, ou avis, qui seront adressés à la Société, *francs de port* à M. JÉRÔME DE BOSCH Jz. *sur le Keizersgragt près du Rheestraat*, ou à M. H. CALKOEN, *Avocat, sur le Keizersgragt près du Beerestraat*, *Secrétaires de la Société d'Agriculture à Amsterdam.*



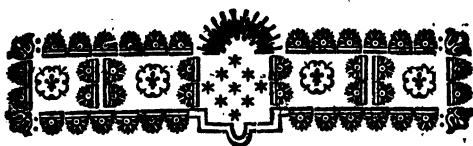
T A B L E D E S A R T I C L E S.

- ART. I.** **H**ISTOIRE DE L'AMÉRI-
QUE *par M. ROBERT-
SON, traduite de l'Anglois. pag. 253*
- II.** HISTOIRE DE L'EGLISE DU V.
TESTAMENT *par M. VENEMA. 272*
- III.** REFLEXIONS SUR L'ECONO-
MIE POLITIQUE, *par M. le
Comte VERRI. . . . 287*
- IV.** HISTOIRE CRITIQUE DES
COMTES DE HOLLANDE ET
DE ZELANDE, *par M.
KLUIT. . . . 304*
- V.** HISTOIRE NATURELLE CE-
NER. ET PARTICUL. *par M. le
Comte DE BUFFON. Supplé-
ment Tom. III & IV. . 313*
- VI.** VIE DE M^{ie}. ULRICH ZWIN-
GLE, *par Mr. NUSCHELER. 332*
- VII.** TABLEAU DE L'HISTOIRE
GÉNÉRALE DES PROVINCES
UNIES II^d. Extrait. . . 343
- VIII.** SERMONS *de Mr. GUIOT. . 360*
- * 2
- ART.

IV TABLE DES ARTICLES

ART. IX. VOYAGE EN GRECE, <i>par le</i> <i>Dr CHANDLER.</i>	373
X. HISTOIRE DU PEUPLE D'IS- RAEL, <i>par M. MAIZON-</i> <i>NET, Tome III.</i>	389
XI SOPHYLE, <i>ou de la Philosophie.</i>	402
XII. RAPSONIES, <i>ou Vie d'ALTA-</i> <i>MONT, IV. Extr.</i>	413
XIII. HISTOIRE DES ROIS DE DANE- MARCK DE LA MAISON D'OL- DENBURG, <i>par Mr. SCHLE-</i> <i>GEL, Tom. III.</i>	444
XIV. NOUVEAU TRESOR PHILOLO- GIQUE, <i>par Mr. BIEL.</i>	457
XV. ANNONCE d'un Appel aux Médecins sur le danger réel ou prétendu de répandre la contagion de la petite-Véro- le par l'Inoculation.	463
XVI. LETTRE de Mr. HUET aux Auteurs de la <i>Biblioth. des</i> <i>Sciences.</i>	445
XVII. NOUVELLES LITTERAIRES.	488





BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

E T D E S

BEAUX ARTS,

POUR LES MOIS

D E

OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE,

M D C C L X X V I I I .



ARTICLE PREMIER.

HISTOIRE DE L'AMERIQUE, par

M. ROBERTSON, Principal de

l'Université d'Edimbourg, & Hi-

storiographe de Sa Majesté Britan-

nique pour l'Ecosse. Traduite de

l'Anglois, Tome Ier in 12. de 461

pages. Paris 1778. chez Panckoucke.

C Et Ouvrage entrepris par un des
Historiens les plus célèbres, im-

portant par son objet, & devenu plus

Tome XLIX. Part. II. A in-

intéressant encore par l'état actuel des deux Hémisphères , sera compté au rang des meilleures productions de notre siècle. Après avoir indiqué dans la Préface les sources où il a puisé & les secours qui lui ont été fournis par des hommes de Lettres , des voyageurs & des gens en place , l'Auteur expose dans une savante introduction les progrès des anciens dans la navigation , leurs découvertes & l'influence qu'elles eurent sur celles des Peuples modernes , en un mot tout ce qui sert d'acheminement au succès de l'étonnante entreprise de *Christophe Colomb*. Tout le reste du I^r. Volume renferme l'Histoire de la naissance , de l'éducation , des exploits & des malheurs de cet homme à jamais célèbre. Une Dame François (1) connue par quelques Ouvrages littéraires , a composé un Poëme Epique dont il est le Héros , entreprise aussi nouvelle pour une Femme , que l'étoit l'entreprise même de *Colomb* , & bien moins heureuse par le succès , tant il est quel-

(1) Madame du Bocage.

quelquefois téméraire de mêler la fiction à la vérité, quand celle-ci a dans ses propres charmes tout ce qu'il faut pour intéresser le cœur & captiver l'admiration. Telle est l'histoire de *Colomb* tracée par l'Ecrivain Anglois. Elle justifie pleinement cette belle maxime : *la vie est un état de guerre, & l'adversité en est le poste d'honneur*. Ici l'on voit lutter le courage & le génie tantôt contre les élémens, tantôt contre les passions humaines; Colomb est en butte à tous les maux que l'ignorance, le préjugé, la haine & l'envie peuvent susciter à un grand homme; les Souverains qu'il veut servir, commencent par douter de ses succès & le punissent ensuite d'en avoir eu de trop brillans; tantôt on lui décerne en quelque sorte les honneurs du triomphe, tantôt on le charge de fers. Tantôt, regardé comme un insensé téméraire par les compagnons de son entreprise, ils conspirent contre sa vie; tantôt il en est vénéré comme un génie bienfaisant; & au milieu de tant de vicissitudes, supérieur aux événemens, & maître de lui-même, toujours on retrouve en lui le grand homme. Déguiser par le mer-

veilleux de la fiction un fonds aussi intéressant, c'est prétendre embellir la Vénus de Médicis en la couvrant de diamans & de riches habits. Quelques circonstances de la vie & des aventures de *Colomb* serviront à justifier les traits que nous venons de crayonner.

Après avoir vaincu les nombreux obstacles qui s'opposoient au dessein de découvrir de nouvelles Terres & une nouvelle route aux Indes Orientales, *Colomb* partit d'Espagne le 3 d'Août 1492. Son Escadre, si l'on peut lui donner ce nom, consistoit en trois vaisseaux seulement, dont le plus grand étoit d'un port très peu considérable; elle étoit approvisionnée pour douze mois & portoit quatre vingt dix hommes. Dans le court trajet d'Espagne aux Canaries, on éprouva que les navires étoient si mauvais & si mal en ordre, qu'on jugea qu'ils résisteroient difficilement à une navigation qu'on s'attendoit devoir être en même temps longue & dangereuse. Le premier Octobre l'Amiral se trouva selon son estime, à sept cens soixante dix lieues à l'ouest des Canaries; mais de peur que ses compagnons ne fussent effrayés de
l'é-

l'étendue du chemin qu'ils avoient déjà parcouru, il leur annonça qu'il n'y avoit que cinq cens quatre vingt lieues de faites. Ils étoient depuis trois semaines en mer, toujours avançant sur la même direction sans voir aucune terre, & ils avoient fait beaucoup plus que tous les navigateurs avant eux n'avoient tenté ni même jugé possible. Bientôt la terreur se répandit dans les trois vaisseaux : des murmures sourds on en vint à des plaintes ouvertes & à une cabale déclarée. Quelques uns des plus audacieux proposèrent comme un moyen de se débarrasser des remontrances de l'Amiral de le jeter à la mer, persuadés qu'à leur retour en Espagne, la mort d'un aventurier qui avoit manqué son projet n'exciteroit ni intérêt, ni curiosité. *Colomb* sentit parfaitement tout le danger de sa situation, mais conservant toute sa présence d'esprit, il feignit d'ignorer les complots de sa troupe. „ Quelquefois il employoit l'adresse & les insinuations pour adoucir les esprits. D'autres fois il les attaquoit par l'ambition ou l'avarice, en leur faisant de magnifiques peintures de la renommée & des richesses qu'ils

alloient acquérir. En d'autres momens il prenoit le ton de l'autorité & les menaçoit de l'indignation de leurs Souverains, si par leur lâche conduite ils faisoient avorter une entreprise si noble, dont le but étoit d'étendre la gloire de Dieu & d'élever le nom Espagnol au dessus de toutes les Nations de la Terre. Ces gens grossiers, au milieu même de leurs emportemens séditionnaires, étoient contenus puissamment par les paroles d'un homme qu'ils étoient accoutumés à respecter". Cependant peu de jours après la crainte se réveilla avec plus de force; l'impatience, la rage, le désespoir éclatèrent sur tous les visages. Toute subordination fut perdue. On s'assemble tumultueusement sur le pont; on fait des plaintes & des menaces à l'Amiral; on exige qu'il reprenne sur le champ la route d'Europe. *Colomb* sentit que ni la douceur, ni la sévérité ne pouvoient plus appaiser une révolte devenue si violente & si générale. " Il se vit donc forcé de composer avec des passions auxquelles il ne pouvoit plus commander, & de laisser un libre cours à un torrent trop impétueux pour être arrêté par aucune digue. Il

pro-

promit solennellement à ses gens de se conformer à ce qu'ils exigeoient de lui, pourvu qu'ils continuassent de le suivre & de lui obéir encore trois jours, les assurant que si dans cet intervalle on ne voyoit point terre, il abandonneroit son entreprise pour retourner en Espagne. Quelqu'animés que fussent les gens de *Colomb* & quelque impatience qu'ils eussent de reprendre leur route vers l'Europe, ces propositions ne leur parurent pas déraisonnables. Mais *Colomb* lui-même ne hazardoit pas beaucoup en se bornant à un terme si court. Les signes les moins équivoques & les plus nombreux annonçoient la terre. " En effet ses conjectures ne tardèrent pas à se vérifier; le douzième d'Octobre à la pointe du jour, on vit distinctement à deux lieues au nord une Isle plate & verdoyante, garnie de bois, arrosée de plusieurs ruisseaux & qui présentoit tous les signes d'un pays délicieux. On versoit des larmes de joie; on se félicitoit mutuellement; & les actions de grâces qu'on rendit au Ciel furent suivies de la réparation qu'on devoit au Commandant. Les Espagnols se jetèrent aux pieds de *Colomb* &

passant d'une extrémité à l'autre, l'homme que tout à l'heure ils avoient menacé & insulté, ils le regardèrent dans la chaleur de leur admiration, comme inspiré par le Ciel & doué d'une sagacité & d'un courage plus qu'humain, pour l'accomplissement d'un dessein si fort au dessus des idées de tous les siècles précédens. „ Au lever du soleil, toutes les chaloupes garnies d'hommes & armées s'avancèrent vers l'Isle, enseignes déployées, au son d'une musique militaire & avec tout l'appareil guerrier. A mesure qu'on approchoit de la côte, on la voyoit se couvrir d'habitans, attirés par la nouveauté du spectacle, & dont les attitudes & les gestes exprimoient l'étonnement & l'admiration des objets extraordinaires qui frappaient leurs yeux. *Colomb* fut le premier Européen qui mit le pied dans le nouveau Monde qu'il venoit de découvrir. Il débarqua richement habillé, l'épée à la main, ses compagnons à sa suite; tous baissèrent la terre, après laquelle ils soupiroient depuis si long-temps. Ils élevèrent un crucifix & se prosternant remercièrent Dieu du succès heureux de leur voyage. Ils prirent

rent ensuite solennellement possession du pays pour la couronne de Castille & de Léon, avec toutes les formalités que les Portugais avoient coutume d'observer dans les découvertes qu'ils faisoient. Pendant toutes ces cérémonies les Espagnols étoient environnés d'un grand nombre de naturels du pays, qui regardoient en silence & avec admiration des actions auxquels ils ne comprenoient rien & dont ils ne prévoyoit pas les suites, &c. "

Il paroît qu'on trouva chez la plupart des Sauvages de l'Amérique cette bonté naturelle à l'homme simple, qui borné dans ses desirs comme dans ses lumières, content des biens que la nature lui offre, ne refuse point d'en faire part à ses semblables, & ne connoît point la défiance parce qu'il n'a pas la volonté de nuire. *Colomb* allant à la recherche des mines d'or, fit voile vers une Isle que lui avoient indiqué les naturels du Pays. Il entra dans un havre qu'il appella *Saint Thomas*, & trouva cette partie du pays sous le gouvernement d'un Cacique puissant appelé *Guacanabari*. Les députés que *Colomb* envoya à ce Prince rendirent à

leur retour un compte si avantageux du pays & des habitans, que l'Amiral consentit avec joie à l'entrevue que *Guacanabari* lui proposoit. „ Dans ce dessein il fit voile de Saint Thomas le 24 Décembre avec un bon vent & une mer très caime. La multiplicité de ses occupations ne lui avoit pas permis de fermer les yeux depuis deux jours. Il se retira vers minuit pour prendre quelque repos, après avoir remis le gouvernail au pilote, avec défense expresse de le quitter. Celui-ci se croyant à l'abri de tout danger, le laissa à un mouffe sans expérience, & le vaisseau emporté par un courant toucha contre un rocher. La violence du choc éveilla *Colomb*. Il courut sur le pont. Tout étoit dans la confusion & le désespoir. Lui seul conserva sa présence d'esprit. Il ordonna à quelques matelots de se mettre dans une chaloupe & d'aller jeter une ancre à la poupe; mais au lieu d'obéir ils voguèrent vers la *Nigna*, (*l'un des vaisseaux de l'escadre*) qui étoit environ à une demie lieue de là. Il voulut faire couper les mâts pour soulager le navire, mais il étoit trop tard. Le vaisseau s'étoit ouvert près de la quille & faisoit tant d'eau que

que la perte devint inévitable. Moyennant le calme de la mer & le secours des chaloupes de la *Nigna* arrivé à propos, personne ne périt. Aussi-tôt que les Insulaires s'aperçurent de ce malheur, ils accoururent en foule sur le rivage, leur Prince *Guacanabari* à leur tête. Au lieu de prendre avantage de la déplorable situation des Espagnols pour se débarrasser de ces hôtes dangereux, ils déploroient leur infortune avec toutes les marques de la compassion la plus vraie. Ils ne s'en tinrent pas à ces expressions stériles de leur humanité. Ils mirent en mer un grand nombre de canots, & se laissant diriger par les Espagnols, ils les aidèrent à sauver tout ce qu'il fut possible de tirer du vaisseau. Par le secours de tant de bras, on porta à terre presque tout ce qui étoit de quelque valeur: aussi-tôt que les effets furent sur le rivage, *Guacanabari* lui-même se chargea de les faire garder. Par ses ordres on les déposa tous dans un même endroit & il y plaça des sentinelles armées qui tenoient la multitude à une certaine distance, & l'empêchoient non seulement de dérober, mais même de regarder avec trop de curiosité ce qui

ap-

appartenoit à ces étrangers devenus leurs hôtes. Le lendemain matin le Prince rendit visite à *Colomb* qui s'étoit transporté à bord de la *Nigna*, & s'efforça de le consoler de sa perte en lui offrant tout ce qui dépendoit de lui pour la réparer. ”

Colomb de retour au port de Palos sept mois & onze jours après son départ du même lieu, fit donner avis au Roi & à la Reine qui étoient alors à Barcelone, de son arrivée & de ses découvertes. *Ferdinand* & *Isabelle* lui répondirent de la manière la plus honorable & la plus flatteuse, & lui mandèrent de se rendre sur le champ auprès d'eux pour apprendre de lui-même le détail de son expédition. “ Dans son voyage à Barcelone, le peuple accouroit en foule de tous les endroits voisins, le suivoit avec admiration & lui prodiguoit les applaudissemens. *Ferdinand* & *Isabelle* ordonnèrent que son entrée dans la Ville se fit avec tout l'appareil convenable à un événement qui alloit donner à leur règne un si grand lustre. Les hommes que *Colomb* avoit amenés des pays qu'il venoit de découvrir, marchaient les premiers.

Leur

Leur teint, leur physionomie, la singularité de toute leur personne les faisoient regarder comme des hommes d'une espèce nouvelle. Après eux on portoit les ornemens d'or façonnés par l'art grossier de ces peuples; les grains d'or trouvés dans les montagnes, & la poudre du même métal recueillie dans les rivières; enfin les productions de ces pays nouveaux. *Colomb* fermoit la marche & attiroit tous les yeux. On contemplot avec admiration cet homme extraordinaire, dont le génie & le courage avoient conduit les Espagnols au travers de mers inconnues à la découverte d'un Monde nouveau. *Ferdinand & Isabelle* le reçurent, assis sur leur Trône, vêtus de tous les ornemens royaux, & placés sous un dais magnifique. A son approche ils se levèrent, & ne permettant pas qu'il se mit à genoux pour leur baiser la main, ils lui ordonnèrent de s'asseoir sur un siège préparé pour lui & de leur faire le récit de son voyage, ce qu'il fit avec une gravité également convenable au caractère de la Nation Espagnole & à la dignité de l'assemblée, & en même temps
avec

avec la modeste simplicité d'un esprit supérieur qui, content d'avoir exécuté de grandes choses, ne cherche pas à les relever par une vaine ostentation. Lors qu'il eut fini sa narration, le Roi & la Reine se mirent à genoux pour rendre grâces à Dieu d'une découverte, dont ils espéroient recueillir pour leurs Royaumes les plus grands avantages. Ils donnèrent à *Colomb* les marques les plus éclatantes de la reconnoissance & de l'admiration que leur inspiroient son courage & ses travaux ". Sa famille fut ennoblie & il fut confirmé lui & ses héritiers par des lettres patentes dans tous les privilèges stipulés dans le Traité de *Santa Fé*, dont l'un des articles assuroit à *Colomb* & à ses descendants la Vice-Royauté de tous les pays qu'il auroit découverts.

Le Roi, la Reine, & à leur exemple tous les courtisans le traitèrent en toute occasion avec les égards réservés aux personnes du plus haut rang. Mais ce qui satisfit sur-tout cet esprit actif & entreprenant, ce fut l'ordre d'équiper promptement une flotte avec laquelle il pût s'assurer la possession des
pays

pays qu'il avoit déjà découverts, & aller à la recherche de ces contrées plus riches qu'il se flattoit toujours de découvrir.

Tant de gloire & tant de faveurs, excitèrent la haine & l'envie, & devinrent l'acheminement de la disgrâce de *Colomb*. Nous n'avons promis que de rassembler quelques traits de la vie de ce grand homme, ainsi nous supprimons le détail du second & du troisième voyage qu'il entreprit, de la Colonie qu'il forma, des nouvelles découvertes qu'il fit, enfin des persécutions qu'il essuya jusqu'au moment où noirci par la calomnie & dépourvu de son pouvoir, il fut ramené en Espagne chargé de fers. Aussitôt que *Ferdinand & Isabelle* apprirent que *Colomb* étoit amené prisonnier, ils conçurent quelle impression universelle de surprise cet événement alloit produire, & combien leur réputation en souffriroit. Honteux de leur propre conduite, ils s'empressent à réparer cette cruelle injure, ordonnent qu'on rende la liberté à *Colomb* & l'invitent à se rendre à la Cour. Il se jette à leurs pieds, & produit les preuves les plus satisfaisantes de son innocence, de sa droi-

droiture & de la fureur de ses ennemis. *Ferdinand* le traita avec politesse, *Isabelle* avec une sorte de tendresse & de respect. Cependant ils ne rendirent pas à *Colomb* les droits & les privilèges attachés au titre de Vice-Roi des pays qu'il avoit découverts. En voulant paroître le venger, ils nourrissoient encore cette misérable jalousie d'autorité, qui les avoit portés à revêtir un des ennemis du pouvoir de le traiter aussi cruellement. *Ovando* fut nommé au gouvernement d'Hispaniola. Les injustices de la Cour, loin de décourager *Colomb* ne l'empêchèrent pas même de suivre le grand objet qui avoit mis son génie en activité. Toujours occupé du projet d'ouvrir une nouvelle route aux Indes Orientales, on le vit, quoique déjà avancé en âge & accablé d'infirmités, s'offrir avec l'ardeur d'un jeune aventurier à entreprendre un nouveau voyage. Il obtint quatre vaisseaux pour cette expédition, marquée par mille désastres, mais qui eut pour fruit la découverte du Continent de l'Amérique. A la vue de la côte de Cuba, une violente tempête l'assailit; ses vaisseaux se heurtèrent & furent si endommagés par le choc qu'il

eut

eut beaucoup de peine à gagner la Jamaïque où il fut obligé de s'échouer pour ne pas couler à fond. La mesure de ses calamités sembloit alors comblée. Il se trouvoit jetté sur le rivage d'une Isle fort éloignée d'Hispaniola, seul établissement Européen qu'il y eut en Amérique. Ses navires étoient hors d'état d'être réparés. Il paroissoit impossible d'envoyer des nouvelles de sa situation à Hispaniola & c'étoit cependant la seule ressource qui lui restât. Son génie fertile en ressources trouva bientôt le seul expédient qui pût lui offrir quelque espoir. Il profita de la douceur & de l'hospitalité des habitans du pays qui regardant les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure, s'empressoient de les aider dans tous leurs besoins : il en obtint deux canots avec lesquels *Mendes & Fieschi*, deux Gentilshommes particulièrement attachés à *Colomb*, offrirent d'aller à Hispaniola, voyage de plus de trente lieues, qu'ils exécutèrent en surmontant des dangers incroyables. „ Le Gouverneur d'Hispaniola loin de les accueillir comme leur courage le méritoit, ne fut nullement touché de l'horrible situation des Espa-

gnols pour lesquels ils venoient demander des secours. *Ovando* par une basse jalousie ne vouloit pas permettre que *Colomb* mit le pied dans l'Isle qui étoit sous son gouvernement. Cette féroce & vile passion ferma son cœur à tous les sentimens d'humanité que devoient exciter en lui, ou le souvenir des services & des malheurs de ce grand homme, ou la compassion pour ses concitoyens enveloppés dans les mêmes calamités. *Mendès* & *Fieschi* sollicitèrent huit mois entiers pour leur Commandant & leurs compatriotes sans pouvoir rien obtenir. ”

Qu'on oppose cette conduite à celle de *Guacanabari* & des insulaires hospitaliers de la Jamaïque, pour sentir combien l'homme sauvage guidé par la seule nature est quelquefois supérieur à l'homme éclairé, mais dont les passions étouffent les lumières. Né au sein d'un Peuple que les Arts, les Sciences & la Religion Chrétienne avoient civilisé, combien *Ovando* s'estimoit au dessus du Caorique Indien ! & cependant l'Histoire flétrit le nom d'*Ovando* tandis qu'elle célèbre le bienfaiteur de *Colomb*. Tant il est vrai que le malheur d'ignorer jusqu'à

qu'à l'existence de la Religion Chrétienne, n'est pas comparable au crime d'en violer les préceptes les plus saints.

Observons en finissant que la disgrâce, l'abandon & les fers ne sont pas les seuls maux que les vices & les passions d'autrui causèrent à *Colomb*: le plus grand de tous fut de l'avoir contraint en quelque sorte à s'écarter une fois en sa vie des principes de justice & d'humanité qui lui servoient de règle. Pendant qu'il exerçoit la Vice-Royaute dans l'Isle d'Hispaniola & qu'on intriguoit puissamment contre lui à la Cour de Castille, *Colomb* vit qu'il n'y avoit qu'un moyen de soutenir son crédit & de réduire ses adversaires au silence, c'étoit de fournir une assez grande quantité d'or, non seulement pour justifier ce qu'il avoit annoncé des richesses du pays, mais pour engager *Ferdinand* & *Isabelle* à poursuivre l'exécution de ses plans.

Il imposa un tribut sur chaque Indien au dessus de l'âge de quatorze ans. Tous ceux qui habitoient dans les parties de l'Isle où l'on trouvoit de l'or, étoient obligés de fournir tous les trois mois autant de poudre d'or qu'en tiendroit un gislot de faucon. Les autres de-

voient fournir vingt-cinq livres de coten. C'est la première taxe régulière qui ait été imposée sur les Indiens, & elle a servi de base & d'exemple à des exactions encore plus onéreuses. ”



ARTICLE SECOND.

HERMANNI VENEMA INSTITUTIONES HISTORIÆ ECCLESIAE VETERIS TESTAMENTI, SEU PATRIARCHALIS ET ISRAËLITICÆ.

C'est-à-dire,

HISTOIRE DE L'ÉGLISE DU VIEUX TESTAMENT, &c.

Par Mr. VENEMA. Tom. I. de 603 pp. in. 4^o, sans la Préface.

A Leide, chez S. & J. Luchtmans, & à Leuwarde, chez G. Tresling, 1777.

SI nous disions que pour penser avantageusement de l'Ouvrage que nous

ve-

venons d'indiquer, il nous a suffi d'en favoir l'Auteur, nous pourrions craindre d'offenser la modestie de M. VERMELA, mais non d'être taxés par ceux qui le connoissent, d'une aveugle prévention en sa faveur. Il y a des Hommes dont les talens & les travaux littéraires ont si bien établi la réputation, que quand ils publient quelque nouvel écrit, on peut, sans témérité, présumer qu'il sera bon. Aussi n'avons-nous point été trompés dans notre attente; ce que nous avons lu de cette Histoire Ecclesiastique nous ayant paru également savant, judicieux, & propre à répandre du jour sur plusieurs passages de l'Ecriture-sainte. Nous ne doutons pas que ceux même d'entre les Lecteurs de cet Ouvrage, qui pourroient sur certains articles penser autrement que l'Auteur, n'en reconnoissent le mérite & l'utilité : & que les nôtres, sur ce que nous allons en extraire, ne partagent la satisfaction que nous avons ressentie, de ce que le respectable Professeur de Franequer, qui en composant cette Histoire ne l'avoit pas destinée à l'impression, a cédé aux instances & aux

représentations que diverses Personnes lui ont faites pour l'engager à la publier.

Après avoir employé quelques pages tant à expliquer divers termes ; dont l'étude de l'Histoire exige l'intelligence, qu'à indiquer les sources de la Science historique, & les précautions qu'il faut prendre pour s'assurer de la crédibilité des Auteurs non inspirés ; M. VENEZIA termine ces Observations préliminaires par exposer l'ordre qu'il a dessein de suivre. L'Histoire Ecclésiastique (que l'on fait avec raison remonter à la fondation du Monde, puis que dès les premiers temps il y a eu une Eglise, qui a toujours continué à subsister), se divise naturellement en deux grandes Périodes, dont la première s'étend depuis le commencement du Monde jusqu'à *Jésus-Christ*, & la 2^e depuis *Jésus-Christ* jusqu'aux temps où nous vivons. La 1^{re}. comprenant l'espace de plus de 4000 ans, & renfermant plusieurs événemens remarquables & propres à faire époque, il est à propos, pour l'ordre & pour la clarté, de la partager en moindres périodes.

No-

Notre habile Auteur en compte sept, dont la 1^e depuis la fondation du Monde jusqu'au Déluge; la 2^e jusqu'à la sortie d'Abraham d'Ur des Chaldéens; la 3^e. jusqu'à celle des Israélites hors d'Egypte: la 4^e. jusqu'à la fondation du premier Temple; la 5^e. jusqu'à la destruction de cet Edifice, & du Règne de Juda par les Chaldéens; la 6^e. jusqu'au Gouvernement des Asmoniéens; & la 7^e. jusqu'à la naissance du Sauveur. C'est sur les quatre premières que roule ce 1^r. Tome, dont, après en avoir ainsi indiqué la matière, & la division générale, nous allons selon notre promesse extraire quelques endroits.

Le Jour Astronomique (qui, comme on sait, est une durée de 24 heures, que le Soleil emploie, vulgairement parlant, à faire le tour de la Terre) commence, selon les Juifs modernes, avec le soir. Les plus anciens cependant, ainsi que les Arabes, les Egyptiens, les Chaldéens, & les Perses, l'ont fait commencer par le matin, ce qui a eu lieu dès les premiers âges du Monde, & long-temps après. — Mais

du temps de *Moyse*, il s'est fait à cet égard quelque changement dans l'usage religieux, quoique par rapport aux affaires civiles, on laissât les choses sur l'ancien pied. La Pâque ayant commencé le soir, & cette première nuit pascalle ayant été illustrée par divers miracles; pour en perpétuer la mémoire on fit commencer toutes les fêtes avec la nuit. C'est aussi, semble-t-il, par cette raison, que ceux qui avoient coutume de faire leurs prières trois fois par jour, commençoient par le soir. Voyez *Ps. LV: 18. & Dan. VI: 11.*

C'est dans la *Genèse*, que se trouve l'histoire des trois premières périodes que nous avons indiquées. Ce Livre, dit M. VARNEMA, a été comme on le suppose d'ordinaire & avec raison, composé par *Moyse*. Non cependant par une Révélation immédiate, quoique sous les auspices & la direction du Saint-Esprit, ni sur une tradition orale, mais sur des Mémoires, dressés par les saints Hommes des Siècles antérieurs, & conservés dans la famille des Patriarches. Seulement, en employant, en entier ou en abrégé, ces mé-
moi-

moires, il y a joint les éclaircissements nécessaires. Cette hypothèse déjà proposée par M. *Vitringa* (Obs. S. I: 4.), ayant été plus amplement établie & éclaircie par le savant Médecin *Astruc*, dans ses *Conjectures sur les mémoires originaux du Livre de la Genèse* (*), M. V E N E M A, sans s'étendre à la prouver, se contente de remarquer, que divers endroits du Livre même dont il s'agit, indiquent assez clairement qu'il a été composé de cette manière. Voyez *Gen.* II: 4. V: 1. VI: 8. XXXVI: 1. XXXVII: 2.

La première chose que Moÿse nous apprend, c'est qu'*au commencement Dieu créa les Cieux & la Terre*, qu'il *acheva ce grand ouvrage en six jours*, & qu'il *se reposa le septième*. M. V E N E M A remarque à ce sujet que par le *repos* que Moÿse attribue à Dieu, il ne faut pas entendre simplement que Dieu cessa de produire de nouveaux ouvrages, mais en-

(*) Voyez l'Extrait que nous en avons donné dans le I^r. Tome cette *Bibliob.* Part. I. Art. XII.

encore qu'il donna son approbation à ceux qu'il avoit produits Gen. I: 13. Et que Dieu *sanctifia* le 7^e. jour non seulement en ne l'employant à aucun ouvrage, mais encore en le consacrant, préféablement aux autres jours, à être un signe & un monument perpétuel de la Création, & du bonheur de l'Homme, qui par cette raison devoit le passer saintement & avec joie en s'abstenant de son travail ordinaire. On voit par là, que selon l'habile Théologien de Franequer, l'obligation de consacrer nommément le 7^e. jour à des exercices de piété, est aussi ancienne que le Monde.

Le Paradis terrestre, où Dieu avoit placé l'homme, non pour y vivre dans l'inaction, mais pour le cultiver & pour le garder, Gen. II: 15, n'a pas, selon notre savant Auteur, été créé soit au premier, soit au troisième jour, comme on le croit communément, mais produit par la Providence, après la création de l'Homme. Ce sentiment, fondé, tant sur l'ordre de la narration, que sur ce que Moïse ne dit pas que Dieu créa le jardin d'Eden, mais qu'il le
plan-

planta &c, (*Gen.* II: 8 — 15.) ; ne s'accorde pas avec l'opinion de quelques Interprètes anciens ou modernes, que nos premiers Parens déchurent de leur innocence dès le 6^e. jour. Aussi M. VENEZA ne l'adopte-t-il point. Il remarque, que si les raisons de ceux qui la soutiennent prouvent quelque chose, c'est qu'Eve pécha & fit pécher son mari, le jour même de sa création & de son entrée dans le Paradis. Mais il ne lui paroît nullement démontré qu'Eve ait été créée le 6^e. jour, & plusieurs raisons lui font soupçonner que la chute n'est arrivée qu'après le 7^e; entr'autres, la production du Paradis, & la venue de tous les animaux vers Adam, avant qu'Eve fut formée (*Gen.* II: 19 — 22.). Il n'est pas sûr, d'ailleurs, qu'Eve ait péché dès le premier jour de son existence; & la conversation qu'elle eut avec le Démon, loin de le prouver, semble plutôt insinuer le contraire. La manière dont *Moyse* rapporte cette conversation, paroît en effet donner à connoître, que ce n'étoit pas la première fois que Satan parloit à notre première Mère, & que quoi-
qu'el-

qu'elle ignorât encore sa malice, il ne lui étoit pas entièrement inconnu.

Que le Tentateur, comme on en convient généralement, ait été cet Esprit méchant, à qui les Ecrivains sacrés donnent le nom de *Satan* (ou d'*Adversaire*), l'Histoire même de la tentation le donne assez à connoître, & l'Ecriture le décide dans plusieurs passages. Mais d'où vient que dans quelques uns, & entr'autres dans le récit de *Moïse*, *Satan* est appelé le *Serpent*? C'est sur quoi les Théologiens ne sont point d'accord. Selon les uns, & c'est l'opinion la plus reçue, le Démon adressa la parole à Eve, par la bouche d'un Serpent proprement dit, qui lui servit d'organe. D'autres, sont dans la pensée qu'il n'est appelé *Serpent* que par métaphore, à cause de la ressemblance que lui donnent avec ce dangereux reptile, sa ruse, sa malice, & son pouvoir de nuire: & qu'il apparut à Eve, non sous la figure d'un Serpent, mais comme un Ange de lumière, ainsi que semblent l'indiquer par leur confrontation, les vers. 3 & 14 du Chap. XI. de la 2^e. Ep. aux
Co-

Corinth. De ces deux Explications, la seconde, qui a été proposée & soutenue par *Amyrauld* & par MM. *VITRINGA* Pere & Fils, paroît à M. *VENEMA* devoir être préférée, comme exempte des nombreuses difficultés qui se rencontrent dans la première.

Voici un article, que les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent de toucher que fort en abrégé, mais dont nous croyons devoir dire quelque chose. La durée de la Ire. Période (qui s'étend depuis le commencement du Monde jusqu'au Déluge), dépendant en partie de l'âge ou chacun des Patriarches engendra le fils qui lui succède dans la ligne patriarcale, & en partie de celui qu'avoit atteint Noé lorsque Dieu inonda la Terre; cette durée seroit aisée à déterminer, si l'on ne trouvoit, relativement au premier article (le doute où l'on pourroit être sur le 2^d. étant de très petite conséquence) une différence considérable entre le Texte Hébreu & la Version des LXX, celle-ci la faisant de 2356 années, & celui-là de 1656

Cet-

(*). Cette diversité naît de ce que la Version Grecque donne à six d'entre les Patriarches , avant la naissance de leur successeur , cent ans de plus que ne fait l'Original. Une différence si notable ne pouvant être attribuée au hazard , il est clair que de part ou d'autre il y a une falsification volontaire. Mais de quel côté vient-elle ? Les Juifs ont-ils retranché , ou les Grecs ont-ils ajouté ? C'est pour la 2^{de}. opinion que Mr VENEMA se déclare , & voici en substance les raisons qui l'y engagent. 1^o. Le Texte Hébreu étant généralement plus pur & plus entier que le Grec , il ne faut pas s'en écarter sans nécessité. 2^o. Les Juifs ayant poussé jusqu'au scrupule leur attention à préserver de toute atteinte le Texte sacré , on est beaucoup moins fondé à les soupçonner d'avoir corrompu à dessein le passage dont il s'a-

(*) La Version Samaritaine diffère de l'en et de l'autre : mais comme on s'accorde à reconnaître fautive la leçon qu'elle présente , Mr. VENEMA n'a pas cru devoir s'arrêter à la combattre.

s'agit, que les Interp. Grecs, qui n'ont pas toujours été si scrupuleux. 3°. Une dépravation si remarquable ne pouvoit pas se glisser dans tous les MSS. Hébreux, qui étoient en grand nombre, & fort répandus : mais bien dans tous les MSS. Grecs, dès-là qu'elle avoit pour Auteurs les Traducteurs mêmes du Pentateuque. 4°. Enfin, comme on ne voit pas quelles raisons les Juifs auroient eues pour altérer de propos délibéré l'endroit en question, tandis qu'on en trouve qui ont pu y porter les LXX, il est naturel d'en accuser ceux-là. C'est à développer & à établir cette 4°. preuve, comme la principale, que notre habile Professeur emploie des Réflexions bien dignes d'être lues, mais auxquelles leur étendue nous oblige de renvoyer nos Lecteurs, pour pouvoir, sans trop prolonger cet Extrait, y ajouter encore les Remarques suivantes.

Selon Mr. VENEMA, ce que Dieu répond à Moïse au verset 14 du Ch. III de l'Exode, ne signifie pas proprement, *je m'appelle celui qui est*, mais, *je serai ce que je serai*, c. à d. „ ce que j'ai dit & promis que je serois à leur
égard

égard, je le mettrai en effet : Dieu rappelant ainsi à Moÿse & au Peuple, les promesses qu'il avoit faites aux Pères, Abraham, Isaac, & Jacob, & s'engageant à les remplir. Après cette réponse indirecte, Dieu, pour subvenir à la foiblesse des Israélites, & s'accommoder à l'usage reçu, se donne le nom propre de **JEHOVAH**, qui, par sa signification même, *il sera*, devoit leur servir de signe & de gage, qu'en ratifiant ses promesses, il seroit ce qu'il avoit promis d'être à leur égard, leur Libérateur. Ce qui, selon **M. VENEMA**, montre que jusqu'alors Dieu n'avoit point été appelé de ce nom, comme Lui-même aussi le déclare *Chap. VI: 3.* en disant qu'il *est apparu* aux Pères *comme le Dieu-fort, Tout-puissant* (*Gen. XVII: 1.*), *mais qu'il n'a point été connu d'eux par son Nom d'Eternel* (**JEHOVAH**). Il est vrai que cet auguste Nom se lit dans plusieurs passages de la Genèse, mais notre habile Théologien croit que Moÿse l'a inséré par anticipation dans les mémoires dont il faisoit usage: d'autant plus qu'il ne se trouve pas employé dans certaines phrases où il

il seroit naturel de le trouver , si ceux dont il s'agit en avoient eu connoissance. Par ex. ce que Moÿse , *Gen. IV: 26*, appelle *être nommé du nom de L'ÉTERNEL (Jehovah)* , consistoit à être nommé *Fils de DIEU (Elobim)* *Gen. VI: 2*. Voyez aussi *Gen. XVI: 13. 14. & XXVIII: 15. 28.*

La sortie des Israélites hors d'Egypte, renferme une circonstance, dont, vû l'idée que quelques Versions en donnent , on pourroit aisément abuser : savoir, qu'ils emportèrent avec eux les richesses que les Egyptiens leur avoient mises entre les mains. Si , comme on le croit assez communément , les Israélites les ont *empruntées*, si l'intention des Egyptiens n'a été que de les leur *prêter*, il seroit malaisé de justifier leur conduite ; & cependant , comment la condamner, tandis qu'il paroît que ce qu'ils firent, ils le firent par un ordre exprès de Dieu (*)? Mais , comme l'observe M. VERNER, cette idée de *prêt & d'emprunt* n'a aucun fondement dans l'His-

(*) Voy. *Exod. XI: 2.*

l'Histoire Sainte. Les Israélites demandèrent & obtinrent ces richesses, comme une juste récompense de leurs travaux, & ce fut du consentement des Egyptiens qu'ils en devinrent possesseurs (*Exod. XII: 36*). Par là, ils les en privoient, & c'est tout ce qu'emporte l'expression de Moïse, qui a pu dire des Israélites qu'ils dépouillèrent les Egyptiens, tout comme S. Paul dit aux Corinthiens, que pour avoir de quoi subsister sans leur être à charge, il a dépouillé les autres Eglises (*2 Cor. XI: 8*). Il n'y eut donc pas une ombre de fraude ou de larcin dans leur conduite, & l'on auroit grand tort, soit de leur en faire un crime, soit d'en conclure qu'il est permis, dans certains cas, d'emprunter pour ne point rendre. Au reste ceux qui souhaiteroient des discussions plus détaillées sur la conduite des Israélites, pourroient en trouver dans l'excellent Commentaire de M. Chais sur *Exod. XII: 35, 36*.





ARTICLE TROISIEME.

REFLEXIONS SUR L'ECONOMIE
POLITIQUE ; Ouvrage traduit
de l'Italien de M. le Comte VERRI,
par M. MINGARD. *La Haye*, chez *Detune* 1779. in
12. pp. 359.

ON ne sauroit disconvenir qu'il ne se soit fait dans ce Siècle une très heureuse révolution relativement à la Politique. Autrefois les ténèbres du mystère couvroient toutes les affaires publiques; la population, la nature & l'esprit du commerce, les finances d'un Etat, étoient des objets ou inconnus à ceux-mêmes qui gouvernoient, ou couverts d'un voile impénétrable à tous les yeux. Il n'en est plus de même aujourd'hui. La plupart des Gouvernemens se disputent à l'envi la gloire de détruire les maux que nous avons reçus en héritage d'une fausse politique.

Les vérités publiées par quelques hommes privilégiés se sont répandues généralement dans toute l'Europe; elles sont parvenues jusques vers le Trône des Souverains bienfaisans; les esprits se sont éclairés, & par le choc même des opinions diverses, ils ont répandu la lumière sur tous les objets relatifs à la félicité publique. Une multitude de Livres se sont publiés dans ces derniers temps chez toutes les Nations & en toute sorte de Langues, sur l'économie politique, sur le commerce, sur le gouvernement civil, sur les impôts. Livres dans lesquels leurs Auteurs ont mis avec une noble assurance & une pleine liberté sous les yeux du Public, des secrets dont autrefois on ne se seroit pas permis impunément de parler. On a discuté si les reglemens & les loix sur certains objets publics sont utiles ou non. Chaque particulier peut s'instruire, penser & avoir son opinion à foi. Il n'est arrivé aucun mal aux Auteurs qui ont traité ces matières importantes; plusieurs au contraire ont été récompensés, & d'après leurs Ouvrages jugés dignes des emplois publics.

Quel-

Quelques Ministres d'Etat favorisent la curiosité de s'instruire sur les objets d'économie & de finance ; ils laissent à la presse cette liberté au moyen de laquelle tout citoyen peut manifester ses opinions sur ces objets avec la décence & l'honnêteté convenables. Par ce moyen les sentimens & les opinions étant librement examinés & discutés, attaqués & défendus, leur choc mutuel peut donner naissance aux idées les plus heureuses ; & des rêves de quelques esprits, on voit germer & éclore de temps en temps les principes les plus utiles à la prospérité de l'Etat. Les jeunes gens que leur naissance ou leurs talens appellent aux emplois, lisent les Livres où ces matières sont traitées, ils s'y instruisent, ils en goûtent les maximes & les vues, ils se promettent de les réaliser un jour, & lors qu'enfin ils sont entrés dans les charges ils les réalisent en effet. Ces réflexions, que nous empruntons pour la plupart de M. le Comte VERRI, sont bien confirmées par l'Ouvrage même que nous annonçons. Les vérités hardies qu'il contient, la noble liberté avec laquelle l'on y

combat une multitude de préjugés & d'abus, n'auroient pas été souffertes en Italie il y a cinquante ans, le Livre eût été défendu & l'Auteur persécuté. Aujourd'hui cet excellent Ecrit y a tout le succès qu'il mérite, & conjointement avec quelques autres Ouvrages philosophiques, tels que ceux du Marquis *Beccaria*, du Comte *Giulini* & de feu M. *Genovesi*, il répand de plus en plus la lumière dans cette belle partie de l'Europe. Déjà, comme l'observe le Traducteur, „ on voit depuis quelque temps une administration politique, sage, modérée, amie de l'humanité protéger & favoriser avec succès en Lombardie les efforts de quelques Citoyens éclairés & philosophes, qui se sont conciliés l'estime de l'Europe par les Ecrits qu'ils ont publiés. On voit se ranimer à Milan ce goût des bonnes connoissances, cet esprit philosophique, qui préfère les vérités qui fournissent à l'homme des principes de bonne conduite, & lui tracent la route du bonheur, à tous ces objets de recherches purement curieuses & spéculatives, qui flattant l'orgueil par l'appareil de la science

science & de l'érudition , éloignent l'homme de lui-même &c."

Le Comte PIERRE VERRI, ci-devant Membre du Conseil Suprême de Commerce, & actuellement Président de la Chambre des Finances à Milan, publia en 1770 ces *Réflexions sur l'Economie Politique*, sous le titre de *Meditazioni sulla Economia Politica*. On lui devoit déjà quelques Dissertations Métaphysiques & Politiques universellement applaudies, & des *Meditazioni sulla Felicità*, que M. Mingard traduisit en 1766 sous le titre de *Pensées sur le Bonheur*. M. le Comte VERRI a aussi travaillé quelque temps, conjointement avec son Frère Alexandre, & le célèbre Marquis Beccaria, à un Journal appelé *Il Caffè*, dont on regrette fort l'interruption. On a encore de lui des *Réflexions* également ingénieuses & profondes sur la nature du Plaisir; elles viennent d'être élégamment traduites en Allemand par M. le Professeur Meiners.

La Traduction Françoisse des *Réflexions sur l'Economie Politique*, parut en 1773 à Lausanne. On la doit à M. GEORGE MINGARD, Théologien

éclairé & Philosophe judicieux , qui a fourni une multitude d'excellens Articles à l'Eucyclopédie d'Yverdon , & au Dictionnaire de Jurisprudence Universelle. A la tête de cette Traduction, il a mis une Préface en forme de Lettre aux Membres de la Société Littéraire de Lausanne. On y verra avec plaisir non seulement des détails intéressans sur le but & les occupations de cette Société , mais aussi des réflexions très judicieuses sur l'état ancien & moderne des Sciences en Italie. M. MARGARD remarque , entr'autres choses , qu'on se trompe lors qu'on représente l'Italie comme redevable des lumières dont elle brilla dans le XV^e Siècle , aux Grecs fugitifs de Constantinople. „ Quel d'entr'eux , dit-il , avoit brillé dans sa Patrie malheureuse , ou quel après sa fuite en Italie , se montra un grand homme , un beau génie , un bon philosophe , & mérita que son nom parvint jusques à nous avec quelque éclat ? Avant leur arrivée l'Italie n'avoit elle pas déjà ses *Dante* , ses *Petrarque* , ses *Boccace* , ses *Pulci* , ses *Boyardo* ? On avoit déjà vu l'architecture , la peinture

ture & la musique se relever par les travaux du *Cimmabue* & du *Giotto*, de *Bruneleschi* & de *Gui d'Arezzo*. Les fugitifs de Constantinople plus parleurs, plus dialecticiens parce qu'ils étoient plus disputeurs que les Italiens, avoient moins de précision & ne parloient pas mieux dans leur Langue que les Italiens ne parloient dans la leur, qui alors avoit atteint toute sa perfection ; — le Pétrarque, le Dante, & Boccace sont les modèles sur lesquels, encore aujourd'hui, les Italiens forment leur style. Les Grecs savoient moins que les Italiens qui les accueillirent dans leur désastre : ces derniers n'apprirent d'eux que la Langue Grecque. Ce temps fut, il est vrai, l'époque de la renaissance des Lettres dans la Patrie des anciens Romains ; mais ce ne furent pas les Grecs qui alors y apportèrent la Science — ils ne fournirent aux Italiens qu'un instrument de plus pour s'instruire, sc. leur Langue : instrument dont depuis long-temps ceux qui le fournissoient ne faisoient pas un brillant usage. Lors que les fugitifs arrivèrent en Italie, ils y trou-

vèrent le goût des bonnes connoissances déjà subsistant. Les Médecins chérissoient à Florence les Lettres & les Beaux-Arts, protégeoient ceux qui les cultivoient, & avoient déjà rassemblé des Savans & de bons Ouvrages. Le Pape Nicolas V, contemporain, rassembloit à Rome des Savans & des Livres, & jetta les fondemens de la fameuse Bibliothèque du Vatican. La Reine Jeanne de Naples, vicieuse d'abord par foiblesse, & ensuite plus malheureuse que coupable, & quelques autres Princes & Seigneurs, attiroient à leur Cour, entretenoient auprès d'eux, & combloient d'honneurs les Gens de Lettres & les Beaux-Esprits : ce fut cette protection connue, plus que la proximité des lieux, qui fixa le choix que ces Levantins malheureux firent de l'Italie pour leur retraite : ainsi ce fut aux Italiens seuls qu'on dut la renaissance des Lettres dans l'Occident."

Pour en revenir à l'Ouvrage de M. le Comte VERRI, il n'avoit pas pénétré dans ces Provinces, & nonobstant la Traduction Françoisse nous ne le connoîtrions point encore, si M. le
 Con-

Conseiller PERRENOT, à qui rien n'échappe de ce qui peut être utile aux Sciences & à la Société, & qui saisit toutes les occasions de répandre de plus en plus le goût de la vraie Philosophie, n'avoit pensé à faciliter dans ce Pays l'acquisition de cet excellent Livre, où, comme il le dit, „on trouvera rassemblées les vérités les plus essentielles, relatives à un objet assez important pour devoir être étudié par tous ceux qui ont part à l'administration publique. L'esprit de Citoyen, ajoute-t-il, qui a dicté ces *Reflexions* ; le desir de voir les hommes heureux qui s'y montre de toutes parts, la méthode aisée qui les a mises à la portée tout le monde, doivent non-seulement rendre l'Auteur cher à toutes les Nations, mais faire généralement adopter ses maximes”.

M. PERRENOT a accompagné la Traduction de M. MINGARD, d'un Avertissement très intéressant, d'où nous avons tiré les particularités concernant M. le Comte VERRI que l'on a vues plus haut. On nous saura sans doute gré de rapporter encore ce que le célèbre Editeur dit sur le mot d'*Eco-*

nomie. „ Peu de personnes ignorent qu'on appelle proprement *Economie*, la conduite sage & réglée d'une Famille, & que le rapport d'une maison bien administrée avec les besoins de l'*Etat* considéré comme une grande Famille, a donné une nouvelle acception à ce terme : en désignant ainsi le Gouvernement des Membres de la Société, pour le bien commun du Corps Politique. Ce n'est pas que les frottemens inséparables de machines immenses & infiniment compliquées, n'exigent d'autres directions, & un plus haut degré de forces, de connoissance, & d'attention ; mais c'est que chaque Nation aime à comparer les devoirs de son Chef, à l'obligation douce & naturelle d'un bon Père, qui cherche uniquement le bonheur de ses Enfans.”

Un mot encore sur l'Avertissement de M. PERRENOT. Il y dénonce à l'indignation du Public „ un insigne Plagiaire, qui sous le nom de D. Brouwerne Dignan, a publié, chez Grand à Londres, l'an 1776, un *Essai sur les Principes Politiques de l'Economie publique*, qu'il ose effrontément dédier à
Mi-

Milord Comte de Rochford, „ comme
 „ connoisseur, *dit-il*, des objets qu'il
 „ traite, & de la Langue dans laquelle
 „ il écrit des idées aussi neuves qu'in-
 „ téressantes, pour apprendre à bien
 „ des gens à penser sur l'Economie pu-
 „ blique, avec plus de justesse qu'ils
 „ n'ont fait jusqu'à présent, &c. ”
 Or cet Essai, à la réserve de paragraphes
 omis, ou tronqués; de passages trans-
 posés, & de quelques termes estropiés,
 est d'un bout à l'autre, servilement &
 mot à mot, transcrit de la Traduction
 Françoisse, que M. *Mingard* avoit pu-
 bliée à Lausanne l'an 1773, de l'Ou-
 vrage Italien de M. le Comte VERRI,
 imprimé à Milan en 1770.” Ce plagiat
 si hardi nous en rappelle un autre qui
 ne l'est pas moins: c'est celui d'un cer-
 tain *Louis de Bans*, qui au commence-
 ment de ce Siècle publia sous le titre
 de *l'Art de connoître les Hommes*, un
 Livre qu'on goûta beaucoup & dont il
 se fit deux Editions en fort peu de temps;
 mais qui à quelque renversement d'or-
 dre près, n'étoit que le célèbre *Traité*
de la fausseté des vertus humaines par M.
Esprit. On peut voir ce que nous avons
 dit

dit de cet effronté Plagiaire dans le XII^e Tome de cette *Bibliothèque* pag. 98.

L'Ouvrage de M. VERRI est divisé en paragraphes, dont nous allons transcrire les sommaires. *En quoi peut consister le commerce des Nations qui ne connoissent point l'argent monnoyé. Ce que c'est que l'argent monnoyé, & de quelle manière il contribue à étendre le commerce. Augmentation & diminution de la richesse d'un Etat. Premiers mobiles du commerce, & analyse de ce qu'on nomme le prix des choses. Principes généraux de l'Economie. Distribution vicieuse des richesses. Des corps des marchands & artisans. Des Loix qui gênent la sortie des marchandises hors du Pays. De la liberté du commerce des grains. Des privilèges exclusifs. Sources d'erreurs dans l'Economie politique. S'il convient de fixer par une Loi le prix de quelque marchandise. De la valeur de l'argent, & de son influence sur l'industrie. De l'intérêt de l'argent. Moyens pour faire baisser les intérêts de l'argent. Des banques publiques. De la circulation. De la balance du commerce. Du change. De la population. De la distribution locale des hommes. Erreurs qu'on peut commettre*
en

en calculant la population. Division du peuple en classes. Des Colonies & des conquêtes. Combien l'industrie se ranime en rapprochant l'homme de l'homme. De l'agriculture. Origine de l'impôt. Principes pour régler les impôts & les droits. Quelle est la classe de la Société sur laquelle il convient par préférence de faire tomber les impôts. S'il convient d'imposer toutes les charges sur des fonds de terre. Des droits sur les marchandises. De la manière dont on peut opérer une réforme utile dans les impôts. Si les impôts sont en eux-mêmes avantageux ou nuisibles. De l'esprit des finances & de l'économie publique. Quel est le premier ressort qui pousse vers le remède qu'il faut apporter aux désordres. Caractère d'un Ministre des Finances. Caractère d'un Ministre d'Economie politique. Tous ces sujets si importants sont traités avec beaucoup de sagesse, de solidité, de clarté & de précision. Peu d'Ouvrages contiennent autant de vues utiles ; vues heureusement très praticables si l'on veut employer les moyens que l'Auteur propose pour cet effet. Ainsi, par ex. après avoir montré quels sont les premiers mobiles de l'industrie, & les obstacles
qui

qui en empêchent ou en retardent le développement ; après avoir examiné ensuite quelle est la méthode qu'un Ministre doit suivre pour opérer dans l'Etat une réforme salutaire, M. VERRI indique le moyen par lequel ceux qui gouvernent peuvent déterminer les choses vers une heureuse révolution. „ Les hommes en général sont souverainement dominés par l'habitude ; les anciens usages , les loix & les coutumes héréditaires , les idées dont a été imbu dès l'enfance forment la raison du plus grand nombre ; mais c'est là principalement & singulièrement le cas des Tribunaux qui sont immortels par leur constitution ; ce n'est que fort à la longue qu'ils changent d'idées & qu'ils s'écartent des routes tracées ci-devant ; gardiens scrupuleux de ces loix & de ces systèmes d'état qui fixent l'ordre des opérations , il est difficile de leur faire adopter aucune nouveauté ; chaque nouveau membre qui y entre , est forcé de se plier à la manière commune de voir , de penser & de sentir ; & plus un Tribunal est respectable aux yeux du public , plus chaque membre parti-

cu-

culier du corps est jaloux & flatté de la gloire de lui appartenir; aussi n'a-t-on jamais vu que des hommes réunis en corps aient pu ni exécuter ni tenter seulement quelque réforme. Il est bien difficile qu'un corps composé de plusieurs personnes, ait jamais un principe commun à tous, sur lequel chacun règle, & auquel chacun rapporte ses opinions. Tout individu, celui-même dont les intentions sont les plus droites & les plus exemptes de partialité, aura toujours des points de vue particuliers, d'où il envisage les objets; & tout comme plusieurs architectes réunis en corps, ne viendront pas à bout de tracer de concert un plan unique de bâtiment régulier; je crois de même qu'il n'est pas possible qu'un corps composé de plusieurs membres en forme de Tribunal, soit jamais capable de tracer un plan régulier & systématique de réforme dans un Etat. Si outre cela les passions, les haines, les préférences, en quelque sorte inséparables de la foiblesse humaine, viennent encore se joindre à la différence inévitable des manières de voir & de penser, on comprend

Tome XLIX. Part. II. D qu'à-

qu'alors l'activité de chaque membre étant occupée de toute autre chose que de l'objet principal qui leur étoit proposé par le Souverain, savoir du bien public, on attendroit vainement de ce corps des décisions systématiques & bien digérées: c'est ce dont les histoires des Etats & des familles nous fournissent mille preuves. Par-tout au contraire, on voit que les changemens essentiels qui se sont faits, les révolutions heureuses & rapides qui ont détruit les anciens abus, ont toujours été l'ouvrage d'un seul homme, luttant contre les intérêts de chaque particulier; la voie de la décision à la pluralité des suffrages, n'est jamais dans ces cas qu'une source intarissable de longueurs, de discussions inutiles & de disputes amères. De là je conclurai, que dans tous les cas où il est question de faire exécuter des loix utiles déjà existantes, il est indispensable d'en faire dépendre la décision du plus grand nombre; mais que lors qu'il s'agit d'établir un nouveau Système, de le régler, d'en assortir toutes les parties, & de les faire tendre par un concert parfait vers un but déterminé, de s'as-

su-

surer du succès de ce dessein en parant
 à toutes les difficultés qui s'y opposent
 & qu'on ne sauroit même toutes pré-
 voir, il est absolument nécessaire que
 ce mouvement & sa direction dépendent
 d'un seul principe moteur. C'est
 pour avoir senti cette vérité, qu'on vit
 faire usage de la Dictature chez les Ro-
 mains dans les cas pressans & difficiles,
 & que cette ressource fut toujours heu-
 reuse: on sait au contraire quelle fut la
 funeste issue de l'établissement des Dé-
 cemvirs. Dans les cas particuliers,
 & dont la décision doit être appuyée
 sur des Loix connues, la pluralité des
 suffrages est un rempart contre l'injusti-
 ce, parce qu'un des suffrages contrebá-
 lance l'autre; mais dans une affaire qui
 demande une action vive, détermi-
 née, prompte, dont tous les mouve-
 menstendent à la même fin, je ne crois
 pas qu'on puisse jamais sans danger en
 faire dépendre la décision de la pluralité
 des suffrages. Je pense donc qu'en fait
 d'économie politique, & sur-tout lors
 qu'on se propose de la réduire à sa plus
 grande simplicité, en réformant les an-
 ciens abus, on ne sauroit se dispenser

de créer une espèce de despotisme ; dont l'autorité subsiste aussi long-temps qu'il est nécessaire pour imprimer à tout le corps de l'Etat un mouvement régulier, conforme au nouveau système, dont l'utilité reconnue a mérité qu'on le substituât à l'ancien".



ARTICLE QUATRIEME.

HISTORIA CRITICA COMITATUS HOLLANDIÆ ET ZEELANDIÆ *ab antiquissimis inde deducta temporibus, &c.*

C'est à dire,

HISTOIRE CRITIQUE DES COMTES DE HOLLANDE ET DE ZELANDE &c , par Mr. KLUIT. Tome I. Ire. Partie, de 217. pp. in-40. sans la Dédicace & l'Avertissement. A Middelbourg , chez P. Gillissen & Is. de Winter 1777.

MR. ADRIEN KLUIT, qui par divers Ouvrages estimables, s'est acquis une juste réputation dans la
Ré-

République des Lettres , fait un vrai présent aux Amateurs de l'Histoire de ces Provinces, en publiant celui que nous venons d'indiquer, & duquel le Volume dont nous allons parler, comprend une Partie. On a pu voir par le Plan de Souscription qui a été publié en 1773 (& que nous avons inséré dans le Tome XL, pag. 492, de cette *Bibliothèque*) quelle sera la matière & l'étendue de l'Ouvrage entier. Pour éviter des répétitions inutiles, nous nous contenterons d'avoir rappelé à nos Lecteurs l'endroit de notre Journal où ce Plan trouve, & nous allons leur donner une idée du Volume que nous avons sous les yeux.

Ce Volume, ainsi qu'on l'avoit annoncé dans le Prospectus, fait la Ire. Partie du I^r. Tome; & contient une **CHRONIQUE DES COMTES DE HOLLANDE**, la plus ancienne qui soit connue. Elle commence à l'an 647, & finit à l'an 1205. Il est certain que c'est un Religieux d'Egmond qui l'a écrite, mais son nom n'est pas connu, & l'on ne doit pas le confondre avec un autre Moine du même Cou-

vent, appelé *Guillaume le Procureur*. Ce dernier, à qui l'on a donné ce titre à cause de la charge qu'il exerçoit dans le Monastère, a fleuri sous **GUILLAUME** de Hainaut, dit *le Bon*, Comte de Hollande, & il a continué cette Chronique depuis 1205, où elle finissoit, jusqu'à 1332 [a]. Mais non content de la continuer, il y a inséré diverses choses, sans observer toujours l'ordre des temps, & Mr. **KLUIT** en donne plusieurs Exemples [b]. Au reste, cette Chronique, comme il paroît par un passage de *Vossius* cité par Mr. **KLUIT** [c], a été imprimée in folio, à *Francfort*, en 1620, mais d'une manière très défectueuse, c. à d. avec des omissions, des altérations, & des anachronismes, qui diminuoient de beaucoup le fruit de cette publication. Le Commentaire aussi curieux qu'utile, dont notre habile Editeur a enrichi

[a] G. J. *Voss.* de Histor. Latin. L. II. Ch. LXIV.

[b] Pag. 118. 149. 152. 165. Voyez l'Avertiss. p. XXX.

[c] Pag. XXI de l'Avertissement.

chi cette Chronique en la publiant telle qu'elle paroît ici , étant placé sous le Texte [d] c'est un agrément de plus pour le Lecteur. Nous ferons sans doute plaisir aux nôtres, en leur mettant sous les yeux quelques exemples de la manière dont Mr. KLUIT a commenté l'Ouvrage de l'Anonyme, qui commence ainsi.

„ L'An du Seigneur DCXLVII, mourut *Pippin* fils de *Karloman* fils du Roi *Lotbair*, laissant un fils, nommé *Grimoald*, & deux filles, *Gertrude*, qui a été Religieuse, & *Begga*, qu'épousa l'excellent Duc *Ambise*, fils de saint Arnulfe Evêque de Metz, [&] de laquelle il eut *Pippin* Seigneur & Duc ”.

Voici quelques unes des Remarques de notre savant Commentateur sur cet Article.

L'An DCXLVII.] Ce n'est pas sans raison que notre Anonyme commence les Annales de Hollande par la Maison de

[d] Entre le Texte & le Commentaire, on trouve les diverses leçons; & les interpolations du Continuateur.

de ce *Pepin* de Landen, tant à cause que cette Famille a eu quelque relation avec notre pays, que parce que c'est de ce *Pepin*, Maire du Palais du Royaume d'Austrasie, que sont descendus les Rois de France dits *Carolingiens*, qui ont réduit les premiers la Hollande, la Zélande, & les autres Provinces, sous leur domination & soumis la Frise à l'Empire des François.

Mourut Pepin] Il y a eu autrefois trois *Pepins*. Le premier, dont il s'agit ici, est *Pepin de Landen*, ainsi nommé d'une Terre qu'il avoit près de la Ville & du Monastère de S. Tron, où l'on dit qu'il a été enseveli, ses reliques ayant ensuite été transportées dans le Monastère de Nivelles; où l'on célèbre sa Fête le 18 Février. Il fut Maire du Palais sous Clothaire II, que l'Auteur appelle Lothaire, sous son fils Dagobert, & sous Sigebert fils de ce dernier; & cette dignité lui fut conférée l'an DCXV — Il étoit fils de Carloman & d'Ermen-garde — De son Epouse Itta, soeur de S. Modoald Archevêque de Trèves, femme très religieuse, il eut Grimoald, Gertrude, & Begga, tous célèbres par leur piété. De Begga,
fem-

femme d'Anchise, ou selon d'autres, Ansegise [e] —, est né Pepin II, dit de *Herstal*; Fort situé sur la Meuse non loin de Liège —. Celui-ci fut Père de Charles-Martel, duquel naquit Pepin III, le premier de cette Race qui ait été Roi de France —.

Il eut] C'est donc d'*Arnulphe* Evêque de Metz que la Race des *Carolingiens* tire son Origine. — Une ancienne tradition rapporte à *Begga* le nom & l'établissement des *Béguines* ---; D'autres cependant, --- avec plus de fondement peut-être, attribuent cet établissement à *Lambert le Bègue* vers l'an 1170 ---.

Seigneur & Duc] Remarquez que les Annalistes François joignent souvent les termes de *Duc* & de *Maire du Palais* (car Pepin a été Maire du Palais): mais que pour ce dernier ils emploient aussi celui de *Senior*, d'où dérive le mot François *Seigneur*.---

Un des soins de Mr. KLUIT dans son

[e] Ce nom s'écrit de plusieurs manières; voyez pag. 4. n. 8.

son Commentaire, a été de répandre du jour sur certaines expressions de cette Chronique, qui pourroient être prises dans un autre sens que l'Auteur ne les a employées. Nous faisons usage de plusieurs termes, dont la signification n'étoit pas autrefois la même que celle qu'on leur a donnée dans la suite; témoin les mots de *Tyran*, de *Sophiste*, qui primitivement ne renfermoient pas l'idée qu'on y attache aujourd'hui: témoin encore le terme *pourtant*, qui parmi nous équivalait à *cependant*, tandis que chez nos Ayeux, il signifioit *par conséquent*. Il faut d'autant plus y faire attention, qu'il y a tel terme dont la signification actuelle a trompé des Gens d'ailleurs très éclairés. On en trouve un exemple à la page 76 du Volume dont nous rendons compte. Le texte porte, *Matris gratiam, quæ toti adhuc imperabat Comitatus, & fratribus Theoderici, amiserat*". (Il s'agit de Florent le Noir, fils de la Comtesse Petronelle). Le fameux STROKE traduit *imperare* par *gbeweldelike in bant bebben* [f].

Ce-

[f] Mot à mot, à suivre le sens actuel des termes avoir violemment en main.

Cela ne veut pas dire, comme un savant Homme l'a pensé, gouverner contre droit & raison. Mr. K. remarque, & prouve par des exemples incontestables, que les termes de *geweld* & de *geweldig*, n'expriment d'eux-mêmes ni violence, ni injustice, & qu'ils désignent aussi un pouvoir, une autorité légitime. Voici un autre exemple de l'attention qu'il faut faire à l'ancienne acception de certains termes. L'Auteur de la Chronique dit (p. 175---177) que Theoderic (THIERRY VII), onzième Comte de Hollande, étant dangereusement malade à *Dordrecht*, auroit fort désiré de voir son Frère, soit pour lui recommander sa fille *Ada*, soit *ut de provisione Comitatus cum reliquis Principibus secum ageret &c.* Sur le mot *Principibus*, Mr. KLUIT montre qu'il ne faut pas entendre par là des *Princes*, dans le sens que ce titre emporte dans notre Langue, mais les principaux Nobles, Vassaux du défunt Comte, qui administroient en son nom certains grands Fiefs dans le Comté ——. C'est ainsi que, (à traduire par *Prince* le mot de *Princeps*) l'Auteur dit plus
bas

bas, presque tous les Princes du pays;
 & qu'il est parlé dans d'autres, des
 PRINCES DE ZELANDE & des
 PRINCES DE HOLLANDE, &c.
 Nous ne prolongerons pas cet Extrait.
 Il nous paroît suffire, tant pour justi-
 fier ce que nous avons dit plus haut
 du travail de Mr. KLUIT sur cette
 Chronique, que pour faire souhaiter
 à nos Lecteurs, comme nous le sou-
 haitons nous-mêmes, qu'au milieu
 des occupations que va fournir à cet
 estimable Savant le poste de Professeur
 dans l'Université de Leide, il trouve
 le loisir de publier jusqu'au bout l'Ou-
 vrage, dont le commencement a fait
 le sujet de cet Article.





ARTICLE CINQUIEME.

HISTOIRE NATURELLE, générale & particulière, servant de suite à l'Histoire Naturelle de l'Homme. Par M. le Comte DE BUFFON, Intendant du Jardin Royal des Plantes, de l'Académie Francoise &c &c. **SUPPLEMENT**, *Tomes III & IV*, Nouvelle Edition. *Amsterdam*, chez *J. H. Schneider* 1778 in 4°, deux Vol. dont l'un est de pp. 301 avec 6 Planches; l'autre de 181, avec 67 Planches.

C'Est pour avoir attendu l'Edition d'Hollande, que nous avons été prévenus par d'autres Journalistes dans le compte que nous allons rendre de ces deux Volumes. La beauté des planches, la belle exécution de la partie

tie typographique , les additions importantes qu'on doit à M. le Professeur ALLAMAND, tout concourt à assurer le succès de cette Edition , & nous ne sommes pas surpris qu'elle ait obtenu le suffrage de M. DE BUFFON. Voici , comme il l'exprime dans un des ces deux Volumes. „ J'avoue que c'est avec la plus grande satisfaction que j'ai parcouru l'Edition entière qui est bien soignée à tous égards ; j'ai trouvé les notes & les additions de M. Allamand, si judicieuses & si bien écrites, que je me fais un grand plaisir de les adopter.” Et en effet il les a insérées à la suite des articles du Supplément auxquels ces observations ont rapport. Le seul changement que l'Editeur d'Hollande s'est permis de faire dans les deux Vol. que nous annonçons, a été de retrancher ces mêmes additions & de renvoyer le lecteur aux endroits où elles se trouvent dans les Volumes précédens de son Edition. Il a cru devoir aussi transposer le titre, en sorte que le IV^e. Tome de l'Edition de Paris fait le III^e. de celle d'Hollande, parce qu'il a uniquement rapport à l'homme dont l'Histoire na-

tu-

tuelle est placée avant celle des animaux dans le corps de l'Ouvrage.

Le premier morceau de cet intéressant Volume est un *Essai d'Arithmétique morale*, dont le début est sur-tout très remarquable. „ Je n'entreprends point ici, de donner des essais sur la Morale en général; cela demanderoit plus de lumières que je ne m'en suppose, & plus d'art que je ne m'en reconnois. La première & la plus saine partie de la morale, est plutôt une application des maximes de notre divine Religion, qu'une Science humaine; & je me garderai bien d'oser tenter des matières où la Loi de Dieu fait nos principes, & la Foi notre calcul.” Une telle circonspection est fort édifiante, & si Mr. DE BUFFON s'est montré moins timide, moins soumis sur d'autres objets, nous devons espérer qu'il publiera aussi des Supplémens aux articles de son Ouvrage où la Foi n'a pas été la règle de ses calculs. „ La reconnoissance respectueuse (*continue ce grand Ecrivain*) ou plutôt l'adoration que l'homme doit à son Créateur; la charité fraternelle, ou plutôt l'amour qu'il doit à son prochain

chain, sont des sentimens naturels & des vérités ecrites dans une ame bien faite; tout ce qui émane de cette source pure, porte le caractère de la vérité, la lumiere en est si vive que le prestige de l'erreur ne peut l'obscurcir, l'evidence si grande qu'elle n'admet ni raisonnement, ni délibération, ni doute, & n'a d'autre mesure que la conviction."

L'objet qu'il se propose ici est de donner quelques règles pour estimer les rapports de vraisemblance, les degrés de probabilité, le poids des témoignages, l'influence des hazards, l'inconvénient des risques; & juger en même temps de la valeur réelle de nos craintes & de nos espérances. Il y a des vérités de différens genres, des certitudes de différens ordres, des probabilités de différens degrés. L'évidence proprement dite, appartient aux Sciences mathématiques, & n'appartient qu'à elles; car on doit distinguer l'evidence du raisonnement de l'evidence qui nous vient par les sens, c. à d. l'évidence intellectuelle de l'intuition corporelle: celle-ci n'est qu'une appréhension nette d'objets ou d'images; l'autre est une comparaison
d'i-

d'idées semblables ou identiques. On plutôt c'est la perception immédiate de leur identité. Dans les Sciences physiques, l'évidence est remplacée par la certitude; l'évidence n'est pas susceptible de mesure [1], parce qu'elle n'a qu'une seule propriété absolue, qui est la négation nette ou l'affirmation de la chose qu'elle démontre; mais la certitude n'étant jamais d'un positif absolu, a des rapports que l'on doit comparer & dont on peut estimer la mesure. La certitude physique, c. à d. la certitude de toutes la plus certaine, n'est néanmoins que la probabilité presque infinie qu'un effet, un événement qui n'a jamais manqué d'arriver, arrivera en-

60-

[1] Cependant M. DE B. admet dans la suite de cet article que l'évidence a plus ou moins de clarté, plus ou moins d'intensité, selon les différens aspects, c. à d. suivant les rapports sous lesquels elle se présente; la vérité transmise & comparée par différens esprits paroît sous des rapports plus ou moins grands, puisque le résultat de l'affirmation ou de la négation d'une proposition par tous les hommes en général, semble encore donner du poids aux vérités les mieux démontrées.

Tome XLIX. Part. II. B

cote une fois; par ex. puisque le soleil s'est toujours levé, il est dès-lors physiquement certain qu'il se levera demain; une raison pour être, c'est d'avoir été, mais une raison pour cesser d'être, c'est d'avoir commencé d'être; & par conséquent l'on ne peut pas dire qu'il soit également certain que le soleil se levera toujours, à moins de lui supposer une éternité antécédente, égale à la perpétuité subséquente, autrement il finira puis qu'il a commencé. L'expérience & l'analogie peuvent nous donner des certitudes différentes à peu près égales & quelquesfois de même genre; par ex. dit M. DE B. „ je suis presque aussi certain de l'existence de la Ville de Constantinople que je n'ai jamais vue, que de l'existence de la Lune que j'ai vue si souvent”. Quant à nous, nous ne voyons dans ces deux certitudes que des fondemens différens, mais par rapport au degré il nous paroît absolument le même. — „La certitude physique doit se mesurer par un nombre immense de probabilités, puis que cette certitude est produite par une suite constante d'observations, qui font ce qu'on appelle *l'expérience de tous les temps*.

La

La certitude morale doit se mesurer par un moindre nombre de probabilités ; puisqu'elle ne suppose qu'un certain nombre d'analogies avec ce qui nous est connu. En supposant un homme qui n'eût jamais rien vu ; rien entendu , cherchons comment la croyance & le doute se produiroient dans son esprit ; supposons-le frappé pour la première fois par l'aspect du soleil ; il le voit briller au haut des cieux , ensuite décliner & enfin disparoitre ; qu'en peut-il conclure ? Rien , sinon qu'il a vu le soleil , qu'il l'a vu suivre une certaine route ; & qu'il ne le voit plus ; mais cet astre reparoit & disparoit encore le lendemain ; cette seconde vision est une première expérience , qui doit produire en lui l'espérance de revoir le soleil , & il commence à croire qu'il pourroit revenir , cependant il en doute beaucoup ; le soleil reparoit de nouveau ; cette troisième vision fait une seconde expérience qui diminue le doute autant qu'elle augmente la probabilité d'un troisième retour ; une troisième expérience l'augmente au point qu'il ne doute plus guère que le soleil ne revienne une quatrième fois ; & enfin quand il aura

·vu cet astre de lumière paroître & disparoître régulièrement dix, vingt, cent fois de suite, il croira être certain qu'il le verra toujours paroître, disparoître & se mouvoir de la même façon; plus il aura d'observations semblables, plus la certitude de voir le soleil se lever le lendemain sera grande; chaque observation c. à d. chaque jour produit une probabilité & la somme de ces probabilités réunies, dès qu'elle est très grande, donne la certitude physique; l'on pourra donc toujours exprimer cette certitude par les nombres, en datant de l'origine du temps de notre expérience, & il en sera de même de tous les autres effets de la Nature; par ex. si l'on veut réduire ici l'ancienneté du monde & de notre expérience à six mille ans, le soleil ne s'est levé pour nous [2] que 2 millions 190 mille fois, & comme à dater du second jour qu'il s'est levé, les probabilités de se lever le lendemain augmentent, comme la suite 1, 2, 4, 8,

[1] „ Je dis pour nous, ou plutôt pour notre climat, car cela ne seroit pas exactement vrai pour le climat des poles.”

OCTOB., NOVEMB., DECEMB. 1778. 371

8, 16, 32, 64. . . . ou $2^n - 1$. On aura (lorsque dans la suite naturelle des nombres, n est égale 2, 190000), on aura, dis-je, $2^n - 1 = 2^2$, 189999; ce qui est déjà un nombre si prodigieux que nous ne pouvons nous en former une idée, & c'est par cette raison qu'on doit regarder la certitude physique comme composée d'une immensité de probabilités; puis qu'en reculant la date de la création seulement de deux milliers d'années, cette immensité de probabilités devient 22000 fois plus que 2^2 , 189999. "

Il n'est pas aussi aisé de faire l'estimation de la valeur de l'analogie, ni par conséquent de trouver la mesure de la certitude morale. Après y avoir réfléchi, Mr. DE BUFFON a pensé que de toutes les probabilités morales possibles, celle qui affecte le plus l'homme en général, c'est la crainte de la mort, & il a senti dès lors que toute crainte ou toute espérance, dont la probabilité seroit égale à celle qui produit la crainte de la mort, peut dans le moral être prise pour l'unité à laquelle on doit rapporter la mesure des autres craintes, & de même celle des espérances,

car il n'y a de différence entre l'espérance, & la crainte, que celle du positif au négatif; & les probabilités de toutes deux doivent se mesurer de la même manière.

„ Je cherche donc quelle est réellement la probabilité qu'un homme qui se porte bien, & qui par conséquent n'a nulle crainte de la mort, meure néanmoins dans les vingt-quatre heures. En consultant les Tables de mortalité, je vois qu'on en peut déduire, qu'il n'y a que dix mille cent quatre-vingt neuf à parier contre un, qu'un homme de cinquante six ans, vivra plus d'un jour. Or comme tout homme de cet âge, où la raison a acquis toute sa force, n'a néanmoins nulle crainte de la mort dans les vingt quatre heures, quoi qu'il n'y ait que dix mille cent quatre-vingt neuf à parier contre un, qu'il ne mourra pas dans ce court intervalle de temps; j'en conclus, que toute probabilité égale ou plus petite, doit être regardée comme nulle, & que toute crainte ou toute espérance qui se trouve au dessous de dix mille ne doit ni nous affecter, ni même nous occuper un seul instant le cœur ou la tête ”.

L'ap.

L'application que fait ensuite notre Auteur de l'Arithmétique morale aux loteries, aux jeux de hazard, au jeu en général, & à la valeur morale de l'argent, présente des vérités exprimées d'une manière également neuve & frappante. Le jeu est, selon M. DE BI. un pacte mal-entendu, un contrat désavantageux aux deux parties, dont l'effet est de rendre la perte toujours plus grande que le gain & d'ôter au bien pour ajouter au mal. « Prenons deux hommes de fortune égale, qui, par ex. aient chacun cent mille livres de bien, & supposons que ces deux hommes jouent en un ou plusieurs coups de dés 50 mille livres, c'est-à-dire, la moitié de leur bien; il est certain que celui qui gagne, n'augmente son bien que d'un tiers, & que celui qui perd, diminue le sien de moitié; car chacun d'eux avoit cent mille livres avant le jeu, mais après l'événement du jeu, l'un aura 150 mille livres, c'est-à-dire, un tiers de plus qu'il n'avoit, & l'autre n'a plus que 50 mille livres, c'est-à-dire, moitié moins qu'il n'avoit; donc la perte est d'une sixième partie plus grande

que le gain ; car il y a cette différence entre le tiers & la moitié ; donc la convention est nuisible à tous deux & par conséquent vicieuse. --- L'argent ne doit pas être estimé par sa quantité numérique : si le métal , qui n'est que le signe des richesses , étoit la richesse même , c'est-à-dire , si le bonheur ou les avantages qui résultent de la richesse , étoient proportionnés à la quantité de l'argent , les hommes auroient raison de l'estimer numériquement & par sa quantité ; mais il s'en faut bien que les avantages qu'on tire de l'argent , soient en juste proportion avec sa quantité ; un homme riche à cent mille écus de rente , n'est pas dix fois plus heureux que l'homme qui n'a que dix mille écus ; il y a plus , c'est que l'argent , dès qu'on passe de certaines bornes , n'a presque plus de valeur réelle , & ne peut augmenter le bien de celui qui le possède ; un homme qui découvreroit une montagne d'or , ne seroit pas plus riche que celui qui n'en trouveroit qu'une toise cube. --- L'avare est comme le Mathématicien ; tous deux estiment l'argent par sa quantité numérique ;

l'hom.

l'homme sensé n'en considère ni la masse, ni le nombre, il n'y voit que les avantages qu'il peut en tirer, il raisonne mieux que l'avare & sent mieux que le Mathématicien. L'écu que le pauvre a mis à part pour payer un impôt de nécessité, & l'écu qui complète les sacs d'un financier, n'ont pour l'avare & pour le Mathématicien que la même valeur, celui-ci les compte par deux unités égales, l'autre se les appropriera avec un plaisir égal, au lieu que l'homme sensé comptera l'écu du pauvre pour un louis, & l'écu du financier pour un liard. "

Qu'est-ce que le nécessaire? qu'est ce que le superflu? demande Mr. DE B. il définit le premier *la dépense qu'on est obligé de faire pour vivre comme l'on a toujours vécu*, & l'autre *la dépense qui peut nous procurer des plaisirs nouveaux*. Il se voit forcé d'avouer que l'homme comblé de biens ne se trouveroit pas encore heureux s'il n'en espéroit de nouveaux; que le superflu devient avec le temps chose très nécessaire, & que la seule différence qu'il y ait ici entre le sage & le non sage, c'est que ce dernier, au

moment même qu'il lui arrive une surabondance de bien, convertit ce bien superflu en triste nécessaire, & monte son état à l'égal de sa nouvelle fortune; tandis que l'homme sage n'usant de cette surabondance que pour répandre des bienfaits & pour se procurer quelques plaisirs nouveaux, ménage la consommation de ce superflu en même temps qu'il en multiplie la jouissance. Les savans calculs où notre Auteur s'engage pour apprécier la valeur morale de l'argent, étant beaucoup trop longs pour être rapportés ici, nous passerons à un autre article.

La connoissance des probabilités de la durée de la vie, est une des choses les plus intéressantes dans l'Histoire Naturelle de l'Homme; on peut la tirer des Tables de mortalité que Mr. DE BUFFON a publiées. (*Hist. Nat.* Tome II. pag. 216 & suiv.) Plusieurs personnes ayant désiré d'en voir les résultats en détail, & les applications pour tous les âges, il s'est déterminé à les donner ici par supplément. Voici quelques-unes des vérités que présente cette nouvelle Table.

„ Le quart du genre humain périt, pour ainsi dire, ayant d'avoir vu la lumière.

mière, puisqu'il en meurt près d'un quart dans les premiers onze mois de la vie, & que dans ce court espace de temps il en meurt beaucoup plus au dessous de cinq mois, qu'au dessus. Le tiers du genre humain périt avant d'avoir atteint l'âge de vingt trois mois, c'est-à-dire, avant d'avoir fait usage de ses membres & de la plupart de ses autres organes. La moitié du genre humain périt avant l'âge de huit ans un mois, c'est-à-dire, avant que le corps soit développé, & avant que l'ame ne se manifeste par la raison. Les deux tiers du genre humain périssent avant l'âge de trente neuf ans, en sorte qu'il n'y a guère qu'un tiers des hommes qui puissent propager l'espèce, & qu'il n'y en a pas un tiers qui puisse prendre état de consistance dans la société. Les trois quarts du genre humain périssent avant l'âge de cinquante un ans, c'est-à-dire, avant d'avoir rien achevé pour soi-même, peu fait pour sa famille, & rien pour les autres".

Il ne faut pas sans doute prendre ces expressions à la rigueur, car si un homme n'a rien fait pour les autres jusqu'à l'âge de cinquante ans, on ne peut
gué-

guère espérer qu'il leur devienne utile pendant le reste de sa carrière. Quoiqu'il en soit, les résultats que nous venons de rapporter doivent n'offrir que des idées bien tristes, qu'une affligeante énigme à ceux qui bornant l'existence de l'homme au cours passager de la vie, ne veulent pas comprendre que la vie la plus longue si on la compare à la durée entière de notre être n'est qu'une enfance prolongée. „ De neuf enfans qui naissent, un seul arrive à soixante dix ans; de trente trois qui naissent, un seul arrive à quatre-vingt-dix ans; un seul sur deux cents-quatre vingt onze, qui se traîne jusqu'à quatre-vingt dix ans; & enfin un seul sur onze mille neuf cents quatre-vingt seize, qui languit jusqu'à cent ans révolus. On peut parier également 11 contre 4, qu'un enfant qui vient de naître, vivra un an & n'en vivra pas quarante sept; de même 7 contre 4 qu'il vivra deux ans, & qu'il n'en vivra pas trente quatre. ... Un homme âgé de soixante-six ans, peut parier de vivre aussi long-temps qu'un enfant qui vient de naître; & par conséquent un père qui n'a point atteint l'âge de soixante-six ans, ne doit pas
comp-

compter que son fils qui vient de naître lui succède, puis qu'on peut parier qu'il vivra plus long-temps que son fils. --- Une raison pour vivre est donc d'avoir vécu, cela est évident dans les sept premières années de la vie, où le nombre des jours que l'on doit espérer va toujours en augmentant; & cela est encore vrai pour tous les autres âges, puisque la probabilité de la vie ne décroît pas aussi vite que les années s'écoulent, & qu'elle décroît d'autant moins vite que l'on a vécu plus long-temps. Si la probabilité de la vie décroissoit comme le nombre des années augmente, une personne de dix ans qui doit espérer quarante années de vie, ne pourroit en espérer que trente lors qu'elle auroit atteint l'âge de vingt ans: or il y a trente trois ans & cinq mois, au lieu de trente ans d'espérance de vie. --- Enfin un homme de quatre-vingt ans, qui ne doit espérer que trois ans & sept mois de vie, peut encore espérer tout aussi légitimement trois ans lors qu'il a atteint quatre - vingt cinq ans.

Ainsi plus la mort s'approche & plus
sa

sa marche se ralentit ; un homme de quatre - vingts ans qui vit un an de plus , gagne sur elle cette année presque toute entière , puis que de quatre-vingts à quatre-vingt un an , il ne perd que deux mois d'espérance de vie sur trois ans & sept mois ”.

On trouve après cette Table l'état général des Naissances, Mariages & Morts dans la Ville de Paris, depuis l'année 1709 jusques & compris l'année 1766, & sept Tables des Naissances, Mariages & Morts dans plusieurs Villes, Bourgs & Baillages de France. On voit par la Table du Baillage de Semur en Auxois qu'en général le nombre des naissances de garçons excède celui des filles de plus d'un dixième, ce qui est bien considérable & d'autant plus singulier, que dans les quatre-vingt dix neuf paroisses contenues dans ce Baillage, il y en a 42 dans lesquelles il naît plus de filles que de garçons, ou tout au moins un nombre égal des deux sexes. „ Les causes qui concourent à la plus nombreuse production des filles, sont très difficiles à deviner. J'ai rapporté dans cette Table

bie les lieux où cet effet arrive, & je ne vois rien qui les distingue des autres lieux du même pays, sinon que généralement ils sont situés plus en montagnes qu'en vallées; & qu'en gros ce sont les endroits les moins riches & où le peuple est plus mal à l'aise; mais cette observation demanderoit à être suivie & fondée sur un beaucoup plus grand nombre que sur celui de ces quarante-deux paroisses, & l'on trouveroit peut-être quelque rapport commun, sur lequel on pourroit appuyer des conjectures raisonnables, & reconnoître quels sont les inconvéniens qui dans de certains endroits de notre climat, déterminent la nature à s'écarter de la loi commune, laquelle est de produire plus de mâles que de femelles. ”





ARTICLE SIXIEME.

HET LEVEN VAN MAGISTER
ULRICH ZWINGLI, *geschets*
door den Heere FELIX NÜSCHE-
LER, &c.

C'est-à-dire,

La Vie de M^{re}. ULRICH ZWIN-
GLE, par Mr. NÜSCHELER,
traduite en Flamand, & augmen-
tée d'une Préface, par Mr. BAR-
KEY. *A la Haye*, chez J. H.
Munnikhuizen, & C. *Plaat*, en
Comp. 1778. grand 8^o. de 172
pp. sans la Préface & l'Avertis-
sement.

Quoiqu'il s'en faille bien, que l'esprit
d'aigreur & d'intolérance qui n'a
que trop régné parmi les différentes Sec-
tes du Christianisme, soit entièrement
ban-

banni, de leurs disputes, il faut convenir qu'il est fort diminué, & que généralement parlant on ne remarque pas dans les Ecrits polémiques la même animosité qui les caractérisoit autrefois. Ceux d'entre les Chrétiens qui regardent encore comme des perturbateurs de l'Eglise & des corrupteurs de la saine Doctrine, ces mêmes Hommes que d'autres en nomment les Réformateurs, rougiroient aujourd'hui de les dépeindre comme l'ont fait ci-devant des Ecrivains passionnés de leur Communion, & de calomnier leurs personnes pour mieux combattre leurs sentimens. Et, comme le remarque M. le Professeur NÜSCHELER dans l'Ouvrage dont nous avons la traduction sous les yeux, de zélés Partisans de l'Eglise Romaine conviennent, que si elle est mieux gouvernée qu'autrefois, si ses Chefs sont plus modérés, ses Docteurs plus éclairés, ses Libertés mieux assurées, sa Discipline mieux observée, c'est en quelque sorte à nos Réformateurs qu'elle en est redevable. Qui sait même (qu'on nous permette cette réflexion), jusqu'où ils auroient porté leurs progrès, si, unanimes à combattre les er-

Tome XLIX. Part. II. F leurs

reurs & les abus de l'Eglise Romaine, ils résistent de pareillement dans leurs opinions particulières; ou si tous, du moins, eussent été aussi modérés, & eussent agi avec autant de prudence & de circonspection, que celui dont nous allons parler.

- Maître **ULRICH ZWINGLI**, né à ~~Wittenbach~~ dans le Toggenbourg, & selon l'opinion commune, le 1^r. janvier 1484, dut sa première éducation à son Oncle paternel, sur l'avis duquel il fut, à l'âge de dix ans, envoyé à ~~Bâle~~. Bientôt il surpassa tellement ses condisciples, que l'honnête *George Rinzi* son Maître lui conseilla lui-même d'en chercher on dont les talens fussent plus proportionnés aux siens, qui étoient extraordinaires. — Devenu Maître es Arts vers l'an 1505, il apprit la Théologie sous *Thomas Wittenbach*, & peut-être lui dut-il ses premières idées de réforme: il paroît du moins que ce Docteur pensoit sur certains Articles plus sainement que ses confrères. Quoiqu'il en soit, **ZWINGLI**, qui en étudiant la Théologie, s'étoit aussi appliqué à la Prédication, eut bientôt occasion d'employer utilement ses talens,

puis

jusqu'en 1506 il devint Pasteur à *Glarus*.
 Pendant dix ans qu'il y exerça son Mi-
 nistère, il s'attacha soigneusement
 tant à la lecture des Auteurs classiques,
 qu'à l'étude de l'Ecriture Sainte, dans
 laquelle il fit de grands progrès. Aussi
 commença-t-il dès l'an 1516 à prê-
 cher purement l'Evangile, c. à d.
 avant qu'on eût entendu parler en Suis-
 se de la Doctrine de Luther. De *Glarus*
 il passa à *Einsiedel*, d'où, en Décembre
 1518, il fut appelé à *Zurich*, où, com-
 me on sait, il eut le bonheur d'intro-
 duire la Réformation. Ce fut le premier
 jour de l'année 1519 qu'il y commença
 son Ministère, ayant alors, si la date
 ci-dessus est juste, précisément 35 ans.
 Il déclara publiquement, comme il l'a-
 voit déjà fait en présence du Chapitre
 qui l'avoit élu, qu'il étoit dans le des-
 sein de ne faire dans ses Sermons au-
 cun usage de la Théologie Scholastique,
 d'y suivre la méthode de prêcher des
 Pères, & d'y expliquer, sans s'astreindre
 aux Textes des Dimanches, l'E-
 vangile de *St. Matthieu*, de suite &
 par l'Ecriture, pour l'instruction & l'é-
 dification de ceux qui cherchoient la
 vérité. Il commença dès le Dimanche

suivant à tenir parole ; & voici comment il prêchoit. Sans s'arrêter , soit à éplucher les termes , & à s'étendre inutilement sur la connexion , soit à de froides discussions Théologiques , il régloit ses Discours sur les besoins de ses Auditeurs , & leur parloit selon que le demandoient les circonstances. Après avoir établi les principaux dogmes , il combattoit , tant les opinions contraires à l'Ecriture & à la Raison , que la superstition & l'hypocrisie. Chercher de tout son pouvoir la Vérité , & l'annoncer fidèlement aux autres , sans se laisser fermer la bouche par des Loix humaines , étoit selon lui son premier & principal devoir , &c. C'est à regret que , pour ne pas trop nous étendre , nous supprimons le reste de cet intéressant tableau.

Quelque attrait qu'eût pour ZWINGLE la lecture des anciens Auteurs , il ne perdoit pas de vue son but principal. C'étoit de se mettre en état de comprendre les Saintes Ecritures , & d'en entendre les Textes Originiaux. Aussi , lorsque *André Böschstein* , qui enseignoit l'Hébreu , & qui avoit composé une Grammaire de cette Langue ,

vint

vint à *Zurich*, *Zwingli* fut le premier à prendre de ses leçons. Et il apporta à cette étude tant d'ardeur & d'application, que bientôt il se vit capable de traduire lui-même les *Pseaumes*, qu'il expliquoit tous les *Vendredis* dans ses *Sermons*. Il étudia aussi le *Livre de Job*, & les *Prophètes*. La lecture des anciens Auteurs, sur-tout des Poètes, & de *Pindare* entr'autres, lui paroissoit très utile pour expliquer les *Ecrits sacrés*. Et loin qu'elle lui inspirât du dégoût pour ceux-ci, ils renfermoient, à son jugement, autant de beautés poétiques, d'élégance, & d'élevation, qu'il y en a dans *Pindare* ou dans *Horace*. Mais il croyoit aussi que pour lire avec fruit ces sublimes *Ecrits*, & pour en comprendre le vrai sens, il faut s'être épuré le goût par la lecture des bons *Ouvrages*; & ne pas s'y mettre la tête remplie de subtilités *Scholastiques*; puisqu'autrement, on cherchera des mystères où il n'y en a point, & qu'on se contentera tout au plus d'une explication édifiente, mais étrangère tant au génie du tout qu'à la situation d'esprit de celui qui parle.

Ce fut vers l'an 1525, que *Zwingli*

écrivit, entr'autres Ouvrages, son *Livre de la vraie Es^e de la fausse Religion*, dans lequel il développoit son sentiment sur la Sainte-Cène. Les Pasteurs de Zurich, qui pensoient tous comme lui sur cet article, parloient fortement contre la Messe, à l'égard de laquelle on n'avoit encore rien décidé, chacun ayant eu la liberté d'y aller ou non. Enfin, le 11e Avril, ZWINGLE & quelques autres s'étant présentés au grand Conseil, demandèrent que la Messe fut abolie & la Sainte Cène désormais célébrée selon l'institution du Sauveur. *Joachim am Grüt*, second Greffier de la Ville, s'y opposa vivement, & exhorta les Membres du Conseil à se garder de ce qu'il appelloit les sophismes de ZWINGLE. Comme il soutenoit que ces paroles, *Ceci est mon corps*, prouvent invinciblement la présence réelle, ZWINGLE montra si clairement que le verbe *être* se prend souvent dans l'Ecriture pour signifier ou représenter, & répondit si bien à une nouvelle objection du Greffier, que les Magistrats résolurent que la Messe seroit abolie, la S. Cène célébrée conformément à son institution primitive, les abus

abus bannis & les Autels enlevés. Mais comme ZWINGLE cherchoit bien plus la vérité que sa propre gloire, ce succès ne le satisfisoit pas. Parmi les passages qu'il avoit cités en faveur de son explication du terme *ceci est*, il n'y en avoit aucun qui fut relatif aux Sacramens, ce qui, comme il le sentoit, auroit été décisif. S'étant mis au lit, plein de cette idée, il rêva vers la fin de la nuit, que disputant de nouveau avec *Am Grüt* sur l'article en question, & celui-ci l'embarrassant tellement qu'il ne savoit que répondre, il vit paroître un inconnu, qui lui dit d'un ton de reproche, *que ne lui réponds-tu ce qui est écrit dans l'Exode, C'EST LA PAQUE DU SEIGNEUR* [*] ? S'étant éveillé à l'instant, il sort du lit, ouvre les LXX, trouve les paroles indiquées & en fait usage le matin même, avec le plus grand succès.

Voici un trait que nous nous faisons d'autant plus de plaisir de rapporter, qu'il justifie ce que nous avons dit plus haut du Réformateur de Zurich. *Carlstadt* ayant, en 1524, publié dans quel-

[*] Exode XII. 11.

quelques Ecrits son sentiment sur la S.
Cène (savoir que le Sauveur, en pro-
nonçant ces mots, *ceci est mon Corps*,
avoit montré son propre Corps), & les
Magistrats de Zurich, alarmés de ce
nouvel incident, ayant défendu le dé-
bit de ces Livres, ZWINGLE leur conseil-
la de la Chaire d'en permettre la lectu-
re; & quoiqu'il n'approuvât pas l'expli-
cation de *Carlostad*, il ne laissa pas d'ex-
horter ses Auditeurs à lire ses Ecrits,
comme il l'avoit déjà fait à l'égard de ceux
de *Luther*. Ce procédé, comme l'habile
Traducteur le remarque dans son excel-
lente Préface, doit paroître étrange, non
seulement aux Docteurs de l'Eglise Ro-
maine, qui sont dans un usage tout op-
posé, & qui voient avec plaisir suppri-
mer les Livres qui ne s'accordent pas
avec leurs dogmes; mais encore à ceux
d'entre les Protestans, qui, dès qu'il
s'imprime quelque Ouvrage qu'ils ju-
gent s'éloigner plus ou moins de la Con-
fession de Foi reçue dans leur Pays,
mettent tout en oeuvre, jusqu'à im-
portuner le Magistrat pour le faire dé-
fendre. La conduite de ZWINGLE,
diront-ils, peut-elle être approuvée?
Etoit-il digne de son amour pour la vé-

rité, & de la fidélité qu'il devoit à son troupeau, d'engager lui-même ses Supérieurs à laisser débiter des Livres où il y avoit ces sentimens contraires aux siens, & d'exhorter même ses Auditeurs à les lire? Rien de plus judicieux que la réponse du Théologien de la Haye à cette difficulté. Il y a, sans doute, des Ouvrages dont on ne doit pas souhaiter, & desquels aussi ZWINGLE n'auroit pas souhaité, de voir la publication & la lecture autorisées par le Magistrat; & tels sont ceux qui attaquent les bonnes mœurs & les principes fondamentaux de la Religion. Mais les Ecrits de *Carlostadt* n'étoient pas de ce genre. Ils renfermoient ses sentimens sur des points que chacun n'expliquoit pas de la même façon, que ZWINGLE lui-même concevoit autrement, & sur lesquels il lui paroït soit utile autant que permis, que l'on écrivit pour s'éclairer mutuellement. Rien d'ailleurs ne prouve mieux que cette conduite de ZWINGLE & de ses Amis, & la confiance qu'ils avoient que la vérité resteroit toujours telle, & combien ils étoient éloignés de vouloir que les hommes fussent gênés dans leurs

opinions par autorité humaine. Chacun, à leur avis, devoit examiner les choses selon sa capacité, régler son choix sur ses lumières, & le faire avec persuasion. Or quel de plus noble que ce principe ? Quoi de plus conforme à la liberté naturelle & inaliénable de la conscience ?

Telle fut la manière de penser & d'agir du Réformateur de la Suisse. Sa vie n'a pas été longue, puis qu'il n'avoit pas 48 ans, quand, à l'issue d'un combat où son Ministère l'avoit obligé d'assister, & pendant lequel il avoit été renversé d'un coup de pierre, un des Ennemis lui enfonça son épée dans la gorge, tandis que les yeux & les mains vers le ciel, il recommandoit son âme à Dieu. Ses Amis ayant recueilli après sa mort, tout ce qu'on put trouver de ses Ouvrages, le firent imprimer en quatre Volumes *in folio*. Quoique ses Explications de l'Ecriture Sainte n'aient pas toute la perfection qu'il auroit pu y donner si des occupations inattendues n'y eussent mis obstacle, elles ne laissent pas d'avoir leur mérite. On y voit, comme dans ses autres Ecrits, un amour sincère pour la vérité, beau-

beaucoup de simplicité évangélique, un esprit supérieur aux préjugés, vif, pénétrant, & aussi ferme à soutenir des entreprises importantes que courageux à les former; sans que ni contradiction, ni persécution, ni calomnie, pussent venir à bout, soit de l'en détourner, soit de lui faire passer, même dans ses Ecrits polémiques, & malgré l'usage de son Siècle, les bornes de la modération.



ARTICLE SEPTIEME.

TABEAU DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PROVINCES UNIES &c.

Second Extrait.

LE second Volume renferme l'histoire de deux siècles & le règne de neuf Souverains: Il commence à GUILLAUME V. de la Maison de Bavière, & s'étend jusqu'à l'abdication de CHAR-

LES-

LE-QUINT en 1555. Les principaux evenemens compris dans ce période, devant être connus de la plupart de nos Lecteurs, nous préférons, au lieu d'en suivre la chaîne, de recueillir des traits propres à peindre l'esprit du Siècle & de la Nation, & le caractère de quelques-uns des Princes qui l'ont gouvernée. La corruption des mœurs fit des progrès effrayans sous le règne du Duc ALBERT, & les abus du despotisme en furent l'effet & le châtement naturel. „Non, s'écrie notre Auteur, si les Peuples n'eussent pas été énervés, si le vice ne leur eût pas donné des ames & des corps d'esclaves, jamais ALBERT n'eût osé se jouer ainsi de leurs vies & de leur honneur — On ne sauroit trop le répéter; la vertu est essentiellement le principe & le soutien des Républiques. On voit par là que rien n'est plus contraire à la liberté que la licence. ”

Quelqu'un a dit que dans les guerres civiles, on voit à côté des grands crimes, briller les grandes vertus : la Hollande eut un *Regulus* sous le règne orageux de JAQUELINE de Bavière. Cette Princesse qui dans une de ses Lettres

tres se disoit *la plus dolente femme , la plus perdue , la plus faussement trahie qui vive*, s'échappa déguisée en homme de la Ville de Gand où le Duc de Bourgogne la retenoit prisonnière. „ On vit alors quelle révolution peuvent opérer dans l'esprit des peuples , & la présence d'une personne malheureuse qu'ils ont vue au faite des grandeurs , & l'admiration pour une action extraordinaire dont le sexe & le rang de l'héroïne relevoient encore l'éclat. J A Q U E L I N E n'eut qu'à se montrer à Oudewater , Schoonhoven & Gouda pour y être proclamée Comtesse. Les *Hoeks* terrassés auparavant se relèvent avec ardeur , & précipitent une révolution où ils voient leur intérêt & leur vengeance. De là leur acharnement contre les *Cabelliaux*. Ils condamnèrent *Albert Beiling* qui les avoit long - temps tenus arrêtés devant le Château de Schoonhoven , à être enterré vif. Sur sa parole d'honneur ils lui accordèrent cependant un délai d'un mois qu'il demandoit pour mettre ordre à ses affaires. *Beiling* dégagea en effet sa parole au temps marqué. Il fut enseveli tout vivant sous un moulin dehors la Ville. — Quel mélange d'hé-

d'héroïsme & d'horreur; d'inhumanité, de confiance en la parole donnée, de fidélité à l'acquiter! Quel siècle!

En 1428 dans le temps que *Zweder* & *Rudolf* se disputoient l'Episcopat d'Utrecht, la Ville d'Amersfoort fut assiégée par les Gueldrois & les Troupes de *Philippe* de Bourgogne. „Les femmes & les enfans se signalèrent par leur courage & sur-tout par la singularité de la défense. Afin de repousser les vigoureux assauts des assiégeans, ils montèrent sur les murs & les repoussèrent en faisant pleuvoir sur eux un déluge bouillant d'eau & de bière. On dit qu'Amersfoort étoit alors si renommée pour sa bonne bière, qu'elle renfermoit dans son sein jusqu'à trois cens brasseurs. On ajoute que l'ennemi ayant donné un assaut imprévu dans le temps où la bière bouilloit dans les brasseries, on prit le parti de la transporter sur les remparts & d'en arroser les assaillans. Quoi qu'il en soit de ce nouveau moyen de défense, inconnu à nos *Vaubans*; il est certain que les attaques furent repoussées avec une vigueur étonnante. On atteste même que les assiégeans se retirèrent avec une perte si considérable qu'on

qu'on fut huit jours à enterret leurs morts. ”

C'est vers le milieu du 15 Siècle sous le règne de PHILIPPE qu'on fixe l'origine des *Rederykers*, espèce de versificateurs ; des Académies, & du Théâtre Hollandois. La Poésie alors ne méritoit pas le nom de *filic du Ciel*, car c'est du sein des discordes civiles qu'étoient nés ces Poètes, & leurs productions étoient des vaudevilles satyriques que le démon de la haine inspiroit aux deux partis l'un contre l'autre. Les *Rederykers Kameren* étoient des assemblées littéraires des beaux esprits du temps, les uns auteurs, les autres acteurs, ceux-ci improvisateurs & souvent tous les trois ensemble. „ On verra sortir d'ici des Académies plus régulières ; on verra comment elles ont perfectionné les spectacles, espèce de divertissement qui paroît dater de la première société humaine”. Les farces théâtrales ont commencé dans ce Pays comme dans tout le reste de l'Europe, par la représentation des mystères de la Religion. En 1418 le jour de l'Épiphanie, on avoit joué dans l'Eglise Cathédrale d'Utrecht, la Comédie du Roi Hérode & de ses faits.

faits. Il paroît que dans les premiers temps les Clercs des Paroisses avoient le privilège d'amuser le peuple par ces farces religieuses. En 1495 un Peintre d'Alkmaar, dressa un mémoire conservé de nos jours. Il demande à être payé pour avoir fait un *enfer*, le *pavillon de Satan*, deux couples de *Diables* & un *bouclier pour les Chevaliers Chrétiens*, & pour avoir peint des *Diables* & plusieurs autres drôleries pareilles.

Notre Auteur ne perd jamais longtemps de vue la Frise; il observe qu'à l'époque du règne de PHILIPPE I. les loix Frisonnes respiroient toujours l'ancienne barbarie. „Les batteries, les larcins, les blessures, les meurtres n'étoient punis que par des amendes pécuniaires; de manière cependant que les Magistrats, les Bourgeois, les riches étoient graduellement favorisés: tout le poids tomboit sur les étrangers & sur les pauvres. Ces derniers sont d'autant plus à plaindre, que faute de paiement, ils sont punis par la loi du talion, corps pour corps, oeil pour oeil, dent pour dent. Ce qui est singulier, c'est qu'en défendant expressément le concubinage & les maisons
pu.

publiques de débauche, on y insère une clause assez indulgente & qui paroît les tolérer, moyennant que les coupables payent un écu tous les trois mois". Il faut avouer que l'amour de la liberté ne rendoit alors les Frisons ni plus humains, ni plus heureux. Dans une guerre civile élevée à Groningue, un Chef des factieux nommé *Focko* ayant battu & fait prisonnier *Tamminga* son ennemi, lui demanda ce qu'il auroit fait, si la fortune lui eût accordé le même triomphe. Il répondit sans hésiter: je t'eusse percé la poitrine. *Focko*, outré de cette réponse, plongea aussitôt son épée dans le sein de ce forcené.

Le célèbre *Rapin* a dit à l'occasion de PHILIPPE surnommé *le Bon*, qu'il arrive souvent que les éloges & les surnoms que l'on donne aux Princes s'accordent peu avec leur véritable caractère; & notre Auteur observe „ que les Peuples donnoient alors volontiers le titre de Bon à leurs Souverains; sans doute afin de les engager à le mériter; comme pour calmer le courroux d'un bourreau irrité, on réclame sa douceur & sa clémence. Que PHILIPPE ait été magnifique, courageux, libéral, dé-

Tome XLIX. Part. II. G vot,

vot, prudent, il n'y a rien là qui puisse lui avoir mérité le surnom de *Bon*. Les délices & l'éclat du luxe insolent & fastueux qu'il avoit appelé à sa Cour, lui firent peut-être donner ce titre par les ames viles & mercenaires qui en profitoient; mais ce ne peut être par le peuple qui les fournissoit au prix de ses sueurs & de son sang. Il avoit eu près de trente enfans naturels. Si le crédit que sa puissance lui avoit acquis chez l'étranger, fut favorable au commerce, il savoit bien en attirer les produits dans ses coffres. Il laissa en mourant quatre cens mille écus d'or, soixante douze mille marcs d'argent, & pour deux millions d'effets: trésor alors immense. Il avoit des qualités populaires; c'est la politique des ambitieux qui cherchent à éblouir les sots pour enchaîner la multitude. Comment parviendroient-ils à leur but, s'ils ne promenoient à leur suite que la fureur & l'effroi? D'ailleurs quel est le coeur barbare où la nature ne se fasse entendre par intervalles? "

PHILIPPE après avoir été brouillé avec le Comte de Charolais son fils, se réconcilia si bien avec lui qu'étant tombé malade, le Comte fit éclater les témoignai-

moignages de la piété filiale la plus vive. Son caractère étoit de se montrer extrême en tout. Il passa quatre jours & quatre nuits sans dormir, malgré les instances de son père qui lui disoit souvent *qu'il allât se reposer & qu'il valoit mieux en perdre un que deux*. „ Tant les Princes despotes croient leur existence nécessaire à l'Univers: comme si l'évidence ne prouvoit pas qu'ils ne seroient rien sans les Peuples; mais que les Peuples peuvent exister sans eux, & n'en sont ordinairement que plus heureux & mieux gouvernés”. On pourroit croire que notre Auteur outre un peu les idées républicaines, si l'on perdoit de vue qu'il n'est question ici que des Princes *despotes*. PHILIPPE pour se concilier la faveur des Papes, fit souvent des préparatifs de croisades contre les Turcs. En 1452, à la nouvelle de la prise de Constantinople, il parut déterminé à cette entreprise, qu'il annonça par une fête pompeuse donnée sur le marché de Lille. „ Un Chevalier enchaîné par le cou à un grand cygne artificiel conduit par deux sauvages armés de massues, se présenta dans la lice où l'on avoit dressé des échafauds pour les Dames. On

affre justes, quand il avoit un voisin à craindre, à désoler, ou à dépouiller; elles cédoient toutefois à sa soif insatiable de vengeance. Il n'eut que les talens des soldats: comme eux il sentit quelquefois la peur entrer dans son ame, soit qu'il ne pût avoir ce sang froid intrépide qui ne caractérise que les coeurs vertueux; soit que son courage ne fut qu'une manie frénétique. Ses démêlés éternels avec son père, montrent que la piété filiale qu'il signala un jour, étoit plutôt une saillie éphémère & impétueuse que l'effet d'un sentiment naturel & réfléchi. Le monstre aimoit à repaître son oeil du spectacle de l'humanité outragée, expirante & privée avec violence de son être; les cris destructeurs des combats, les gémissemens des mourans étoient une harmonie qui flattoit son oreille. Les peuples n'étoient devant lui que de vils troupeaux, dont les têtes pouvoient sauter à la moindre résistance. Le souvenir de Dinant, de Liège, de Nèfle, de Grançon & du Capitaine Ciffron qu'il fit pendre avec sa compagnie, parce qu'il fut pris en voulant secourir René son maître, doit faire détester éternellement sa mémoire chez tous les peuples."

La

La guerre des Hollandois & des Trajectins, commencée sous le règne de MARIE, & continuée sous celui de PHILIPPE II, offre un bel exemple d'intrépidité & d'héroïsme. Des habitans d'Amersfoort pour se venger des Hollandois, qui avoient pris les Châteaux de *Harmelen* & de *ter Haar*, vinrent mettre le siège devant Barneveldt. La place fut serrée de si près, que la garnison qui ne montoit qu'à dix-huit ou dix-neuf soldats, demanda à capituler. On lui répondit qu'elle ne devoit attendre aucune grace, qu'après avoir précipité le Capitaine *Jean van Schaffelaar*, du haut de la tour en bas. Les assiégés, indignés de cette horrible proposition, résolurent de périr tous plutôt que de se déshonorer en l'exécutant. Mais *Schaffelaar* sachant que l'animosité des assiégeans contre sa personne étoit implacable, monte hardiment sur le parapet de la tour; Camarades, dit-il alors, je dois mourir nécessairement un jour: pourquoi hésiterois-je de vous sauver par un lâche délai? Il pose en même temps ses deux mains sur les côtés & s'élançant dans les airs, il va tomber aux pieds des en-

nemis. Il respiroit encore lorsque ces furieux l'achevèrent à coups de sabre. La tour fut aussi-tot rendue."

Mr. CERISIER présente d'une manière intéressante tout ce qui concerne la Réformation, ses causes, ses progrès, le bien qu'elle produisit, les maux & les abus dont elle fut l'occasion. Mais quelque dégagé qu'il soit d'ailleurs des préjugés du Catholicisme, il ne se fait pas une idée juste de la doctrine que prêchoit *Luther*, comme on le verra par le passage suivant où il indique l'origine de l'Anabaptisme. „Telle est la marche de l'esprit humain, que lors qu'il sort tout d'un coup d'une situation déplorable, & qu'il découvre la séduction excessive où il étoit plongé, entraîné subitement à la nouveauté plutôt pour secouer un joug odieux, que par une persuasion éclairée ; l'opiniâtreté & l'opposition le jettent dans des extrêmes plus dangereux que son premier état. Les Réformateurs obligés, en rompant toute liaison avec l'Eglise établie, de commettre au jugement privé de chacun & le sens des Ecritures & les principes dogmatiques qu'il devoit suivre, encourageoient l'ex-

l'esprit d'audace & d'innóvation. Je ne fais même si cette opinion de *Lutber*. que pour être sauvé il ne s'agit que d'avoir la foi, que c'est un sacrilège & une impiété de vouloir plaire à Dieu par de bonnes actions, ne devenoit pas aussi funeste au bon ordre de la société que la taxe Romaine." Assurément *Lutber* n'a jamais pu s'exprimer ainsi, & ceux qui l'en accusent ne distinguent pas la *confiance au mérite des oeuvres*, proscrite par *Lutber*, de la *nécessité de faire de bonnes oeuvres*, qu'il établit de la manière la plus positive. Pour en donner la preuve, nous allons offrir une traduction fidèle d'un passage de sa Préface sur l'Epître aux Romains. „La
 „ foi est si vivante, si agissante, si effi-
 „ cace, qu'il est impossible qu'elle ne
 „ produise pas continuellement de bon-
 „ nes oeuvres. Elle ne met pas en ques-
 „ tion s'il faut en faire, elle les fait, &
 „ est toujours en action. Nous ensei-
 „ gnons donc que l'ouvrage de nous
 „ réconcilier avec Dieu, d'effacer les
 „ péchés & de nous sanctifier, est un
 „ ouvrage si grand, & si admirable
 „ qu'il n'y a que *Jésus Christ*, le Fils de
 „ Dieu, qui puisse le faire : c'est l'ouvra-

„ ge propre & particulier de Dieu &
 „ de sa grace, & il ne sauroit en aucu-
 „ ne sorte être attribué à nos oeuvres.
 „ Mais qu'il s'ensuive de là que nos
 „ *bonnes oeuvres ne soient rien, c'est ce*
 „ *que personne n'a jamais enseigné.* Je
 „ ne voudrois pas donner un seul de
 „ mes sermons, une seule de mes le-
 „ çons, une seule de mes oraisons,
 „ un seul de mes Ouvrages quelque peu
 „ considérable qu'il soit, je ne vou-
 „ drois pas, dis-je, le donner pour
 „ tous les biens du monde; j'ajoute
 „ même que j'en fais plus de cas que
 „ de ma propre vie, & cependant la
 „ vie doit nous être plus chère que
 „ le monde entier. Car si cet Ou-
 „ vrage, quel qu'il soit, est une bon-
 „ ne oeuvre, c'est donc Dieu qui
 „ l'a fait en moi & par moi, & si
 „ c'est l'ouvrage de Dieu qu'est-ce que
 „ le monde entier en comparaison
 „ de l'oeuvre du Seigneur! Ainsi quoi-
 „ que mes bonnes oeuvres ne puissent
 „ pas me justifier & me sauver, (ce
 „ qui ne peut être fait que par le sang
 „ & la grace de J. C.) cependant el-
 „ les ont été faites à la louange & à
 „ la gloire de Dieu, & pour le bien &
 le

„ le salut du prochain, ce qui est infi-
 „ niment plus précieux que tous les
 „ biens du monde (1). ”

En 1527 toute la Hollande, & sur-tout Delft, étoient déjà taxées de Luthéranisme à la Cour de la Gouvernante. A Amsterdam, un Gueldrois fut condamné au fouet & à un pèlerinage à Naples, parce qu'il avoit mangé publiquement de la viande en Carême. *Guillaume Gnapheus*, Recteur du Collège de la Haye fut poursuivi pour cause d'hérésie. Des satellites qui entrèrent chez lui au temps de Carême, trouvèrent qu'on y faisoit cuire des saucisses; on leur dit que c'étoit pour satisfaire l'envie d'une femme grosse. „ Les Juges après s'être occupé deux jours de cette importante affaire, finirent par cette consultation à jamais mémorable. Ils demandèrent aux Médecins, si, dans le saint temps du Carême, il étoit physiquement possible qu'il prit envie à une femme grosse de manger des saucisses.”

(1) *Lutber Oper.* Tom. IV. p. 292.



ARTICLE HUITIEME.

SERMONS sur divers Textes de l'Ecriture Sainte. Par feu Mr. JEAN GUIOT, Pasteur de l'Eglise Walonne de Rotterdam. 1779, Rotterdam, chez D. Vis, deux Vol. grand 8°. dont le 1^r. est de 434 pp, sans la Préface qui en a 16; & le 2^d. de 444.

CES Discours, dont on fait espérer encore quelques Volumes, tiendront un rang distingué entre les meilleurs Sermonnaires François. Il ne faut pas y chercher ce feu, ces grands mouvemens, ces traits sublimes qui caractérisent l'éloquence des Bossuet, des Saurin, des Boullier; mais on les trouvera judicieux, instructifs, édifiants, & remplis d'une multitude d'excellentes observations sur la vie humaine, sur les illusions du coeur, sur les moeurs & les principes du siècle où nous vivons. Les dogmes, & sur-tout les devoirs de la
Re-

Religion, y sont exposés & pressés avec beaucoup de précision & de force. Les raisonnemens sont justes, les preuves solides, les exhortations graves & touchantes, le style naturel, ordinairement pur, & souvent élégant : par-tout règne cette piété solide & raisonnable, cette noble simplicité qui conviennent si bien à l'Orateur Chrétien. Mais ce qui caractérise particulièrement ces Sermons, c'est la justesse & la précision des plans, l'ordre & la clarté dans la distribution & la marche des idées, quelque chose de neuf & d'original dans les réflexions & dans les tours, l'art des développemens, des rapports, des allusions, le talent d'éclaircir les sujets & de réveiller l'attention par d'heureuses comparaisons & par des exemples bien choisis. Nous ne devons cependant pas dissimuler que M. GUYOT se livre quelquefois trop à son goût pour les rapports & les parallèles, qu'il presse plus qu'il ne faudroit les comparaisons dont les Ecrivains Sacrés se servent, & qu'à force de vouloir considérer son Texte sous toutes ses différentes faces, & d'en éplucher tous les termes, il lui arrive de se permettre des détails un peu minutieux

rement en Chaire. Tel est, par ex. ce Texte du premier Sermon *Médecin guéri-toi toi-même*. Nous nous proposons d'analyser ce Discours, ainsi que deux ou trois autres; mais devant nous ménager de l'espace pour divers Ouvrages dont nous devons encore parler avant de terminer ce Journal, nous nous bornerons à rapporter l'Exorde de ce premier Sermon. Il suffira pour justifier ce que nous avons dit des talens de M. Guior, & pour inspirer à nos Lecteurs le desir d'acquérir ce Recueil, qui ne sauroit manquer d'être bien accueilli, tant des personnes qui cherchent à s'instruire & à s'édifier, que des connoisseurs les plus capables d'apprécier le mérite des Discours sacrés.

„ Entre un grand nombre de contrariétés que l'homme renferme, en voici une qui n'est pas des moins frappantes. C'est qu'à ne l'envisager que du côté des lumières dont il est éclairé, on jugeroit que sa conduite est des plus réglées; & à ne l'envisager que du côté de la conduite qu'il tient, on le croiroit entièrement dépourvu de lumières. S'il y a quelque chose de clair, de généralement reconnu, d'incontestable, par-

parmi les hommes, ce sont les idées du juste & de l'injuste, du bien & du mal, de l'utile & du nuisible. -- S'agit-il de qualifier quelque action ? Ils n'ont pas besoin, pour prononcer sur la nature, d'une longue suite de raisonnemens; dès qu'on la leur propose, ils en connoissent, ils en sentent la bonté ou la méchanceté. S'agit-il de fournir des conseils pour régler la conduite des hommes & pour assurer le bonheur de chaque particulier & celui de la société dont il fait partie ? Non seulement les Philosophes, & ceux qui se sont exercés à la méditation, publieront des Volumes de maximes & de sentences détachées, des systèmes liés, des Corps entiers de Morale, de Politique, & de Droit; le Peuple même a ses maximes, ses sentences, son corps de Morale, dans les Proverbes dont il se sert, qui se transmettent d'âge en âge par la tradition, qui sont puisés dans le sens commun le plus pur, & qui par leur tour, vif, concis, énergique peuvent être d'une grande utilité pour la conduite de la vie. A peine trouvera-t-on quelque devoir un peu essentiel, quelque action un peu consi-

dérable, quelque démarche un peu importante, que le plus simple & le plus ignorant ne sache approuver ou désapprouver, par l'application de quelqu'un de ces Proverbes, qui vient presque toujours à propos. — Qui ne s'attendroit après cela, que des hommes aussi bien instruits agiroient régulièrement, éviteroient les actions qu'ils savent être pernicieuses ou condamna-
bles, & pratiqueroient au contraire celles dont la justice & l'utilité leur sont connues?

Mais d'un autre côté, quand on vient à envisager les hommes sous une face différente; quand, laissant à part les lumières dont ils peuvent être éclairés, on ne porte ses regards que sur leur conduite; quand on les voit se livrer à leurs passions les plus fougueuses, courir après des phantômes, vivre comme s'il n'y avoit point de Dieu, point de justice au monde, point de terme à leur vie: quand on les voit agir le plus souvent contre leurs vrais intérêts, commettre des excès qui tendent visiblement à altérer leur santé, à abrutir leurs facultés, à accélérer leur mort, faire, en un mot, toutes les démar-
ches

ches nécessaires pour se rendre malheureux & dans cette vie & dans l'autre; qui ne seroit tenté de croire que de telles créatures n'ont aucune idée de justice, de vertu, de bonheur? Et qui pourroit soupçonner qu'elles ont une ame intelligente, éclairée, & raisonnable. La contradiction, comme vous voyez, ne sauroit être plus marquée, ni plus honteuse pour les hommes. Tout ce qu'on pourroit dire de plus favorable pour leur décharge, c'est qu'ils l'ont reconnue, & qu'ils s'en sont mutuellement avertis afin de s'en corriger. En effet, comme ils ont eu de tout temps des maximes, des sentences, & des proverbes, propres à éclairer leur esprit, ils en ont eu aussi, & en ont encore, dont le but est de porter les hommes à se servir des *premières*, non seulement pour les autres, mais pour eux-mêmes, & à conformer leur propre conduite aux règles dont ils se servent pour diriger la conduite de leurs semblables. Tel est le but de cette maxime célèbre que Jésus-Christ a consacrée en l'employant dans notre Texte: *Médecineguéri-toi toi-même*, maxime qui seule auroit pu délivrer les hommes de cette

contrariété condamnable qu'elle leur reproche, si chacun d'eux en avoit fait l'usage auquel elle étoit destinée. Mais malheureusement il en a été de celle-ci comme de toutes les autres, je veux dire qu'au lieu de la mettre en pratique, les hommes se contentent de l'appliquer réciproquement l'un à l'autre; ils se la renvoient tour à tour. Comme aucun d'eux ne se croit malade, quand on les exhorte de travailler à leur guérison, leur amour propre répond sourdement au donneur d'avis: *ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de Médecin, mais ceux qui se portent mal* (*). *Médecin guéri-toi toi-même.* Et l'on pourroit dire sans trop se hasarder, que le premier auteur de cette maxime l'inventa, moins pour son propre usage, que pour l'utilité des autres hommes".

Après quelques considérations générales sur l'importance de cette maxime, M. GUIOT montre dans les deux parties de son Discours: 1. que les hommes sont, ou prétendent être les Médecins des autres, sans songer à guérir leurs propres maux, soit intérieurs; soit

exté-

(*) *Matth. IX: 12,*

extérieurs ; 2. que les hommes doivent sur-tout être Médecins d'eux-mêmes , & qu'ils y sont obligés par leur. état , par leur intérêt , par leur honneur , & par leur Religion. Il finit par quelques conseils à ceux qui souhaitent sincèrement de se corriger & de se guérir. Tout ce plan est parfaitement bien rempli. Rien sur-tout de plus intéressant & de plus utile , que les détails dans lesquels le Prédicateur entre pour faire voir que la plupart des Chrétiens violent cette maxime. *Médecin, guéri-toi toi-même.* En voici un exemple. „ Qu'y a-t-il de plus noir aux yeux d'un médisant, que la médifance même, quand il a le malheur d'en être l'objet ? Rien ne sauroit être plus odieux que le caractère de celui qui sème des bruits sur son compte , qui révèle ses infirmités , découvre ses défauts , & ternit ainsi sa réputation. „ Cette conduite, *dira t-il*, est indigne, non seulement d'un Chrétien , mais même „ d'un honnête homme selon le monde : elle marque un cœur bas , un „ esprit malin, un manque de charité, „ d'honnêteté, de politesse. Cette personne, *ajoutera-t-il*, feroit beaucoup

„ mieux d'étudier ses propres défauts ;
 „ de se mêler de ce qui la regarde, &
 „ de laisser jouir les autres en paix de
 „ l'opinion favorable qu'on a conçue
 „ pour eux ; elle en seroit plus estimable
 „ & plus estimée". Voilà le Médecin.
 Voulez-vous voir le malade ? Detournez
 imperceptiblement la conversation sur
 quelqu'autre personne qui lui soit con-
 nue , bientôt vous verrez ce même
 homme qui tout-à-l'heure avoit peint
 avec de si noires couleurs , avec des
 traits si hideux , & la médifance & le
 médifant , vous le verrez , dis-je , éta-
 ler avec un plaisir malin tout ce qu'il
 connoitra de défectueux dans cette per-
 sonne , grossir ses imperfections , sup-
 primer ou exténuer ses vertus , se ren-
 dre , en un mot , coupable du même
 vice qu'il avoit auparavant condamné ,
 & devenir , à la fin de la conversation ,
 l'original du portrait qu'il avoit tracé dès
 l'entrée ".

Il ne faut pas négliger de lire la Pré-
 face qu'on a mise à la tête du premier
 Volume de ces Sermons : elle contient
 des détails intéressans sur la vie & le
 caractère de l'Auteur. Nous ne pour-
 rons

rons en extraire quelques morceaux,
 „ Mr. JEAN GUIOT naquit le 5 Mai
 1710, dans les Vallées de Piémont, &
 descendoit de ces *Vaudois* si respectables
 par l'ancienneté de leur origine, la simp-
 licité de leurs mœurs, leur fidélité à
 confesser le pur Christianisme depuis
 les temps Apostoliques, du moins de-
 puis le second siècle, jusqu'à nos jours;
 enfin par leur constance & leur courage
 dans les plus violentes & les plus
 cruelles persécutions. ”

Après avoir fait d'excellentes études
 tant à Genève qu'à Leyde, il fut reçu
 Proposant, en 1739, au Synode de
 Dordrecht. „ Les Eglises d'Amsterdam
 & de Rotterdam se l'attachèrent en cet-
 te qualité, au moyen de ces Listes, par
 lesquels les Membres aisés de ces deux
 Troupeaux sont dans l'usage si louable
 d'encourager les Proposans, en soula-
 geant les Pasteurs. ” En 1744 il accep-
 ta l'Eglise d'Arnhem & en 1747 celle
 de Rotterdam. Il y exerça son Ministère
 avec les plus grands succès, & ses
 vertus aussi bien que ses talens le firent
 constamment chérir & respecter. Ses
 infirmités l'obligèrent à solliciter l'émé-

ritat en 1777 ; il l'obtint , mais il ne jouit pas long-temps de ce repos honorable & il mourut le 5 Mai 1778 universellement regretté. Il avoit eu la consolation de se voir dignement remplacé dans l'Eglise de Rotterdam, par *M. de la Saussaye*. Dans le Sermon d'entrée que celui-ci prononça le 12 Avril, il fit de *M. GUIOT* un portrait supérieurement tracé & très fidèle, qu'on verra avec beaucoup de plaisir dans la Préface que nous avons sous les yeux.

M. GUIOT avoit des connoissances très étendues, une lecture prodigieuse, un discernement exquis, & l'art d'exprimer ses idées avec beaucoup de clarté & de netteté. Il auroit donc pu travailler utilement pour la République des Lettres ; mais il pensoit trop modestement de lui-même , & l'on n'a de lui qu'un petit nombre de bons Extraits qu'il fournit pendant quelques années à notre Journal.





ARTICLE NEUVIEME.

REIZE DOOR GRIEKENLAND,
ondernomen op kosten van het Genoot-
schap van Dilletanti, door RI-
CHARD CHANDLER, Doktor
der Godgeleerdheid, Lid van het Mag-
daleenen Kollegie te Oxford en van
het genootschap der oudheden te Lon-
don. Uit het Engelsch vertaald, en
met eenige aantekeningen vermeer-
derd, door O. R. F. W. WIN-
KELMAN.

C'est-à dire,

VOYAGE EN GRECE, entrepris
aux fraix de la Société des *Dilet-*
tanti, par M. CHANDLER, Dr.
en Théologie, Membre du Cal-
H 5 lè-

lège de la Madelaine à Oxford,
 & de la Société des Antiquaires à
 Londres. Traduit de l'Anglois,
 & augmenté de quelques Remar-
 ques par M. WINKELMAN.
Utrecht, chez G. van den Brink,
Jansz. 1779. grand 8° de 457 pp.
 sans la Préface, l'Indice des Car-
 tes & des Plans, & la Table des
 Chapitres.

NOUS avons, dans le Tome XLVIII
 de cette Bibliothèque (1), rendu
 compte de la Ire Partie de l'utile & in-
 téressant Journal, dont le Volume que
 nous venons d'indiquer contient la se-
 conde. Ce que nous avons rapporté du
 précédent, ne peut que donner à nos
 Lecteurs une idée avantageuse de ce-
 lui-ci. Il comprend, comme l'autre,
 la Relation publiée par Mr. le Dr.
 CHANDLER, & traduite par Mr.
 WINKELMAN (qui l'a enrichie de
 di-

(1) II. *Part.*, Art. XII.

diverses notes), d'un voyage que le premier a fait dans des Lieux renommés dans l'Histoire, & dont ce qu'ils étoient autrefois, fait desirer de connoître l'état actuel. Il est, de plus, recommandable par la judicieuse Préface, qu'y a mise M. le Professeur TYDEMAN, & qui renferme, entr'autres, d'excellentes remarques, tant sur l'inutilité de certaines Traductions, que sur les grands avantages qu'on peut tirer de quelques autres, & particulièrement de celle dont nous allons donner un Extrait. Pour ne le pas trop étendre, nous laisserons à l'écart bien des choses qui méritent d'être lues, pour nous borner, comme dans celui du précédent Volume, à un petit nombre d'observations.

La Barque à deux mâts & montée de quatorze hommes, que nos Voyageurs avoient louée pour passer de *Smyrne* à *Athènes*, arrivée à la hauteur de *Psfra* (petite Ile, distante de celle de *Cbios* de 30 stades), fut accueillie d'une tempête, qui la fit dériver considérablement. Le Pilote, prévoyant ce mauvais temps, avoit eu la précaution d'amener sa grande voile

trian-

triangulaire, & d'y en substituer, dit M. CHANDLER, „ une latine, ou quarrée qui est plus aisée à gouverner.” Sur quoi l'habile Traducteur remarque, que le nom de cette voile n'est pas, *latin*, mais *lateen jail*; qu'il désigne, non la voile quarrée, mais la triangulaire; & qu'il est venu, par corruption, du Latin *Antenna*.

Les habitans de l'Isle d'*Hydre*, ou *Hydrea* (qui n'est proprement qu'un rocher nud & stérile, situé sur la côte du *Pelopponèse*; & que les Anciens ont placée sur la route de *Scylléum* à *Hermione*) ne vivent que de la mer. On dit à nos Voyageurs, qu'ils avoient actuellement plus de 120 bâtimens de différentes grandeurs; & quelques-uns sont mieux pourvus d'armes défensives, que ne sont plusieurs des vaisseaux Anglois qui fréquentent l'*Archipel*. Les *Hydriots* passent pour les meilleurs marins du *Levant*. Ils affrontent le gros temps, & mettent même hardiment en mer pendant la nuit, quand ils craignent d'être surpris par des ennemis ou par des pirates. Ils payent au Grand-Seigneur un tribut annuel de deux bour-

bourses , & pour trouver , tant cette somme , que certains fraix , droits , & présens , qui montent à près de deux fois autant , chaque maison fournit trois piaftres. Ils n'ont parmi eux aucun Turc , & se servent de cloches dans leurs Eglises ; prérogative qui les flatte beaucoup & dont ils aiment à se glorifier.

La nouvelle *Athène* est assez considérable , tant par le nombre de ses habitans , que par son étendue. Le Ciel y est beau , tempéré , & clair ; l'air pur & sain , mais d'une douceur moins agréable qu'en *Ionie*. Hors de la Ville , on voit quelque monceaux de briques , qui peut-être ont fait partie des anciens murs , dont on trouve encore d'autres restes. Les maisons y sont pour la plupart chétives & isolées , & les rues , ainsi qu'autrefois , fort irrégulières. Les Turcs y ont des mosquées , & des bains publics. Les Grecs , des Couvens pour les deux sexes , nombre d'Eglises où le service divin se fait avec beaucoup d'ordre , & des Chapelles qu'on ne visite qu'aux jours des fêtes des saints auxquels elles sont dédiées. — La crédulité & la superstition ne règnent pas moins à Athènes que dans le reste de l'Orient

On

(2). On y parle de *Médées*, femmes qui entendent la magie noire. On y porte des amulettes. Il s'y trouve des enfans, qui ont des croix ou des plaques d'or au col ou sur le front. On appelle ces plaques des *Phylakeres* & les Turcs y gravent des sentences de l'*Alcoran*. Pour les Grecs, ils se confient en l'eau bénite, dont le Prêtre arrose annuellement leurs maisons pour les purifier & en chasser les mauvais esprits. Et le récit des apparitions nocturnes, & des miracles de la *PANAGIA* (c. à. d. de la Sainte-Vierge), à qui on en attribue pour les moindres occasions, n'attire pas moins leur respect que leur attention.

Assez près d'Athènes, mais à l'autre bord de l'*Ilissus*, il y a un Temple de marbre blanc, qu'on croit avoir été le fameux *Eleusinium*, consacré à *Cérès* & *Proserpine*. A cette occasion, M. CH. parle des *petits Mystères* (c'étoient ceux de *PROSERPINE*, qui se célébroient tous les ans) & de ce qu'il falloit pour y
être

(2) Ici le Traducteur renvoye aux Voyages de SHAW, pag. 342 & suiv.

être admis. Il s'agissoit d'avoir le coeur & les mains purs, la connoissance des dialectes Grecques, & un grand respect pour la sainteté des choses anciennes dont on alloit être instruit. Le Héraut ordonnoit à tous meurtriers, sorciers, méchans & impies, de s'éloigner. Après une purification solennelle, accompagnée d'une prière, & du sacrifice d'un cochon de lait, on introduisoit l'assemblée dans l'*Eleusinium*, apparemment par petites troupes, vu le peu d'étendue de ce bâtiment. Alors, on leur imposoit, avec le nom de *Mystes*, l'observation de certains préceptes, entr'autres de ne point manger de barbeaux rouges, parce qu'ils étoient consacrés à *Cérès*: & ce n'étoit qu'une année après, pour le moins, qu'ils pouvoient avoir accès aux *grands Mystères*. Ceux-ci se célébroient à *Eleusis*, tous les cinq ans. La principale solennité se faisoit la nuit, & proche du Temple. Les *Mystes*, remplis de crainte & d'impatience, entendoient des cris lugubres: le tonnerre & les éclairs leur rendoient l'obscurité d'autant plus affreuse: Ils se sentoient frapper, sans savoir d'où venoient les coups. Il leur apparoissoit

soit des monstres horribles, & des spectres en forme de chiens. A ce spectacle, en succédoit tout à coup un plus agréable. Les parvis s'ouvroient, les voiles se levoient, & les *Mystes*, introduits dans le Temple où tout respiroit la joie & la magnificence, étoient admis à voir les *Mystères*, &c. Ceux qui prétendent qu'ils avoient pour but, d'enseigner „ l'origine & l'établissement de la Société civile, la doctrine d'une rétribution future, & la folie du polythéisme”, n'ont pas M. CHANDLER de leur côté.

Pendant que nos Voyageurs étoient à Athènes, un Capucin fut piqué à la main, par un scorpion d'un verd pâle, & d'environ deux pouces de longueur. Un Turc qui se trouvoit là, ayant écrasé l'insecte avec le pied, le lia sur la partie affligée, & la douleur, qui diminua d'abord, cessa bientôt entièrement; aucune inflammation ne s'étant ensuivie. Lorsqu'on néglige cette sorte de piquure, elle produit en peu d'heures une douleur violente, accompagnée de fièvre & d'autres symptômes, jusqu'à ce que le *paroxysme* soit passé. Alors la malignité du venin diminue,

&c

& peu-à-peu le malade se rétablit. Quelques-uns conservent de l'huile de scorpion dans un verre, pour s'en servir quand celui qui a fait la piquure ne se trouve pas, quoique souvent il suffise de lever une pierre ou une souche pour en trouver un.

Corinthe (que les Turs, par le Traité de 1698, cédèrent, avec la *Morée*, à la République de Vénise, mais qui leur fut rendue en 1715) porte encore son ancien nom, & son enceinte est considérable. Elle est située sur l'Isthme, aux confins du *Peloponnèse*, & bâtie sur une éminence, au pied de l'*Acrocorinthe* ou citadelle, & qui s'étend par une pente douce vers le Golfe de *Lépante*. Entre les maisons, qui, excepté celles du *Bazar*, sont presque toutes isolées, on voit des cyprès, au-dessus desquels s'élèvent les dômes des mosquées: on y rencontre aussi des champs de bled, & des jardins plantés de limonniers & d'orangers. L'air, dit-on, y est mauvais, & très malsain pendant l'automne. *Corinthe* n'a plus guère de monumens de ses anciens habitans tant Grecs que Romains. Les restes les plus considérables se trouvent dans le Sud-Ouest

Tome XLIX. Part. II. I de

de la Ville, & au-dessus du Bazar : ce sont onze colonnes avec leurs architraves d'Ordre Dorique, canelées, & à la hauteur desquelles il manque environ la moitié de la proportion ordinaire avec le diamètre. Entre ces colonnes, vers l'ouest, il y en a une, plus haute, quoique pas entière, qui devoit apparemment soutenir le toit. Elles ne sont pas de marbre, mais de pierre ; & de couleur brunâtre, peut-être par une croûte qui s'y est formée. Ce monument paroît être fort ancien, & avoir fait partie d'un édifice antérieur à la perfection de l'Ordre Dorique. Mr. Cn. le croit un reste du *Sisyphium* dont parle Strabon. Vers le nord du bazar il y a un grand ouvrage de brique, morceau vraisemblablement d'un bain, ou du gymnase.

La petite Ile de Zante (que les Grecs appellent *Zankynthos*, & qui appartient aux Vénitiens) est remplie de villages, & très peuplée. Elle consiste en deux ou trois vallons, auxquels de hautes montagnes servent d'abri, & qui sont excellemment cultivés : les fruits y sont abondans, & le coup-d'œil des plus agréables, le terroir y étant admi-

rable pour la vigne, les oliviers, les
 orangers, les limonniers & les citron-
 niers. Le vin & l'huile de *Zante* méritent le bien qu'on en dit. Les melons
 & les pêches y font d'une grosseur extraordinaire, & d'un goût exquis. C'est en un mot, sans hyperbole, qu'on l'a nommée *l'île d'or*. Mais elle manque d'étendue; & une grande partie du gain que rapportent aux habitans les raisins de Corinthe, sa principale denrée, leur sert à se procurer des grains & du bétail. Journallement on y apporte des vivres de la *Morée*, & il n'est pas rare qu'une tempête y soit pour quelque temps suivie de famine. Ces insulaires sont Grecs pour la plupart, mais ils s'habillent à l'Italienne, & leurs usages, ainsi que leurs sentimens sur la Religion, approchent beaucoup de ceux des Latins. Il règne parmi eux des dissensions intestines, & un esprit de vengeance, qui leur font commettre des assassinats dans leurs Eglises mêmes. Et la *Morte*, qui leur sert d'asyle, regorge de gens que des meurtres, ou d'autres crimes, ont engagés à s'expatrier. La Ville de *Zante* s'étend le long de la mer. Elle est ornée de plusieurs beaux édifices. Les

Catholiques-Romains à qui les Grecs, ailleurs si pauvres sous la domination Turque, sembloient ici le disputer en magnificence dans le service divin, y ont leurs Eglises, des monastères pour les deux sexes, & divers ordres religieux. Au sommet d'une colline ronde & escarpée qui s'élève au dessus de la Ville, on voit un Château, qui est l'ancienne Citadelle, & qu'on appelle *Psopbis*. La grande chaleur que les rayons du Soleil, par leur réflexion, excitent pendant l'Eté dans la Ville, y est, pour l'ordinaire, tempérée durant le jour par un vent de mer. Le Port est ouvert au Nord-Est. L'un de ses côtés est un Cap élevé, sur lequel il y a une Eglise, avec l'image de la glorieuse *Madonna di Scoppo*, dont on dit l'intercession très-avantageuse au Peuple. Vis à vis, dans la pointe que forme le rivage, il y a une source abondante d'excellente eau, qu'on croit venir de la *Morée*, parce qu'elle charrie des feuilles d'arbres & de plantes qui ne croissent point dans l'Ile. Ici, comme en Turquie, les filles sont fort recluses. Dans une maison dont la porte étoit ouverte, M. CH. vit une femme

me-pleurer la mort de son petit garçon, qui étoit couché devant elle tout habillé, les cheveux poudrés, & le visage couvert de fard & d'or battu. Les *Zantois*, comme on fait, cultivent avec succès le raisin de Corinthe. Rien n'étant plus important pour la récolte de ce fruit, que le beau-temps, ils implorent unanimement, & avec beaucoup de solennité, l'intercession de leurs Saints; mais si ceux ci les abandonnent & que les circonstances l'exigent, on expose l'Image de la *Madona di Scoppo*, qui ne manque pas de leur donner le temps qu'ils desirerent. On coupe, & on étent par couches, les raisins qu'on se propose de garder. Lorsque le Soleil & l'air les ont séchés, des payfans armés, & montés sur des chevaux ou sur des mulets, les portent dans la Ville, & là, par une ouverture supérieure, on les répand dans des magasins, où ils se compriment par leur poids. Quand on a fixé le prix, & liquidé les fraix, on retire les fruits avec des hoyaux de fer, pour les mettre dans des tonneaux, où des hommes, jambes & pieds nus, les entassent en

les foulant (3). Dans les navires, ce fruit sue, & répand souvent, comme nos Voyageurs en firent l'épreuve, une odeur presque insupportable. Les principaux acheteurs sont les Anglois, qui ont ici deux ou trois Marchands. Les Hollandois cependant s'en pourvoient aussi, & en fournissent les autres peuples du Nord. Les habitans, ignorant à combien de mêts ce fruit sert d'apprêt, s'imaginent qu'on l'achète pour la teinture. Une curiosité remarquable de l'Ile de Zante, sont les sources de bitume, dont Hérodote, Voyageur aussi estimable que bon Historien, parle comme témoin oculaire. Elles sortent de terre dans un vallon situé près de la mer, à deux lieues à-peu-près de la Ville, & entouré de montagnes, excepté du côté de la baye, où il y a deux Ilots de rocher. Une de ces sources a une ouverture circulaire, de 4 ou 5 pieds de diamètre.

(3) *Afin*, dit M. Valmont de Bomare, que les tonneaux en tiennent une plus grande quantité, & que l'air en étant exclus, ils se conservent plus long-tems. *Dict. d'Hist. Nat.* à la suite de l'Art. *Vigne*.

tre. Une pellicule brillante, comme de l'huile, mêlée d'écume, y surnage. On l'écarte avec une branche, & l'on voit alors comment le bitume s'élève en bouillonnant, à trois ou quatre pieds de la surface, & à ce que l'on dit, par une fente de rocher. Quand les bulles ont acquis peu-à-peu la grosseur d'un boulet de canon, elles crévent & s'affaissent, tandis qu'il s'en forme de nouvelles, qui font le même jeu. L'eau est claire, & rapide. M. CHANDLER en ayant bu, se trouva fort échauffé. Le terrain qui entoure la source, quoique marécageux, & tremblant sous les pieds, ne laisse pas d'être cultivé, & de produire d'excellens raisins. Vis à vis, & à quelque distance, sont les autres sources, si près les unes des autres, qu'il est difficile de les compter exactement. Elles ont moins d'eau superflue, plus de profondeur, le goût plus fort, la couleur plus noire, & le coup-d'œil moins agréable. On recueille le bitume, en plongeant dans l'eau des branches, auxquelles il s'attache, & dont on le fait dégoutter dans des fosses, où le soleil le durcit. Quand on a une provision suffisante, on le

met dans des tonneaux, & c'est un des revenus du pays. On dit à nos Voyageurs, que tout près du rivage il y avoit dans la mer une source pareille, où par un temps tranquille, on voyoit sur-nager une pellicule comme celle dont nous avons parlé. Il est à présumer, que ces sources communiquent à d'autres semblables de *Dyrrachium* & d'*Apolonie*, villes de la côte d'Illyrie; & que les unes & les autres doivent leur origine à quelque volcan,





ARTICLE DIXIEME.

HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAEL, depuis la Création du Monde jusqu'au retour de la Captivité de Babylone, tirée de l'Ecriture Sainte. Par JEAN LOUIS MAIZONNET, Pasteur Emérite de l'Eglise Wallonne de Delft. *Tome III. A Dordrecht*, chez P. van Braam; & à Rotterdam, chez Bennet & Hake; 1779; grand 8° de 788 pp.

LEs deux Extraits que nous avons donnés de cet excellent Ouvrage (1), pourroient suffire pour en faire concevoir à nos Lecteurs l'idée la plus avantageuse. Nous ne pouvons cependant

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XLVIII. Part. I. *Art.* XVII. Tom. XLIX. Part. I. *Art.* IV.

dant pas nous refuser au plaisir de la confirmer encore par un troisième **Extrait**, parceque nous aurions fort à cœur de contribuer de plus en plus au débit d'un Livre, qui devoit être dans toutes les Familles, & qui est assurément un des meilleurs & des plus utiles qui aient jamais été publiés sur l'Ecriture Sainte.

Ce Volume, qui s'étend depuis le couronnement de Saül jusqu'à la défection des dix Tribus, contient 52 Chapitres qui se liront tous avec plaisir & avec fruit. Mais nous nous bornerons à celui où M. MAIZONNET discute la célèbre Histoire de la Pythonisse d'Endor; encore faudra-t-il que nous abrégions considérablement ce qu'il en dit, que nous passions sous silence plusieurs morceaux intéressans, & que nous ne donnions que la substance de quelques autres.

Après avoir rapporté & paraphrasé ce que l'Ecrivain sacré dit de l'apparition réelle ou prétendue de Samuel à Saül, M. MAIZONNET expose avec beaucoup de clarté & de précision les idées des Savans tant anciens que modernes sur cet événement singulier,
il

il les réfute pour la plupart , & il finit par établir le sentiment pour lequel il s'est déterminé.

L'opinion qui paroît avoir le plus de partisans , c'est que Samuel lui-même , ou son Fantôme , apparut réellement à Saül , & que cette apparition fut produite ou par l'art magique de la Pythonisse , ou par le pouvoir du Démon , ou enfin par le pouvoir efficace de l'Etre Suprême. Mais , dit notre habile Auteur „ si , ni Samuel lui-même , ni son Fantôme , ne purent être évoqués par la Pythonisse ni par le Démon ; & s'il est contre toute vraisemblance que Dieu eût envoyé dans cette occasion ce Prophète ou son Spectre , il sera au moins très probable qu'il n'y eut rien de réel dans cette apparition , & que l'opinion que le Roi en eut , ne fut que l'effet d'une imagination trompée. ”

I. L'art magique de la Pythonisse n'avoit point la vertu de ressusciter un mort , d'obliger un Prophète glorifié à reparoitre sur la Terre , pour annoncer l'avenir. La raison concourt avec l'Ecriture Sainte à nous faire envisager les Nécromantiens comme des impolteurs & des fourbes , indignes de toute créance.

ce. Peut-on se persuader que des gens tels que les Magiciens, incapables de se garantir eux-mêmes des traverses de la vie, de la puissance des Juges terrestres, ou des atteintes de la mort, soient en état de ranimer des cadavres déjà dissous par la corruption, de faire descendre du Ciel les âmes des bienheureux, & de les contraindre de révéler aux imbécilles qui les consultent, les secrets que Dieu peut leur avoir confiés.

Il ne seroit pas plus raisonnable de dire que la Pythonisse fit paroître le Fantôme de Samuel, son Spectre, qui pouvoit passer pour lui-même, parce qu'il étoit composé des parties les plus subtiles, les plus déliées de son corps, & qu'il en avoit conservé la forme & les traits. Car „où sont les preuves que Samuel, en mourant, eût laissé un pareil spectre sur la Terre pour le représenter? Où sont les preuves qu'il y ait jamais eu de Spectres au monde? Si dans les Pays où la superstition règne encore, on fait divers contes d'apparitions de Fantômes & de Revenans, c'est que des hommes fourbes & méchans se plaisent à effrayer le Peuple crédule; par des artifices dont l'imposture seroit bien-

bientôt découverte, si une imagination épouvantée permettoit de voir les choses telles qu'elles sont en effet. — Dans les contrées où le pur Christianisme, & une Philosophie éclairée ont gagné le dessus, il ne se passe plus rien qui favorise l'opinion qu'il puisse paroître des Revenans ou des Fantômes; il n'y a plus de Sorciers; on n'ose plus parler d'enchantemens ”.

II. Quant au Démon, il n'en est pas dit un mot ni dans le récit de l'Historien Sacré, ni dans aucun des passages de l'Ecriture Sainte où cet événement est rappelé. D'ailleurs, ramener des Cieux un Prophète pour l'obliger à prononcer des oracles, est un pouvoir qui ne sauroit être attribué à l'Esprit de ténèbres. On ne peut pas dire que le Seigneur permit en cette occasion que le Démon évoquât Samuel. Dieu auroit alors favorisé un art détestable qu'il défend & qu'il punit, il auroit donné du relief aux impostures des Magiciens, il auroit détruit lui-même l'effet qu'il avoit voulu opérer par sa Loi sévère contre les Enchanteurs.

Le Démon auroit-il donc prêté son ministère à la Pythonisse en faisant paroître

sans doute été exactement instruit de ce qui devoit arriver. Cependant le personnage qui parle ici à ce Prince , se trompe sur plusieurs circonstances. Par ex. il lui dit : *toi & tes fils ferez demain avec moi* ; ce qui annonçoit que ce Prince & tous ses fils seroient enlevés de la terre ; mais on sait que sa famille se perpétua , & qu'un de ses fils regna même après lui. Le prétendu Samuel dit à Saül que le Royaume alloit passer de ses mains dans celles de David ; & à prendre ces termes dans leur sens le plus naturel , ce Roi devoit s'attendre à n'avoir point d'autre successeur que David , qui regneroit seul sur tout Israël. Cependant , c'est ce qui n'arriva point : Isboseth , fils de Saül , lui succéda , & regna deux ans sur onze Tribus , tandis que David vit sa domination bornée à la seule Tribu de Juda. Enfin Samuel auroit-il dit à Saül : *vous ferez demain avec moi* , paroles qui signifient naturellement vous serez dans le même état & le même lieu que moi , c'est-à-dire dans le Ciel.

Si donc ni Samuel , ni son Fantôme , n'apparurent point réellement à Saül , comment doit-on expliquer la narration

tion

tion de l'Historien Sacré? M. MAIZONNET est persuadé que tout ce qui se passa à Endor ne fut que l'ouvrage de la crédulité & de la fourberie. Ce sentiment n'est pas nouveau : *van Dale*, le Clerc, *Basnage*, *Serces*, & *J. A. Turretin*, l'avoient déjà adopté; mais nous croyons qu'il n'a jamais été exposé d'une manière aussi satisfaisante, ni établi avec autant de solidité que dans la savante & judicieuse Dissertation dont nous rendons compte. L'Auteur observe d'abord qu'il n'étoit pas difficile de tromper Saül. Qu'on se représente, dit-il, un Prince qui avoit eu divers accès de démence, qui étoit dominé par une humeur mélancolique & atrabilaire, & dont l'imagination soupçonneuse n'appercevoit dans l'avenir que de sinistres présages; un Prince crédule & superstitieux jusqu'au point de prendre pour des oracles les prognostics d'une Magicienne; un Prince pressé par les Philistins & effrayé de leur puissance; un Prince abandonné de Dieu; un Prince enfin qui n'avoit pris aucune nourriture, pendant tout le jour & une partie de la nuit, & qui devoit être affoibli par ce long jeûne &

par le chagrin qui le dévorait : qu'on se représente bien l'état de ce malheureux Prince , & l'on sentira qu'il ne pouvoit pas être plus propre à devenir le jouet des artifices d'une Enchanteresse, qui célèbre comme elle l'étoit à la Cour de Saül ne devoit pas manquer d'adresse & de subtilité. Elle connoissoit sans doute ce Prince, pour l'avoir vu plusieurs fois dans sa Résidence, dans ses courses, & dans son Camp dont elle n'étoit pas éloignée. Il n'avoit pas ses habits royaux, il étoit déguisé ; mais la hauteur extraordinaire de sa taille le distinguoit assez , sur-tout aux yeux d'une personne qui l'avoit vu auparavant. Elle connoissoit sans doute les Officiers qui avoient suivi ce Monarque puis qu'elle en étoit connue , & elle put en tirer par des questions détournées les éclaircissmens dont elle avoit besoin. Elle avoit vraisemblablement vu Samuel , ou du moins elle le connoissoit de réputation , & il ne lui fut pas difficile d'en faire une description vague, comme d'un vieillard couvert d'un manteau. Elle ne le fit point paroître, elle ne le rendit point visible ; car ni Saül, ni ses Officiers ne virent rien : elle dit
fin.

simplement qu'elle le voyoit, & voici comment M. MAIZONNET suppose que cette étrange scène s'exécuta.

« Nous concevons que dans l'enfoncement d'un appartement vaste, obscur, lugubre, tristement éclairé par la sombre lueur d'une lampe, ou d'un flambeau, & rempli des vapeurs d'une fumigation qui préparoit à la fausse opération magique, il y avoit un caveau souterrain, d'où par le moyen d'une trappe on pouvoit entrer dans l'appartement, en paroissant sortir de terre; & que la Pythonisse fit monter du caveau, par cette trappe pratiquée exprès pour ces sortes d'évocations, un de ses suppôts, revêtu comme un vieillard sortant du sépulcre; afin qu'au cas que Saül & ses compagnons eussent le courage de regarder ce qui se passoit, ils vissent au moins une figure humaine approchant de celle de Samuel, au travers de la fumée & de l'obscurité, & qu'ils pussent croire que c'étoit effectivement ce Prophète revenu de l'autre Monde. Peut-être cette figure ne ressembloit-elle pas beaucoup à Samuel; mais il ne falloit pas y regarder de si près, & il suffisoit que Saül, crédule,

superstitieux, & épouvanté comme il l'étoit, pût voir une figure de vieillard couvert d'un manteau, pour qu'il ne doutât pas que ce ne fut le Prophète."

Mais, dira-t-on, comment cet histrion aposté par la Pythonisse pour faire le personnage de Samuel, pût-il prédire l'avenir? Notre judicieux Auteur répond que tout ce que le faux Samuel prédit, pouvoit se deviner par les esprits les plus bornés. "Il y avoit peut-être à la Cour & à l'Armée de Saül, des milliers de personnes, qui auroient prononcé le même oracle si on les avoit consultées. — On peut dire que Saül lui-même dicta cet oracle à la Magicienne, & au fourbe qui la secondoit. Ce Prince se montre si effrayé, si abattu, si consterné, si prêt à tomber dans le désespoir, il parle si ouvertement du découragement de son armée, & de la supériorité des Philistins qui le pressent & se disposent à lui livrer Bataille; il se plaint si amèrement d'être abandonné de Dieu, qu'il ne falloit être ni Sorcier, ni Démon, pour conjecturer & affirmer que les Armées ne tarderoient pas à en venir aux mains, que Saül seroit battu, & qu'Israël seroit mis
en

en déroute. Et comme d'ailleurs, on savoit que Saül & ses fils avoient beaucoup de courage, il étoit tout simple de présumer qu'ils feroient les plus grands efforts pour repousser l'Ennemi; qu'ils s'exposeroient avec intrépidité aux plus grands périls pour animer leurs Troupes; que les Philistins dirigeroient contre eux leurs plus vives attaques; que, selon toutes les apparences, Saül & ses fils perdroient la vie dans la Bataille; & que, comme il étoit connu que David étoit appelé au Trône, le Sceptre lui seroit confié après la mort du Roi. — Enfin l'inexactitude de quelques prédictions que la Pythonisse fit prononcer par le faux Samuel, prouve que ce n'étoient point des Prophéties réelles, mais uniquement des conjectures formées par un art purement humain, qui peut bien prévoir en gros certains événemens, mais qui est toujours sujet à se tromper dans les détails."





ARTICLE ONZIEME.

SOPHYLE, ou de la Philosophie.

*Te dea fugiunt venti, te nubila cæli
Adventumque tuum, tibi suavis dadala tellus
Submittit flores, tibi vident Æquora Ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cælum.*

Paris, 1778; in 12 de 99 pages.

On retrouve l'esprit, le ton & la méthode de *Socrate* dans ce petit Ouvrage, qui renferme plus d'idées neuves & suppose plus de méditation qu'il n'en a fallu pour composer bien des *in folio*. Au mérite de l'originalité, l'Auteur en joint un autre bien essentiel, celui de la clarté & de la précision; & nous ne connoissons aucun Ouvrage de métaphysique, sans excepter ceux du célèbre *Bonnet*, qui en éclairant l'esprit fatigue moins l'attention. Cependant il s'agit ici de la matière la plus abstraite, comme on en jugera par l'indication des cinq chefs qui sont l'objet du Dialogue.

1^o. On prouve que nos organes ne nous

nous trompent pas, mais qu'ils nous représentent, d'un côté, plusieurs qualités essentielles des essences; & de l'autre, le vrai rapport que les choses ont entr'elles, entant qu'elles sont analogues à nos organes. 2°. Que ce que nous appellons matière, n'est que l'essence entant qu'elle est analogue à nos organes. 3°. Qu'il y a des essences qui sont autre chose que ce que nous appelons matière. 4°. Que nous avons des perceptions de plusieurs qualités d'essences immatérielles, aussi vraies & aussi sûres, que le sont les idées que nous avons de plusieurs qualités d'essences matérielles. 5°. Enfin on montre de quelle façon il est aisé de concevoir, comment ce que nous appellons immatériel agit sur la matière. Avant de passer au développement de quelques-unes de ces idées, nous rapporterons un emblème de la méditation, qui nous paroît aussi neuf qu'ingénieux, & qui n'a pu être trouvé que par un homme qui lui-même a beaucoup médité.

SOPHYLE, l'un des interlocuteurs, assure qu'il ne connoît qu'une seule espèce d'expérience, celle qu'on acquiert

par les sens. En savez-vous d'autres? demande-t-il.

“EUTIPHRON. A vous dire la pure vérité, il y eut un temps où je fus précisément de la même opinion; mais j'ai bien changé depuis. Je suis tellement changé que lorsque je pense à ma petitesse d'alors, j'en suis honteux.”

“SOPHYLE. Assurément je vous félicite de votre grandeur présente: mais n'est-il pas permis d'examiner la solidité de l'échelle, le long de laquelle vous êtes montés si prodigieusement haut, que vous voilà tout météore.”

“E. Je me la suis faite moi-même; & je suis bien persuadé, que tous les hommes, qui réfléchissent, sont en état de s'en faire une pareille. Mais proprement ce n'est pas une échelle. Savez-vous comment les araignées passent de larges rivières avec commodité?”

“S. Je ne m'en souviens pas”.

“E. Elles ont dans le ventricule un fluide extrêmement délié. Elles poussent ce fluide à travers deux petits trous avec un effort prodigieux. Aussi-tôt que le fluide touche à l'air il se condense, devient fil, & emporté par le vent il s'at-

tache à quelque arbre lointain de l'autre côté de la rivière (1). Voilà l'échelle faite. Mon araignée passe avec sécurité, observe tout ce qui se trouve en son passage, & mange des mouches & des éphémères dont elle n'avoit aucune idée auparavant. Plus ce fil est pur, délié, & approchant de l'esprit éthéré, plus le fil peut être long, & s'attacher par un vent propice à la cime des plus hautes montagnes."

"S. Mais que fait ici ce fil de l'araignée? Vous y fiez-vous, mon pauvre *Euthyphron*?"

"E. Ce liquide de l'araignée est le bon sens, ou le sens commun, dont tous les hommes ont quelque dose grande ou petite. S'il est bien délié, bien pur, & bien conditionné, & qu'on le pousse avec effort, il se condense & devient un fil très long & très solide, qui s'attache, soit par les circonstances, ou par les directions qu'on lui donne, aux vérités
les

(1) Il n'est pas bien prouvé, dira-t-on, que les araignées traversent ainsi des rivières; mais il faut se souvenir que c'est un Ancien qui parle, & qu'en fait d'Histoire Naturelle les modernes sont de bien meilleurs observateurs que les Anciens.

les plus éloignées. " Ici la modestie de l'Auteur pourroit bien lui avoir fait illusion : *le bon sens* change de nom & s'appelle *génie* quand il prend un essor aussi élevé, de même qu'au dessus de l'atmosphère où les hommes respirent, ce n'est plus un air grossier, c'est le pur éther qui remplit l'espace.

Nous avons indiqué les principaux chefs traités dans ce Dialogue : pour en tirer tout le fruit qu'il est destiné à produire, il faut nécessairement le lire & le méditer ; une simple analyse ne suffit pas pour en faire connoître le mérite, parce que les raisonnemens y sont tellement liés les uns aux autres, que c'est nuire à la solidité comme à la beauté de la chaîne que d'en supprimer le moindre anneau. Nous nous bornerons donc à transcrire quelques-uns des morceaux qui nous ont le plus frappés. „Dites-moi, *Sophyle*, si un Prince Européen ordonne un siège au fond des Indes; est-ce que ce Prince est la cause physique qui fait mouvoir le train d'Artillerie dont on va se servir à ce siège."

SOPHILE. Voilà une question singulière. — Mais non, il le dit à d'autres, & ceux là à d'autres, & ainsi de
sui-

suite , jusqu'à ceux qui font marcher cette Artillere.

EUTHYPHRON. Sans ce Prince , cette Artillerie seroit restée à sa place.

S. Hé bien oui.

E. Pour faire mouvoir une trentaine de pièces de canon , il faut pourtant une force réelle de cinquante mille livres au moins.

S. Soit.

E. Le Prince n'envoie pas cette force de l'Europe en Asie , je pense.

S. Non.

E. Il envoie une once de papier ; & l'artillerie marche. Si tout étoit matière dans l'Univers , les choses n'iroient pas si commodément ; & vous voyez par là, *Sophile* , qu'il y a des essences qui ne sont pas ce que nous appelons matière , & qui agissent avec bien plus de facilité & bien plus d'énergie. Mais dites-moi , je vous prie , vous rappelez-vous le discours de notre ami , & ses différentes démonstrations de l'hétérogénéité de l'ame & du corps ?

S. Je ne me les rappelle pas bien. Faites-m'en ressouvenir , si vous le pouvez.

E. Il nous donne trois démonstrations
dif-

différentes; & les voici. 1°. Un corps en repos, ou dans un mouvement uniforme, persiste par sa nature dans son état de repos, ou dans son mouvement uniforme. 2°. Un corps ne sauroit donc passer du repos au mouvement, ou du mouvement uniforme à un mouvement accéléré, que par l'action d'une chose qui n'est pas ce corps. 3°. Le corps de l'homme, par un acte de sa velléité, passe du repos au mouvement, ou du mouvement uniforme à un mouvement accéléré. 4°. Ainsi le corps de l'homme est mis en mouvement, ou son mouvement est accéléré, par l'action d'une chose qui n'est pas ce corps. 5°. Il s'ensuit que le principe moteur de ce corps, que nous appellons l'ame, est une chose différente de ce corps."

1°. " Il est contradictoire, qu'une chose quelconque détruise une propriété essentielle de soi-même, puisqu'il est de son essence d'avoir cette propriété; ainsi elle se réduiroit elle-même au néant, ce qui est absurde. 2°. Une propriété essentielle du corps en mouvement, est de persister à se mouvoir dans la même direction. 3°. Or l'homme, d'un acte de sa velléité, change la direction du mou-

mouvement de son corps. 4°. Par conséquent l'homme, s'il n'étoit autre chose que son corps en mouvement, détruiroit une propriété essentielle de soi-même. 5°. Il s'ensuit encore, que le premier moteur de ce corps que nous appelons l'ame, est une chose différente de ce corps.

1°. „Les idées que nous avons des choses, dérivent des rapports qui se trouvent entre les choses & notre façon d'appercevoir & de sentir. 2°. Il est possible que nous ayons une idée de tout ce qui est étendu & figuré. 3°. La moindre particule de notre corps est étendue & figurée. 4°. Par conséquent il est possible que nous ayons une idée de la moindre particule de notre corps. 5°. Mais l'idée est le résultat du rapport qui se trouve entre la particule & celui qui apperçoit. 6°. Par conséquent ce qui apperçoit est autre chose que la particule, & l'ame est une chose différente du corps.” Mais, on peut se convaincre de l'immatérialité de l'ame sans donner dans les abstractions. „Nous savons qu'en tout, une cause doit être analogue à son effet, & l'effet à sa cause. Nous savons en Physique, que pour mouvoir une masse de mil-

mille livres, il faut au moins une force réelle de mille livres. Mettez mille livres dans l'un des bassins de la balance, il en faut mille, au moins, dans l'autre, pour les mouvoir. Posons que la pyramide de Rhodopé ou le tombeau de Mausole, pesassent cinquante millions de livres : comment a-t-on construit ces monumens ? Par des machines, par des bras, dont toutes les forces réelles, réunies ensemble, valurent au moins cinquante millions de livres. Si tout est matière dans l'Univers, cherchez donc les forces réelles analogues à ces prodigieuses masses ; cherchez le poids de cinquante millions de livres dans les attraits de *Rhodopé* ou dans la sensibilité d'*Artémise*."

Après avoir prouvé qu'il existe réellement des essences qui ne sont pas de la classe de celles que nous appelons matérielles, *Eutyphron* montre qu'il est possible qu'une essence, par une qualité qui ne sauroit se manifester à nous par nos organes, agisse sur des essences qui peuvent se manifester à nos organes, tellement que ces essences les manifestent à nous par nos organes. „ Supposons un homme dépourvu de l'organe du tact, & doué

doué de celui de l'oreille, il est évident
 que l'essence ne se manifeste pas à lui
 par le tact, & que, par conséquent,
 pour lui elle n'est pas impénétrable.
 Mais un marteau frappe & agit sur la
 cloche, entant que ce marteau & cette
 cloche ont de l'impénétrabilité, ou
 entant que tous les deux tiennent à la
 face tangible; & cependant l'action du
 marteau sur la cloche, manifeste le rap-
 port de la cloche à l'homme entant
 qu'elle tient à la face sonore. Suppo-
 sons un homme destitué de l'organe
 du tact, & placé devant un bloc im-
 mense du crystal le plus pur. Ce crystal
 n'existe pas pour lui, puisqu'il ne sau-
 roit le voir, faute de l'action du crystal
 sur ce qui le sépare de l'homme; ni le
 sentir faute d'un organe analogue. Sup-
 posons un autre bloc de la même natu-
 re, qui heurtant contre le premier, le
 brise en mille pièces; à l'instant même
 ces deux crystaux seront visibles & so-
 nores pour cet homme; & cela par
 l'action de ces deux morceaux l'un sur
 l'autre, entant qu'ils ont une qualité,
 dont l'homme supposé ne sauroit avoir
 jamais la moindre idée, ni la moindre
 action quelconque. Posons que notre
 hom-

homme soit Philosophe, & qu'il ne se contente pas de voir des effets, mais qu'il veuille en connoître les causes; il est évident qu'il cherchera en vain, pendant toute l'éternité, la cause de ce phénomène. Prenez la peine d'appliquer ces réflexions à tant d'effets dont nous ignorons les causes; vous verrez d'un côté, combien dans la nature il se trouve de causes, dont l'analogie avec leurs effets est totalement voilée pour nous & nos organes actuels, ou dont les actions qui produisent des effets sensibles pour nous & pour nos organes, n'ont rien de commun avec nos façons d'appercevoir & de sentir; & de l'autre, combien l'homme cherche souvent en aveugle, & s'amuse avec ardeur à des recherches nécessairement inutiles." Nous doutons qu'on puisse opposer quelque chose de raisonnable à ces exemples & à ces argumens : ils montrent évidemment qu'il n'y a rien d'absurde dans l'action de l'ame immatérielle sur le corps matériel.



OCTOB., NOVEMB., DECEMB. 1778. 413



ARTICLE DOUZIEME.

RAPSODIEN, OF HET LEVEN
VAN ALTAMONT;

C'est-à-dire,

RAPSODIES, OU VIE D'ALTA-
MONT; *Utrecht*, chez J. van
Schoonhoven & Comp.

Quatrième & dernier Extrait.

Après les solemnités que nous avons
décrites dans notre troisième Ex-
trait (*), le Père de la République, en
présence de tout le Peuple assemblé,
s'adressoit aux jeunes gens qui devoient
être reçus membres de l'Etat & de l'E-
glise, & leur parloit à peu près en ces
ter-

(*) *Biblioth. des Sc.* Tom. XLVIII Part. II.
Art. VIII.

Tome XLIX, Part. II. L

termes. — Avant que de vous admettre à cette auguste cérémonie, on a eu soin de vous instruire en détail des principes & des dogmes de notre Ste. Religion: je vais les rappeler en peu de mots à votre mémoire, afin que devant ce Dieu qui m'écoute, & qui du haut des Cieux abaisse en ce moment ses regards sur nous, vous nous déclariez sans détour, si vous êtes prêts à les embrasser avec un cœur sincère & une entière conviction.

Nous adorons un seul Dieu, dont l'Univers nous annonce la gloire & les Perfections. Infini, indépendant, éternel, ayant en soi la source de son existence, il voit; seul immuable, les Mondes & les siècles rouler dans un cercle perpétuel de vicissitudes, autour de son Trône que rien ne sauroit ébranler. Tout-puissant, sachant tout, présent par-tout, ce vaste Univers se perd comme un point dans l'étendue immense de son être. Sage, juste, & bon, il est l'essence & la source de tout ce qui porte les caractères de la beauté, de la bonté, & de la perfection. Cause première de tout ce qui existe, d'un seul mot il appelle les armées innombrables
des

des créatures, du néant à l'existence. Se plaissant à communiquer la perfection & la félicité, du sein de son être il fit luire un rayon sur ses créatures, & aussitôt des millions de Mondes goûterent le bonheur avec l'existence. C'est ainsi qu'il manifesta sa gloire de la manière la plus digne de lui.

Afin que sur ce Globe il y eût un être doué d'intelligence pour admirer ses ouvrages & d'un cœur sensible pour jouir de ses bienfaits, Dieu créa l'homme, lui communiqua une ombre de sa ressemblance, & l'anima d'un esprit immortel capable de connoître la vérité, de pratiquer la vertu, & de sentir les sublimes émotions de la bienfaisance, de la reconnoissance & de l'amour, & par là il marqua lui-même à l'homme quelle étoit sa destination.

Le Créateur de la Nature n'abandonne point ses ouvrages. Sa main soutient le premier chaînon de l'Univers, & c'est à sa puissance conservatrice que la chaîne immense des êtres doit la continuation de son existence. Dans la vaste étendue du Monde rien ne se fait sans son ordre ou sa permission. Il a su calculer les inclinations & les facultés

de ses créatures de manière, que travaillant tantôt de concert, tantôt en opposition, s'entr'aidant & se croisant tour-à-tour, elles avancent toutes constamment vers le grand but que se propose sa sagesse bienfaisante, & qui tend à procurer le bien particulier, subordonné au bien général. Ou, s'il s'en trouve quelqu'une prête à s'éloigner de ce but, il l'y ramène par son intervention immédiate, & son irrésistible pouvoir. C'est ainsi qu'entre ses mains, l'orage destructeur & la rosée vivifiante, les douceurs de la prospérité & les coups les plus accablans de l'infortune, tendent également à la même fin bienfaisante, sc. notre bonheur, qui lui est plus cher qu'à nous-mêmes, & pour lequel il a ordonné nos destinées infiniment mieux que nous ne l'aurions pu au milieu de nos erreurs & de notre aveuglement. Tel qu'un tendre Père, il ne cesse de nous rappeler au chemin de la félicité, par de salutaires avertissemens & des exhortations affectueuses, par des promesses & des menaces, par des récompenses & même par des châtimens lorsque nous l'y forçons. Considérez sous ce point de vue tout ce qui doit vous arriver dans le cours
de

votre vie. Recevez-le de sa main avec
 soumission, avec reconnoissance; mais
 gardez-vous de vous en prendre à lui
 des suites naturelles de vos égaremens.
 Remplissez votre tâche avec activité,
 & ne redoutez pas les plus grands efforts
 pour parvenir à vos fins légitimes. At-
 tendez alors le succès de sa bonté, ac-
 quiescez à ses décisions, & que l'espé-
 rance vous soutienne. Refuseriez-vous
 de remettre vos intérêts entre les mains
 de celui, qui porte en son sein la Na-
 ture entière?

Aurois-je besoin de vous dire : ren-
 dez obéissance au Souverain, respec-
 tez, aimez le Bienfaiteur, le Père de
 la Nature? Mais qui peut contempler
 ses ouvrages, qui peut se rappeler ses
 bienfaits, qui peut se représenter le plus
 grand, le plus aimable, le plus parfait de
 tous les Etres, sans avoir le cœur péné-
 tré de ces sentimens?

Vous savez cependant comment le pre-
 mier homme les étouffa ces sentimens
 si naturels, lors que transgressant le com-
 mandement d'épreuve, il détruisit
 l'harmonie de la Création terrestre, se
 dégrada lui même lui qui en étoit le
 chef d'œuvre, & se précipita avec elle

dans le désordre & le malheur. Alors une nouvelle économie devint nécessaire, pour empêcher que l'homme déchu ne se perdit entièrement. Le Dieu des miséricordes en fit lui-même les promesses aux premiers transgresseurs, & depuis ses Envoyés & ses Prophètes vinrent les développer aux yeux de leurs descendans, & opposer leur prédication aux progrès de l'aveuglement & de l'erreur.

Vous avez vu combien les moindres ouvrages de la nature nous offrent de secrets & de détails, qui nous demeurent inintelligibles malgré toutes nos recherches. Vous ne serez donc pas surpris si dans l'essence ineffable de son Créateur, il se trouve des choses qui surpassent notre foible entendement. Recevez avec respect le peu qu'il a voulu vous révéler de ces mystères, & ne soyez jamais assez téméraire pour entreprendre de soulever le voile dont ils demeurent encore couverts, plus qu'il ne le soulève lui-même. C'est ici qu'il faut mettre des bornes à vos recherches. Laissez-là toute explication, tous raisonnemens humains, & vous en tenez aux simples expressions de sa

Pa-

Parole. Dans l'Essence Divine unique & simple, elle distingue le Père, le Fils, & le S. Esprit, nous présente chacun d'eux sous des relations différentes, & leur attribue dans la nouvelle œconomie, diverses opérations, desquelles dépendent notre délivrance & notre salut.

C'est sur les Loix du suprême Législateur qu'est fondé la bonheur de la Nature entière. Mais la transgression de l'homme tendoit à en affoiblir l'autorité. Le Législateur se trouvoit donc obligé d'arrêter cette infraction. Et s'il ne vouloit pas encourager lui-même la désobéissance par l'impunité, & sacrifier ainsi le bien-être général à la conservation d'un petit nombre de rebelles, il devoit rétablir l'autorité de ses Loix, en infligeant aux transgresseurs un châtiment exemplaire, & capable de contenir pour jamais tous ceux qui voudroient imiter ce pernicieux exemple.

L'homme dégénéré par sa chute, s'étoit privé lui-même de la perfection qu'il tenoit des mains de son Créateur. Ayant renoncé à l'amour, au respect, à l'obéissance qu'il lui devoit, son intelligence, sa raison, sa conscience,

toutes les facultés supérieures de son ame qui devoient le mener au bien, se trouvèrent privées de leur plus ferme appui. Elles perdirent leur pouvoir, & ne furent plus en état de maintenir leur empire. L'imagination au contraire, les passions, & toutes les facultés inférieures, qui plus immédiatement en relation avec le corps & les sens, pouvoient aussi le mener au mal, acquirent de nouvelles forces, & commencèrent à opérer d'une manière moins réglée lorsque ce corps fut devenu sujet à la corruption. Elles se soulevèrent contre les facultés supérieures qui devoient leur commander. Elles firent taire la raison & la conscience, & l'homme ayant vu détruire ainsi l'équilibre & l'harmonie qui devoient regner entre ses facultés, s'éloigna de plus en plus du but de sa destination. Ses descendans atteints du même germe de dépravation, suivirent son funeste exemple, multiplièrent chaque jour leurs transgressions, & la perte du genre humain parut inévitable.

Mais le Dieu dont la miséricorde & la bonté sont les premiers attributs, préparoit une oeconomie de grace & de réin-

réintégration. Le Fils éternel du Très-Haut quitta le Trône de sa gloire, descendit parmi les humains, & se revêtit de leur nature, par une union, dont l'intelligence des mortels essayeroit en vain de sonder le mystère. JESUS, le Sauveur, le Réparateur nâquit pour le bonheur du Monde. Animé de l'affection la plus tendre pour les humains, & du généreux desir de rendre à la félicité des êtres devenus misérables, il prit notre place à tous égards, & fit tout ce que nous aurions du faire nous-mêmes pour nous rétablir dans notre premier état, mais dont nous étions devenus incapables. Innocent lui-même, il s'exposa aux plus cruelles persécutions, & passa sa vie entière dans la misère & les souffrances. Il se soumit enfin au supplice terrible de la Croix, & rétablissant ainsi aux yeux de toute la création l'autorité ébranlée des Loix, il offrit un sacrifice expiatoire au souverain Législateur, qui toujours lent à punir, mais prompt à pardonner, voulut bien accepter ce sacrifice, & en récompense accorder le pardon aux transgresseurs repentans.

L'homme ainsi délivré du châtiment,

devoit encore être rendu à la perfection pour redevenir susceptible du bonheur. A cette fin, le Sauveur du Monde commença par rétablir la Loi naturelle dans sa pureté primitive, en prêchant aux hommes la Morale la plus sublime & la plus parfaite, de même qu'en leur donnant dans tout le cours de sa vie, le modèle le plus accompli de piété & de vertu. Mais comme asservis sous la tyrannie des passions, ils ne pouvoient encore, même à l'aide de cette nouvelle lumière, assurer leurs pas dans le chemin qu'il leur avoit tracé, il obtint du Créateur des hommes que la Puissance Divine vînt de nouveau se déployer en leur faveur, & que brisant leurs fers, guérissant les maux dont leur ame se trouvoit atteinte, leur servant de guide & de soutien, elle les remit en état de fournir cette carrière. L'Esprit du Très-Haut fut donc envoyé sur la Terre. Par une opération sur les facultés de notre ame, dont nous ne saurions expliquer la manière, mais dont nous ne saurions aussi disputer la possibilité à celui de qui nous tenons ces facultés, il donne plus de lumière à notre intelligence, plus de force à notre raison, plus de

de discernement & d'empire à notre conscience & à toutes nos facultés morales. Il fait perdre à l'imagination, aux passions, & aux autres facultés inférieures, le funeste pouvoir qu'elles s'étoient arrogé, & rétablit ainsi l'équilibre & l'harmonie entre toutes les facultés de notre ame, comme un habile Médecin rend à nos corps la bonne constitution, la force & la santé par des remèdes salutaires.

Le Dieu de la Nature ne veut donc pas gêner par ces secours, des facultés qu'il nous a données lui-même. Il ne fait au contraire que les délivrer de toute entrave, & les rétablir dans l'état qui leur étoit naturel. Loin de nous ôter notre liberté, il nous la rend au contraire, & nous devons nous appliquer avec la plus grande ardeur à en faire usage, pour concourir avec lui au grand ouvrage de notre réintégration. Et tous les motifs ne se réunissent-ils pas pour nous y engager ? N'agissons-nous pas contre nos propres intérêts, ne sommes-nous pas aussi insensés qu'ingrats, lorsque nous transgressons des Loix que notre Père & notre Bienfaiteur ne nous a données que pour notre bien ;
lors

lors que fermant les yeux aux attrails de la vertu, qui nous tend la main pour nous mener au bonheur, nous embrassons le vice qui cependant creuse un abyme de perdition sous nos pas? Ah! sans doute la honte & les remords doivent être les fruits d'une telle conduite, & le desir de nous y arracher doit produire dans nos cœurs les plus fermes résolutions. Animés de ces sentimens, prosternez-vous devant le Dieu des miséricordes, & implorez sa grace & ses secours. Foibles & indigens, convaincus par la triste expérience de vos chûtes passées malgré les plus fortes résolutions, que vous ne sauriez vous soutenir vous-mêmes dans le bon chemin, ne mettez point votre confiance en vos propres forces, mais qu'elle soit toute entière en celui qui vous tend un bras secourable pour vous y affermir. Qu'une foi éclairée par la raison, qu'une obéissance produite par la conviction la plus intime, vous fassent souscrire avec joie à tout ce qu'il exige de vous pour cet effet dans sa Parole. Acquiescez à ses décrets paternels, & ne rendez gloire qu'à lui seul. Alors réconciliés avec lui, vous goû-

goûterez le bonheur le plus pur qui puisse devenir le partage d'un mortel sur la Terre.

Ces nouveaux bienfaits de la Divinité doivent sans doute exciter en vous un nouvel amour, une nouvelle reconnoissance. Mais comment croyez-vous pouvoir lui marquer ces sentimens d'une manière qui lui soit agréable? C'est en travaillant de concert avec lui au but que sa Bonté suprême se propose. C'est en procurant à vous-mêmes, à vos semblables, à tout ce qui vous environne, autant de perfection & de bonheur, autant de satisfaction & de plaisirs sans remords, qu'il est en votre pouvoir de leur procurer. Voilà l'unique récompense qu'exige ce Père bienfaisant en retour de tout ce qu'il a fait pour vous; voilà le dernier commandement que donna votre Sauveur à ses Disciples, au moment qu'il se sépara d'eux — pour aller mourir pour eux & pour vous.

Mais malgré tous vos efforts pour remplir de si légitimes devoirs, les meilleures même de vos actions ne seront jamais ce qu'elles devroient être. Vos dispositions les plus vertueuses auront toujours

jours l'allage du vice; & des transgressions sans nombre vous feront manquer sans cesse & comme malgré vous à l'obéissance que vous aurez vouée à votre Bienfaiteur. Cependant une félicité pure, immortelle, ne sauroit être le prix que d'une observation constante & parfaite, de toutes les Loix par lesquelles le Créateur voulut tracer à ses créatures intelligentes la route qui devoit les mener à la perfection, & par elle au bonheur. Vous ne pourriez donc encore parvenir à cette éternelle félicité, si votre Sauveur n'avoit aussi levé cet obstacle. Pour cet effet il observa de la manière la plus exacte ces mêmes Loix que nous transgressons si souvent, & n'ayant pas besoin pour lui-même du prix de cette obéissance parfaite, il nous l'abandonna & obtint ainsi pour nous ce que nous ne pouvions plus obtenir par nous-mêmes.

Mais avant de pouvoir parvenir à la jouissance de ce bonheur ineffable, nous devons passer à un autre état. La mort doit livrer à la dissolution la partie corruptible de notre être, & la résurrection doit lui donner ensuite tous les attributs de l'immortalité. Ce sera l'époque du ré-

tablissement de toutes choses. C'est alors que nous, que tous les hommes, nous serons rassemblés autour de ce Tribunal redoutable, devant lequel, aux yeux de l'Univers attentif, chacun de nous recevra le prix de sa bonne ou de sa mauvaise conduite. Nous y trouverons un Juge dont l'oeil perçant pénétrant jusques dans les détours les plus cachés de notre coeur, y découvre & apprécie les motifs les plus secrets de nos actions. Mais un Juge en même temps, qui ayant revêtu notre nature & conversé parmi nous, connoît toute notre foiblesse & toute la force des tentations qui nous entraînent; un Juge enfin porté à examiner les dispositions de notre coeur avec les yeux d'un ami, d'un frère, d'un bienfaiteur, qui nous aîma au point de donner sa vie même pour nous.

La sentence portée & prononcée par sa bouche, l'ordre moral sera rétabli dans l'Univers. Alors les bons ne seront plus opprimés, les justes ne connoîtront plus la douleur, le méchant n'immolera plus de victimes à ses passions. Le bonheur se trouvera irrévocablement attaché à la vertu, & le malheur
au

vice. Ceux qui rejetant la voie du salut, se feront attachés au mal par choix, comment pourroient-ils être heureux ? En vain seroient-ils admis dans le Ciel, le Ciel même ne pourroit leur faire goûter le bonheur. Car sachez, ô mes Amis, que le vice fixe l'enfer dans le sein de ceux qui s'y plaisent. — Mais ceux que leur corruption fit gémir, ceux qui desireront sincèrement de retourner au bien, ceux qui saisiront avec joie la main tendue pour les relever, ceux-là seront admis au séjour de l'éternelle béatitude. Vérité, Beauté Céleste ! là tu te manifesteras à eux dans ton plus pur éclat. Aimable Vertu ! là tu leur feras goûter sans mélange cette inaltérable félicité qui t'accompagne. Puissance bienfaisante, amour universel qui embrasses tous les êtres sensibles ! là tu pénétreras leurs coeurs de tes douces & sublimes émotions. La Création entière déploiera ses trésors à leurs yeux. Ils contempleront la perfection & la beauté dégagées du voile qui dérobe leurs plus brillans attraits aux regards des mortels. La source même de toute perfection, l'Etre des Etres couronnera leur félicité par sa présence immédiate & par sa faveur.

Dès

Dès cette vie vous aurez l'avantgoût de cette félicité , lorsque d'un coeur sincère & pénétré vous vous élevez , par le culte & la prière , à votre Créateur. J'en appelle à vous , fidèles adorateurs du vrai Dieu qui m'environnez. Lorsque nous célébrons ses oeuvres magnifiques & ses bienfaits , lorsque nous lui exprimons notre admiration , notre respect , notre amour & notre reconnaissance ; lorsque nous épanchons nos peines dans son sein , comme dans le sein d'un ami ; lorsque nous déployons à ses yeux compatissans le tableau de nos foiblesses & de nos besoins ; lorsque nous cherchons au pied de son Trône notre consolation dans l'infortune , un asyle dans la détresse , la protection dans les dangers , le remède aux maux qui nous assiègent , ne jouissons nous pas alors d'un bonheur pur , délicieux , supérieur infiniment à tout ce que le monde put jamais nous faire goûter de plus doux ? Et ces délices accompagneront toujours vos exercices de piété & vos prières , lors que vous y porterez un coeur sincère & que vous les appuyerez de l'intercession du Mediateur , qui seul peut vous obtenir la faveur divine.

Tels sont les dogmes de notre Religion : voici maintenant les principes de sa Morale. Le Père de tous les êtres vous créa pour le bonheur , ainsi que tous ses enfans ; & ce bonheur vous ne pouvez le trouver que dans la contemplation & la jouissance de la perfection. Tel est le but bienfaisant auquel tendent toutes les institutions , toutes les loix , toutes les dispensations de notre Dieu , dans le physique & dans le moral , dans la nature & dans la grace. Il ne vous ordonna de diriger tous vos efforts vers la perfection , qu'afin que devenus heureux par elle , vous vous réjouissiez de l'existence que sa Bonté vous a accordée. La joie est à l'homme ce que le Soleil est aux plantes ; c'est d'elle qu'il prend sa force & sa vigueur. Par un sourire aimable elle annonce dans l'enfant encore au berceau , les premiers développemens de l'humanité ; & le moment où elle nous abandonne est le présage de notre dissolution. L'amour & une bienveillance réciproque , sont les sources les plus abondantes d'où elle découle. L'innocence du cœur , & des mœurs sans tache , peuvent seules lui conserver sa pureté.

reté. — Toutes vos facultés, tous vos sens, tous les organes relatifs à votre esprit & à votre sensibilité, en un mot toutes les fibres & l'admirable tissu de votre être, ne sont-ce pas autant de moyens que mit en oeuvre le Créateur, pour vous ouvrir les sources délicieuses du plaisir & de la félicité ? Et l'Etre qui vous a constitués ainsi, pouvoit-il vous déclarer ses intentions d'une manière plus expresse ?

La douleur, il est vrai, se trouve à côté du plaisir, & marche bien souvent à sa suite. Mais recevez aussi la douleur comme un présent de sa main. C'est la gardienne qui veille à votre conservation. Elle vous avertit de tout ce qui pourroit tendre à votre perte. Elle vous détourne par violence de tout abus de vos facultés qui vous seroit plus nuisible qu'elle-même. Et rarement s'approchera-t-elle de vous, si vous observez les Loix de votre Créateur ; ou même alors en aiguissant le sentiment du plaisir, elle ne fera que le redoubler. Elle sera dans votre vie ce qu'est le sel dans les alimens, ce que sont les ombres dans un beau paysage que le Soleil éclaire de ses rayons. Mais si c'est par

imprudence que vous vous l'attirez ; surtout si elle vient à la suite de quelque action par laquelle vous aurez fait le malheur de vos semblables, ou détruit votre propre perfection, alors elle vous deviendra vraiment insupportable.

C'est de la modération & de l'harmonie de vos affections, de vos passions, & de vos desirs que dépend votre bonheur. Que l'amour, la bienveillance, la douceur, le support envers vos semblables, & la plus tendre sollicitude pour leur bonheur, soient les traits dominans dans votre caractère. Mettez-vous toujours à la place de ceux avec qui vous vivez. Considérez tout ce qui les intéresse, comme si c'étoit vous qui y fussiez intéressé. Evitez tout ce qui peut leur faire de la peine, avec le même soin que si votre propre malheur en devoit résulter. Travaillez à leur procurer tout ce qui peut leur faire plaisir, avec la même ardeur que vous mettez à vous assurer des objets que vous desirez pour vous-mêmes. Prenez le plus vif intérêt à tout ce qui les touche, à tout ce qui pourroit les affecter sensiblement. Partagez également leur joie & leur chagrin, & ne négligez rien de ce qui peut
adou-

adoucir leurs peines. Voyez-vous couler les larmes du repentir, que vos mains empressées se hâtent de le seffuyer. Goûtez autant que vous le pourrez la divine satisfaction de rendre heureux tout ce qui vous environne : c'est le secret de multiplier à l'infini vos propres jouissances, & d'élever votre condition à celle des Intelligences célestes, autant qu'il peut être donné à un mortel d'en approcher.

Bannissez loin de vous comme le poison le plus mortel à votre bonheur, cette disposition monstrueuse, qui non seulement vous rendroit insensible au bonheur de votre semblable, mais vous feroit encore trouver un plaisir cruel à le voir souffrir. Aimez ceux même qui vous haïssent, & ne vous vengez de leurs outrages qu'à force de bienfaits. Par les dispositions malfaisantes qui les animent contre vous, ils ont eux-mêmes ouvert dans leur sein une source de désordres & de tourmens, qui doit nécessairement les rendre malheureux. Ne cherchez donc pas à aggraver encore leur malheur. Vous ne le pourriez aussi qu'aux dépens de votre propre repos, en nourrissant dans votre

coeur des dispositions également nuisibles au bonheur.

Que toute votre conduite soit digne du rang où l'homme se trouve placé par la Nature. Loin de vous la bassesse & la servile flatterie. Chérissez la liberté par dessus tout : c'est elle qui conserve à l'homme sa dignité naturelle. La qualité d'homme voilà le premier & le plus respectable de tous vos titres : il vous rend tous égaux. — Soyez fidèles à la vérité, à la justice. L'injustice vous rendroit l'ennemi commun de tous, & forceroit tout ce qui vous environne à vous déclarer la guerre. Que la probité, la fidélité, la franchise, & une magnanimité généreuse brillent dans toutes vos actions. Mais ne vous livrez jamais à la vanité. Elle est le refuge de ceux qui ne se sentent pas assez de mérite pour se concilier une véritable estime. — Suivez invariablement les décisions de votre conscience : c'est la voix du Très-haut qui se fait entendre dans votre coeur, pour vous détourner du mal & vous inviter au bien. Ne vous laissez point entraîner aux opinions inconstantes de hommes ; avancez d'un pas égal & ferme vers ce que
votre

vosre propre conviction vous dicte être bien. Mais dans tous les cas où vosre conscience vous en laisse la liberté, soyez condescendans, faciles, prêts à vous accommoder aux goûts d'autrui.

— Quoi qu'il puisse arriver, que rien ne soit capable d'abattre vosre courage, ou d'ébranler vosre constance. Que les biens ni les maux, les promesses ni les menaces, les craintes ni les séductions, ne soient jamais en état de vous détourner du droit chemin. Faire constamment son devoir, en dépit des tentations & de périls, voilà le vrai courage.

Rendez tous les momens de vosre vie agréables par quelqu'une de ces jouissances innocentes, que le Créateur vous offre en foule dans la multitude de ses productions. Faire un bon usage & jouir de ses bienfaits, c'est de tous les sacrifices d'actions de grâces que vous puissiez offrir à vosre adorable Bienfaiteur, celui qui lui est le plus agréable; car c'est dans le bonheur de ses enfans qu'il se complait par dessus toutes choses. Mais n'oubliez jamais que les excès & l'intempérance peuvent changer ces bienfaits en autant de sources de

maux , & faire tourner la volupté la plus pure, en un poison capable de détruire tous les germes de vos jouissances futures. Au lieu que la modération & une abstinence observée à propos, préviennent tous les dégoûts , & empêchent que la pointe du plaisir ne s'é mouisse avant le temps. La modération est le caractère de la vraie sagesse. Et cette coupe précieuse de félicité, que la Nature remplit si libéralement pour tous les humains, il n'est donné qu'au Sage de la vuidier jusqu'à la dernière goutte sans qu'il s'en tourne rien en amertume. Si donc le Sage se refuse au plaisir, ce n'est point par caprice, ce n'est point par une orgueilleuse austérité, ce n'est point qu'il professe une morale sombre, ou qu'il soit ennemi de la joie ; mais c'est parce qu'il sait que sans cette abstinence il feroit pour l'avenir des pertes bien plus considérables. Si le plaisir d'un moment lui prépare de longs regrets, si une satisfaction légère doit lui attirer des peines plus considérables, si la jouissance de plaisirs trop vifs, trop multipliés, ou raffinés avec trop d'art, tend à é mousser ses facultés, ou à user ses or-

ganes, il n'hésite pas, il se refuse à ces jouissances, parce qu'il sait qu'en les goûtant il empoisonneroit les premières sources de son bonheur.

Egalement convaincu qu'aucun des membres d'un corps ne sauroit jamais rien faire au détriment de la communauté, ou des autres membres, qui ne tourne à sa propre ruine, parce que ce corps & tous les membres sont dans une union si étroite que le malheur de l'un doit nécessairement, au moins par les conséquences, faire le malheur des autres; il regarde comme un mal réel pour lui tout ce qui pourroit tendre à détruire le bonheur de ses frères, de ses concitoyens, de ses semblables, ou à renverser le bon ordre de la société, quelque avantage apparent, ou quelque plaisir momentané qu'il pût d'ailleurs s'en promettre. A la lumière de ces principes, disparoit pour lui la distinction trompeuse & funeste entre l'agréable & l'utile. Ou si les sophismes de l'esprit humain, qui trop souvent embrasse la cause des passions, laissent encore subsister quelques doutes, la Législation révélée lui présente la Législation naturelle rétablie, expliquée, confirmée par les décisions de l'infail-

Sagesse; & toutes les ténèbres disparaissent à l'éclat de ces deux flambeaux réunis.

Ce n'est qu'au moyen de l'activité, que l'ame & le corps peuvent conserver leur force & leur bonne constitution; & sans l'une & l'autre il n'est point de bonheur. Lors que le Créateur chargea la Nature de nous dispenser ses bienfaits, il voulut que nous ne possions les recueillir que comme les fruits d'un travail modéré. Ce n'est pas seulement un corps devenu maladif par les suites de l'intempérance, qui rend l'homme incapable de goûter le bonheur; un corps affoibli par l'oisiveté produit le même effet. Ses forces languissent également, & l'équilibre entre ses facultés est également rompu, leur vivacité éteinte, leurs relations changées. Les organes des sens reçoivent de fausses impressions, le flambeau de l'ame s'obscurcit, & le jour sous lequel un tel infortuné voit les choses, est à celui sous lequel les envisage l'homme sain, comme la sombre lueur d'une lampe prête à s'éteindre parmi les tombeaux, à l'éclat brillant d'un beau soleil.

Sur ce Globe l'homme est le chef-d'œu-

d'œuvre du Créateur, qui le donna du germe de toutes les perfections auxquels l'humanité peut atteindre. Mais en même temps ayant créé l'homme pour le libre exercice de ses facultés, il laissa en son pouvoir d'achever ce bel ouvrage ou de le défigurer. Que tous vos efforts se réunissent donc vers la première de ces fins; & n'oubliez jamais que l'on ne sauroit impunément négliger aucune sorte de perfection. Ce n'est que par le concert de toutes que l'on obtient la parfaite harmonie. Que la sagesse, la vertu, la sensibilité, les graces concourent donc également à former votre caractère & à guider votre conduite: sans la sagesse & la vertu, tous les attraits de la beauté, des graces, de l'esprit même le plus agréable, ne sont qu'un ornement trompeur & même dangereux. Sans les graces, la sagesse & la vertu perdent leur empire. Lors qu'elles s'annoncent avec orgueil, avec ostentation, lorsqu'elles prennent un maintien austère & repoussant, leurs attraits naturels n'ont plus de force & ne sauroient gagner les cœurs. C'est lors qu'elles se présentent à nous

con-

conduites par la main des graces, & parées de leur voile qu'elles deviennent les plus aimables de tous les objets. Alors tous les cœurs s'enflamment d'amour pour elles; alors nous nous rendons avec joie, à leurs douces invitations, & par des sentiers fleuris elles guident nos pas vers le Sanctuaire du vrai bonheur. Que les graces aussi bien que la sagesse président donc à toutes vos actions, à tous les mouvemens de votre ame. Ne voyez-vous pas que tout mouvement bien réglé de nos corps, toute affection de l'ame qui tient à la joie, à l'amour, à la sensibilité embellit nos traits; comme tout mouvement violent & déréglé, toute passion impétueuse, toute inclination malsaisante, tout mouvement d'envie, les défigurent & dégradent l'homme au niveau de la brute.

Appliquez-vous à perfectionner toutes vos facultés, chacune par les objets qui lui sont propres. Accoutumez votre œil à la contemplation des beautés de la Nature, & que ses formes gracieuses, ses riches compositions, son coloris doux & brillant, remplissent votre imagination de tous les traits du beau idéal.

idéal. Que toutes les productions de votre esprit, tous les ouvrages de vos mains, portent l'empreinte de la Nature: une liberté noble & une élégante simplicité. Que tout ce qui vous environne dans vos demeures, brille des mêmes traits. Par-tout la Nature nous retrace l'image des adorables attributs de son Créateur, & c'est en l'étudiant sans cesse que vous devez vous élever à la source immortelle de toute beauté.

——— Habituez de même votre oreille à ces mélodies simples & touchantes, qui préparent le cœur aux plus douces affections, & mettent l'homme en harmonie avec lui-même & avec toute la Création.

Appliquez vos facultés supérieures à vous faire découvrir par-tout le vrai, le beau, & le parfait. Exercez votre esprit par la contemplation attentive des ouvrages & des phénomènes de la Nature. Dans la combinaison & l'enchaînement de leurs forces, de leurs qualités, & de leurs effets, vous trouverez tous les trésors de la sagesse & des plus sublimes connoissances. Suivez aussi la marche de l'esprit humain dans ses différentes productions.

ductions , & puisez dans l'histoire des sociétés la connoissance générale de l'homme. Si la vue de sa corruption vous fait souvent gémir, souvent aussi des exemples également touchans & sublimes d'humanité , de générosité , de vertu, ramèneront la joie dans votre cœur, & vous enflammeront du noble desir d'imiter de si beaux modèles. Mais par dessus toutes choses, appliquez-vous à vous connoître vous-mêmes; sans cette dernière connoissance toutes les autres vous deviendroient inutiles.

Etendez votre amour & votre bienveillance sur la Nature entière. Aimez tout ce qui participe au premier présent du Créateur, l'existence. Mais sur-tout aimez tout ce qui partage avec vous le plus beau de ses dons , la sensibilité. Que ce principe vous fasse compatir même aux souffrances des animaux, & prendre à cœur leur bien-être. Quel qu'en puisse être l'objet, ne vous laissez jamais aller à aucun mouvement qui tendroit à rendre votre cœur dur & insensible. Le principe de la bienveillance & de la sensibilité est aussi délicat que précieux. C'est comme l'oreille dans la Musique :

si vous l'accoutumez à des sons discordans, elle perd toute sa justesse, & devient inutile ou même trompeuse.

Tel est en substance l'exposé que M. le Baron DE PERPONCHER fait de la Religion qu'on professoit dans la République d'*Altamont*. Nous n'avons pu nous résoudre à l'abréger davantage, parce qu'il est impossible, sans défigurer un bel ensemble, de supprimer aucune des parties essentielles qui le composent. D'ailleurs l'excellence du morceau fera notre apologie ; & nous espérons que l'amour & le respect religieux qui animoient l'Auteur en traçant cet admirable tableau, passeront dans l'ame de la plupart de ses lecteurs.





ARTICLE TREIZIEME.

**HISTOIRE DES ROIS DE DAN-
NEMARCK, DE LA MAISON
D'OLDENBURG :** Traduite de
l'Original Allemand de M. le Con-
seiller de Justice & Professeur
SCHLEGEL, par le Colonel Che-
valier DE CHAMPIGNY. Tome
Troisième ; *Amsterdam*, aux dé-
pens de l'Auteur ; 1778 ; in 4° de
172 pages.

CE Volume renferme une partie de
l'Histoire de CHRISTIAN IV, &
s'étend depuis la naissance de ce Prince
en 1577 jusqu'à l'année 1612. Ce Rè-
gne un des plus longs & des plus glo-
rieux dont l'Histoire de Danemarck
fasse mention , offre le spectacle d'un
Peuple heureux sous la domination d'un
Prince, habile, religieux (1), plein de
va-

(*) Il étoit encore fort jeune lorsqu'il adopta
pour devise *Ragna firmat Pietas.*

valeur & de sagesse & d'activité, protecteur de l'agriculture, des Sciences & des Arts. Son éducation fut bien plus soignée que celle des autres Princes de son temps. On lui enseigna diverses Langues, & suivant l'Hittorien, „ il eût été difficile de trouver son égal dans presque toutes les Sciences & les divers Arts, sans parler de la politique & des branches particulières d'oeconomie indispensablement nécessaires à un Souverain”. La mort prématurée du Roi son Père le fit monter sur le Trône à l'âge d'onze ans, mais il ne fut déclaré majeur qu'à 19 ans & demi.. Ses tuteurs pour lui faciliter la connoissance de la navigation, firent construire un navire qui contenoit en petit tout ce qui doit se trouver sur un vaisseau de guerre, & ils en composèrent l'équipage de marins habiles & expérimentés. „ Par ce moyen non seulement le jeune Roi prit une forte teinture de la marine, mais il fit en même temps sur ce vaisseau le service de Pilote, & le commanda ensuite comme Capitaine.” Ce Prince eut occasion dans la suite de développer les

connoissances qu'il avoit acquises dans la marine. Pour s'instruire à fonds de l'état des Provinces les plus pauvres & les plus éloignées de sa résidence, il exécuta en 1559 le plan d'un voyage dont les difficultés & les risques eussent fait trembler un particulier que son devoir eût obligé à l'entreprendre. Il fit voile du Nord de l'Europe avec huit vaisseaux bien armés, doubla le Cap & Wardhus, pour venir jusqu'aux confins de la Lapponie Russe; il courut les plus grands dangers sur le vaisseau qu'il montoit & s'empara lui-même de deux navires Anglois & d'un Hollandois, qui commerçant avec les Russes étoient venus dans ces mers sans être munis de ses passeports.

Parmi les Savans encouragés par CHRISTIAN, on fait mention de *Niels-Kragg*, Historiographe du Royaume. Le Roi ordonna à tous les habitans du Danemarck & de la Norwège, de communiquer à ce Savant les matériaux dont il pourroit tirer parti, & envoya ordre en Islande d'y rechercher & de recueillir avec soin tout ce qui pouvoit répandre du jour sur l'Histoire Ancienne
du

du Nord. C'est la première fois qu'on eut recours dans cette vue à une Colonie si éloignée de la Norwège.

On a lieu d'être surpris que le règne d'un Prince qui cultivoit & protégeoit les Sciences, ait été l'époque de la disgrâce & de l'exil de l'illustre *Tycho-Brabé*. Les causes auxquelles on les rapporte prouvent bien que ce n'est qu'à force de vertus & de prudence, qu'un grand homme peut réussir à se faire pardonner sa supériorité. Mr. SCHLËGEL entre ici dans plusieurs détails qui ne se trouvent point ailleurs. „ *Tycho-Brabé* avoit non seulement pendant la minorité paisiblement joui de tous les revenus que lui avoit assignés le feu Roi, mais on les lui avoit encore augmentés; toute la Famille Royale, divers Princes étrangers, plusieurs personnes du premier rang, s'étoient empressés à lui donner des marques de leur bienveillance & de leur estime. Mais à peine le Roi eut-il été couronné, que le sort de ce grand homme parut prendre une toute autre face *Niel Kaas*, qui avoit toujours chaudement épousé ses intérêts, & *George Rosencranz*, qui l'avoit beaucoup aimé, étoient morts l'un & l'autre,

tandis que le Grand-Maitre & le nouveau Chancelier lui en vouloient. Ceux-ci avoient l'oreille du Roi : c'étoient , il est vrai , deux hommes droits & honnêtes , qui même se faisoient gloire de protéger les Sciences : ils n'en eurent cependant pas moins la *foiblesse* de se laisser préoccuper par leur antipathie particulière à l'égard de *Tycho-Brabé* , au lieu d'être assez généreux pour glisser sur quelques légères *foibleses* , bien excusables dans un homme qui faisoit tant d'honneur à la patrie , & qui se livroit tout entier aux Sciences élevées qu'il cultivoit. Il n'est pas possible , j'en conviens , de disculper entièrement *Tycho-Brabé* , les moindres bagatelles le mettoient en colère , & il étoit naturellement opiniâtre , il avoit souvent des procès qu'il auroit pu éviter. Les revenus qu'on lui avoit fixés l'assujettissoient à de certains détails économiques ; il devoit p. ex. avoir l'œil sur les fiefs qu'on lui avoit confiés : comme Chanoine de Rotschild , c'étoit à lui d'en entretenir la Chapelle & d'en faire réparer le bâtiment. Il négligeoit tous ces soins. — D'abord après le couronnement on ôta à *Brabé* le fief qu'il

qu'il avoit en Norwège, fief qui lui rapportoit mille écus par an, parce qu'on vouloit le joindre à celui de Bergen. Il fit là dessus des représentations au Grand-Maitre & au Chancelier, qui lui répondirent l'un & l'autre que le Roi avoit pris sa résolution & qu'il n'en changeroit pas. Sur cela *Brabé* de mauvaise humeur quitta l'Isle de Huen, dont il est vrai, le simple revenu ne suffisoit pas à beaucoup près à son entretien. Il continua cependant à s'occuper de l'Astronomie & de la Chymie à Copenhague". Sur de nouvelles plaintes rendues contre lui, on en vint jusqu'à lui défendre de la part du Roi de continuer dans la Capitale ses opérations chimiques & ses observations astronomiques, ce procédé le détermina à quitter le Danemarck, pour se rendre à Rostock avec sa femme & six enfans. Il s'arrêta dans cette Ville malgré les ravages qu'y faisoit la Peste, afin de ne pas s'éloigner d'abord du Danemarck, & d'attendre l'effet des sollicitations qu'on faisoit en sa faveur auprès du Monarque, & celui d'une Lettre des plus touchantes que lui-même avoit écrite au Roi, La réponse de CHRISTIAN

ayant détruit les espérances de *Brabé*, il se rendit à Wandsbeck, Terre des environs de Hambourg, où il séjourna quelque temps & obtint par le crédit de nouveaux Protecteurs la permission de retourner en Danemarck; mais seulement pour y chercher ses instrumens. De là il se rendit en Saxe, puis en Bohême par ordre de l'Empereur *Rodolphe*. On lui fixa des appointemens honnêtes, on y joignit le Château de Benatki & une vaste maison à Prague. Mais à peine commençoit-il à goûter les douceurs du repos, que la mort vint l'enlever. Nous observerons, moins à l'honneur de *Tycho-Brabé* qu'à celui des Gentils-hommes Allemands contemporains de cet homme célèbre, que son mérite tint lieu de quartiers à sa femme: Mr. S. nous apprend que quoiqu'elle ne fut pas née Demoiselle, ses enfans ne s'en marièrent pas moins dans les premières maisons de l'Allemagne & de la Bohême.

Un luxe asiatique régnoit à la Cour du Czar *Boris*, qui gouvernoit la Russie pendant les premières années du règne de CHRISTIAN: un des frères du Monarque Danois s'étant rendu à Moscou
pour

pour y épouser la fille du Czar, y dîna avec *Boris* & son fils à une table garnie de 600 plats d'or. Les carroufels étoient pour lors en usage à la Cour de Danemark ; à l'occasion du mariage d'une de ses sœurs, **CHRISTIAN** ordonna des courses où l'on prenoit toutes sortes de déguisemens, le plus souvent relatifs à l'histoire ancienne ou moderne. „ Le premier jour des courses de bague, le Roi parut déguisé en Pape, & le cartel avoit été donné sous le nom de *Sergius VI*. **CHRISTIAN** fut le lendemain habillé en Reine. Mais aux courses de barrières, il prit le nom d'*Alexandre* & les autres tenans ceux de *Scipion*, d'*Annibal* & d'*Hector*. Comme alors le zèle fanatique de la Religion étoit à son plus haut degré, on fit à **CHRISTIAN IV** des reproches très vifs sur son premier déguisement.”

Ce Prince acquit beaucoup de gloire dans la guerre qu'il eut à soutenir contre **CHARLES IX**, Roi de Suède ; elle fut nommée guerre de Calmar, parce que le siège de cette Ville en fut l'événement le plus remarquable. On doit à *Julien Peleus*, François de nation des détails sur cette guerre. Voici ce qu'il

dit de **CHRISTIAN** à l'occasion d'une bataille: „Ce jour-là le Monarque Da-
 „nois ne fit pas dèshonneur à notre
 „grand *Henri*, qu'il se faisoit gloire de
 „prendre pour modèle. — Ce
 „Prince goûta dans cette bataille une
 „satisfaction inexprimable, en voyant
 „combien ses troupes avoient de con-
 „fiance en lui. Jamais il ne trompa
 „personne, & comme il ne combat que
 „pour l'honneur, le nom seul de four-
 „berie lui fait horreur. Ce Monarque
 „d'ailleurs, combat lui même, il partage
 „avec le soldat les plus rudes fatigues:
 „personne ne fait mieux que lui saisir
 „l'occasion & il ne manque jamais
 „d'en profiter... Il dort tout armé,
 „& travaille comme un autre; on ne
 „voit rien en lui qui annonce le faste
 „d'un Roi, ce qui le fait aimer & res-
 „pecter du soldat.... Tout ce qui
 „avoit rapport au luxe étoit banni de
 „son armée &c.” Le Roi de Suède ne
 „comptoit pas qu'on lui enleveroit en si
 „peu de temps le Château de Calmar, &
 „ne cessoit de dire qu'il y avoit eu de la
 „trahison. Dans un accès d'emporte-
 „ment, il envoya un cartel en forme à
CHRISTIAN, où il lui reprochoit
 d'avoir

d'avoir rompu la paix & d'avoir manqué de bonne foi & de Religion. CHRIS-
 TIAN lui répondit: „Ce n'est que la
 plus dure nécessité qui nous a forcé à
 commencer cette guerre; nous som-
 mes en état de nous en justifier devant
 Dieu au jour du jugement dernier, où
 tu seras aussi obligé de comparoître, &
 de rendre compte de tout le sang inno-
 cent que tu auras fait répandre, ainsi
 que des torts que tu as faits à tes en-
 nemis & à mille autres malheureux.”

L'occasion de Calmar il lui dit: „Nous
 avons pris ce Château avec gloire &
 honneur, & c'est à toi à rougir de
 l'avoir si mal approvisionné.”

Il finit par lui conseiller de réfléchir
 qu'il devient tous les jours plus âgé, &
 ainsi un habile Médecin lui seroit
 plus convenable qu'un duel”.

Pendant que les Arminiens étoient
 persécutés dans nos Provinces, que
 les querelles religieuses divisoient les
 Allemands, & qu'un fameux Profes-
 seur de Wittemberg appelloit le Calvi-
 nisme une *diabolique Religion*, le Dane-
 mark servit d'asyle à nombre de fugi-
 tifs. Plusieurs négocians s'établirent à
 Copenhague, & bientôt on vit s'élever

des fabriques de drap & d'étoffes de soie, des salines, des salpêtreries, des moulins à poudre & même un moulin à cuivre près de Cronenburg, dont en 1619 on leva 60000 livres de cuivre pour le seul compte du Roi; on établit aussi une raffinerie pour le sucre & une savonnerie. Ces établissemens & plusieurs autres ne furent que l'affaire de trois ans, tant l'affluence des étrangers étoit grande.

CHRISTIAN encourageoit les Arts aussi bien que le Commerce, & ne perdoit pas de vue l'économie rurale. „ Il s'occupoit dès lors à fixer des principes sûrs pour faire valoir les terres & en augmenter le produit; principes qu'une foule d'Ecrivains qui traitent cette matière, croient n'avoir pas été connus dans les siècles précédens, & qu'ils voudroient aujourd'hui nous donner comme de nouvelles découvertes. —

Il n'épargnoit rien pour perfectionner & porter encore à un plus haut point, tout ce qui concernoit le bétail, article des plus essentiels pour le Danemarck. Entr'autres remarques relatives à ce sujet, on trouve celle-ci dans un de ses Almanachs de l'année 1619: *Je reçus le*

21 *Novembre* 120 écus pour deux bœufs que j'avois fait engraisser suivant ma méthode, & l'on joua aux dez à Copenhague pour voir qui les auroit. En 1623 ce Prince étoit sur le point d'abolir le service que les paysans des domaines de la Couronne étoient obligés de faire, & de les taxer en place de ce service, à une certaine somme d'argent."

CHRISTIAN, tandis qu'il s'occupoit de ces soins, faisoit bâtir la Ville de Gluckstadt, & présidoit souvent lui-même aux travaux des ouvriers: il fit aussi bâtir une nouvelle Ville en Norwège, & voulut qu'elle portât son nom. *Christiania* est aujourd'hui la Ville la plus belle & la plus peuplée de tout le Royaume. L'activité du Monarque s'exerçoit sur bien d'autres objets encore. Il établit à Copenhague une Compagnie pour la pêche du Groenland, & fit partir *Jens Munk* avec deux vaisseaux pour le Détroit de Davis & la Baye de Hudson. Il ne s'agissoit pas seulement de reconnoître ces nouvelles Mers; les vues du Roi se portoient beaucoup plus loin, il vouloit qu'on tâchât de découvrir un passage au Nord-Ouest pour gagner l'Asie. *Munk* côtoya
le

le pays de Labrador & gagna la grande Baye qui porte aujourd'hui le nom d'*Hudson*, & à laquelle il donna celui de *Christian*: les glaces l'empêchèrent de poutier plus loin ses découvertes; tout son équipage périt, à l'exception de deux de ses gens à l'aide desquels il osa reprendre la route de Danemarck; il aborda en Norwège en 1620, & fut comblé de bienfaits jusqu'à sa mort.

Parmi les établissemens qui répandirent tant de gloire sur ce Règne, il en est un que la politique & l'humanité devroient multiplier dans tous les Etats. CHRISTIAN fit à ses dépens une fondation dont le but étoit de faire travailler les mendiants, les gens oisifs & sans aveu & de leur procurer la subsistance par ce moyen. L'édifice qui les rassembloit, nommé d'abord *Maison de correction*, fut appelé dans la suite *Maison des enfans*. Le Roi payoit de sa cassette les maîtres qui instruisoient dans divers métiers les personnes des deux Sèxes reçues dans cette maison. On y faisoit des dentelles & plusieurs étoffes, même du velours & du satin. Elle devoit être fort peuplée, puisque le Roi faisoit bon de 1000 écus par an, au Docteur *Sperling* pour
les

les seuls remèdes qu'il y fournissoit.

Diverses raisons ont empêché Mr. SCHLEGEL de publier en entier le règne de CHRISTIAN IV ; mais il se flatte de pouvoir en donner la fin dans le courant de l'année.



ARTICLE QUATORZIEME.

Jo. CHRISTIANI BIEL, *Pastor. quond.*
ad D. Ulric. & Joan. Bransvic.
 Novus Thesaurus Philologicus ;
sive Lexicon in LXX & alios In-
 terpretes & Scriptores Apocry-
 phos Veteris Testamenti. *Ex B.*
Auctoris Msc̃to edidit ac præfatus est
 E. H. MUTZENBECHER, V. D. M.
Eccl. Luth. Haganæ. Pars Prima
 A--E.

C'est-à-dire,

*Nouveau Trésor Philologique, ou Lexi-
 que des LXX Interprètes &c. par
 feu Mr. BIEL, Pasteur à Bruns-
 wick. Ouvrage publié & accom-
 pagné*

pagné d'une Préface, par Mr. MUTZENBECHER, Pasteur de l'Eglise Luthérienne à la Haye. Tome I. *La Haye*, chez J. A. Bouvink, 1779, grand 8°. de 690 pp.

LES Amateurs de la Langue Grecque & de la Critique Sacrée, sauront beaucoup de gré à Mr. MUTZENBECHER d'avoir publié cet excellent Lexique, dont on connoissoit depuis plus de trente ans l'existence, & dont plusieurs Savans du premier ordre, tels que les *Jérusalem*, les *Ernesti*, les *Michaelis*, les *Teller* souhaitoient ardemment la publication. On sait combien les Versions Grecques de l'Ancien Testament, & particulièrement celle qu'on appelle des *Septante*, de même que les Ouvrages Grecs des Ecrivains Apocryphes, peuvent répandre de jour sur les Livres Sacrés tant du Vieux que du Nouveau Testament. La Version des LXX éclaircit une infinité de passages de l'Original Hébreu; & quant au Nouveau Testament, comme les Evangélistes & les Apôtres se sont presque toujours servis de cette Ver-

Version en citant les Saints Livres, qu'ils y ont accommodé leur style, & qu'ils en ont emprunté la plupart de leurs mots & de leurs façons de parler, il est manifeste que pour les bien entendre, il importe beaucoup d'étudier la Traduction dont ils ont fait un usage continuel.

Pour en faciliter l'étude, feu Mr. BIEL, pensa à composer un Lexique où l'on trouvât tous les mots employés par les LXX, les autres Interprètes Grecs, & les Ecrivains Apocryphes du V. T., leurs diverses significations, les mots Hébreux & Chaldaïques qui y répondent, l'usage que les Auteurs du N. T. en ont fait, des remarques & des observations philologiques & critiques tirées des Ecrivains profanes, des Concordances, des Glossaires, des Ouvrages les plus érudits tant anciens que modernes; en un mot tout ce qui peut donner une parfaite intelligence de la Langue dont les Interprètes Grecs & les Auteurs Apocryphes du V. T. se sont servis. Ce n'étoit pas une petite entreprise, pour un Homme qui avoit d'ailleurs à remplir les fonctions du St. Ministère à Brunswick où il étoit

Pas-

Pasteur; mais comme le remarque Mr. MUTZENBECHER, il ne ressembloit pas à ces Ecclésiastiques „ qui pensent s'entremerveilleusement acquités de leurs „ devoirs, quand ils sont montés en „ Chaire une ou deux fois par semaine, „ & qui consomment le reste de leur „ temps dans des amusemens, des visites, des occupations étrangères aux „ études, & à leur état. Pour lui, „ après avoir rempli avec la plus grande exactitude les devoirs de sa charge, il se délassoit dans la culture des „ Lettres, il publioit des Ouvrages utiles, il entretenoit de savantes correspondances avec les Hommes les plus „ célèbres de son Siècle, &c. (1) ”.

Le

(1) -- qui tum se studiis egregie defunctos esse putant, quando semel vel bis per hebdomadam sermonem coram populo habendum meditentur, reliquum vero temporis nugis, salutationibus, & alienis negotiis serant. Ille vero — omni quidem religione & cura contendit, ut muneris officiis pro virili satisfaceret; reliquum vero temporis in literis, quibus animus reficeretur, collocaret, & vel varia eruditionis specimina proferret, vel per
list.

Le Lexique fut composé dans l'espace de treize ans; mais à peine M. BIEL y eut-il mis la dernière main qu'il mourut le 18 Octobre 1745. L'Ouvrage étoit connu & désiré, parce que l'Auteur en avoit publié quelques essais en 1740; mais après son décès les fraix considérables que l'impression auroit exigés, effrayèrent les principaux Libraires d'Allemagne, & peut-être que cet excellent Lexique seroit perdu pour le Public, si le célèbre M. BARKEY, Pasteur & Professeur à la Haye, n'avoit engagé le Sr. *Bouwink*, Libraire très intelligent de la même Ville, à se charger de l'entreprise, & M. MUTZENBECHER à veiller sur l'Edition & à revoir les épreuves. Le tout ne pouvoit tomber en de meilleures mains. Le Libraire n'a rien négligé pour la partie typographique, & l'habile Editeur a non seulement eu soin que l'imprimé fut exactement conforme au Manuscrit, qui lui a été confié par M. *Biel*, Jurisconsulte à Wolfenbuttel

literas de rebus ad philologiam pertinentibus cum viris sui temporis maximis v. c. Menckenio, Fabricio, Bentejo, Alberti aliisque ageret.

tel & Fils du Lexicographe; mais il a encore enrichi ce premier Volume d'une élégante Préface où il fait l'histoire tant de l'Ouvrage que de l'Auteur. Il y promet que les deux derniers Tomes ne tarderont pas à paroître, & il invite les plus célèbres Critiques, les *Valkenaar*, les *Rubnkenius*, les *Saxius*, les *Wassenberg*, les *Wytttenbach*, &c. en Hollande, les *Ernesti*, les *Michaëlis*, les *Heyn*, les *Morus*, &c. en Allemagne, à favoriser le débit de cet important Ouvrage, à le recommander à leurs Disciples, & à leur en faire sentir la grande utilité.





ARTICLE QUATORZIEME.

*ANNONCE d'un Appel aux Médecins,
sur le danger réel ou prétendu de ré-
pandre la contagion de la petite-Vérole
par l'Inoculation.*

C'Est l'expérience qui est la mère des Arts, l'industrie qui en est le flambeau, & le temps qui en amène la perfection dont le terme est indéfini; ce qui la hâte le plus ce sont assez souvent les difficultés qui paroissent les plus propres à l'écarter en décourageant l'industrie. Celle-ci piquée des obstacles qui retardent ses succès, & recourant à de nouvelles expériences pour les lever, s'ouvre des routes jusques alors inconnues. Entre ses mains habiles les obstacles mêmes se convertissent en moyens d'atteindre le but.

Ce qui nous fait faire actuellement ces réflexions, c'est l'intérêt que nous prenons aux progrès de l'art salutaire

d'inoculer la petite-Vérole. Personne n'ignore que depuis plus de 50 ans qu'il fut apporté de Constantinople à Londres, d'où quelques années après il passa dans notre Continent, l'ignorance, les préjugés & les passions, n'ont pas discontinué de mettre à son établissement toutes sortes d'obstacles & d'entraves. Mais on sait aussi que malgré les persécutions qui ont retardé ses progrès, l'Inoculation victorieuse s'est accréditée de toutes parts. Après lui avoir mérité des partisans pleins de zèle parmi les personnes les plus éclairées dans tous les pays, ses succès lui ont fait trouver des protecteurs jusques sur le Trône. On a vu même ses plus ardens ennemis consacrer leurs mains & leurs talens à sa gloire. Jusques dans ses humiliations elle a visiblement gagné : les contradictions en la rendant plus vigilante & plus circonspecte, l'ont de jour en jour perfectionnée. Actuellement la méthode en est plus simple, plus aisée, plus sûre ; plus raisonnée que jamais ; & l'on ne craint pas de dire que si la Police si fertile en ressources, pouvoit trouver le moyen de faciliter au peuple la pratique de l'Inoculation, & de le soumettre à quel-

quelques ménagemens de prudence, indispensables pour en prévenir l'abus, on ne tarderoit pas de la voir généralement adoptée au grand avantage de la société, dont la petite-Vérole naturelle est le fléau destructeur.

On a calculé que dans la seule Ville de Londres, la petite-Vérole a fauché pendant les cinquante dernières années plus de dix-sept cent mille personnes. Si le fait est vrai, & si à proportion elle s'est immolé autant de victimes dans le reste de l'Europe, quelle irréparable brèche au genre humain ! quelle affreuse dépopulation ! Mais d'un autre côté, s'il est certain comme on l'assure que sur cinq cent personnes qu'on inocule, il y en a à peine une seule qui succombe aux atteintes de la petite-Vérole, peut-on penser sans émotion à la multitude immense de victimes qu'on auroit durant ces cinquante années arraché au tombeau en les faisant inoculer ? Peut-on réfléchir sans émotion qu'à cette perte prodigieuse pour le genre humain, il faut ajouter celle des rejettons innombrables que durant le cours des siècles on auroit vu successivement pulluler de ce tronc énorme, si on ne l'eût pas laiss-

se périr ? Ne semble-t-il pas qu'à la vue de ce tableau , à la simple idée de la possibilité des faits qu'on y suppose , il ne devrait y avoir qu'un cri parmi les personnes éclairées , sensibles , véritablement amies de l'humanité & de la Religion , pour demander qu'on étudie , qu'on recherche , qu'on approfondisse , la certitude des faits , & l'efficacité du remède , qu'on multiplie les essais , qu'on favorise les établissemens , qu'on décerne des récompenses ; en un mot qu'on mette en œuvre tous les moyens possibles pour animer la noble émulation & le généreux patriotisme à déployer tout leur crédit & toute leur énergie , afin d'encourager tous ceux qui ont des talens , à une recherche générale , suivie , & pleine de candeur de tout ce qui tient à la décision péremptoire d'une question aussi importante ?

Osons le dire librement , dans un Siècle où l'on ne cesse d'ériger de tous côtés des Sociétés Littéraires , destinées à faire fleurir les Sciences , les Arts , & le Commerce , il est réellement absurde , & presque incroyable , qu'on montre si peu de zèle , pour s'assurer de l'efficacité ou de l'insuffisance d'un art , dont l'objet

jet est d'éloigner ou une mort certaine, ou les maladies les plus affreuses, d'une si grande partie du genre humain. La Société ne sauroit sans doute se passer ni des lumières des Savans, ni de l'industrie des Artistes, ni des ressources des Négocians. Il est louable d'y veiller ; mais pour prendre séance dans quelqu'une de ces classes, au moins faut-il vivre.

Qu'on ne croye pas cependant qu'en parlant de la sorte, nous soyons assez injustes pour penser seulement à diminuer le mérite des efforts généreux, que dans presque tous les Etats de l'Europe, tant de personnes plus ou moins illustres ont fait en faveur de l'Inoculation. Exemple, protection, encouragemens, récompenses, fondations, affociations, donations, toutes ces preuves de leur zèle sont connues. Plusieurs monumens en transmettront la mémoire à la postérité ; nos foibles éloges ne seroient tout au plus que le très léger, le très imparfait écho de leur gloire. Et pour ne rien diffimuler, nous sentons qu'à côté des louanges que nous aimerions à leur consacrer, sortiroient infailliblement de notre plume, mille regrets peu honorables au plus grand nombre de nos concitoyens cosmopolites, sur

leur peu de zèle à imiter selon leur pouvoir de si beaux modèles.

Malgré tout ce qui s'est fait, dit, & écrit de toutes parts en faveur de l'Inoculation; quoique par une multitude d'expériences réitérées, d'Ouvrages lumineux, & d'offres effectives de secours, on ait fermé la bouche aux adversaires intéressés de l'Inoculation, ramené de leurs préjugés quantité de personnes d'ailleurs impartiales, & facilité aux gens du peuple les moyens de se faire inoculer eux & leurs enfans, il n'est que trop vrai que l'Inoculation n'est point encore accréditée auprès du peuple, & que dans l'ame de la multitude la peur commande encore à l'évidence, & la coutume à la raison.

En Angleterre même, où l'on est bien autrement avancé à cet égard qu'on ne l'est en deçà de la mer, que de contradictions, que de combats ne fait-on pas essuyer à l'art qu'on nous a transmis! Les *Suttons*, les *Dimsdale*, & plusieurs de leurs disciples, ont inoculé, & avec un succès étonnant continuent d'inoculer par milliers, des personnes de tout âge, de tout sexe, de tout rang, soit à Londres, soit dans les Provinces, soit dans
les

les Villes & dans les Bourgs, soit dans les Villages & à la Campagne. Par des contributions généreuses, on a depuis plusieurs années bâti dans la Capitale, des Hôpitaux pour l'Inoculation, qui sont très fréquentés; on l'y administre de la manière la plus noble, elle s'y pratique actuellement avec la plus constante utilité. On a plus fait encore: une louable émulation y a fait naître une *Société pour l'Inoculation générale des pauvres*; ce sont les pauvres, & leurs enfans sans distinction qui en sont spécialement l'objet, & depuis l'année 1775 qui a été l'époque de sa fondation, jusques à la présente année, les Médecins qui en ont la direction attestent par la plume du Dr. *Letfom*, l'un d'entr'eux, non seulement que cette pratique salutaire a été couronnée des plus heureux succès sans accidens, mais encore que le zèle du peuple pour y avoir part, va en s'augmentant à vue d'œil.

Qu'est-ce donc, dira-t-on, qui empêche que du moins à Londres, & conséquemment dans toute l'Angleterre, l'Inoculation ne devienne une pratique commune, une ressource universellement adoptée? On pourroit répondre d'abord

que ce sont les dispositions, & les menées peu favorables d'une foule d'anti-inoculateurs secrets ou publics, intéressés à la décrier, soit parce qu'ils la désapprouvent effectivement, soit parce qu'elle leur est désavantageuse. Il n'est pas moins vrai qu'une infinité de personnes peu instruites, & naturellement timides s'en laissent toujours imposer, par l'impression que fait sur eux le récit effrayant des histoires controuvées, dont on ne cesse d'abreuver le public sur les malheurs occasionnés, dit-on, par l'Inoculation. L'air de vraisemblance qu'on fait prêter à ces récits, & le ton d'assurance avec lequel on les débite, empêchent qu'on ne s'en défie; ou bien la difficulté d'en approfondir le détail, d'en confronter les relations, d'en déterrer les sources, allarmant la paresse, favorise l'indécision, & persuade que le plus prudent est de ne rien innover. D'ailleurs, il ne faut qu'une inoculation tragique bien avérée, pour allarmer la tendresse, & l'amour propre, au point de faire perdre de vue toute l'efficace de plusieurs centaines d'inoculations heureuses. Le cœur humain est si foible, l'aspect de la mort est si redoutable! On ne voit que les victimes

mes immolées; à peine jette-t-on un regard en passant sur celles que l'Ange libérateur a arrachées au glaive meurtrier.

Mais qui le croiroit? ce qui arrête actuellement les progrès de l'Inoculation en Angleterre, ce sont ses succès. Les premiers Inoculateurs daignoient à peine répondre, quand on objectoit contre leur art qu'en voulant prévenir les ravages de la petite-Vérole, il étoit à craindre qu'ils n'en répandissent la contagion. Ils nioient le fait, & faute de preuves capables de contrebalancer le poids de leurs expériences, les opposans n'étoient pas écoutés. Aujourd'hui on a de nouveau sonné l'alarme. On prétend démontrer par l'inspection des Listes mortuaires de l'immense Ville de Londres, que depuis trente à quarante ans la petite-Vérole y a couché dans le tombeau plus de personnes que jamais; on soutient que cet accroissement de mortalité est du principalement, selon toutes les apparences, à l'imprudence du bas peuple, qui ne pouvant & ne sachant, ni se ménager, ni se plier aux règles d'une sage retenue, porte, répand, communique de toutes parts le poison mortel de la petite-Vérole, après l'avoir reçu dans ses veines
par

par l'Inoculation. Et ce qui accrédite par dessus toutes choses ces assertions effrayantes, c'est qu'un des hommes les plus dignes d'être écoutés sur ce point capital, un Médecin des plus justement célèbres, entre les Praticiens Inoculateurs du premier ordre, loin de diffimuler qu'il a des scrupules sur ce sujet se fait un devoir de les répandre, invite ses Confrères à prendre des mesures pour prévenir le mal de concert avec lui, & sollicite l'appui du Gouvernement pour y réussir.

La chose est grave, on ne sauroit le nier; & dans une première vue on seroit tenté de convenir que si en effet il se trouvoit évidemment prouvé par les Listes mortuaires de Londres, d'une exactitude, & d'une uniformité reconnues, que depuis qu'on inocule dans cette Capitale, le nombre des personnes qui y sont mortes de la petite Vérole, s'y est accru comme on l'affirme, il en résulteroit tout au moins une présomption des plus fortes, un soupçon des plus vraisemblables, que ce doit être parce que la contagion de la petite-Vérole, plus répandue que jamais par l'Inoculation de la multitude, y a réellement emporté un

un plus grand nombre de personnes qu'au-paravant. Mais ce raisonnement que l'on trouve d'abord si spécieux, & que l'on répète quelquefois avec tant de confiance, est-il aussi concluant qu'il le paroît ?

Pour s'en assurer il faut commencer par s'entendre, & pour cet effet il est capital de ne laisser aucune équivoque dans le sens qu'on attache au terme de contagion, quand on parle de la petite-Vérole & de ses dangers. Cette contagion est sans doute essentiellement la même chose dans la petite-Vérole artificielle ou inoculée, que dans la petite-Vérole naturelle, puisque l'artificielle n'est que la communication de la naturelle, par l'insertion de la matière qui la cause; de sorte que s'il y a de la différence ce ne doit être que dans le degré. Mais qu'est-elle donc cette contagion ? Si nous ne nous trompons pas, dire que la petite-Vérole est contagieuse, c'est dire que soit par l'attouchement immédiat de ceux qui en sont atteints, soit par le transport invisible des particules varioliques qui se détachent de leurs corps, la petite-Vérole communique son venin, ou sa mauvaise qualité, aux personnes qui sont susceptibles d'en

d'en recevoit l'infection (sans qu'on sache pourquoi), ce qui n'arrive ni toujours, ni partout, ni dans tous les périodes de la maladie, pas même aux Chirurgiens, aux gardes des malades, à ceux qui les soignent avec le plus d'assiduité & de familiarité. Mais qu'on y prenne garde, au lieu que la petite-Vérole naturelle est quelquefois épidémique en même temps qu'elle est contagieuse, jamais la petite-Vérole artificielle ne peut le devenir à prendre ce terme dans son vrai sens. Les Médecins ne donnent proprement le nom funeste d'Epidémie, qu'à ces maladies externes générales, & plus ou moins soudaines, qui, tantôt à de certains périodes, tantôt sans règle dans leurs retours, affectent, ou des Villes, ou des Provinces, ou des Régions entières, mais toujours une multitude plus ou moins considérable de personnes, & qui semblent ou avoir l'air pour véhicule, ou être nées d'une disposition commune & secrète dans les habitans des lieux où elles exercent leur fureur. Telles sont la peste, les fièvres malignes, la dissenterie &c; & l'on ne peut nier, que trop souvent la petite-Vérole naturelle, n'ait quelques-uns de ces hor-

horribles caractères. D'habiles Médecins prétendent y avoir observé des retours cruels, soudains, & périodiques tous les cinq ou six ans. Mais de tout cela même résulte évidemment ce que nous venons de dire, savoir que la petite-Vérole inoculée ne peut jamais mériter littéralement l'épithète odieuse d'épidémique. Un mal qu'on procure, qu'on adoucit, qu'on administre comme un préservatif destiné à sauver les jours de plusieurs centaines de personnes, contre une personne tout au plus qui y succombe, ce mal ne sauroit être tout au plus que contagieux, c'est-à-dire communicable.

Voilà donc en nous expliquant, la question réduite à décider, s'il est vrai que la petite-Vérole quand on la communique par l'Inoculation, devienne plus meurtrière qu'on ne l'auroit attendu de sa nature & de ses symptômes? Le sens commun ne conduit pas là. Il se soulève au contraire à l'ouïe d'une assertion, que l'expérience dément journellement à la face des anti-inoculateurs les plus décidés. Que dire donc? c'est qu'il faut bien que l'Inoculation ait de manière ou d'autre appelé la mort par ses lancettes, & par ses aiguilles, puis-

puisque'il conſte par les liſtes mortuaires du grand & principal Laboratoire des Inoculateurs , que plus leur art ſ'y eſt exercé , & plus le nombre des Victimes de la petite Vérole , eſt allé en augmentant. Qu'importe de la manière ? que ce ſoit en inoculant , ou parcequ'on a inoculé , l'effet eſt toujours le même. Voyons donc ce qui en eſt. Il eſt juſte d'écouter les accusés dans leur déſenſe.

Les Inoculateurs ne conteflent aux Liſtes mortuaires de Londres , ni leur authenticité , ni leur importance pour décider la queſtion. — Si ces fortes de Liſtes du nombre des morts , que chaque eſpèce de la maladie emporte annuellement dans chaque Ville , avoient de tout temps & partout , pu être dreſſées avec la même intelligence & la même exactitude que celles de la Haye , on en recueilleroit indubitablement de grands avantages ; mais les Médecins de Londres font eux-mêmes bien des réflexions ſur les Bills mortuaires de leur Capitales : loin de vouloir en étendre le détail , nous nous étudions à l'abrégér.

1°. Ils ne craignent pas d'élever des doutes ſur la parfaite exactitude de ces Liſtes , & des confrontations qui en ont

ont été faites, relativement à l'objet du litige dont il est ici question.

2°. Il faut observer, que le nombre des habitans de Londres s'étant considérablement accru depuis 30 à 40 ans, il a du nécessairement mourir dans cette Métropole durant cet intervalle, un plus grand nombre de malades de toute espèce indistinctement, sans que cela intéresse plus la petite Vérole qu'aucune autre des maladies de l'humanité. Aussi assure-t-on qu'on n'a point remarqué cet accroissement de mortalité, ni dans les Villes, ni dans les Bourgs, ni dans les campagnes voisines de Londres, quoi qu'un très grand nombre de personnes & de familles s'y soient fait inoculer.

3°. Une autre considération remarquable qu'on a faite sur cette matière, c'est que pendant une quinzaine d'années, à commencer depuis l'année 1759, presque toutes les maladies de la peau, & nommément la rougeole, ont exercé à Londres leur rage avec le même acharnement que la petite Vérole, & y ont comme elle grossi plus que de coutume les listes mortuaires, ce qui achève de disculper l'Inoculation.

4°. Il ne faut cependant pas omettre
Tome XLIX. Part. II. P *tre*

tre une quatrième considération sur laquelle des Médecins de la Grande Bretagne, d'une probité, & d'une habileté reconnues, se sont plus d'une fois étendus; c'est que dans la pratique de l'Inoculation, ils ne se sont jamais aperçus avec la moindre certitude que la petite Vérole ait été répandue dans le public par l'infection de quelqu'un de ceux qu'ils avoient inoculé. Actuellement les Praticiens zélés qui administrent l'Inoculation dans la Société établie à Londres en faveur des pauvres, attestent que jusqu'ici il n'y est arrivé aucun accident funeste, rien qui puisse donner lieu de croire que l'infection se soit répandue au dehors par aucune personne inoculée. Et en deçà la Mer, (chose étrange s'il y avoit la moindre solidité dans l'induction qu'on voudroit tirer des listes mortuaires de Londres au désavantage de l'Inoculation!) combien de fois nos Médecins n'ont-ils pas expérimenté la même chose, soit dans ces Provinces, soit en France, soit en Allemagne, dans le Nord, en Suisse, à Genève &c. Qui a jamais entendu parler parmi nous, de quelque exemple avéré de l'infection varioleuse portée dans
les

les Villes de quartier en quartier, de rue en rue, par des inoculés soit pauvres, soit riches? Qui n'a pas au contraire plus d'une fois entendu dire, que nos vigilans Inoculateurs après avoir exercé leur art dans quelques familles, avoient été obligés d'attendre plusieurs semaines, & même plusieurs mois avant que de pouvoir se procurer de la matière varioleuse pour se prêter de nouveau aux sollicitations de leurs amis, & recommencer leurs utiles opérations?

5o. Mais d'ailleurs à quoi tient-il qu'on ne prenne des mesures pour empêcher des imprudens quels qu'ils puissent être, de se répandre mal à propos à droite & à gauche avant que l'opération de l'inoculation ayant entièrement produit son effet, leur commerce n'ait plus rien de dangereux? Qu'est-ce qui empêcheroit de profiter des conseils judicieux de Mr. Paulet, pour prévenir les suites des communications imprudentes? Pourquoi ne pratiqueroit-on pas quelque chose de semblable aux précautions que la Ville de St. Omer a prises, & peut-être un peu outrées, pour tenir en ordre les inoculés de quelque

condition qu'ils soient ? De ce que dans ces Villes immenses de Paris & de Londres, il n'est pas possible de réprimer la populace pétulante, s'ensuit-il qu'ailleurs il n'y eut pas moyen à la Police de la tenir en règle pendant un terme suffisant, pour calmer les craintes modérées des personnes raisonnables ?

66. On en pensera ce qu'on voudra ; pour nous sans entrer dans un plus grand détail, auquel nous aurons peut-être occasion de revenir, s'il nous falloit une dernière preuve, & une preuve péremptoire, qu'en toute sûreté de conscience on peut inoculer la petite Vérole, sans répandre imprudemment la dangereuse contagion dont ce fléau est capable quand l'art ne l'a pas adouci, nous la tirerions cette preuve de la conduite du célèbre Inoculateur dont les scrupules, ou si l'on veut peut-être un excès de zèle pour le bien public, ont jetté l'alarme dans le cœur de diverses personnes. --- Prudent & délicat autant qu'il s'est montré heureux & rendu illustre dans l'exercice de son art, il préside à Londres sur l'un des plus grands Hôpitaux qu'une piété généreuse y a élevés à l'Inoculation. Il y est l'Esculape prin-

principal des inoculés, l'Oracle des Inoculateurs, inoculant lui même, & ne cessant d'encourager par tous les moyens qu'il croit convenables la pratique d'un art, qui a rendu son nom si cher & si estimable au genre humain.

Ce qui a donné quelque inquiétude sur la maniere de penser, c'est si nous ne nous trompons pas, l'éloignement qu'il a témoigné pour l'établissement d'une Société destinée à inoculer les pauvres de Londres dans leurs demeures particulières. Soit qu'il ait craint que l'exécution de ce plan ne nuisît à l'établissement plus sûr & parfaitement bien réglé des Hôpitaux, où les inoculés sont réunis sous une même administration; soit qu'il ait appréhendé l'indiscipline de ces inoculés trop libres de se produire, de se mêler, & de se répandre; soit qu'il ait cru s'être instruit que de leur communication arbitraire, il étoit en effet résulté quelque contagion dangereuse, il s'est peut-être un peu fortement opposé à un projet qui a trouvé des appuis. Mais une preuve que jamais ce grand Inoculateur n'a varié, ni bialsé sur la nécessité de rendre l'Inoculation aussi commune qu'il seroit possible, c'est

„ turelle s'est produite dans un district
 „ ou quartier de quelque Ville, paroît-il
 „ que l'Inoculation arrête les progrès
 „ de l'infection, ou qu'elle les accé-
 „ lère.

„ V. L'Inoculation a-t elle été admi-
 „ nistrée dans quelque district, ou dans
 „ quelque quartier d'une Ville, sans
 „ que la contagion se soit communi-
 „ quée dans le reste de la Ville?

„ VI. A quel période de vie peut on
 „ se faire inoculer avec le moins de ris-
 „ que, & dans quelle saison de l'année
 „ avec le plus de succès?

„ VII. Quand on a reçu l'infection
 „ de la petite Vérole naturelle, peut-
 „ on en détruire l'action en se faisant
 „ inoculer.

Telles sont les questions que propose
 le docteur Médecin de Londres. Le
 soin qu'il prendra de rendre publiques
 les lumières qu'on y aura répandues,
 sera la première récompense de quel-
 ques momens de travail consacrés au
 bonheur du genre humain.

temps totalement guérie ; lorsqu'un jour, à la suite d'une violente migraine, il lui survint une autre incommodité, qui a duré depuis le mois de Septembre 1776, jusqu'au commencement de la présente année. C'étoit une extinction de voix, qui, sans lui ôter entièrement l'usage de la parole, ne lui permettoit de s'énoncer que tout bas, & comme quand on parle à l'oreille : de sorte que quoiqu'elle articulât distinctement les mots, il falloit être tout près d'elle pour l'entendre. Cette incommodité, qui d'ailleurs n'a été accompagnée d'aucune indisposition considérable, ayant résisté, pendant au-delà d'une année entière, à tous les remèdes, tant intérieurs qu'extérieurs, qu'a mis en usage, pour la dissiper, un de nos plus habiles Médecins (*) ; ce savant Homme a cru devoir laisser désormais agir la nature, & il a exhorté ma fille à ne pas désespérer de sa guérison, y ayant eu des Personnes, à qui, après qu'elles avoient été plus longtems encore dans le même cas, la voix étoit subitement

(*) Mr. le Professeur Oosterdyk Schacht.

ment revenue; & une fièvre, p. ex., pouvant opérer cette heureuse révolution. Cette espérance n'a point été vaine. Le 7^e de ce mois, ma fille, qui depuis trois semaines ou environ, avoit eu de temps à autre de légers accès de fièvre, en eut un assez violent pour l'obliger de se mettre au lit vers les trois heures après midi: & le lendemain matin, avant même que la fièvre fût entièrement passée, elle avoit recouvré la voix.

Je ne doute point, Monsieur, qu'en faveur du motif qui m'engage à souhaiter que cette Lettre soit rendue publique, vous ne veuillez bien déférer à la prière que j'ai pris la liberté de vous faire. J'ai l'honneur d'être avec un respectueux dévouement,

MONSIEUR,

Utrecht
le 28 janvier
1779.

*Votre très humble & très
obéissant Serviteur,*

DAN. THEOD. HUËT.



NOUVELLES LITTERAIRES

D A N E M A R C K.

COPENHAGUE, La Société Royale des Sciences a adjugé le Prix de Physique, sur la formation de l'acide nitreux, à un Mémoire François, qui a pour devise: *in paucis multa, atinam bona*, dont l'Auteur ne veut pas être nommé; & quoique la question n'y soit pas pleinement résolue, ce qu'on n'avoit pas non plus osé se promettre dans une matière si difficile, on a pourtant eu égard au soin & à l'exactitude avec lesquels ces recherches sont faites.

Le Prix de Mathématique, sur la meilleure disposition d'un instrument propre à mesurer de petites distances d'une seule station, a été décerné à Mr. GEORGE FREDERIC BRANDERS, faiseur d'instrumens à Augsbourg. Ce Savant avoit aussi envoyé à la Société l'instrument même qui a été éprouvé; & les raisons de la différence considérable entre les distances trouvées par le moyen de cet instrument & les distances effectives seront indiquées à l'Auteur.

On propose pour l'Année 1779 les sujets suivans:

I. *Quæritur, quæ in Hibernia exstiterint, vel adhuc supersint ædificia, tumuli, inscriptiones,*

nes, locorum nomina aliave ejus generis monumenta, in quibus incolarum Septentrionis nostri, speciatim Danorum & Norvegorum vestigia apparuere vel etiam nunc apparent?

2. *Elementa tabularum astronomicarum Solis & Lune ita ordinare, ut non solum eclipses utriusque luminaris nostro seculo observate ea præcisione, quam Mayerianæ tabulæ exhibent, sed quoque antiquissimis temporibus in Babylonia & Ægypto vise & consignate sine notabili errore inde supputari queant, ita tamen ut æquatione seculari in calculo non opus sit.*

3. *An seminium vermium intestinalium Tæniæ, Gordii Ascaridis, Fasciolarum &c. animalibus connatum, an ab extus intromissum observationibus & argumentis probare, remediaque in illo casu notare.*

Outre ces Problèmes, la Société a trouvé bon de continuer le suivant, qui avoit été proposé auparavant pour l'Année 1777.

4. *Quæritur quo tempore Danorum imperium in Esthonia coeperit, quanam incrementa quasque mutationes habuerit a Valdemaro II. ad Valdemarum usque III; quando penitus desierit, quis sub ea potestate status hujus regionis tam politicus quam ecclesiasticus fuerit, & quanam legum Danicarum vestigia ibi adhuc reperiantur?*

Le Prix que la Société décernera à celui, qui à son jugement aura le mieux traité chaque

fu-

sujet, consiste en une médaille d'or de la valeur de cent écus argent de Danemarck. Les Savans tant étrangers que Danois, excepté les Membres de la Société, sont invités à concourir pour ces Prix, & voudront bien écrire leurs Mémoires en François, Latin, Danois, ou Allemand.

Les Concurrans adresseront leurs Mémoires francs de port à S. E. Mr. DE HIELMSTIERNE, Conseiller Privé du Roi, Chevalier de Dannebrog, Président de la Société; aucun Ecrit ne sera admis au concours passé le dernier d'Août 1780.

Les Auteurs sont priés de ne se point faire connoître, mais de mettre une devise à la tête de l'Ouvrage, & d'y joindre un billet cacheté avec la même devise, qui contiendra leur nom & le lieu de leur résidence.

Ceux qui souhaiteront que leurs Ecrits qui ont concouru pour les Prix de l'Année passée, leur soient rendus, voudront bien s'adresser pour cet effet à S. E. Mr. DE HIELMSTIERNE avant la fin de l'Année 1779.



S U I S S E.

Avis.

NEUCHÂTEL. Collection complète des Oeuvres de Mr. CHARLES BONNET, Membre de diverses Académies; revue & corrigée par l'Auteur, & augmentée de plusieurs Ecrits qui n'ont pas encore paru; proposée par souscription, à 12 liv. de France le Volume *in* 40., & 2 liv. 10 sols le Volume *in* 80.; les planches à part, à raison de 3 sols.

A Neuchâtel en Suisse, chez SAMUEL FAUCHÉ, Libraire du Roi.

Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit ailleurs du mérite des Ouvrages qui composent cette Collection: nous parlerons encore moins de la beauté de l'exécution Typographique, quoiqu'elle soit digne à tous égards de l'attention des Amateurs. Il vaut mieux en laisser juger au public, d'après les propres déclarations de l'Auteur, que d'après les nôtres, qui pourroient lui paroître intéressées. Nous nous bornerons même à rapporter celle qu'il a donnée dans le Journal de Physique, à la suite de son second Mémoire *sur les reproductions des Salamandres*.

Je profite, dit l'Auteur, de l'occasion que ce Mémoire me fournit, pour informer moi-même
le

le Public. . . . qu'une Collection complète de mes Ecrits s'imprime par souscription, in 4°. & in 8°. à Neuchâtel en Suisse, chez le Sieur FAUCHE, Libraire du Roi de Prusse. Les trois premiers Volumes de l'in 4°. & les six premiers Volumes de l'in 8°. sont sortis de la presse. La Collection entière sera de huit Volumes in 4°. & de seize in 8°. Cette entreprise Typographique, à laquelle on m'a en quelque sorte obligé de consentir & de concourir, est exécutée avec beaucoup de correction & de propreté, & je déclare ici, par avance, que cette Edition de mes Oeuvres est la seule que j'avouerai. Je prie donc le Public de se défier beaucoup des contrefaçons qui ont déjà été annoncées chez l'Etranger. Cette Collection qui contiendra divers Ecrits, quo je n'avois point encore publiés, sera divisée en deux parties générales: la première renfermera les Ecrits d'Histoire Naturelle; la seconde, ceux de Philosophie spéculative. On jugera du nouveau travail dans lequel cette entreprise m'a engagé, par les additions que j'ai faites aux trois premiers Volumes de l'in 4°. & qui vont à environ six cents pages.

Pour ce qui concerne le Portrait, les Vignettes & les culs-de-lampe en cuivre, dont on a enrichi l'Edition in 4°. on peut voir dans la Pré-

face

face générale de l'Ouvrage, ce que l'Auteur lui-même en dit.

On délivre actuellement les trois premiers Volumes de l'*in* 4^o. & les six premiers de l'*in* 8^o. à Neuchâtel en Suisse, chez l'Imprimeur, & dans les autres Villes de l'Europe, chez les principaux Libraires. Les autres Volumes paroîtront successivement, à mesure que l'Auteur, qui travaille sans relâche à cette Collection, nous remettra ses Manuscrits, & l'on n'aura d'autres retards à essuyer, que ceux que pourroit occasionner le travail de M. BONNET.

Du reste, l'inspection de l'Auteur sur le nôtre doit être pour le Public un sûr garant de notre fidélité à remplir nos engagements.

G E N E V E.

On attribue à un Auteur respectable, & très célèbre les Vers suivans.

S T A N C E S.

*OUTRE mesure on a vanté Voltaire ,
Outre mesure on nous vante Rousseau ;
L'enthousiasme paroît beau :
Des héros de parti c'est le sort ordinaire.*

*On les blâme , on les loue , & toujours à l'excès ;
L'injuste haine les déchire :
L'aveugle flatterie admire ;
La passion fait les portraits.*

Tome XLIX. Part. II.

Q

Tab.

*S'abbarre une main infidèle,
Qui par-tout veut mêler du noir,
Mais je vis d'un transport de zèle
Qui l'antafie au lieu de voir.*

*Par des omiffions, par un pompeux langage,
Que de torts on cherche à couvrir!
Des feuls talens on fe laiffe éblouir;
Mais il faudroit en voir l'ufage.*

*Ci-devant une infcription,
Un petit bufte, un maufolée
Suffifoient à l'ambition.
Des gens de grande renommée.*

*Aujourd'hui tout fe méconnoît;
Il faut au monde des Idoles:
Plus l'homme eft petit en effet,
Plus on l'agrandit en paroles.*

*Ce qui plaît eft nommé divin;
L'hyperbole eft de mode en France:
Déjà l'on adore, on encenfe;
L'apothéofe eft en chemin.*

*Nouveau genre de Fanatifme
Qui déifie des mortels;
Un Voltaire aura des autels
Qu'il n'eût pas eu du Paganifme.*

*Délire aussi vain qu'odieux :
Prétend-on remplacer le Dieu qu'on abandonne,
Le Dieu de la Terre & des Cieux,
Par ces demi-Dieux qu'on nous donne*

*De tout discours, de tout écrit
La raison doit bannir l'ivresse;
Si l'on exalte tant l'esprit,
Ab ! c'en est fait de la sagesse.
A Genève.*

PROVINCES - UNIES.

UTRECHT. B. Wild débite avec beaucoup de succès un Ouvrage périodique dont voici le titre : *De Staatsman of onpartydige Redeweringen over de merkwaardigste gebeurtenissen van onzen tyd, welken eenen onmiddelyken invloed kunnen hebben op de belangen van het Menschdom in 't algemeen en die van ons Vaderland in het byzonder : alles met staatkundige beoordeelingen, en geschiedkundige verklaringen opgebeeld. Mitsgaders aanmerkingen over den Landbouw, Koophandel, Zeevaart, en andere gewigtige onderwerpen ; c'est-à-dire, L'Homme d'Etat (ou le Politique), ou Observations impartiales sur les événemens modernes les plus remarquables, & qui peuvent avoir une influence immédiate sur les intérêts de l'humanité en général, & de notre Patrie en particulier ; avec diverses discussions*

historiques & politiques, & des remarques sur l'Agriculture, le Commerce, la Navigation, & d'autres sujets importants. L'objet de cet Ecrit est suffisamment indiqué dans le titre, & en général il nous paroît assez bien rempli. Peut-être n'en trouvera-t-on pas toujours les réflexions exactement impartiales; mais elles sont d'ordinaire présentées d'une manière intéressante, & les événemens tant politiques que militaires sont fidèlement rapportés. Les détails dans lesquels l'Auteur entre sur l'état actuel des divers Gouvernemens de l'Europe; sur les avantages de leur constitution, sur leurs intérêts respectifs, & particulièrement sur ceux de cette République, sont instructifs & supposent un esprit observateur & un bon Citoyen. Des maximes de morale & de politique, des anecdotes, des allégories, des traductions de plusieurs des meilleurs morceaux des Annales de M. *Linguet*, achèvent de rendre la lecture de cet Ouvrage agréable & utile. Il a commencé en Septembre 1778, & il se distribue par cahiers de 5 feuilles chacun, & qui paroissent de 15 en 15 jours.

Le même Libraire distribue le IV^e. Tome du *Tableau de l'Histoire Générale des Provinces-Unies*. Ce Volume ne nous est pas encore parvenu, non plus que le second Tome de la Traduction Françoisse du *Voyage en Arabie & en d'autres Pays circonvoisins*, par M. NIEBUHR in 4^o.

De-

Depuis le 28 Septembre 1778. la Veuve *van Schoonhoven* débite un Ecrit hebdomadaire, qui paroît tous les Lundis sous ce titre *De Berger*, c'est-à-dire *Le Citoyen*. Le grand objet de cette Feuille est de former de bons Citoyens, de donner à tous les ordres de personnes qui composent la Société, de justes notions de leurs devoirs respectifs, de leur indiquer les vrais moyens de se rendre heureux eux-mêmes en contribuant au bonheur de l'Etat dont ils font partie. Toute la Morale entre donc dans le plan de cet Ouvrage, car il n'y a point de vertu qui n'ait des influences heureuses sur la Société Civile, ni de vice qui n'y nuise directement ou indirectement. Et comme la Religion est étroitement liée avec le bien de l'Etat, nos estimables Auteurs ne négligent point d'en faire sentir la beauté & les avantages, d'en donner de saines idées, d'en presser les devoirs, de la défendre contre les Incrédules, de combattre la superstition, le faux zèle, l'intolérance; mais ils s'abstiennent, avec raison, de toute controverse sur les points qui divisent les diverses Communions Chrétiennes, & ils ne s'élèvent que contre les opinions qui pourroient troubler la paix & le bonheur de la Société. Nous ne saurions trop recommander cette excellente Feuille, qui peut être extrêmement utile à toutes les classes de Citoyens. Elle est d'ailleurs très bien écrite, & quoique le style en soit d'ordinaire sérieux, il

à plusieurs Discours où l'on trouve cet enjouement, ces tours originaux, ce sel, ces bonnes plaisanteries qui font tant de plaisir dans les Ouvrages des *Steele* & des *van Effen*.

LEEUWAERDE. *H. A. de Chalmot* a imprimé : *Jo. SCHRADERI Liber Emendationum* Vol. 2^o de 256 pp. sans la Préface qui en a 60. Il y a déjà du tems que cet Ouvrage paroît, mais il ne nous est parvenu que depuis peu. Lors qu'il est arrivé tous les Extraits de ce Tri-mestre étoient déjà imprimés : il faut donc se borner à l'annoncer & à le recommander à tous ceux qui cultivent la Littérature tant Grecque que Latine. Ils trouveront dans le corps de l'Ouvrage & dans la Préface, une multitude de corrections ingénieuses des anciens Auteurs, d'*Orphée*, par ex. d'*Aratus*, de *Théocrite*, de *Catulle*, de *Virgile*, d'*Horace*, de *Properce*, d'*Ovide* &c. Quantité de passages de ces Poëtes sont rétablis très heureusement, & comme on devoit l'attendre d'un Savant qui passe à juste titre pour un des plus grands Littérateurs & des plus judicieux Critiques d'aujourd'hui.

AMSTERDAM. *Jean Allard* a imprimé : *Nederlandsche Gezangen van Mr. HIERONYMUS VAN ALPHEN*, grand 8^o de 41 pp. Ce sont des Chants ou des Poëmes patriotiques, composés à l'occasion du second Jubilé de l'Union d'Utrecht. *M. VAN ALPHEN*, qui dans ses charmans Poëmes pour les Enfans avoit su prendre

dre le ton simple , naïf , & gracieux qui convient à leur âge , s'est élevé jusqu'à la plus sublime Poésie dans le nouvel Ouvrage que nous annonçons. Toutes les Pièces qui composent ce précieux Recueil , portent l'empreinte du génie , du plus noble enthousiasme , & du plus ardent amour pour la Patrie.

LEYDEN. Ceux d'entre Mr. les Professeurs de notre Université qui sont chargés de l'Administration du Legs de feu Mr. STOLP , ont délibéré sur les Dissertations qui leur ont été adressées en réponse à cette Question qu'ils avoient proposée : *Quelles sont les preuves , que les seules lumières de la raison fournissent pour démontrer l'unité de Dieu ? Et y a-t-il jamais eu des Peuples , qui aient connu cette vérité , sans qu'aucune Révélation Divine , parvenue jusqu'à eux , aît pu la leur faire connoître ?* La Pièce à laquelle ils ont adjugé le Prix , qui est une Médaille d'or de la valeur de 250. Florins de Hollande , a pour Devise :

Divoque mortalesque turmas

Imperio regit. unus a quo,

A l'ouverture du Billet cacheté , dont elle étoit accompagnée , ils ont vu que son Auteur étoit Mr. DANIEL WYTTENBACH , Professeur en Philosophie à Amsterdam.

Outre cette Dissertation ils en ont reçu diverses autres , qui mériteroient d'être rendues publi-

ques par l'impression ; mais , obligés de se borner à un certain nombre , ils en ont choisi quatre , qu'ils feront imprimer. La première a pour Devise : *τὰ πολλὰ δύσκολα*. La Devise de la seconde est : *Neque tam est acris acies in natu-
vis hominum & ingeniis &c.* Celle de la troisième est : *Veritas index sui & obliqui*. La quatrième a celle-ci : *Certamen proemia magna mo-
vent*. Les Auteurs de ces différentes Pièces sont priés de faire savoir avant le 1^r Janvier de 1780 , à Mr. ALLAMAND , Professeur en Philosophie , & Secrétaire actuel de l'Institut de *Stolp* , s'ils veulent que leurs noms paroissent à la tête de leur Ouvrage ; si non , les Billets qui les renferment seront brûlés sans être ouverts , comme l'ont été ceux de toutes les autres Dissertations , qui ne seront pas publiées.

LA HAYE. *J. A. Rouvink* a imprimé : *De Voordeelen van den Oeconomischen Tak voorgesteld en aangedrongen , door **** cest-à-dire , *Les avantages de la Branche Oeconomique , représentés par **** , 1779 grand 8^o de 59 pp. Nous avons plusieurs fois parlé dans ce Journal , de la Société Oeconomique , Branche nouvelle de la Société Hollandoise des Sciences établie à *Haarlem*. Le grand objet de cette Institution est l'encouragement & l'avancement du Commerce , de l'Agriculture , des Manufactures , des Pêches & de tous les Arts mécaniques dans notre République &

& les Colonies qui en dépendent. Une Dissertation que M. VAN DEN HEUVEL, Greffier de la Cour d'Utrecht, composa en 1775 & qui fut couronnée à Haarlem (*), occasionna cet établissement dont on commence déjà à recueillir les fruits ; & cet excellent Citoyen a la douce satisfaction d'avoir ranimé l'esprit patriotique dans ces Provinces, & d'avoir indiqué les vrais moyens de leur rendre leur ancienne splendeur. Une multitude d'amis de la Patrie se sont engagés, dans la plupart de nos Villes, à fournir chacun deux ducats par an pour mettre la Société en état de décerner des prix & d'assurer des encouragemens, à ceux qui soit par de nouvelles inventions, soit en perfectionnant quelques objets de commerce, de manufactures, d'industrie &c. auront bien mérité du public. Au moyen de ces légères contributions, qu'on pourroit appeller, d'après Mr. *Elie de Beaumont*, la

ca-

(*) Elle a été traduite en François sous ce titre : *Dissertation sur le Commerce de la Hollande, sur les sources de son ancienne prospérité, les causes de sa décadence, & les moyens de la rétablir. Qui a remporté le Prix proposé par la Société des Sciences de Haerlem. Par Mr. HENRI HERMAN VAN DEN HEUVEL, Greffier de la Cour de Justice d'Utrecht ; actuellement Directeur de la dite Société, &c. &c. Traduite du Hollandois. A Dusseldorp, chez G. C. D. Hoffman, 1778. grand 8^e de 138 pp.*

capitation du patriotisme, quantité de prix ont déjà été distribués, des bruyères ont été défrichées, des établissemens fondés, des fabriques établies, on a fourni à une multitude de pauvres les moyens de gagner leur vie en filant, en faisant des filets, en travaillant à des manufactures de laine, de toiles, de coton, de fayence, de porcelaine, on a fait des avances considérables à des fabricans, à des artistes, en un mot l'émulation la plus louable s'est manifestée de toutes parts; & si l'on considère qu'il n'y a guère plus de quatre ans que l'Ouvrage de Mr. VAN DEN HEUVEL paroît, on sera surpris de tout le bien qu'il a déjà produit & de l'heureuse révolution qu'il a opérée dans un si court espace de temps, Il y a cependant encore bien des gens qui ont des préjugés contre la Société Oeconomique, & qui doutant qu'elle puisse se soutenir refusent d'y prendre part. C'est à les éclairer & à les détromper, que s'attache l'Auteur de l'excellente Brochure dont nous avons rapporté le titre. Elle est très bien écrite, & ne peut avoir été dictée que par le plus noble patriotisme. Pour faire sentir les avantages qu'on doit se promettre de la Branche Oeconomique, il expose ceux qui en sont déjà résultés, & il entre là dessus dans des détails que tous les bons Citoyens liront avec le plus grand plaisir. Il montre que les succès ac-

tuels

tuels donnent lieu de concevoir les espérances les mieux fondées pour l'avenir, & il répond de la manière la plus satisfaisante à toutes les objections qu'on pourroit faire contre ce bel établissement. Il n'y a point de Hollandois qui n'eût lire ce petit Ouvrage, & nous aimons à croire que la plupart de ceux qui l'auront lu, s'empresseront à favoriser par leurs souscriptions une entreprise si utile & si honorable à la Nation.

Tous les amis de l'humanité applaudiront aussi au bel exemple que vient de donner Mr. PERRONOT, Conseiller des Domaines de S. A. S. M^{gr}. le Prince Stadhouder Héréditaire. Il y a plus de trente ans que dans sa Dissertation inaugurale (1) il avoit combattu la pernicieuse coutume d'enterrer les morts dans l'enceinte des Villes & mêmes des Eglises; &, s'il n'est pas absolument le premier qui ait élevé sa voix contre cet usage barbare & funeste, il est au moins le premier qui ait écrit dans ces Provinces sur cet important sujet. Son excellente Dissertation, qui fut réimprimée en 1775, & dont nous rendîmes compte alors (2), a eu le plus grand succès, & elle a sans doute beaucoup contribué à la sage réforme qui s'est faite à cet égard dans plusieurs Etats tant Catholiques que

(1) *De prohibenda in urbe & templis sepultura.* 1748.

(2) *Biblioth. des Sc.* Tom. XLII, Part. II, Art. V.

que Protestans. Mais dans nos Provinces on s'est contenté d'applaudir à l'Ecrit de Mr. PERRENOT, & les choses n'en sont pas moins restées sur l'ancien pied. C'est qu'il n'y a peut-être point de Pays où l'on soit plus attaché aux antiques usages, quelque déraisonnables qu'ils soient. Ce n'est que peu à peu qu'on parvient à en secouer le joug, & presque toujours nous nous laissons devancer de beaucoup par les autres Peuples. Il faut cependant espérer que ce que notre respectable Jurisconsulte n'a pu opérer jusques ici par son Ouvrage, il le fera par son exemple. Il s'est adressé à MM. les Conseillers Députés de cette Province, avec prière de lui accorder en cens ou emphytéose une petite portion des Dunes dans la partie occidentale du chemin de la Haye à Scheveningen, où il pût faire un enclos qui servît de Cimetière à son usage, s'engageant de payer pour son enterrement tous les fraix & droits qu'on exige pour les sépultures dans quelque une des Eglises de la Haye. Cet enclos lui ayant été accordé, il s'est associé plusieurs personnes de distinction qui pensent aussi noblement que lui. Animées du même zèle, elles viennent d'achever à fraix communs un monument qui sera plus révééré par la postérité que les plus superbes Mausolées. L'enclos est de 18 toises quarrées, à 415 pieds du Village de Scheveningen. Il contient trente caveaux. Les murs ont 9 pieds 4 pouces de largeur.

geur. Au dessus de la porte on lira l'inscription suivante, surmontée d'une urne antique : *In boop van Navorling; Dans l'espérance d'être imité.* Sur un des Cercueils qui couvre le caveau appartenant en particulier à M. PERRENOT, on trouve ce Distique :

Exuvie jaceant putres procul urbe. Nocebam

Qui nemini prudens, noceam ne mortuus, opto.

On appliquera sans doute à cet excellent Citoyen & à ses dignes Associés, ce qu'il disoit lui-même dans sa Dissertation, au sujet de deux de ses Amis qui avoient aussi voulu être enterrés hors des Villes:

Illorum tumulo manibus dabo lilia plenis,

Purpureos spargam & flores & fungar inani Munere.

P. F. Goffe distribue les Tomes X, XI, XII & XIII du *Dictionnaire Universel raisonné de Justice Naturelle & Civile*. Ces quatre Volumes terminent tout l'Ouvrage, qui se vendra désormais sous un nouveau titre que le célèbre Editeur a jugé plus convenable : *Code de l'Humanité, ou la Législation Universelle, Naturelle, Civile & Politique; avec l'Histoire Littéraire des plus grands Hommes qui ont contribué à la perfection de ce Code. Composé par une Société de Gens de Lettres. Le tout revu & mis en ordre alphabétique, par M. DE FELICE*. Quid deceat, quid non : Quo virtus, quo ferat error, HORAT. Yverdon, dans l'Imprimerie de M. DE FELICE.

Ce nouveau titre sera délivré aux Souscripteurs, pour qu'ils puissent le substituer à l'ancien dans les neuf premiers Volumes. Les divers Extraits que nous avons donnés de cet important Ouvrage, en ont suffisamment fait connoître le mérite, & nous nous bornerons à rappeler à nos Lecteurs, qu'il ne faut pas le regarder comme un simple dépouillement de l'Encyclopédie d'Yverdon. Tous les excellens morceaux de Morale & de Jurisprudence qu'elle contient, se retrouvent sans doute & devoient se retrouver dans ce Code. Mais outre ces Articles, il y en a une infinité d'autres qui ne le cèdent en aucune sorte aux premiers, & qui ne laissent rien à désirer sur les Sciences qui en font le sujet.

Nicolas van Daalen, Libraire, débite la BIBLIOTHEQUE ORIENTALE de feu Mr. D'HERBELOT, en quatre Tomes *in Quarto*, qui peuvent être partagés en huit Volumes, d'une grosseur raisonnable chacun.

« Les Journaux ont déjà rendu compte des deux premiers, en observant que depuis longtems il n'est sorti des presses d'Hollande aucun Ouvrage aussi parfait, relativement à la partie typographique. Le troisième ne le cède en rien aux deux premiers.

Ces trois Tomes contiennent précisément la BIBLIOTHEQUE ORIENTALE, telle qu'elle a paru *in Folio* en 1697; mais on les a améliorés à divers égards.

Pour ce qui est du quatrième Tome, feu Mr. CLAUDE VIADELOU, connu sous le titre d'Evêque de Claudiopolis, l'un des Missionnaires envoyés en Chine, en 1685, par Louis XIV, en est l'Auteur.

Ce Tome est une suite ou un supplément à la BIBLIOTHEQUE ORIENTALE, ainsi que Mr. Visdelou le déclare en termes exprès, rapportés dans l'avertissement des Editeurs qui se trouve à la tête du premier Tome.

Les pièces contenues dans ce quatrième Tome sont : 1^o Observations de Mr. Visdelou sur quinze articles de la BIBLIOTHEQUE ORIENTALE, relatifs à la Chine ; 2^o Histoire de la Grande Tartarie, ce pays si étendu qui a été connu des Anciens sous le nom de Scythie & dont les Souverains ont subjugué deux fois la Chine ; 3^o. Dissertation sur le titre de KHAN, en usage dans l'Orient ; 4^o. Observations sur 41 autres articles de la même Bibliothèque, ayant également plus ou moins de rapport à la Chine ; 5^o Monument du Christianisme en Chine, avec une paraphrase & des notes pleines d'érudition, accompagnées de la description de l'Empire Romain selon les Chinois ; 6^o. Description de l'Empire de la Chine en forme d'une Lettre, adressée au feu Prince Eugène de Savoie ; 7^o. Deux petits Traités, imprimés en 1694, dont feu Mr. GALAND est Auteur & qui sont devenus extrêmement rares, l'un intitulé : FARO-

308 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES ;

LES REMARQUABLES DES ORIENTAUX , l'autre MAXIMES DES ORIENTAUX.

Il est terminé par une nouvelle Table générale des *Matières*, contenues dans les quatre Tomes, celle qui se trouve dans l'Edition originale *in Folio* étant trop sèche & défectueuse à divers égards.

Pour aller au devant des desirs des Savans , & donner à cette édition *in Quarto* toute la perfection dont elle est susceptible, les Editeurs ont jugé à propos de l'amplifier par des ADDITIONS. Mr. SCHULTENS, actuellement Professeur en Langues Orientales dans l'Université de Leyde, les a fournies. Elles renferment non-seulement de nouveaux articles, mais aussi des corrections de plusieurs de ceux qui existent. Le prix des quatre Tomes est *f.* 34 d'Holl. & en grand papier . . . *f.* 50 d'Holl.

Le quatrième Tome est aussi imprimé *in Folio* en faveur de ceux qui ont l'Edition de ce format. Ils peuvent donc la rendre d'autant plus complète, que ce Tome *in Folio* est aussi enrichi de la susdite Table des *Matières*, & l'est également des ADDITIONS. !

Le prix de ce Tome *in Folio* est actuellement de 16 florins, 10 sols, argent d'Hollande:



TABLE



T A B L E
D E S
M A T I È R E S,
Contenues dans le Quarante-Neuvième Tome
D E C E T T E
B I B L I O T H È Q U E.

A

Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique par MM.

Formey & de la Fontaine, Extr. de la 2^e.

Edit. de cet Ouvr. Hollandois 147.

Académie de Manheim, ann. du 4^e. Tome de
ses *Mémoires* 236.

Almanach des Muses pour l'année 1778.

Extr. 167.

Alphen (M. van). ann. de sa Traduct. Hol-
land. de la *Théorie des Beaux-Arts & des*

Sciences, par M. Riedel 242 notice du 2^d.

Recueil de ses *Essais de petits Poèmes*
Tome XLIX. Part. II. R. pour

T A B L E

Pour les Enfants 243 ann. de ses *Poèmes patriotiques* 498.

Altamont (Vie d') 4^e. Extr. de cet Ouvr. 413.

Âme, son immatérialité 406 suiv.

Amérique (Histoire de l'), par Mr. *Robertson*, Extr. de la Traduct. Franç. de cet Ouvr. 253.

Anabaptistes, persécutions qu'ils essayent dans la Mairie de Bois-le-Duc 43.

Annnonce d'un Appel aux Médecins, sur le danger réel ou prétendu de répandre la contagion de la Petite-Vérole par l'Inoculation, 463-484.

Athènes, la nouvelle, sa description 377.

B.

Barkey (Mr.), Extr. de sa Traduct. Holland. de la Vie de *Zwingli* 332.

Bataves (anciens), leur valeur 137.

Beiling (Albert), son héroïsme 345.

Bibliothèque Orientale par M. d'*Herbelot*, ann. du 4^e. Tome de cet Ouvr. 507.

Biel (Mr.), Extr. de son *Nouveau Trésor Philolog. ou Lexique des LXX Interprètes* 457.

Bienfaisance Française, notice de cet Ouvr. de Mr. de *Clairfontaine* 205.

Bi-

DES MATIERES.

Bitume, il y en a des sources dans l'île de Zante 386.

Bois-le-Duc, voyez *Histoire*.

Bonnet (Mr. C.), ann. de la Collection complète de ses *Oeuvres* 491.

Berger (De), le *Citoyen*, ann. de cette feuille hebdomadaire *Hollandoise* 497.

Brand (Sebastien), *particularités de sa vie* 182.

C.

Canaux de Navigation (Des), ann. de cet Ouvr. de M. de la Lande 221.

Cerifier (Mr.), I^r. Extr. de son *Tableau de l'Histoire générale des Provinces Unies* 129
IId. Extr. 343.

Champigny (M. de), Extr. du 3 Tom. de sa Traduct. Franc. de l'*Hist. des Rois de Danemarck*, de la *Maison d'Oldenburg*, 444.

Chandler (le Dr.), Extr. de son *Voyage en Grèce* 373.

Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne, son caractère 352.

Chinois, IId Extr. du Tom. 3^e des *Mémoires* concernant l'*Hist. les Sciences*, &c. des *Chinois* 81.

Christian IV, Roi de Danemarck, *histoire de son Regne* 444.

T A B L E

États de nos premiers parens, il n'est pas vraisemblable qu'elle soit arrivée aussi tôt qu'on le croit communément 278.

Citoyen (Le), ann. de cette Feuille hebdomadaire Hollandaise, 497.

Clairfontaine (M. Dagues de), notice de son Ouvr. intit. *Bienfaisance François* 206.

Code de l'Humanité, ann. de cet Ouvr. 504.

Colardeau, voyez *Dorat*.

Colomb, diverses particularités de sa vie 235 & suiv.

Corinthe, état actuel de cette Ville 381.

Cours d'Éducation, par M. *Verdier*, notice de cet Ouvr. 122.

D.

DAssdorf (M.), il publie les *Lettres de Winkelmann à ses Amis* 232.

Dictionnaire Etymologique de la Langue Franç. par Mr. de *Gebelin* 11d Extr. 65.

— Universel de Justice Natur. & Civ. Extr. des Tom. 5 & 6 de cet Ouvr. 104. ann. des derniers Volumes 505.

Dieu, étymologie de ce mot 77.

Dignan (Brouwne), insigne plaigiaire 296.

Divorce, voyez *Leibnitz*.

Dorat (Mr.), Extr. de son *Eptire aux manes de Colardeau*, 167.

Dusseldorp, voyez *Galerie*.

Ecri.

DES MATIERES.

E.

Ecriture Sainte, combien supérieure à tous les Ecrits humains 53 & *suiv.*

Economie politique, voyez *Verri*.

Education, voyez *Enfans*.

Eichborn (Mr.), ann. d'un Ouvr. périodique qu'il publie 234 & de la nouv. Edition qu'il donne de l'Ouvr. de M. *Jones* sur la *Poésie Asiatique* 234.

Eleusis, grands & petits Mystères qui s'y célébroient 378.

Endor, voyez *Pythoisse*.

Enfans, voyez *Entretiens*. S'il convient de leur donner des instructions sur la Religion dès leurs premières années 14 & *suiv.* pensées sur leur éducation morale 105 & *suiv.*

Enjouement, ce que c'est 113 il est sur-tout nécessaire dans la vie domestique & dans la vieillesse 115 & *suiv.*

Entes, les Chinois en font de très singulières, & qui leur réussissent 101.

Entretiens, *Drames* & *Contes moraux* à l'usage des *Enfans*, Extr. de cet Ouvr. de *Mad^e. de la Fite* 12.

Esclaves, leur condition chez les Romains 118 & *suiv.*

T A B L E

F.

Fables par Mr. *Willemain d'Abancourt*, jugement sur cet Ouvr. 174.

— **nouvelles**, par Mr. *Nivet Desbrières*, jugement sur cet Ouvr. 175.

Facius (B.), notice de ses *Differentia verborum Latinorum* 184.

Fagon (Mr.), son désintéressement 208.

Falconnet (Mr.), ann. de son *Dialogue entre un Voyageur & un Statuaire* 249.

Felice (Mr. de), Extr. des Tom. 5 & 6 de son *Dictionn. de Justice Natur. & Civ.* 104.

Fille corrigée (*La jeune*), Conte de Mr. *Sellis* 171.

Fite (Mme. de la), Extr. de ses *Entretiens, Drames & Contes moraux à l'usage des Enfants* 12.

Florent V, Comte de Hollande, son caractère 142.

Fontaine (M. de la), Extr. de son *Abrégé de l'Hist. Ecclés.* 147.

Fontenelle, sa bienfaisance 211.

Fordyce (Mr.), notice de ses *Sermons pour les jeunes Dames* 204.

Formey (Mr.), Extr. de la Traduct. Holland. de son *Abrégé de l'Histoire Ecclés.* 147.

Fran-

DES MATIERES:

Françoise (Langue), ses révolutions 66 & suiv.

G.

G*aieté*, elle peut-être fort utile dans la politique 116.

Galerie Electorale de Dusseldorf, Catalogue de ses Tableaux 238.

Garçons, il en naît plus que de filles 330.

Gebelin (Mr. Court de), 11d Extr. du Ve. Tome de son *Monde primitif*, &c. 65.

Genèse, nouv. Version de ce Livre sacré, avec des Notes par Mr. *Michaëlis*, 1^r Extr. de la Traduct. Holland. de cet Ouvr. 1. matière & dessein de la Genèse 2 & suiv.

Gnostiques, ils n'étoient point encore connus dans le temps des Apôtres 152.

Grecque (*Histoire de la Langue*), ann. de cet Ouvr. de Mr. *Harles* 236.

Grecs, on se trompe quand on croit que ce fut aux Grecs fugitifs de Constantinople que l'Italie dut la renaissance des Lettres 292.

Guiot (Mr.), Extr. de ses *Sermons* 360. particularités de sa vie 370.

T A B L E

H.

- H**Arles (Mr.), ann. de son *Histoire de la Langue Grecque* 236.
- Héroïsme d'Albert Beiling* 345 de *Scheffelaar* 355.
- Hesz* (Mr.), notice de la Traduct. Holland. de sa *Méthode d'étudier l'E. S.* 245.
- Heurn* (M. van), 11^d Extr. de son *Histoire de Bois-le-Duc* 34.
- Heyne* (M.), ann. de ses Dissertat. sur diverses matières de l'Antiquité 235.
- Histoire de la Ville & de la Mairie de Bois-le-Duc*, par Mr. van Heurn, 2^d Extr. 34.
- *du Peuple d'Israël*, par Mr. Maizonnet, Tom. 2^d Extr. 53. Tom. 11^e Extr. 389.
- *Ecclésiastique (Abrégé de l'Hist.)* par M M. *Formey & de la Fontaine*, Extr. 147.
- *de l'Amérique*, par M. *Robertson*, ann. de la Traduct. Franç. de cet Ouvr. 206. Extr. 253.
- *générale de la Hongrie*, notice de cet Ouvr. de Mr. de *Sacy* 213.
- *de l'Art de l'Antiquité*, par Mr. *Winkelmann*, Prospectus d'une nouv. Traduct. Franç. de cet Ouvr. 227.
- *des Beaux Arts & des Sciences en Italie*, notice de cet Ouvr. de Mr. *Jagelman* 233.

His-

DES MATIERES.

Histoire de l'Eglise du V. Testament, par Mr. Venema, Extr. 272.

—— *Critique des Comtes de Hollande & de Zélande*, par Mr. Kluit, Extr. du 1^r Tom. de cet Ouvr. 304.

—— *Naturelle, génér. & partic.* par M. de Buffon, Extr. du 3^e Tome du Supplément 313.

—— *des Rois de Danemarck, de la Maison d'Oldenburg*, Tome 3^e, Extr. 444.

Hollande (Comtes de), origine de leur puissance 141. *Hist. Crit. des Comtes de Holl. & de Zélande*, Extr. de cet Ouvr. de Mr. Kluit 304. *Chronique des Comtes de Holl.* par un Religieux d'Egmond, publiée de nouveau 305.

Hollandois, ils ont travaillé avec zèle à la propagation de la foi dans les Indes, tant Occidentales qu'Orientales 164 & suiv.

Hongrie, voyez *Histoire*.

Horace, nouv. Edit. qu'en donne Mr. Jani 235.

Huber (Mr.), Prospectus de sa nouv. Traduct. Franç. de l'*Histoire de l'Art de l'Antiquité* par Mr. Winkelmann 227.

Huet (Mr.), sa Lettre aux Auteurs de ce Journal, sur la guérison d'une extinction de voix 485.

T A B L E

Hydriots, sont les meilleurs marins du Levant 376.

Hymne au Soleil, par Mr. l'Abbé de Rey-
rac, notice de cet Ouvr. 175.

I.

Jagemann (Mr.), notice de son *Histoire des Beaux-Arts & des Sciences en Italie* 233.

Jani (Mr.), ann. de sa nouv. Edit. d'*Horace* 235.

Jeu, il est un contrat désavantageux, aux deux parties 323.

Immatérialité de l'ame 406 & *suiv.*

Inoculation, si elle répand la contagion de la petite-Vérole? 463.

Inquisition, elle avoit été introduite, au moins en partie, dans les Pays-Bas, dès le temps de Charles-Quint 159.

Jones (Mr.), ann. d'une nouv. Edition de son Ouvr. sur la *Poésie Asiatique* 234.

Israël, voyez *Histoire*.

Israélites, si lors de leur sortie d'*Egypte* ils se rendirent coupables de fraude ou de larcin 285.

Justice, étymologie de ce mot 74.

DES MATIERES,

K.

Kluit (Mr.), Extr. de son *Hist. Crit. des Comtes de Hollande & de Zélande* 304.
Koprolé Mustapha, caractère de ce grand Visir 214.

L.

LAnde (Mr. de la), ann. de son Ouvr. sur les *Canaux de Navigation* 221.
Langue Françoisse, ses révolutions 66.
—— *Romance*, comment elle se forma 67.
Langues, comment elles se sont formées 69.
 & suiv.
Leibnitz, ce qu'il pensoit de la Polygamie & du Divorce 251. ann. de quelques-unes de ses Lettres qui n'avoient pas encore été publiées 250.
Lettson (le Dr.), son *Appel aux Médecins* sur le danger réel ou prétendu de répondre la contagion de la petite-Vérole par l'Inoculation 463.
Lexique des LXX Interprètes, par Mr. Biel, Extr. 457.
Luther, établit de la manière la plus positive la nécessité des bonnes oeuvres. 357.

M.

T A B L E

M.

Mabomet, il étoit tout à la fois un fanatique & un imposteur 155.

Maizonnet (Mr.), Extr. du 2d. Tome de son *Histoire du Peuple d'Israël*, 53. Extr. du 3e Tome 389.

Marguerite, Comtesse de Hollande, son caractère 144.

Méditation (emblème de la) 403.

Mémoires concernant l'Hist. les Sciences, &c. des Chinois, Ild. Extr. du Tom. 3e. de cet Ouvr. 81.

Michallis (Mr.), 1r Extr. du 2d. Tome de sa nouvelle *Version de l'Ancien Testament* 1. ann. du 9e. Tome du même Ouvr. 241.

Mingard (Mr.). Extr. de sa Traduct. Franç. des *Réflexions sur l'Economie Politique*, par Mr. le Comte Verri 187.

Monarchies héréditaires, leurs avantages sur les électives, 218 & suiv.

Monde primitif comparé avec le Monde moderne Ild. Extr. du Ve. Tome de cet Ouvr. 65.

Montesquieu (Mr. de), il mourut en Philosophe Chrétien 211.

Mots

DES MATIÈRES.

Mots, comment ils se sont formés 69. & suiv.

Mutzenbecher (Mr.), Extr. de la Préface qu'il a mise à la tête du *Nouveau Trésor Philolog.* par Mr. Biel 457.

Mystères, voyez *Éleusis*.

N.

N**uscheler** (Mr.) Extr. de sa *Vie de Zwingle* 332.

O.

O**economique** (*Branche*) de la Société des Sciences de Haarlem, détails sur cette Institution 550 & suiv.

Olivier (Mr.), notice de la Traduct. Holl. de son *Discours sur les Loix positives*, &c. 247.

Onomasticon Literarium, Extr. du 2^d. Tom. de cet Ouvr. de Mr. Sax 179.

Origines Françaises, II^d. Extr. de cet Ouvr. de Mr. de Gebelin 65.

T A B L E

P.

Paliffet (Mr.), Extr. de son *Eloge de Mr. de Voltaire* 187.

Pensée, étymologie de ce mot, 77.

Perponcher, (Mr. le Baron de), It. Extr. de sa Traduct. Holland. de l'Ouvrage de Mr. *Michaëlis* sur la Genèse I. 4e. Extr. de sa *Vie d'Altamont* 413.

Perrenot (Mr.), notice de la Préface qu'il a mise à la tête des Réflexions sur l'*Economie politique* par Mr. *Ferri*, 295. Il s'élève tant par ses Ecrits que par son exemple, contre l'abus d'enterrer dans les Villes 503 & suiv.

Peuples, il n'y a point de différence essentielle entr'eux 7 & suiv.

Plantes de la Chine 97 & suiv.

Polygamie, voyez *Leibnitz*.

Probabilité, les degrés 316.

Provinces-Unies, voyez *Tableau*.

Pythionisse d'Endor, précis d'une Dissertation sur cette Femme 399.

R.

DES MATIERES,

R.

R*ederykers*, verificateurs Hollandois, leur origine 347.

Réflexions sur l'Economie Politique, Extr. de cet Ouvr. 287.

Réforme, les réformes dans un Etat sont toujours l'ouvrage d'un seul homme, & non pas des Conseils ou des Tribunaux 301 & suiv.

Reine (La petite), Conte 18 & suiv.

Remontrans, ce qui arriva à quelques Ministres Remontrans à Walwyck 47. & suiv.

Reyrac (Mr. l'Abbé de), notice de son *Hymne au Soleil* 175.

Rapsodies, ou Vie d'Altamont, 4^e Extr. de cet Ouvr. 413.

Religion (tableau de la) 414-443.

Riedel, voyez *van Alphen*.

Robertson (Mr.), Extr. de son *Histoire de l'Amérique* 253.

T A B L E

S.

Sacy (Mr. de), notice de son *Hist. gé-
nérale de la Hongrie* 213.

Saxius (Mr.), Extr. du 2^d. Tome de son
Onomasticon Literarium 179.

Schaffelaar (Jean van), héroïsme de ce
Hollandois 355.

Schlegel (Mr.), Extr. du 3^e Tome de son
*Hist. des Rois de Danemarck, de la Mas-
son d'Oldenburg* 444.

Schrader (Mr. J.), ann. de son *Liber Emen-
dationum* 498.

Selis (Mr.), son Conte, intlt. *La jeune Fille
corrigée* 171.

Septante Interprètes (Lexique des), Extr.
de cet Ouvr. de Mr. *Biel* 457.

Sépultures dans les Villes, Mr. *Perrenot* s'é-
lève contre cet abus, tant par ses Ecrits
que par son exemple 503 & suiv.

Sermons pour les jeunes Dames, par Mr.
Fordyce, notice de cet Ouvr. 204.

— de Mr. *Guiot*, Extr. 360.

Société, ses commencemens & ses progrès
5. & suiv.

DES MATIERES.

Sophyle, ou de la Philosophie, Extr. de cet Ouvr. 402.

Staatsman (De), ann. de cet Ouvrage périodique Hollandois 495.

Superflu, ce que c'est 325.

Synonimes, notice d'un Ouvr. de B. *Facius* sur les Synonimes Latins 184.

T.

Tableau de l'Histoire générale des Provinces-Unies, I^r Extr. de cet Ouvr. 129.

Id. Extr. 343.

Tablettes Littéraires, par Mr. *Sax*, Extr. du 2^d Tom. de cet Ouvr. 179.

Tiraboschi (le P.), ann. d'un Abrégé Allemand de son *Hist. de la Littérat. Italienne* 233.

Tolérance, toutes les Sectes sont tolérées dans les Provinces-Unies 160 & suiv. avantages de la tolérance 217.

Tycho-Brabé, particular. de sa vie 447.

V.

Venema (Mr.), Extr. de son *Hist. de l'Eglise du Vieux Testament* 272.

Tome XLIX. Part. II.

S

Ver.

T A B L E

Verdier (M.), notice de son *Cours d'Education* 122.

Vérole (*Petite*), voyez *Inoculation*.

Verri (Mr. le Comte), Extr. de la Traduct. Franç. de ses *Réflexions sur l'Economie Politique* 287.

Vie humaine, probabilités de sa durée 326.

Vie de Zwingle, Extr. de cet Ouvr. 332.

Universités, les trois plus anciennes sont celles de Paris, de Toulouse, & d'Osna-brug 186.

Voix, guérison d'une extinction de voix 485.

Voltaire (Mr. de), sa mort 202. Extr. de son Eloge par Mr. *Palissot* 187.

Voyage de Bourgogne, ann. de cet Ouvr. 174.

— en Grèce, par M. *Chandler*, trad. en Hollandois, Extr. 373.

W.

Winkelmann (Mr.), Prospectus d'une nouv. Traduct. Franç. de son *Hist. de l'Art de l'Antiquité* 127, ann. de ses *Lettres à ses Amis* 232.

— (Mr.) *W.*, Extr. de sa Traduct. Hol-land.

DES MATIÈRES.

land. des *Voyages de Chandler en Grèce*
373.

Z.

Z *Ante*, description de cette Isle 382.

Zwingle, Extr. de sa *Vie*, par Mr. Nuscbe-
ler 332.

F I N.

